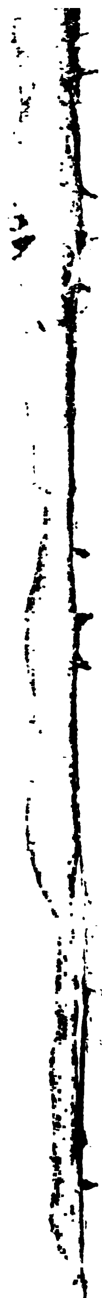

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582810 7



BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE.

JÉROME PATUROT

A LA RECHERCHE DE

LA MEILLEURE DES RÉPUBLIQUES

PAR

LOUIS REYBAUD

I



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
DES OEUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS,
de la Bibliothèque dramatique et du Théâtre de Victor Hugo,
Rue Vivienne, 1.
1848

ÉROME

LA VEILLE

JÉROME PATUROT

A LA RECHERCHE

DE LA MEILLEURE DES RÉPUBLIQUES

Paris. — Typ. Lacrampe et Fertiaux, rue Damiette, 2.

JÉROME PATUROT

A LA RECHERCHE

DE LA MEILLEURE DES RÉPUBLIQUES

PAR

LOUIS REYBAUD

I



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
de la Bibliothèque littéraire et de la Bibliothèque dramatique,
format in-18 anglais.
RUE VIVIENNE, 1.
1848

Je n'aurais pas songé à continuer un livre que le public a accueilli avec faveur, si les événements n'eussent modifié ma résolution. Personne ne sait mieux que moi qu'il est sage de s'arrêter à temps dans une veine heureuse et de ne pas la compromettre en l'épuisant.

Cependant, tout est changé autour de nous; entre ce qui était et ce qui est, il n'y a en apparence que quelques semaines d'intervalle, il

y a un siècle en réalité. C'est un ordre nouveau, et, à sa suite, des mœurs nouvelles.

J'ai peint la société française sous la monarchie, et ne l'ai point flattée ; j'entreprends de la peindre sous la république, et ne la flatterai pas davantage. Si les régimes changent, les hommes restent, et, au-dessus des fluctuations politiques, il y a les grandeurs et les faiblesses du cœur humain.

J'apporte dans ce travail le meilleur des sentiments, un amour profond pour la patrie et un sincère dévouement à ses destinées nouvelles. Je veux concourir, dans la mesure de mes forces, à l'affermissement de ce qui est, et si, chemin faisant, je parviens à délivrer la République de quelques vanités qui lui pèsent et de quelques erreurs qui l'embarrassent, je croirai avoir acquitté envers elle ma dette de citoyen. Je fais, certes, la part des difficultés ;

elles sont grandes. J'honore aussi le patriotisme; jamais il ne s'en déploya tant. A des hommes, à un peuple qui ont donné de tels exemples, on peut dire la vérité; elle sera bien reçue.

C'est d'ailleurs un devoir pour les écrivains de ne pas demeurer à l'écart d'un établissement qui se fonde. Signalé à temps, un abus disparaît; il résiste quand il a pris racine. Et puis l'heure est venue, où, suivant la belle expression de l'auteur des *Tusculanes*, tout citoyen doit porter écrit sur son front ce qu'il pense de la chose publique.

Maintenant je cède la parole à mon héros, en lui laissant toute la part de responsabilité qui appartient aux enfants de la fiction.

L. R.

Mai 1848.

CHAPITRE PREMIER.



Les deux Commissaires.

Puisque je reprends la plume, il convient que j'explique comment j'y ai été amené.

On sait sur quel écueil vint se briser ma fortune politique, et à quel sort modeste je me trouvais désormais réduit. Un emploi en province, bien chétif, bien obscur, voilà ce qui me restait de toutes mes gloires et de toutes mes grandeurs. Le ciel l'avait voulu; il fallait s'incliner devant ses décrets. Des fronts plus superbes que le mien avaient passé sous ce niveau, et c'était à peine une ligne d'ajoutée au grand chapitre des décadences humaines. Le seul remède, en de tels cas, c'est de rendre au

monde oubli pour oubli, dédain pour dédain, et de le punir par de strictes représailles.

Ainsi faisaient les Paturot. Ils mangeaient le pain du gouvernement, pour me servir de l'expression de Malvina, et, ajoutait-elle, quoi de plus dur? mais on ne se croyait pas, dans la maison, tenu à autre chose. Le zèle se mesure aux appointements. Deux hommes, d'ailleurs, se confondaient en moi et s'y tempéraient : l'être libre, l'être assujéti. Comme employé, j'avais des devoirs à remplir; comme citoyen, des droits à exercer. De là, un mélange d'indépendance et de servitude. A vrai dire, le plus noble de ces mobiles l'emportait toujours; c'était dans l'ordre. Un fonctionnaire digne de ce nom en arrive le plus naturellement du monde à mépriser l'État qui le nourrit, et à effacer, par une protestation persévérante, les souillures périodiques de l'émargement.

J'en étais là; j'appartenais à la classe des employés qui jugent le gouvernement de haut et en demeurent avec lui dans des termes froids et sévères. Je le servais en m'indignant; je ne pouvais sans rougir songer à la livrée que je portais et au salaire dont on m'infligeait l'humiliation. Loin de s'adoucir avec le temps, cet état de mon âme ne fit

qu'empirer. Je puisais dans la durée même de mes liens un désir plus ardent d'y échapper par la révolte. Je n'avais pas de paroles assez dures contre un pouvoir basé sur des appétits grossiers, et plus j'acceptais de lui, plus je le mettais au défi de me corrompre. Sous l'influence de ce sentiment, mon opposition prit chaque jour des couleurs plus vives. Des griefs nouveaux s'ajoutaient aux anciens, et en justifiant mes colères, les attisaient. C'est ainsi que, par une pente invincible, je me détachai d'abord des hommes, puis du système, enfin de la forme du gouvernement. Sur ses fruits l'arbre fut jugé. La monarchie était encore debout, vigoureuse en apparence, régnant par la faveur sur une bourgeoisie énervée, qu'à mes yeux elle était condamnée déjà et perdue sans retour. J'ignorais l'heure de sa chute, mais je ne doutais pas que le doigt de Dieu ne l'eût marquée au cadran des siècles.

La force des choses m'entraîna plus loin ; on ne s'arrête pas où l'on veut dans les voies de la censure. Je ne cherchais qu'un coupable et j'en trouvai deux ; aux torts du gouvernement il fallut joindre bientôt ceux de la société. Peut-être se souvient-on que ce fut là un de mes soucis d'autrefois ; l'expérience et la réflexion m'y ramenaient. De

nouveau, je me pris à douter que ce monde, avec ses imperfections et ses contrastes, remplît d'une manière satisfaisante le but de la divinité. A l'envisager sans prévention et avec une entière liberté d'esprit, on ne pouvait y voir autre chose qu'une ébauche informe, digne à peine de l'enfance de l'art. Il me semblait qu'à l'aide du moindre effort d'imagination, j'en arriverais à combiner quelque chose de moins incohérent et de plus harmonieux. Cette pensée m'exalta : je compris l'orgueil de Prométhée et sa lutte contre le ciel. Que de gloire à ravir un rayon d'en haut et à inonder de clartés une civilisation ténébreuse! Aucun rôle n'était plus engageant, et, auprès de celle-là, quelle ambition n'eût paru petite!

J'ai raconté les ardeurs et les illusions dont ma jeunesse fut semée; l'âge mûr et la solitude me les rendirent. Seulement, je sus les contenir, les discipliner, les élever à la hauteur d'un système. Mon esprit s'y retrempa, s'y raffermit. A l'enthousiasme pétulant d'autrefois succéda un enthousiasme réfléchi jusqu'à l'obstination et résolu jusqu'à la témérité. Je regardai autour de moi en homme qui observe et se recueille. Triste dessein, douloureuse perspective! J'aurais voulu pouvoir éloigner de mes

lèvres ce calice plein de fiel. Ainsi envisagé, le monde ne m'apparut qu'à travers un crêpe funèbre : tout y était deuil et misère, mensonge et corruption. Partout le désordre, partout la lutte ; dans les populations vouées à des dissentiments sans fin ; dans les familles profanées par des hontes secrètes ; dans les individus livrés sans défense au choc des passions et des intérêts. Quel spectacle pour un cœur bien situé ! et comment y voir autre chose qu'un canevas grossier abandonné par le Créateur à la patience et à l'intelligence de l'homme ?

Ce fut dès lors ma pensée et aussi mon but. A l'œuvre ! me dis-je ; le souffle de Dieu est là. Il s'agit de soumettre le globe à un mécanisme savant où chaque membre de la famille humaine jouira d'un bien-être sans variations et d'une félicité sans limites. En apparence, voilà un dessein compliqué ; au fond, rien de plus simple. Tout se résout dans une étude de l'être. On n'a jamais examiné l'être méthodiquement, scientifiquement. De là nos malheurs et nos misères. Mieux analysé, combien l'être eût été plus heureux ! Il se compose, disent les penseurs, de limon et de pure essence. Fort bien ; mais dans quelle proportion ? Sur ce point, ténèbres et doute. C'est pourtant toute la question.

La loi d'amalgame une fois trouvée, le voile du temple se déchire et le sphinx livre son secret. Plus de tâtonnements; plus d'empirisme; qui connaît la substance, connaît le réactif. La formule de l'homme renferme nécessairement la formule de son bonheur. L'objet devient adéquat au sujet et le sujet à l'objet : entre le désir et la satisfaction, l'équilibre renaît de lui-même.

J'avais trouvé mon point de départ; il devait forcément me conduire à un paradis terrestre de mon goût et de mon invention. Qui n'a pas le sien aujourd'hui? Qui n'a imaginé son petit Elysée? Il faudrait être bien abandonné du ciel pour n'avoir pas sous la main un monde mieux combiné que celui dans lequel nous avons la faiblesse de vivre, une société plus pure et des hommes moins incomplets. Mes conceptions là-dessus étaient du plus vaste caractère : elles embrassaient un horizon infini. J'avais réussi, au moyen du plus simple effort, à faire de la terre un jardin, et de chaque mortel un échappé des chœurs célestes. Encore n'était-ce qu'un premier jet, susceptible de mille perfectionnements. Que de soins j'y mettais! J'en faisais le souci et le rêve de mes loisirs, l'enfant de mes fantaisies. J'y songeais à toute heure; j'y ajoutais chaque jour un

détail nouveau. J'avais devant les yeux, en guise d'exemple et d'aiguillon, les maîtres du genre, ceux qui refont l'univers en quinze volumes, et, avant que de m'offrir comme eux aux applaudissements de la foule, je ne voulais leur céder en rien, ni en étendue ni en profondeur.

Ce travail charma et peupla ma retraite. J'y puisais une haine plus profonde contre la politique du temps et un dédain plus caractérisé des petits moyens à l'usage des régimes éphémères. Je ne m'en cachais pas, d'ailleurs ; je jouais, comme on dit, cartes sur table. Notre préfet n'était, à mes yeux, qu'un séide de la dynastie ; je m'en prenais à tous les pouvoirs, responsables ou non. Dans mes heures d'exaltation, quand je venais d'ajouter un chapitre aux destinées du globe, je n'avais pas d'expressions assez véhémentes contre l'ordre social qui se plaçait entre l'avenir et moi. J'envoyais tout aux gémonies, civilisation et gouvernement, et cela en des termes tels, que Malvina ne pouvait se défendre d'un peu d'épouvante :

— Mais qu'as-tu donc, malheureux? me disait-elle. Tu veux nous perdre.

— Vous sauver, répliquai-je, fort du sentiment de ma mission.

— Tu nous ôteras le pain de la bouche, Jérôme ; songes-y bien.

— Autant mourir de faim que de honte, Malvina.

— Et nos enfants, que deviendront-ils ?

— Des hommes, ajoutais-je avec un stoïcisme digne de l'antiquité.

Ces débats se renouvelèrent plusieurs fois, et mon enthousiasme dut transiger enfin avec cette prudence vulgaire. Des sacrifices que je fis à la paix de mon intérieur, aucun ne me coûta autant, et j'y échappais de loin en loin par des révoltes imprévues. Ma femme s'y perdait, elle avait cessé de me comprendre. D'où venaient ces accès d'indépendance, si brusques et si récents ? A quoi attribuer cette infraction aux habitudes les plus enracinées ? Malvina se posait ce problème sans pouvoir le résoudre. Vainement essayait-elle de me pénétrer : je demeurais mystérieux comme les granits de Thèbes. Elle avait beau me presser de questions, multiplier les hypothèses ; rien ne m'ébranlait. Un jour pourtant, je fus vaincu ; mon secret m'échappa. Ma femme venait de me retourner dans tous les sens, avec une patience et une adresse dignes d'un inquisiteur. Je résistais comme du métal, lorsqu'à bout de voie, elle eut recours à une interpellation terrible :

— Ah ça! Jérôme, me dit-elle, seriez-vous par hasard républicain?

La question était brûlante ; il fallait confesser sa foi ou se parjurer. Devant la hache du bourreau, je l'eusse fait sans hésitation ; devant Malvina, je ne pus me défendre d'un moment de trouble. Cependant le devoir l'emporta; ma réponse fut péremptoire :

— Je m'en flatte, madame Paturot, lui dis-je avec fermeté.

Aujourd'hui que la République compte ses courtisans par millions et qu'il lui en arrive de tous les points du globe, un pareil aveu ne semble ni téméraire ni singulier. Républicain, qui ne l'est, sauf la nuance et la date? Mais, au moment où ce mot décisif s'échappa de mes lèvres, il n'en allait point ainsi. Dans la province tranquille où nous résidions, de grands préjugés régnaient sur cet article. On y vivait sous l'empire d'impressions arriérées, de réminiscences puériles, et les commères du chef-lieu s'accordaient à voir dans un républicain un être doué de propriétés malfaisantes et de goûts pervers. C'était l'opinion accréditée; Malvina n'avait pu s'y soustraire. Aussi, à une déclaration si formelle, n'éprouva-t-elle qu'un sentiment, celui de la stupeur.

Je m'attendais à une explosion, à une scène : il n'en fut rien. Elle se contenta de joindre les mains dans un geste expressif, et levant les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de mon vertige :

— Républicain! s'écria-t-elle, républicain! un homme qui mange au râtelier de l'état! Si c'est croyable!

Puis elle sortit en imprimant à ses épaules un mouvement significatif. Qu'eût-ce été si elle avait connu toute l'étendue de ma révolte, si elle avait su que non-seulement je marchais avec la république, mais en avant d'elle, que je l'appelais moins comme un but que comme un moyen, et qu'il entrait surtout dans ma pensée d'en faire un instrument de régénération sociale? La république pour la république, fi donc! Autant dire l'art pour l'art! L'avenue du temple n'en est pas le sanctuaire.

Je craignais qu'une aussi brusque manifestation de principes ne causât quelques orages dans mon intérieur : en vrai croyant, j'étais prêt à les subir. Je ne fus pas mis à cette épreuve. Malvina semblait, au contraire, éloigner toutes les occasions de reprendre ce thème, et quand la force des choses le ramenait, elle savait rompre l'entretien avec une adresse merveilleuse. J'attendais le martyre; il ne vint pas.

Évidemment elle me ménageait comme on ménage un malade. En même temps, elle se mettait sur la défensive et prenait ses précautions. Le moindre écart pouvait me compromettre, et ma femme, que la foi n'animait pas, se disait avant tout qu'elle avait deux enfants à nourrir. Ce fut sur ce sentiment étroit qu'elle régla sa conduite.

Parmi les personnes qui fréquentaient la maison, il s'en trouvait deux aux scrupules desquels il fallait dérober mes hardiesses politiques. Ils appartenaient l'un et l'autre à mon administration; le premier était mon chef, le second, mon subordonné. Mon chef se rattachait à l'école de l'empire, et y avait puisé des airs conquérants que l'âge n'avait pu ni supprimer ni affaiblir. Sa personne prêtait d'ailleurs à l'illusion. Il était droit comme un jonc et vert comme un chêne. Dans sa mise régnait cette propreté qui est la parure des vieillards. Le linge était net à s'y mirer, la barbe fraîche, l'habit irréprochable. Avec cela des façons galantes et l'habitude de venir se brûler, comme un papillon, à tous les beaux yeux. Ma femme l'avait jugé dès la première rencontre; elle tendit ses rets, et le vieux lion y tomba; une fois pris, on lui coupa les griffes; c'est un conte ancien. Ainsi, de ce côté, sécurité com-

plète : la foudre pouvait gronder ; nous étions à l'abri.

L'intimité du subordonné offrait plus de périls. Employé dans mon bureau, il exerçait sur moi une surveillance forcée : la même chiourme nous réunissait et j'avais en lui un compagnon de chaîne. Malvina essaya de le gagner ; mais c'était une nature réfractaire, sournoise et en dedans. Un fonds d'envie le dominait ; il ne pardonnait rien à ses supérieurs. Il voyait en eux un obstacle à son avancement et un témoignage vivant de sa dépendance. Moi surtout, j'étais condamné à ses yeux, comme un produit de l'intrigue et de la faveur. J'occupais mon poste en intrus, au mépris de la hiérarchie. De là, un dépit sourd, mêlé d'une soumission apparente. J'avais près de moi un ennemi et un espion. Vainement Malvina redoubla-t-elle de bons procédés ; elle ne put dompter cette organisation rebelle. Le lion avait cédé, l'ours ne désarma point.

Dès le premier jour, mon employé avait deviné les tempêtes qui agitaient mon esprit, et mon éloignement invincible pour les institutions régnantes. C'était une arme contre moi ; il s'en empara. Un autre aurait essayé de me tuer d'un coup et de faire son chemin sur mon cadavre. Soit défiance, soit calcul, il aima mieux me soumettre à une torture

raffinée. On eût dit qu'il cherchait le point vulnérable, afin ne me frapper plus sûrement. Sa tactique consistait à descendre sur le terrain politique et à m'y entraîner après lui. J'avais beau m'en défendre; il savait me forcer dans mes retranchements. Sincère ou feinte, il professait pour la monarchie une admiration qui me mettait hors de moi et m'arrachait des protestations involontaires. A ses yeux, rien de plus beau que ce régime, objet de mes répugnances et de mes dédains. C'était l'idéal promis à la terre, la dernière ancre de salut contre l'esprit de bouleversement. Corruption, abus de pouvoir, prostitution des consciences, il excusait tout en vue du maintien de l'ordre, cette base des sociétés. Point de moyen qui ne fût légitime, pourvu que ce but fût atteint.

On devine quels sentiments une semblable thèse, à chaque instant reprise, faisait naître en moi. Je n'y résistais pas et entrais en lice. J'opposais drapeau à drapeau, système à système. Dans l'emportement de mes convictions, je ne ménageais rien, ni souverain, ni ministres; je touchais même aux directeurs généraux, ces idoles de l'employé. L'indignation étouffait chez moi les conseils de la prudence la plus vulgaire. C'était un danger réel; Mal-

vina le sentit et mit tous ses soins à le conjurer. Ne pouvant ni charmer ni désarmer l'animal venimeux, elle chercha à prévenir l'effet de ses morsures. A mesure que j'avais plus à craindre de mon subordonné, elle s'emparait davantage de l'esprit de mon chef et se mettait plus avant dans ses bonnes grâces. Nous passions notre vie ainsi, moi à détruire ma position, elle à la restaurer. Parfois l'impatience la gagnait et elle éclatait en reproches. Les épithètes lui coûtaient peu, les qualificatifs encore moins. Je tins bon pourtant, et Dieu sait ce qu'il me fallut d'efforts pour maintenir intacte, au milieu de ces orages intérieurs, ma croyance républicaine.

Plusieurs années s'écoulèrent dans cette alternative de bons et de mauvais jours. Le temps marchait et me donnait raison. Les fautes politiques s'accumulaient, et, aux tressaillements de l'esprit public, aux grondements sourds des rancunes populaires, on pouvait prévoir qu'à un moment prochain le volcan des révolutions s'ouvrirait un cratère nouveau. Ce que c'est que l'illusion de la perspective! Tout symptôme de ce genre avait pour moi un caractère fatal. — Ils vont à l'abîme, me disais-je, tandis que mon employé y puisait des motifs de sé-

curité. — Comme ce gouvernement devient fort ! s'écriait-il. — Le roi se perd, ajoutais-je. — Il se sauve, répliquait-il. Mot prophétique et digne d'être recueilli !

Dans notre province calme et retirée, le bruit des événements n'arrivait guère que comme un écho affaibli. On y parlait, sans doute, de cette campagne laborieuse où le jeu des fourchettes se mêla à l'éclat des discours; mais personne, si ce n'est moi, ne voyait dans ces manifestations une menace sérieuse contre la monarchie ! Que l'on juge de l'étonnement où notre ville fut plongée quand des nouvelles, vagues d'abord, puis plus précises, annoncèrent coup sur coup un changement de ministère, une abdication, une régence, enfin une république ! On ne savait d'où venaient ces détails, mais ils flottaient, pour ainsi dire, dans l'air, et se répandaient de rue en rue, de maison en maison, avec une rapidité électrique. Les cafés se remplirent de curieux, la voie publique se couvrit d'une population inquiète et frémissante. Mille avis contradictoires circulaient parmi les groupes; ici on affirmait, ailleurs on niait. Diverses personnes avaient interrogé le préfet; il demeurait impénétrable. Peut-être manquait-il d'avis officiel. Le chef-lieu se trouvait placé à l'écart des grandes

lignes, et le télégraphe ne jouait pas pour nos modestes régions.

Cette anxiété se prolongea pendant deux jours ; on ne savait que craindre ni qu'espérer ; les nouvelles étaient confirmées ou démenties vingt fois dans une heure. La physionomie de la ville s'en ressentait et allait se transformant. Au début, ce n'était que de la curiosité ; plus tard, ce fut de l'effervescence. J'y aidai de mon mieux et me dessinai en faveur de la République. C'était jouer ma place sur un coup de dé : mon employé le comprit, il entrevit une succession vacante, et se déclara hautement pour la monarchie. J'eus mon camp, il eut le sien ; les préférences secrètes se faisaient jour. Par un principe de prudence, explicable chez un homme qui avait traversé trois régimes, mon chef resta neutre et attendit les événements. Ainsi se distribuaient les rôles au milieu du choc des opinions et de l'agitation des esprits.

Les choses en étaient là, quand une diversion subite vint faire trêve à ces débats orageux. Signalée par les éclats d'un fouet, une chaise de poste traversa la ville et se dirigea vers l'hôtel de la préfecture. Deux drapeaux tricolores en pavoisaient les portières et formaient une démonstration à laquelle

il était impossible de se méprendre. La foule courut de ce côté et je la suivis. En fonctionnaire bien appris, le préfet était debout sur son perron, prêt à faire à son successeur les honneurs de la résidence administrative. Sa contenance était calme et digne, son regard assuré et même un peu dédaigneux. La chaise de poste s'arrêta et il en descendit un homme d'un âge mûr, enveloppé d'une écharpe aux trois couleurs. Cette écharpe portait dans ses plis un gouvernement nouveau ; le préfet le sentit et s'inclina. D'un geste empreint de résignation il venait de montrer à cet hôte inattendu l'accès de la demeure officielle, quand un autre bruit attira son attention et celle de la foule rassemblée autour de l'hôtel. C'était une seconde chaise de poste qui arrivait, pavoisée comme la première. Les chevaux, lancés à fond de train, l'eurent bientôt amenée à sa destination et il en sortit un deuxième personnage aux trois couleurs, long et maigre comme l'autre était gros et court. Tous ces mouvements avaient été si rapides, que les deux écharpes se rencontrèrent sur le perron et le gravirent à la fois, celle-ci par la droite, celle-là par la gauche.

Le préfet s'arrêta étonné ; des deux parts on lui tendait un pli, revêtu d'un sceau qui lui était fami-

lier. Auquel croire? Il vérifia les pouvoirs; ils étaient de la même teneur, de la même date; les noms seuls différaient. Il étudia les physionomies : il y régnait la même assurance et la même bonne foi. Depuis Salomon, jamais homme ne s'était trouvé dans une position aussi délicate. Il prit enfin un parti :

— Messieurs, dit-il aux prétendants, ce que je vois ici de plus clair, c'est qu'il ne me reste plus qu'à faire ma valise. C'est l'affaire d'un moment. Moi parti, vous viderez le reste du débat entre vous.

Il allait se retirer, quand l'un des personnages intervint et lui posant la main sur le bras d'une façon familière :

— Citoyen ex-préfet, lui dit-il...

Le fonctionnaire déchu n'était pas accoutumé à ce langage; il sourcilla. Son interlocuteur en prit occasion pour revenir à la charge :

— Citoyen ex-préfet, dit-il, ne vous inquiétez point du contre-temps. Tout va s'arranger. Deux commissaires pour un, n'est-ce pas?

— Comme vous le dites, monsieur, répliqua froidement le préfet.

— Qu'à cela ne tienne, reprit l'envoyé extraor-

dinaire; le mal n'est pas grand. Postillon, ne dételez pas. Et vous, citoyen collègue, ajouta-t-il en se tournant vers le premier arrivé, soyez sans crainte; à vous ce département. J'en ai quatre de rechange.

— Mille grâces, dit le commissaire joufflu.

— Et maintenant, poursuivit le maigre, soyons aux intérêts de la patrie.

S'adressant alors à la foule qui encombrait les avenues de la préfecture :

— Citoyens, dit-il, la République triomphe; elle vient d'être proclamée solennellement à Paris. Vive la République!

Ce cri m'alla au fond de l'âme; je ne pus l'entendre sans éprouver un vertige soudain. Le rêve de ma vie était réalisé; mon idole respirait; le souffle du peuple l'avait animée. Désormais plus d'obstacles à mon enthousiasme; il pouvait éclater impunément. Je fendis la foule; elle hésitait, elle était plutôt surprise qu'entraînée. Il s'agissait de lui communiquer un élan, une impulsion. Je me précipitai vers le perron pour seconder le magistrat républicain et le couvrir au besoin de ma poitrine. Zèle inutile! J'arrivai trop tard; quelqu'un m'avait devancé sur les marches de l'hôtel et criait de toute la force de ses poumons :

— Vive la République!

Je jetai les yeux sur lui ; c'était mon employé. La surprise me coupa la voix.



CHAPITRE II.



Comment la peur embellit les objets.

Des deux commissaires nous perdions le maigre et conservions le gras ; c'était tout profit. Le maigre aurait fait peser sur le département les effets de sa complexion bilieuse ; le gras, doué d'organes excellents, devait y trouver un motif pour adoucir la sévérité de ses instructions. C'était, d'ailleurs, un enfant du pays, et à tout prendre, le meilleur homme du monde. Son histoire se résumait en peu de mots. Jeune, il avait ressenti pour la carrière des lettres un de ces penchants qu'entretiennent les fumées de la bière et les vapeurs de l'estaminet. Peut-être l'eût-il mieux combattu sans l'essaim des

parasites et des flatteurs. Mais, comme il prodiguait l'absinthe autour de lui et s'exécutait aux dominos avec un abandon chevaleresque, il ne manqua pas de gens pour lui dire qu'un esprit pareil au sien réclamait un théâtre plus élevé, et que les fleurs de son imagination n'étaient pas de celles qui s'épanouissent à l'ombre. Quel piége tendu à la vanité d'un auteur! Celui-ci s'en défendit pourtant jusqu'à la limite de son dernier écu, et s'il capitula, s'il se résigna à de hautes destinées, c'est que les débris de son patrimoine disparurent un beau jour dans les chances aléatoires du double-six.

Il vint donc à Paris, ce rendez-vous des grandes ambitions et des vocations impérieuses; il y vécut quinze ans sous la plus mince des auréoles, condamné à des travaux ingrats et obscurs, dînant mal, déjeûnant quelquefois, donnant à ses amis le spectacle de chapeaux fatigués et de bottes perméables. Malgré ces épreuves, il resta ce que la nature l'avait fait, bon et sans fiel; il n'y puisa pas, comme tant d'autres, une incurable haine contre les supériorités, il ne vit pas dans ses échecs une conspiration universelle contre son génie, il se préserva et des sombres désespoirs et des bouffonnes suggestions de l'orgueil. Ce fut son seul mérite; mais il sut l'a-

voir. Rarement les esprits médiocres se rendent cette justice; ils aiment mieux s'en prendre à l'univers que s'accuser eux-mêmes, et volontiers ils font porter à la société les torts de leur organisation.

Cependant, par la force des choses, notre commissaire se trouvait mêlé au peuple inquiet des écrivains méconnus. Il en avait partagé le sort et accepté les couleurs; il s'était mis avec eux en état de conspiration permanente. Dans le chemin des lettres, il avait traversé les mêmes ronces, franchi les mêmes fondrières, c'est-à-dire des publications sans lecteurs et des journaux sans abonnés. Il était, en un mot, membre de cette église au moment où la révolution éclata. Tout lui devenait un titre : sa lutte contre le destin, son obscurité, ses chaussures à jour. Aussi fut-il sur-le-champ désigné comme l'un des missionnaires du régime nouveau. On ne s'enquit point de son aptitude; on ne lui demanda que du zèle. La patrie, d'ailleurs, n'exigeait pas des services gratuits; elle faisait très-honorablement les choses. Il y avait du fixe, il y avait du casuel; rien n'y manquait. Quelle rosée pour une terre longtemps aride! Notre commissaire n'en trouva la révolution que plus à son gré; il partit la joie au cœur et le sourire aux lèvres.

Il faut le dire, les souvenirs qu'il avait laissés dans sa ville natale n'étaient pas des plus flatteurs. Ce n'est point impunément que l'on dévore en province huit mille francs d'héritage paternel. Ce grief suffit pour y placer un homme bien bas dans l'estime de ses concitoyens. A ce motif de défaveur bientôt s'en joignirent d'autres. Des bruits vagues avaient appris à la localité que le dissipateur était devenu l'un des mille enfants perdus de l'armée des lettres. C'en fut assez pour le faire considérer comme un être à jamais déchu. Les plus sévères l'accablèrent de leurs dédains; les plus indulgents se contentèrent de le plaindre. On le raya du livre d'or de la cité. S'il y eût reparu en des temps ordinaires, un triste accueil lui était réservé; il en avait le sentiment. Mais une révolution est un prisme dans lequel tout se décompose, et, vu ainsi, notre commissaire prit sur-le-champ une autre physionomie, un autre aspect. Voici comment cette transfiguration s'opéra.

Au premier mot de République, seul, peut-être, je ne fus ni troublé ni surpris : je l'attendais. Pour le reste de la ville, c'était un événement imprévu. Chacun l'interprétait dans le sens de ses craintes ou de ses désirs; mais le commentaire le plus général était un sentiment d'appréhension. Un mot explique

cette faiblesse, fille des préjugés. On ne voulait voir la République nouvelle qu'à travers les ombres du passé; on la peuplait de spectres menaçants et de fantômes terribles. De là ce malaise vague et cette stupeur dans les esprits. La défiance s'y mêlait : même entre voisins on ne se parlait qu'à voix basse et sans abandon. La vie ordinaire semblait être suspendue; elle avait fait place à je ne sais quoi d'artificiel où dominait la panique des souvenirs. Quand le commissaire arriva, cette impression était à son comble. De tous côtés on allait aux enquêtes : on voulait savoir ce qu'il avait fait et dit, s'il avait l'air farouche et l'œil sournois. On en parlait comme d'un de ces héros qui donnent le frisson aux enfants et défraient les sombres récits de tous les contes de fées. — Comment va-t-il le prendre, s'écriaient les plus épouvantés, et que compte-t-il faire de nous?

Notre commissaire n'était pas d'humeur à dévorer les gens; ses goûts étaient moins dépravés. Il avait à réparer quinze ans d'abstinence; ce fut cette revanche qu'il prit d'abord. Depuis longtemps tout lui avait échappé : le luxe du couvert, les raffinements de la table, et il retrouvait tout cela en un jour, par un coup de baguette. Comment eût-il ré-

sisté? Il céda; il approcha de ses lèvres la coupe où boivent les opulents, il entreprit de régler avec son estomac des comptes bien anciens et sur lesquels la prescription paraissait s'étendre. Ce n'était pas un soin léger, ni une mince occupation. Notre homme comprit qu'il ne pouvait pas s'en acquitter seul et s'entoura des mêmes parasites qui l'avaient aidé dans la liquidation de son patrimoine. Ainsi partagée, la besogne devint moins rude et fut conduite à bien. De temps en temps quelques diversions extérieures s'y mêlaient et tenaient l'émotion publique en haleine. Après boire, les amis du commissaire brisaient les vitres des bourgeois, et celui-ci, survenant comme un dieu d'Homère, lançait à point nommé une proclamation où il prodiguait toutes les paillettes de son style.

Cette conduite produisit un grand effet; rien ne dispose à l'enthousiasme comme la peur. Désormais il n'y eut personne dans le département qui ne jurât par le commissaire. On lui sut gré de n'avoir pas mis les villes à sac, porté la torche au sein des propriétés et emmené les populations en esclavage. Il devint l'objet d'un culte exclusif; pour un rien, on lui eût dressé des statues. Quoiqu'il n'eût guère, en fait d'avantages extérieurs, qu'un ventre

inclinant vers la quarantaine, les femmes se prirent à en raffoler. De leur côté, les hommes en firent un grand esprit, une intelligence à ressources. On exhuma ses œuvres des ténèbres qui les enveloppaient, on cita à l'envi ses bons mots, on porta aux nues ses allocutions d'après l'antique. Bref, ce fut un engouement universel. Cet être, naguère méconnu, s'était retrempé dans le baptême des événements, et s'en relevait couvert d'un nimbe lumineux, pour s'offrir aux adorations locales. Les révolutions seules opèrent des prodiges pareils.

En bon prince, notre commissaire jouit de ses triomphes sans les exagérer; cet encens ne lui causa point de vertiges. Seulement, il s'y amollit à son insu et manqua aux lois de son origine. Les choses marchaient toutes seules : il se crut dispensé d'y rien ajouter de son fait. La localité, d'ailleurs, s'y prêtait mal. Il avait affaire à une province calme, qui offrait peu de prise à l'agitation. Point de manufactures, point de centres industriels; partout des populations agricoles qu'isole la vie des champs, et qui puisent l'instinct de l'ordre dans le sentiment jaloux de la propriété. Où trouver en cela les éléments d'une effervescence soutenue? Où prendre l'étincelle révolutionnaire? Vainement l'eût-il es-

sayé : il ne le fit même pas. Il laissa à ses amis le soin d'entretenir, à l'aide de tapages innocents, une petite terreur bourgeoise, et les paya de ce service par des banquets dignes d'un monarque assyrien. Rien n'était changé dans le département ; il n'y avait qu'un préfet de moins et un commissaire de plus.

Les choses se maintinrent sur ce pied jusqu'au jour d'une apparition inattendue. C'était un matin. Le magistrat de la République venait de se mettre à table avec quelques conviés. Il s'agissait d'un déjeuner de connaisseurs, accompagné de vins fins et de primeurs délicates. Les fourchettes jouaient déjà ; le sang de la grappe empourprait le cristal des verres. On allait faire, entre deux services, de la haute administration et de la politique d'avenir. En attendant, on s'en prenait à un pâté de venaison et à un Pomard du meilleur caractère. Les cœurs étaient à la joie, les estomacs à leurs fonctions. Nul mauvais signe dans les cieux ; point de lettres fatales sur les murs. Jamais repas ne promit plus de satisfaction et moins de regrets. On se proposait en secret de le prolonger jusqu'à la limite des facultés humaines. Hélas ! c'était compter sans le destin et retrancher du programme le chapitre de l'imprévu.

Le premier service allait finir, quand la porte céda sous une pression impérieuse et livra passage à un homme dont la physionomie exprimait le mécontentement et l'irritation. A ce bruit, à cette vue, le premier mouvement du commissaire fut de se retourner vers les gens de service.

— Qu'est-ce donc? s'écria-t-il, et d'où vient que l'on ne fait aucun cas de mes ordres? N'ai-je pas signifié que je n'y étais pour personne?

Au lieu d'obéir à ce congé indirect, l'inconnu marcha froidement vers l'amphitryon, et promenant sur lui et sur ses convives un regard empreint de sévérité :

— Excepté pour moi, répondit-il, citoyen collègue.

C'était le commissaire maigre, changé en commissaire général; par conséquent, un supérieur. La révolte n'était pas permise. Aussi le magistrat du département s'inclina-t-il devant des pouvoirs plus étendus que les siens :

— Soyez le bienvenu, citoyen, dit-il en se levant et en faisant signe à ses convives de l'imiter; soyez le bienvenu dans nos domaines. Cela s'appelle arriver à point. Voici ma place; vous allez nous présider. Il y a là un hoche-pot, apprêté à la ma-

nière du pays, qui justifiera certainement votre confiance. Et, pour l'arroser, nous avons un bourgogne qui date de l'ancienne administration. Il faut en convenir, tout n'était pas mauvais chez elle.

Loin de s'associer à cette saillie et de céder à cette invitation, le commissaire général en prit motif pour rembrunir son visage et promener à la ronde un œil inquisiteur. Cette table, ce couvert le choquaient; tant de luxe lui semblait suspect. Il appartenait à la classe des républicains austères qui veulent mettre la société au régime du brouet noir. Lui-même prêchait d'exemple et vivait avec une frugalité de Spartiate. Les restaurants à vingt-deux sous étaient à ses yeux des temples élevés au superflu; il payait un tribut bien moindre aux nécessités de la vie. Chez lui c'était système et non insuffisance de ressources. Il aimait à se priver comme d'autres aiment à jouir; question de tempérament. Une fois entré dans cette voie, la pente l'avait entraîné : une mauvaise alimentation engendre les mauvais estomacs, et les mauvais estomacs font les mauvais caractères. Ainsi s'expliquait sa vocation politique. L'intolérance est fille des faux dieux et des digestions embarrassées. Dans cette situation d'esprit, on devine quel effet dut produire sur notre

commissaire général cette table chargée de mets succulents. Il y vit la honte des institutions nouvelles. Un plat d'asperges le scandalisait surtout : il le poursuivait de regards indignés. Des asperges dans les premiers jours de mars ! En toute primeur ! Quel exemple à donner aux populations ! Aussi contenait-il mal ses colères, et ce fut d'un ton rude qu'il répondit à son interlocuteur :

— Mille grâces, citoyen... le matin une tasse de lait me suffit... D'ailleurs mes instants sont comptés... On m'attend dans le département voisin... je ne puis vous donner qu'une heure.

Ces paroles étaient accompagnées de gestes brusques qui en formaient le commentaire expressif. L'amphitryon sentait son aplomb l'abandonner, et les conviés ne savaient plus quelle contenance prendre. Le commissaire-général les inspectait un à un :

— Ces citoyens sont de vos amis, dit-il en s'adressant à son inférieur.

— Oui, mon collègue, et je m'en flatte, répliqua celui-ci avec un accent pénétré ! La fleur des patriotes du lieu ! la terreur du bourgeois ! Des purs ! Des choisis !

— A la bonne heure ! Alors asseyons nous, re-

prit le commissaire–général. Aussi bien, j'aime mieux que les choses se passent devant témoins. A vos asperges, citoyens, ajouta-t-il en y mettant un air d'ironie souveraine ; moi, je vais être à d'autres soins.

Il prit un siége et de nouveau foudroya de l'œil les végétaux intempestifs. Les convives se groupèrent à l'écart, dans un respect mêlé de crainte, comme si une statue de marbre fût venue prendre place à leur banquet. C'était un juge et un maître, tout l'annonçait. Le commissaire simple s'anéantissait devant le commissaire à la deuxième puissance. La République stoïque demandait des comptes à la République épicurienne. Il se fit un long silence, et ce fut le nouveau venu qui le rompit :

— Citoyens, dit–il, j'irai droit au but ; je ne suis pas content de votre ville. Excusez ma franchise ; la vérité avant tout.

— Mon collègue, voilà un jugement bien sévère, répondit le magistrat du département piqué au vif. Peut-on savoir ce qui nous le vaut ?

— Tout, citoyens ; car tout est à faire ici. Rien ne s'y ébranle, rien n'y marche. D'un coup d'œil j'ai vu cela.

— Expliquez-vous collègue, expliquez-vous.

Quels sont vos griefs? où sont vos preuves? s'écria le prévenu de plus en plus blessé.

— Des preuves? Elles n'abondent que trop, citoyens. Voici un quart d'heure que je suis au chef-lieu ; qu'y ai-je vu? Des rues tranquilles, des gens qui vont à leurs affaires.

— Mais il me semble, collègue...

— Citoyens, citoyens, je ne demande qu'à m'éclairer. Si j'ai porté un arrêt injuste, je serai le premier à le reconnaître. Voyons, que s'est-il passé ici? qu'avez-vous fait? Le procès sera bientôt instruit. Avez-vous des clubs, à l'instar de Paris?

— Ma foi, non, dirent les assistants ; nous n'a-pas de clubs.

— Avez-vous eu vos promenades en corps d'état, à l'instar de Paris?

— Pas davantage, dit l'assemblée.

— Point de promenades, point de clubs ; c'est bien grave. Je veux croire du moins que vous avez eu des lampions, à l'instar de Paris.

Les convives se regardaient avec un désappointement muet ; le sentiment de leur faute les pénétrait de plus en plus. Ils semblaient reculer devant cet interrogatoire accablant. Enfin, un nouvel aveu s'exhala de leurs poitrines.

— Nous n'avons pas eu de lampions, dirent-ils.

— Et vous appelez cela une République ! s'écria le juge indigné ; une République sans lampions, sans promenades, sans clubs ! Alors je m'attends à tout. Parions qu'il n'y a point eu ici d'arbre de la liberté, avec accompagnement de pétards et de faveurs tricolores !

Les consciences étaient attérées, les bouches sans force : le silence répondit seul à l'accusateur.

— Je m'en doutais, poursuivit-il. N'insistons plus. C'est une mise en scène manquée. Rien à l'instar de Paris, rien, mais rien. Pas une grande idée, pas un noble spectacle. O République, est-ce ainsi que l'on t'inaugure? Où sont tes faisceaux d'armes? où est ta draperie antique?

En achevant ces mots, le commissaire-général se leva; son regret était profond, sa plainte sincère. Il était de ceux qui ne séparaient pas le régime nouveau d'un cortége d'analogies et de réminiscences, et ne lui épargnaient ni les fleurs de l'enthousiasme ni les perles du sentiment. Il est vrai que le côté positif des choses ne le touchait pas moins ; car après avoir exhalé sa mauvaise humeur dans trois ou quatre tours de salle, il revint s'asseoir près de l'amphitryon et lui dit :

— A votre tour, citoyen collègue! Achevons l'enquête. Pourquoi n'avoir pas agité le pays?

— Agiter! dans quel but? Il se prêtait à tout.

— En apparence, oui, mais au fond, il est réfractaire, croyez-le bien. Et avez vous fait main basse sur les fonctionnaires du régime déchu?

— A quoi bon? Ils se sont empressés de faire acte d'obéissance.

— Comédie pure! on vous a joué, collègue. Quoi! pas une révocation, pas une destitution?

— Trois ou quatre à peine! Si vous saviez combien le département est soumis.

— C'est cela! on dirait un mot d'ordre! Soumis! ils se prétendent tous soumis! Et en réalité ils conspirent! Décidément, mon collègue, vous manquez de nerf : vous vous amollisez au contact des honneurs et dans les charmes de la résidence! Vous perdez de vue les mâles exemples et les austères traditions, ajouta le commissaire-général par une allusion évidente à la table chargée de primeurs.

— Mais vraiment...

— Mes ordres sont formels, citoyen collègue, formels, entendez-vous? il faut agiter le département.

Ces paroles étaient prononcées avec l'accent d'un supérieur qui ne souffre plus de débat.

— J'y ferai mes efforts, répondit humblement le magistrat subordonné.

— Vous avez à réparer le temps perdu ; mettez-vous vivement à l'œuvre ! Des proclamations, des bulletins ! Et surtout soignez le style ! Des mots grands comme des maisons !

— C'est entendu.

— Puis vous aurez un club, deux, si c'est possible.

— J'en aurai trois.

— Vous planterez un arbre de la liberté avec accompagnement de faveurs tricolores et de pétards.

— J'en planterai cinq.

— Vous organiserez des promenades en corps d'état.

— Dès demain.

— Quant aux cérémonies publiques, je ne puis rien vous imposer ; le programme en est libre. Qu'il soit grandiose, c'est le point essentiel. Au besoin, endettez la ville ; nul argent n'est mieux placé. Toujours à l'instar de Paris. Des jeunes filles vêtues de blanc, des bœufs aux cornes dorées. Élevez l'âme du peuple par de grands spectacles. Et de l'allégorie, de l'allégorie à pleines mains.

— De l'allégorie, puisque vous le désirez.

— A la bonne heure, mon collègue, je vois avec plaisir que vous revenez aux vrais principes. Deux mots les résument : agitez et destituez, destituez surtout. Point d'hésitation, point de faiblesse. Destituez, destituez, on ne fonde qu'à ce prix.

— Je destituerai.

— Et souvenez-vous que Curius Dentatus déjeunait d'un plat de raves lorsque les Samnites lui envoyèrent des ambassadeurs. Un peuple est bien près d'être asservi quand il est trop sur sa bouche. A bon entendeur, salut. J'ai dit.

Après avoir donné à son collègue ce dernier avis et cette dernière leçon, le commissaire général se leva majestueusement. Il prit congé avec les airs d'un homme qui a la conscience de son rôle et le sentiment de sa supériorité. On lui fit une conduite d'honneur comme à un prince du sang ; l'amphitryon et ses convives l'accompagnèrent jusqu'au perron de l'hôtel et n'abandonnèrent la place que lorsque sa voiture se fut ébranlée. Seulement, au moment où elle allait disparaître, le commissaire humilié releva la tête et la saluant d'un geste ironique :

— Bon voyage, dit-il.

Puis, se retournant vers ses compagnons en

homme qui éprouve le besoin de prendre une revanche :

— Mes amis, s'écria-t-il, savez-vous qui vous venez de voir ?

— Non, répliqua-t-on à la ronde.

— Le président de la République du pain sec ; si elle prévaut, j'abdique.

Des rires unanimes accueillirent cette saillie, et l'amphitryon ajouta d'une voix de commandement :

— A table ! camarades, à table ! Ce n'est qu'un nuage dans un beau jour. Vite au déjeuner ! Nous sommes maintenant ce que nous étions tout à l'heure. Continuons.

Le repas se prolongea jusqu'au soir. C'est ainsi que notre commissaire remettait en honneur les traditions de Curius Dentatus.



CHAPITRE III.



Une tempête dans un verre d'eau.

Bon gré, mal gré, il fallut obéir aux instructions du commissaire général : sa voix n'était que l'écho d'une voix plus puissante. Agiter le département, agiter la ville, ce fut le mot d'ordre désormais. Les parasites de la préfecture n'y suffirent plus ; une effervescence sérieuse réclamait d'autres éléments. Dans les grands foyers de population, ces mouvements naissent d'eux-mêmes ; c'est leur théâtre naturel et on les crée plus facilement qu'on ne les calme. Mais la vie agricole a des vertus sédatives qui éloignent de tels accès. Avant que de s'émouvoir, l'homme des champs aime à se rendre compte

de l'objet de son émotion; il se demande ce qu'il y doit gagner ou perdre, et pour peu que le profit ne soit pas clair, il préfère s'abstenir.

Tel était l'obstacle dont notre commissaire avait à triompher. Il avait, en outre, à vaincre ses préférences secrètes. Échanger le calme contre le bruit, la paix contre la lutte, était une perspective qui lui souriait peu. Il eût si volontiers descendu le cours des révolutions, une coupe à la main et des roses sur la tête! Malheureusement, le choix ne lui était pas permis : l'hésitation même eût paru suspecte. Il se mit donc à l'œuvre, en dépit de tous et malgré lui-même. C'était une besogne ingrate, odieuse, digne de l'ange du mal. Il s'agissait de semer le trouble là où régnait la tranquillité, la désunion où régnait la concorde. Il s'agissait d'éveiller des passions qui n'avaient rien de noble ni de pur : l'esprit de turbulence, les haines de classe, l'envie qui s'attache aux supériorités, la cupidité qui s'acharne après les emplois comme la bête de proie après les cadavres. Non! la grandeur même du but n'excuse pas de tels moyens. Autant l'âme s'exalte aux élans spontanés et aux colères soudaines de la foule, en face d'une insulte à venger ou d'un droit à conquérir; autant elle s'éloigne avec dégoût de ces

déchaînements artificiels, de ces haines à froid, qui trahissent la main d'aventuriers sans consistance ou d'ambitieux sans pudeur.

Il faut rendre cette justice à notre commissaire, qu'il n'avait ni le génie ni le goût de son rôle. Forcé de s'exécuter, il fit mal les choses ou ne les fit qu'à demi : n'a pas qui veut les instincts révolutionnaires. Au nombre des moyens qui lui avaient été prescrits, se trouvait en première ligne celui des proclamations et des bulletins. Il s'y prodigua, il couvrit les murs de la préfecture d'énergiques exhortations et d'appels à l'enthousiasme. La forme en était vive, colorée; on y reconnaissait le cachet de l'artiste. Cependant, la population ne s'en émut point; ce style à facettes eut peu d'écho. Rien ne semblait changé dans la cité : les marchés restaient calmes, les rues tranquilles; point d'attroupements ni de cris. Celui-ci allait à ses semailles; celui-là à son moulin. Les choses suivaient leur cours ordinaire; la ville ne s'agitait pas.

Il fallait pourtant l'agiter à tout prix; les ordres étaient formels. L'enthousiasme n'ayant pas réussi, notre commissaire eut recours au sentiment. Des hymnes de Tyrtée il passa à la plainte de Jérémie. C'était le vrai thème, le thème social, humain, ce-

lui de mon esprit et de mon cœur. Le magistrat y fut beau. Il commença par faire au peuple le récit de ses propres misères. Il lui dépeignit, avec un grand luxe de couleurs, la faim frappant à sa porte et la privation assise à son foyer. Rien ne manquait à ces tableaux, ni les cris des enfants, ni l'agonie des vieillards, ni les angoisses des mères, ni le déshonneur des filles. De là, des conclusions formidables et un long cri d'anathème contre la société qui tolère des spectacles pareils. « Le régime » actuel, ajoutait la voix des murs, est un réseau » d'iniquités dont il faut briser les mailles. Son » harmonie apparente renferme un désordre pro- » fond. Dieu n'a pas entendu créer des situations » inégales, des droits inégaux entre les enfants des » hommes. Il est odieux de penser qu'ils sortent de » ses mains, les uns pour jouir, les autres pour souf- » frir, et que, dans ce contraste permanent, ce qui » s'ajoute aux plaisirs des uns est autant de retran- » ché sur les besoins des autres ! »

Ainsi s'exprimait la préfecture, avec mille ingénieuses variations. Décidément nous avions affaire à un coloriste; c'était visible à une habileté de main qui le rattachait aux meilleures traditions de l'art chevelu. J'enviais son procédé; j'admirais ses res-

sources. Il avait trouvé la veine heureuse, le bon terrain. Eh bien! le croira-t-on? ce cri parti du cœur, cet appel aux déshérités, trouvèrent nos populations impassibles. Il ne s'ensuivit ni une prise d'armes ni une émotion publique. L'état de la ville n'empirait pas. Des groupes de curieux se succédaient devant les affiches de l'administration sans paraître affectés en rien de ces peintures sombres. On échangeait quelques propos pour ou contre, après quoi le flot reprenait son courant. L'ouvrier s'éloignait en sifflant un air, et le bourgeois rentrait chez lui le front serein et l'esprit en repos.

Malgré ses efforts, notre magistrat avait donc échoué. Il avait beau faire ; la ville ne s'agitait pas. Le découragement avait gagné jusqu'à son entourage; le pavé était libre, les vitres restaient en repos. C'était une défaite absolue, flagrante, irrémédiable. L'union se maintenait, l'ordre aussi ; deux torts sans excuse. Heureusement le hasard s'en mêla et vint procurer au fonctionnaire désappointé l'honneur et les avantages d'une situation moins tranquille. Il attendait la tempête d'un point de l'horizon ; elle vint précisément du point opposé. Voici comment :

Des élections se préparaient et pour la première fois le vote universel allait recevoir une application

sans limites. Cette expérience avait de la grandeur et de l'éclat; elle mettait en jeu beaucoup d'ambitions, légitimes ou non. Aussi la France fut-elle couverte en un clin d'œil de délégués des clubs et de commissaires voyageurs. Sur le même point, il en arrivait trois, quatre à la fois : c'était un véritable débordement. Ces personnages avaient tous un mandat, une mission. Les termes, il est vrai, n'en étaient guère précis et engendraient plus d'un embarras. On ne savait si les pouvoirs devaient se confondre ou s'exclure, ni quel était parmi eux l'ordre de primauté. De là, bien des conflits d'attributions où l'amour-propre s'exaltait jusqu'à la violence. Plus d'un hôtel de préfecture devint le théâtre de luttes sourdes, de tournois mystérieux où les champions entraient en lice, le sabre au flanc et les pistolets à la ceinture. D'ordinaire les plus audacieux l'emportaient et le lendemain la ville apprenait qu'elle avait changé de maître. Ou bien quand les forces en venaient à se balancer, les populations avaient deux despotes au lieu d'un, et se trouvaient placées entre des proclamations contradictoires.

Sur un seul point cette division cessait pour faire place à l'unité de vues. Tous les délégués, tous les commissaires spéciaux ou généraux, aspiraient à

l'honneur de représenter le peuple aux grandes assises qui allaient s'ouvrir. Cette force qu'ils tenaient de l'autorité publique, ils entendaient la mettre au service de leurs intérêts personnels. Pour beaucoup d'entre eux ce n'était qu'un instrument, un marchepied. La patrie serait toujours assez glorieuse et assez grande pourvu qu'ils fussent élus. Certes, la monarchie a poussé bien loin l'abus des influences; mais comme la République a vite su la dépasser! Elle a imaginé la candidature entourée de pouvoirs sans limites. L'histoire lui en donnera le brevet, et Dieu veuille, pour son honneur, qu'elle le laisse prescrire. En attendant, les grandes et les petites ambitions pullulaient dans le pays; les génies méconnus prenaient leur revanche. On eût dit l'essaim d'éphémères que réveillent les premiers beaux jours. Il n'était pas d'avocat sans clientèle, d'écrivain en disponibilité, de commerçant ayant eu des malheurs, qui ne parvînt à couvrir ses prétentions d'une écharpe tricolore et à s'imposer audacieusement à la province surprise et intimidée.

Comme les autres, notre ville fut visitée par ce fléau. Un jour le bruit s'y répandit que trois commissaires venaient d'arriver à la fois, et qu'ils tenaient dans l'hôtel de la préfecture un conseil ora-

geux. On ajoutait qu'au milieu d'une séance agitée, les nouveaux venus avaient poussé la politique jusqu'aux défis, et l'administration jusqu'au pugilat. On disait enfin que ce congrès présageait une disgrâce et que notre commissaire, ce favori de la ville, était menacé dans sa position. Ces rumeurs, vagues d'abord, prirent peu à peu de la consistance. On en parla dans les cafés, on s'en entretint dans les halles. La cité s'en émut, puis la campagne. Plus la version faisait du chemin, plus elle devenait sombre. Les commissaires inconnus étaient, pour la foule, autant d'épouvantails. On les disait pourvus de figures sinistres et armés jusqu'aux dents. L'un d'eux avait juré, c'était le cri public, qu'il ne quitterait pas la province sans avoir confisqué et partagé les propriétés. Un autre voulait mettre les femmes en commun. Le troisième ne se contentait ni des femmes ni des biens ; il demandait, en guise de distraction, quelques têtes de bourgeois.

Ces récits, en se propageant, créaient l'agitation longtemps poursuivie. Ils n'auraient pas suffi néanmoins comme éléments sérieux, si une circonstance singulière ne s'y fût venue joindre. L'un des nouveaux commissaires sortit de l'hôtel de la préfecture afin de s'assurer par ses yeux de l'état des esprits.

C'était un jeune homme qui voyait dans la révolution un côté théâtral et qui en avait fait une question de costume. Pour lui, la République se composait d'un chapeau à boucle d'acier, d'un gilet blanc à grands revers, d'un pantalon collant et de bottes molles. Aussi portait-il fièrement tout cela, en l'honneur des institutions nouvelles, et par sentiment historique. Il y plaçait sa chimère, son idéal; il remontait le cours des temps et des toilettes révolutionnaires. Jusqu'alors ce culte du passé n'avait point eu de fâcheux résultats, il excitait seulement la curiosité et la surprise. Notre ville ne le prit pas ainsi; il est vrai qu'elle était mal disposée. A peine eut-on aperçu dans les rues cet étrange accoutrement, qu'un murmure s'éleva du sein de la foule. Ces emblèmes n'étaient pas de son goût; elle y vit une insulte, un défi, et releva à l'instant même le gant qui lui était jeté. Le plagiaire de la Convention ne put rentrer chez lui qu'au milieu d'un concert de huées.

Le lendemain était jour de marché, et la ville s'emplit de campagnards. Il ne fut question que de l'événement de la veille. Sur divers points se formèrent des groupes où l'on parlait, en termes peu respectueux, des hommes qui s'imposaient à tour de rôle au département et lui donnaient le spectacle de

leurs travestissements et de leurs querelles. Le costume révolutionnaire révoltait surtout ; il semblait le présage d'une atteinte à la propriété. Là-dessus les villageois sont intraitables : les nôtres parlaient déjà de mettre en pièces celui qui se proposait de partager leurs biens. Pourtant beaucoup d'entre eux n'avaient, en fait de champ, qu'un espace égal à peine à l'ombre de leurs chaumières ; mais la passion de la propriété se mesure moins, chez l'homme, à l'importance de l'objet possédé qu'aux soins et aux efforts nécessaires pour l'acquérir. Ce champ, si étroit qu'il est, représente les sueurs d'une vie entière et souvent l'épargne de plusieurs générations. C'est l'identification du cultivateur et de la terre : plutôt que d'en céder un pouce, il aimerait mieux donner un lambeau de sa chair. Préjugé ou non, c'est l'instinct dominant, et malheur à qui essayerait de le froisser ou de le méconnaître.

Sous l'empire de ces préventions et de ces bruits, l'animosité allait croissant. Les groupes devenaient plus nombreux, plus tumultueux. Des orateurs de café prenaient des tabourets pour trépieds, et de là haranguaient la multitude. Les parasites du commissaire dirigeaient le mouvement ; leur plan de campagne était simple et court. Ils voulaient déli-

vrer leur ami de cette nuée d'intrus et n'excepter que lui de ces vêpres administratives. Pour trois noms, la roche Tarpéienne; pour un nom, le Capitole, tel était le mot d'ordre, et les cris de la foule y correspondaient. On sait avec quelle promptitude les esprits s'enflamment quand ils sont en contact. « A la préfecture! à la préfecture! » disait-on de toutes parts. L'émeute était mûre; il ne lui manquait qu'un tambour et un drapeau : ces deux accessoires furent vite trouvés. Le tambour battit aux champs, le drapeau s'ébranla, et un rassemblement, à chaque pas grossi, se porta vers l'hôtel où les quatre commissaires abritaient leurs candidatures et leurs pouvoirs. Au premier bruit, l'un deux se présenta sur le balcon; c'était le jeune homme aux bottes molles et au pantalon collant. Sa présence suffit pour porter l'effervescence au plus haut point. Il voulut parler; les clameurs étouffèrent sa voix. Son gilet blanc exaspérait la foule; elle s'obstinait à y voir les insignes de la spoliation.

Cependant, du sein de ce tumulte, un vœu s'élevait avec un formidable unisson; c'était le renvoi des trois commissaires. Leurs noms, à l'envi répétés, se couronnaient d'épithètes empruntées à la chaleur des événements. Tout le vocabulaire cham-

pêtre y passa. Quelques villageois, plus démonstratifs, essayèrent même de joindre les faits aux paroles. Se servant de leurs têtes en guise de bélier, ils entreprirent de briser les portes de l'hôtel et de se frayer un passage vers les assiégés. Déjà les panneaux cédaient au choc et le flot des factieux allait faire irruption dans la place, quand un drapeau parlementaire fut arboré aux croisées du pignon. La garnison demandait à capituler. Les pourparlers furent courts; l'arrangement catégorique. Sur l'heure, les commissaires devaient vider les lieux. Ils essayèrent de tenir bon, de sauver leur dignité; mais l'ouragan populaire grondait au dehors et des excès étaient à craindre. Enfin, moitié de force, moitié de gré, on les mit en voiture, et ils s'éloignèrent au milieu de témoignages plus sonores que flatteurs.

La cité venait de s'affranchir; elle disposait d'elle-même. Un seul commissaire demeurait debout sur les débris de l'institution. Trois autres y avaient succombé, et à peine avait-on sauvé le principe. De telles tempêtes n'éclatent pas en vain sur un territoire; elles y laissent des vestiges significatifs. Les populations avaient touché au fruit défendu; elles connaissaient leur force. Ce pouvoir, objet de longs respects, elles venaient de lui infliger la honte

d'une exécution sommaire. Or, on ne croit plus à ce qu'on a pu avilir, et l'homme insulte volontiers l'idole dont il n'a rien à craindre ni à espérer. Désormais ce sentiment régna autour de nous et y pervertit les âmes. Ce peuple, naguère si calme, si discipliné, ne voulut plus reconnaître, désormais, d'autre puissance que la sienne. Le désordre des rues passa dans les mœurs; les émotions du carrefour engendrèrent le goût de la vie oisive. Aux habitudes laborieuses on vit succéder les promenades et les cérémonies en plein vent. Le tumulte et le bruit en étaient l'accompagnement obligé, et jetaient l'alarme dans la partie aisée et paisible de la population. Elle protesta d'abord en s'isolant, puis, comme l'agitation persistait, elle quitta la ville. De là, un vide et un malaise nouveau. La circulation s'arrêta, la richesse disparut, les sources du travail tarirent. Ainsi les choses empiraient d'elles-mêmes, au milieu de symptômes toujours plus fâcheux. Évidemment le peuple venait de jouer avec une arme nouvelle pour lui, et s'était blessé faute de savoir s'en servir.

Cependant, notre commissaire avait obtenu ce qu'il souhaitait; l'esprit révolutionnaire régnait dans nos murs et il n'était plus en son pouvoir de l'amortir.

Il avait invoqué l'agitation ; l'agitation lui répondait. Elle trouva des chefs dans la ville et il en vint du dehors. Un club s'ouvrit ; les désœuvrés, les turbulents y coururent, et l'ivresse de la parole eut bientôt gagné les opinions. L'élan, une fois donné, fut irrésistible ; chacun y céda. Le département se trouva plus riche en républicains qu'il n'eût osé l'espérer : à l'envi, tous voulurent l'être. Il s'en présenta dont les titres se perdaient dans la nuit des temps ; les plus modestes remontaient à plusieurs années. Ceux qui péchaient par la date prenaient leur revanche sur le bruit, et pour n'être pas suspects, se montraient intraitables. Aucun n'avouait et ne s'avouait même le mobile secret qui le poussait à son insu ; celui-ci la crainte, celui-là une sourde ambition, un autre la honte d'une position équivoque. C'était à se voiler le front ; notre République, si grande et si pure, commençait par une abdication de la conscience au profit de la cupidité ou de la peur. Ailleurs, peut-être, garda-t-on plus de dignité ; mais notre province donna cet affligeant spectacle. Qu'on en juge par un fait ! Mon employé était devenu le plus farouche républicain du lieu. Le club l'avait porté sur son pavois ; il en était le président. Cette simonie me navra ; je m'en éloignai avec dégoût.

La situation s'aggravait, et il y eut un moment où notre commissaire se repentit de son œuvre. Il était trop tard; le club était plus fort que lui. Chaque soir, en manière de délassement, on y demandait sa tête. La préfecture était assaillie de menaces, d'injonctions qu'elle n'avait pas toujours la force de repousser. On réclamait l'abolition des impôts, l'éloignement de la gendarmerie, l'exécution générale de tous les employés des contributions indirectes. Cette révolte des volontés se retrouvait dans les faits; les perceptions étaient troublées et le revenu compromis. Mais, sur aucun point, la puissance du club ne s'exerçait avec plus d'étendue que sur le chapitre des destitutions. Point d'exception, point de grâce; il fallait frapper. Du sein de conciliabules secrets sortaient des listes de suspects que le commissaire n'avait plus qu'à revêtir de sa signature. Une justice vehmique passait ainsi sur les administrations et les mettait en coupe réglée. On eût dit une croisade contre les emplois où les vainqueurs se partageaint les dépouilles des vaincus.

Un soir, après une promenade aux environs, je venais de rentrer chez moi; c'était l'heure de notre dîner de famille. L'air des champs m'avait mis en bonne disposition et j'examinais avec un certain

plaisir le repas modeste étalé sous mes yeux. Ma femme n'avait pas sa pareille pour faire les choses convenablement et à peu de frais. J'allais jouir du fruit de ses soins, quand un importun demanda à me parler. On l'introduit et il me remet une lettre. — De la part du commissaire, me dit-il, et il sort. J'ouvre le pli officiel sans défiance; qu'avais-je à craindre de ce gouvernement? n'étais-je pas défendu par la pureté et la date de mes opinions? Malvina paraissait moins rassurée :

— Lis donc, me dit-elle avec impatience, lis donc.

— Tu verras, répliquai-je, que l'on m'aura donné de l'avancement sans que je l'aie demandé.

Fort de cette confiance, je commençais ma lecture à haute voix, lorsqu'aux premières lignes la surprise et l'effroi m'arrêtèrent. Un nuage passa devant mes yeux; le son expira sur mes lèvres.

— Qu'est-ce, Jérôme? me dit Malvina.

— Tiens, lui répondis-je en lui remettant le fatal papier.

Elle eut plus que moi la force de se vaincre et lut ce qui suit :

« CITOYEN,

» La République a pour mission d'épurer les

cadres administratifs et d'en écarter les noms compromis sous la monarchie déchue. Le vôtre est du nombre; il appartient aux plus mauvais jours des chambres du privilége.

» J'ai donc prononcé votre révocation et disposé de votre emploi en faveur du citoyen M..., dont les sentiments républicains ne sauraient être suspects.

Salut et fraternité,

« LE COMMISSAIRE DU DÉPARTEMENT. »

— M...! m'écriai-je en entendant le nom de mon successeur. Lui? mon employé?

— Lui-même, Jérôme! le voilà bien en toutes lettres. M...! il n'y en a pas trente-six.

— C'est à douter de la République, repris-je en levant au ciel des regards indignés.

— Le règne des intrigants, Jérôme; que t'avais-je dit? Assassiner un homme par derrière, à la façon des bandits italiens! Voilà de leurs coups.

— Un pareil outrage, à moi! dis-je consterné.

— Et pourquoi pas, Jérôme? Qu'as-tu à te plaindre d'ailleurs? Tu as le droit de vivre; la patrie te le reconnaît.

Je n'osais plus répondre ; cette ironie m'accablait. Comment me défendre? J'avais moi-même appelé sur ma tête la foudre dont j'étais frappé. Je m'étais prononcé pour la République contre la monarchie, quand celle-ci était debout et celle-là dans le domaine de l'avenir. Cependant la monarchie m'avait donné du pain, et la République me l'ôtait. Quel douloureux et poignant mécompte ! J'en étais anéanti. Malvina ne frappait pas les gens à terre ; elle vint à mon secours.

— Jérôme, dit-elle, rien ne sert de s'abandonner ; du courage, mon ami, du courage. Pour un pays d'ardoises, la tuile est forte ; mais on peut s'en relever. D'ailleurs tu as deux enfants, et je ne suis pas disposée à en faire hommage à la patrie ; elle les nourrirait trop mal. Ainsi il faut agir.

— Je suis prêt, Malvina ; tu verras si je ne lui dis pas son fait à ce commissaire.

— Celui-là, je m'en charge ; j'irai le voir avec mon chapeau grenat. Il faudra bien qu'il marche. Mais c'est un petit saint. Adressons-nous plus haut. Veux-tu que je te donne un bon conseil, Jérôme?

— Dis, Malvina.

— Pars demain pour Paris, tu iras frapper à la

porte de ces messieurs du gouvernement; ça doit être des gens très-bien. J'ai dans l'idée que nous nous conviendrions, eux et moi. Va donc les trouver. Dis-leur ce qui t'arrive, ce que tu as sur le cœur, là, sans tortiller. Ils seront sensibles à ta démarche.

— Tu crois, ma femme?

— Un républicain comme toi! Un ancien! un pur! C'est l'oiseau rare, vois-tu; ils n'en ont pas par douzaines. Je te répète qu'ils seront enchantés de te voir. On a besoin d'hommes capables là-haut. Tu partiras donc demain, Jérôme.

— Puisque tu le veux!

— Et quant à ce pansu de commissaire, n'en aie pas de souci. J'irai lui montrer mon chapeau grenat; il en a maté de plus méchants.

Toute objection devenait inutile; Malvina avait prononcé. Elle avait d'ailleurs raison; c'était notre unique recours. Le dîner fut triste et la soirée se passa en préparatifs de départ. Ma femme voulut m'accompagner jusqu'à la voiture, afin de me donner ses dernières instructions, et en m'embrassant elle me dit :

— Ta place ou la guerre, ne sors pas de là. A moins pourtant qu'on ne t'offre un meilleur emploi.

— C'est entendu.

— Pas de faiblesse, surtout. Et signifie bien au gouvernement provisoire que je ne me rallie qu'à ce prix. C'est à prendre ou à laisser.



CHAPITRE IV.



Les vertus républicaines.

J'avais beau m'en défendre; j'étais frappé au cœur. Il est des blessures qui saignent éternellement et celle-là en était une. Mettre toute son âme dans un principe et en tomber victime à l'heure de l'avénement, c'est périr comme l'Indien qu'écrasent les roues du char où triomphe sa divinité. Le ciel m'est témoin qu'il y avait en moi assez de trésors de dévouement pour me rendre ce sacrifice facile. Je me serais toujours trouvé assez heureux pourvu que la patrie fût glorieuse. Mais était-ce le cas et n'avais-je rien à rabattre de l'idéal où planaient mes rêves? Avions-nous sous les yeux la véritable République,

celle qui serait à tous, comme tous seraient à elle, la grande et sainte République de l'avenir ? J'en doutais, et ce doute pesait sur mon esprit bien plus lourdement que ma disgrâce.

Dans le cadre restreint ou j'avais pu suivre les événements, qu'avais-je vu, sinon le déchaînement des plus mauvaises passions sous les plus mauvaises formes? Moi qui m'étais promis pour spectacle l'harmonie universelle, et l'union des volontés, des populations tranquilles dans un pays florissant, l'aisance et le bonheur par le concert des intelligences et des forces, les nations réunies dans un embrassement fraternel, l'oubli de l'individu au profit de la communauté, la gloire au plus humble, l'honneur au plus dévoué, la puissance au plus digne, il me fallait descendre de cet empyrée pour voir les choses comme elles étaient : le désordre dans les idées et dans les cœurs, le choc des partis, le règne de la déclamation et de la médiocrité, l'appauvrissement général, la chasse aux emplois, enfin un simple déplacement d'influence et d'usurpation. Non, ce n'était pas là ma chaste et radieuse déesse, cette fée attendue dont la baguette devait guérir tous les maux. La mienne n'aurait eu ni la menace dans les yeux, ni l'exclusion sur les

lèvres. Elle eût mis dans ses attributs moins d'armes et plus d'épis; elle eût tout demandé à l'attrait, rien à la force. Cette pensée me tourmentait et je n'y échappais que par des illusions nouvelles : — Patience, me disais-je ; tout ici-bas se fonde lentement. Le temps est l'étoffe des œuvres achevées; il n'en est aucune qui ne soit informe au début. L'enfant qui vient de naître est-il jamais beau?

Ce fut sous cette philosophique impression que je poursuivis mon voyage. Rien ne dispose à la méditation comme la vie des grands chemins. On dirait que la gêne et l'immobilité du corps laissent à l'esprit plus de liberté, plus d'activité. Au milieu de ces bruits confus d'essieux et de roues, le recueillement devient un charme et un besoin. L'émotion s'y mêle, le regret aussi : l'âme est à la fois remplie et touchée. Je venais de quitter Malvina; c'est-à-dire de me résigner à un sacrifice réel. Mon attachement pour elle ne s'était point affaibli avec les années. Elle était, d'ailleurs, dans tout l'éclat de sa beauté : à peine avait-elle dépassé la limite que les romanciers assignent à leurs héroïnes comme l'apogée de l'épanouissement. J'aimais ma femme; pourquoi ne l'avouerais-je pas? Aussi ne cessai-je d'y songer. Je la suivais par la pensée dans ses

occupations de ménage, je la voyais essayant sur notre infortuné commissaire la puissance de son chapeau grenat. Je vivais près d'elle et avec elle, tandis que chaque tour de roue m'en éloignait.

Cette préoccupation fut assez vive pour me rendre longtemps étranger à ce qui se passait auprès de moi. Enfin je rappelai mes sens et jetai un coup-d'œil sur mes compagnons de voyage. La voiture était au complet et le personnel assez mêlé. Un vieillard et sa femme occupaient avec moi les places du fond ; sur le devant siégeaient trois hommes porteurs de barbes caractérisées. Une odeur de tabac poussée jusqu'à l'infection aurait trahi leurs habitudes, quand même ils n'eussent pas porté, en guise d'armes, leurs pipes en sautoir. Au demeurant, d'assez bons diables et moins noirs que leurs barbes. De son côté, le vieillard avait ces allures méthodiques où se reconnaît la vie des bureaux. Sa mise était simple et correcte, son ton poli et prévenant. Il avait le menton rasé de frais et une perruque rousse parfaitement ajustée sur les tempes. Je ne pouvais m'y tromper ; j'avais pour compagnons un employé et trois héros de tabagie.

Une diligence est un confessionnal : tout secret y transpire. Il s'y forme, bon gré, mal gré, une in-

timité courte, mais complète. Cette vie en commun prête au babil, et chacun se livre avec d'autant plus d'abandon que les relations seront plus fugitives. Il en fut ainsi autour de moi : des confidences s'échangèrent. Deux groupes s'étaient formés ; les trois barbes devisaient entre elles ; le vieillard ne causait que de loin en loin et avec sa femme exclusivement. Seul je n'avais pas d'interlocuteur et en étais réduit à écouter, faute de mieux. L'entretien le plus vif régnait parmi les places du devant.

— C'est comme je te l'assure ; le ministre ne peut pas me refuser, disait l'une des barbes d'un noir un peu grisonnant. J'ai là dans mon portefeuille des pièces qui sont décisives. Oh ! je ne m'embarque pas sans biscuit, moi.

— Bon, me dis-je, voilà un solliciteur.

— Des pièces, reprit la deuxième barbe avec un accent légèrement gascon, qui n'en a pas, sang-dieu? C'est une monnaie bannale. Mieux vaut des aboutissants. Pour réussir chez un ministre, il faut avoir un pied dans la maison. Moi, j'ai mon affaire. Ma cousine est dans l'intimité de l'une des dames du Gouvernement.

— Allons, me dis-je, c'est encore un solliciteur.

— Pour moi, ajouta la troisième barbe du noir

le plus éclatant, je n'ai ni pièces ni recommandation. A quoi bon? n'ai-je pas fait mes preuves? Je voudrais bien voir qu'on me refusât quelque chose! A moins de dix mille francs par an, je ne les tiens pas quittes. Un homme de la veille comme moi! Qu'ils barguignent seulement, et nous verrons!

— Et de trois, me dis-je; il ne manque plus que mon voisin comme assortiment.

J'avais à peine eu cette pensée, que le vieillard dit à l'oreille de sa femme :

— As-tu mis en lieu sûr la lettre du commissaire général?

— Sois tranquille; elle est dans la petite malle avec tes états de service.

— A la bonne heure! C'est notre ancre de salut! autrement je suis révoqué.

— Brelan carré de solliciteurs, m'écriai-je, et je fais le cinquième! Chargement complet!

En d'autres temps cette découverte m'eût paru plaisante; elle me glaça d'effroi.

— Quoi! me dis-je, cinq solliciteurs dans le même compartiment! Et qui sait si le coupé n'en contient pas; si le cabriolet, si la rotonde n'ont pas les leurs! Mettons cinq autres, en tout dix! Après-demain une seule diligence versera sur le pavé de

Paris dix solliciteurs. Or il arrive par jour cinq cents diligences. Que chacune ait un contingent pareil, voilà cinq mille solliciteurs, sans compter les chemins de fer. Cinq mille solliciteurs, c'est-à-dire cinq mille habits noirs poursuivant les ministres, placets en main! Et on appelle cela une République! La République des mendiants, alors!

Faute de pouvoir s'exhaler, cette plainte me déchirait le cœur et l'inondait d'amertume. J'étais complice de l'abaissement des mœurs publiques; je figurais au pilori de la sollicitation. Si la voiture ne m'eût pas emporté, j'aurais, sous l'influence de ce sentiment, pris une résolution extrême. Appartenir à cette légion d'affamés, quelle douleur! fournir un nom de plus à cette liste de vampires, quelle honte! Non! il n'était point d'épreuve qui ne fût moins cruelle que celle-là. Mieux valait demander du pain au travail des bras, tracer un pénible sillon dans un champ avare, que de s'attacher à la glèbe du paupérisme administratif. Si j'avais eu Malvina à mes côtés, je l'eusse prise pour arbitre et peut-être aurions-nous trouvé un moyen de tout concilier. Mais elle n'était pas là, et comment déchirer de mon chef le programme arrêté en commun? Chaque minute d'ailleurs me rapprochait de ma destination et scel-

lait mes engagements. La fatalité l'emportait ; je m'y abandonnai et fermai les yeux devant le péril, faute de pouvoir m'y soustraire.

J'arrivai ainsi à Paris, et descendis dans le plus modeste des hôtels. Seulement j'en choisis le quartier de manière à me placer au centre de mes opérations. De là je devais me porter plus vivement sur les points où ma présence serait nécessaire. L'art du solliciteur est surtout dans l'à-propos. Arriver à temps et ménager ses pas, voilà l'essentiel : j'y pourvus. A peine installé, je tirai de ma valise l'habit noir de rigueur, le pantalon et le gilet assortis, la cravate blanche et les gants de couleur, les seuls que connût notre province. Il s'agissait d'assurer l'effet du premier coup d'œil, plus décisif qu'on ne le suppose. Mon miroir me dit que je laissais peu à désirer sur ce détail. Un autre point non moins délicat, c'était de savoir à quelle porte je frapperais d'abord. Mon passage dans les lettres et dans le parlement m'avait valu de nombreuses relations parmi les hommes que la révolution venait de mettre en évidence. Les uns étaient arrivés au sommet, les autres en occupaient les abords. Avant que de s'adresser aux membres mêmes du Gouvernement, peut-être était-il sage de sonder

ceux qui en avaient l'oreille et de se ménager leur concours. Je m'arrêtai à ce plan de conduite.

Au nombre des parvenus que l'ouragan avait poussés, à leur grande surprise, sur les marches même du pouvoir, il en était un avec lequel j'avais autrefois vécu dans une étroite intimité. Nous avions abordé ensemble la vie littéraire et bu à la même coupe, celle du malheur. Quand, plus tard, le commerce des bonnets m'eut vengé des torts de la Muse, il n'en resta pas moins mon ami et devint l'un de mes commensaux les plus assidus. Depuis lors, il est vrai, les événements nous avaient séparés ; mais je ne doutais pas qu'il ne fût demeuré fidèle aux souvenirs de notre liaison. Ce fut dans cette confiance que je me rendis chez-lui : appui ou conseil, j'avais tout à en attendre. Il n'était d'ailleurs qu'un nom secondaire du calendrier nouveau. Ses titres consistaient en trois tomes indigestes où il avait déployé le talent de ceux qui n'en ont pas et fait de la compilation au profit du dogme républicain. Succès d'estime, tout au plus. On lui tenait compte de l'intention plus que du fait. Bref, je ne m'adressais ni trop haut ni trop bas, et prenais le meilleur biais pour connaître le terrain sur lequel j'allais descendre.

Mon ancien confrère logeait sur l'un des sommets de la ville studieuse, près des écoles et à portée d'une bibliothèque où il allait puiser chaque jour les éléments de ses livres et de son dîner. Son appartement de garçon était encore des plus simples et des plus nus ; mais il le remplissait désormais de sa majesté et le décorait de son importance. Vainement voudrais-je rendre ce qu'il y eut de solennel dans son accueil. Ce n'était plus le même homme ; les événements l'avaient transformé. Il portait sa tête comme un saint sacrement et se drapait dans sa robe de chambre avec une telle supériorité qu'il était impossible de ne pas distinguer dans ces airs et ces allures l'influence d'une révolution. Je m'en aperçus mieux encore à l'accueil qu'il me fit et aux discours merveilleux qu'il me tint. A l'entendre, les destins de l'Europe reposaient désormais sur lui ; il suppléait ici-bas la Providence.

— Ne m'en parlez pas, mon cher, disait-il ; voici quinze jours que je n'en dors plus. Le pays compte sur moi pour l'organiser. Ils sont dix au pouvoir et n'ont pas d'idées pour un. Une pétaudière, Paturot, une vraie pétaudière. Pas de plan, pas de vues d'ensemble; rien de grand, rien de carré. Dieu sait ce que nous deviendrions si on

ne les aidait. Nous sommes là heureusement.

Pendant une heure que dura notre entretien, rien ne put altérer chez cet homme la bonne opinion qu'il avait de lui-même. Il revenait sans cesse et sur ce qu'il lui restait à faire et sur ce qu'il avait fait. Il avait pris les Tuileries, il avait envahi la Chambre des Députés. Point de barricade où il n'eût apporté son pavé; point de coup de fusil dont il n'eût au moins fourni l'amorce. Si la monarchie s'était dissoute comme la neige en avril, on le devait à ses travaux ; si la République s'établissait sans obstacles, c'est qu'il en avait prouvé didactiquement et philosophiquement la préminence sur toutes les autres formes de civilisation. Jamais Atlas ne porta sur ses épaules un monde plus vaste et plus lourd. Qu'il manquât demain à la France, et tout lui eût manqué. Puis il fallait voir avec quel souverain détachement il traitait les hommes que les événements avaient investis de la puissance! Celui-ci n'était qu'une harpe éolienne résonnant au gré de toutes les brises; celui-là une tête de fantaisie, bonne pour décorer les devantures du gouvernement. Quant aux autres, à peine en parlait-il : cerveaux étroits, incapacités notoires, c'est tout ce qu'il y voyait. L'un avait trop médité sur les révolutions des cieux

pour rien savoir de ce qui se passait sur notre globe ; l'autre figurait dans la classe de ces vieillards qui se refusent aux sentences de l'âge, et que les peuples de Sumatra accommodent pieusement au sel, au poivre et au citron. Bref, il avait un mot sur tous et en quelques traits excellait à les peindre. Il prononçait même des incompatibilités contre plusieurs, soit pour insuffisance de taille, soit pour abus de disgrâce physique. C'était un railleur inexorable, qui n'exceptait aucun nom, aucune renommée de ces exécutions, et ne trouvait dans son parti personne à admirer, si ce n'est lui-même.

En d'autres circonstances, ces tableaux d'après nature auraient pu m'intéresser, et le spectacle de cette fatuité naïve y eût ajouté un nouveau prix. Mais j'étais venu à Paris sous l'empire de soins plus graves. J'essayai d'y ramener mon protecteur, et d'obtenir de lui qu'après avoir sauvé l'Europe, il daignât me sauver. A défaut de la mémoire du cœur, je comptais sur celle de l'estomac. J'avais tenu table ouverte libéralement, sans acception de partis ; c'était le cas de s'en souvenir. Mon commensal ne s'en souvint pas ; la fumée des grandeurs avait perverti ses organes. Il alliait la sottise à l'ingratitude, deux torts fréquents chez les républicains

invétérés. Il était, en outre, exclusif comme eux, et plus rempli de prétentions que de lumières. Sur un seul on pouvait tous les juger. — Ces hommes, me dis-je, passeront au pouvoir, mais n'y resteront pas. Ils sont au-dessous de leur rôle, et n'ont que les vanités du commandement.

J'eus beau insister, je n'obtins que des promesses vagues : mon homme m'échappait au moment où je croyais le tenir :

— Oui, mon cher, oui, me disait-il, nous songerons à cela. Mais, pour aujourd'hui, il faut que nous soyons aux affaires de Berlin. C'est un mouvement dont l'idée m'appartient, comme historiquement nécessaire.

La Prusse emportait l'orateur, et de dix minutes je ne pus l'en arracher. Il se croyait tenu à m'expliquer ce qu'il comptait faire de la confédération, des grands et des petits margraves, des états souverains et des princes médiats. A peine parvins-je à l'arrêter au moment où il franchissait l'Elbe et envahissait le Hânovre :

— Quelques mots de vous au ministre, lui dis-je en le ramenant sur mon terrain.

— Sans doute, sans doute, répliqua-t-il avec

des airs dignes d'un calife ; c'est à y réfléchir. Mais, voyez-vous, Paturot, mon souci, là, mon vrai, mon grand souci, voulez-vous le connaître?

— Volontiers, lui dis-je.

— C'est la Pologne, poursuivit-il. Je ne sais pas encore ce que nous en ferons. Pour ma part, je me sens bien disposé. La Pologne peut compter sur moi. Entre elle et la France il y a des liens, il y a des affinités, il y a des titres. C'est une dette, je ne demande pas mieux que de l'acquitter : il serait beau de faire ce que n'a pas fait Napoléon. Mais je vous le dis avec douleur, mon cher, personne ne comprend rien à cette question, personne. Dégager l'élément slave de l'élément germanique, voilà le problème, et il est grand.

Je ne jugeai pas nécessaire d'en attendre la solution ; j'avais épuisé toute ma dose de résignation et de patience. Au moment où mon interlocuteur s'engageait dans une définition des races et s'apprêtait à me démontrer les beautés du panslavisme, je me levai de mon siége et pris mon chapeau. Il n'en démordit pas, et me poursuivit sur l'escalier pour me dire qu'il aurait égard à la position des Transylvains et des Bulgares. C'était accabler un homme : aussi quittai-je la place fort peu satisfait

et sachant à quoi m'en tenir sur le compte des talons rouges de la République.

Il fallait renoncer à cette médiation et en revenir au moyen le plus simple, la requête directe. A tout prendre, je pouvais aborder les souverains du moment sans avocat et sans introducteur. Mon nom ne leur était point inconnu, et ma cause n'exigeait pas de grands efforts d'éloquence. De quoi s'agissait-il ? D'une simple réparation en réponse à une souveraine iniquité. Quelques explications précises suffiraient; n'étions-nous pas sous un régime de vérité et de justice ? Ce sentiment m'enhardit, et du même pas je me dirigeai vers l'hôtel du ministre dont je dépendais. Mon dessein était de m'ouvrir franchement à lui et de le rendre l'arbitre de mes destinées.

Dans le cours de ce trajet, l'aspect de Paris me frappa. La grande cité n'était pas remise du dernier ébranlement ; elle gardait son attitude révolutionnaire. A chaque angle des rues le pied se posait sur des pavés vacillants et inégaux ; la ligne des boulevards ressemblait à un taillis qui vient d'être coupé à blanc. Toute croisée avait son drapeau, tout candélabre ses vitres brisées. La physionomie de la population répondait à cet état des

lieux. On ne pouvait faire vingt pas sans rencontrer des groupes peuplés d'orateurs, ou des processions d'ouvriers défilant avec tambour et bannières. Puis çà et là circulaient des hommes irrégulièrement armés, comme si la ville eût été livrée à des corps de partisans. Ce spectacle ne m'étonna point : les flots qu'un ouragan soulève ne s'apaisent pas avec lui ; l'agitation ne cède qu'à la longue. Mais ce qui causait ma surprise, c'était l'air de sécurité qui régnait à côté de ce désordre. Aucune de ces scènes n'avait le don d'émouvoir ; elles n'excitaient ni enthousiasme ni crainte ; elles n'éveillaient même pas la curiosité. Le sentiment le plus général et le plus réel était celui d'une indifférence profonde. Cette découverte me remplit de découragement. — O ma République, m'écriai-je, ne serais-tu donc que sur les lèvres et point dans les cœurs ?

J'arrivai devant l'hôtel du ministre avec l'espoir, je l'avoue, d'y trouver quelques dédommagements. A mon sens, les hommes que le peuple avait investis de l'autorité devaient résumer en eux toutes les vertus, toutes les grandeurs de l'ère nouvelle. Les critiques dont ils étaient l'objet glissaient sur mon esprit ; c'est la sanction obligée du mérite.

On ne m'en imposait pas d'ailleurs ; je savais à quoi m'en tenir sur le personnel du gouvernement. La science et la poésie s'y donnaient la main ; le dévouement et l'intelligence n'y manquaient pas. Mon unique souci était de savoir comment ces souverains improvisés comprenaient leur rôle. Je l'imaginais simple et digne à la fois, modeste dans les formes et grand dans les actes, nouveau surtout et séparé du passé par un abîme. Assez longtemps la politique avait offert ce spectacle de la même pièce jouée par d'autres acteurs. Puisque le souffle révolutionnaire avait passé là-dessus, c'était bien le moins qu'on mît au rebut de vieux décors et qu'on fît les frais d'une mise en scène.

J'y songeais en m'engageant sur l'escalier de l'hôtel, lorsqu'un carrosse entra avec impétuosité et s'arrêta devant le perron. Rien n'y manquait, ni les chevaux de prix, ni l'éclat des harnais, ni le choix de la livrée. Pour trouver quelque chose d'aussi parfaitement assorti, il fallait remonter aux traditions de la cour, et pas de la dernière. — Quel est cet ambassadeur étranger, me dis-je en m'effaçant avec respect. Un homme vêtu de noir descendit du carrosse ; c'était mon ministre, je le reconnus. Son secrétaire reçut de ses mains un por-

tefeuille en maroquin rouge, et le suivit comme l'eût fait un massier. Les laquais formèrent la haie et le poste prit les armes. C'était une rentrée conforme aux plus strictes lois du cérémonial. O puissance des traditions, voilà de tes prodiges! Les pavés s'ébranlent, les trônes se brisent; tu survis aux trônes et aux pavés!

Je franchis l'escalier à la suite d'un ministre si glorieux, et j'admirais à quel point il avait, en si peu de temps, su prendre les manières et les airs de l'emploi. Des flots de solliciteurs encombraient le salon d'attente; il les fendit avec une majesté rare et un sang-froid merveilleux. Son regard exprimait l'impatience et le dédain; il semblait confus de voir autour de lui un tel cortége. C'était pourtant un accessoire obligé. Qui a le carrosse a les courtisans; toute grandeur s'expie. Le ministre, d'ailleurs, n'y mit pas tant de façons; il fit congédier brutalement cette foule désappointée. L'audience était remise, il ne restait plus qu'à vider les lieux. Sous les régimes déchus, ces accidents n'étaient pas rares; mais on y apportait, du moins, quelques procédés. Depuis la République, les huissiers avaient cru devoir élever leur organe à la hauteur des événements, et cacher sous une ru-

desse d'emprunt les torts de leur origine. Ils donnaient ainsi des gages à la révolution.

Pendant trois jours consécutifs, je me présentai à l'audience du ministre sans être plus heureux. J'avais beau me piquer d'exactitude, arriver sous le péristyle au chant du coq, prendre dans l'antichambre des poses désespérées, rien ne touchait les gardiens qui défendaient les abords du cabinet. Sous un prétexte ou l'autre, je me voyais invariablement éconduit. Devant moi, pourtant, se succédaient des solliciteurs plus favorisés. Ils entraient le chapeau sur la tête, et forçaient les consignes avec un aplomb sans égal. Au besoin, des jurons triomphants couronnaient la manœuvre et en assuraient le succès. Nulle tenue, d'ailleurs, et pas le moindre respect. Ils ne parlaient du ministre qu'en termes familiers, et s'il se refusait à les recevoir, ils s'emportaient jusqu'à la menace. C'était à rougir de honte de se voir négligé pour de tels malotrus. Leur mise même avait quelque chose d'inconvenant. Les uns portaient le sabre sur un habit bourgeois, d'autres une écharpe rouge; il en est qui changèrent la salle d'attente en tabagie et se résignèrent, tout au plus, à quitter le cigare sur le seuil du cabinet. Cependant on nous délaissait pour eux.

Au nombre des infortunés voués à la même corvée que moi, j'avais remarqué un vieillard, vert et vif encore, dont la persévérance me frappa. Il était là dès le matin et ne quittait la place qu'au dernier moment. Le malheur rapproche; nous nous fûmes bientôt abouchés. Quelques entretiens à demi-voix nous aidèrent à tromper les heures, et mon interlocuteur les animait par ses saillies.

— La suite au prochain numéro, avait-il coutume de me dire quand l'huissier venait nous signifier notre congé.

Nous prenions ainsi notre temps en patience, et cherchions une revanche dans des épigrammes sans fiel :

— Mon voisin, lui dis-je un jour, la mesure est comblée. Trois échecs de suite, c'est trop.

— Il est certain que d'autres renonceraient, me répondit-il avec un calme inaltérable.

— Un siége en règle coûterait moins de temps, repris-je. C'est encore la République qui nous vaut cela. Des ministres à l'état de places fortes. N'y a-t-il pas moyen de brusquer l'assaut?

— J'en sais un, répliqua gravement mon interlocuteur.

— Bah! Et que ne parliez-vous? nous serions hors d'embarras, vous et moi.

— C'est que le moyen est extrême.

— Extrême ou non, nous n'avons plus le choix. Mes forces sont à bout; et les vôtres?

— Les miennes aussi; alors, écoutez. En sortant d'ici, vous allez vous arranger de manière à vous procurer un tambour.

— Un tambour?

— Oui; de mon côté, j'obtiendrai quelque part (l'article n'est pas rare) un étendard, une oriflamme, au besoin un guidon.

— Et puis?

— Vous arrivez ici avec votre tambour, moi avec ma bannière. Vous exécutez un roulement; je crie : Vive la République! et nous entrons. C'est ce qu'on appelle une démonstration. Un ministre révolutionnaire n'y résiste pas.

Le trait était juste et vif : nous avions été témoins de plus d'une audience au tambour. Un peu de tapage, et l'on était sûr d'être admis. L'héroïsme du moment se résumait en peu de mots : céder aux forts, écraser les faibles. En apparence, le pays n'avait que dix maîtres; en réalité, il en avait des milliers. Régnait qui voulait; la re-

cette était simple : un tambour et un drapeau.

Un bruit qui se fit vers le cabinet du ministre suspendit notre entretien. Je crus que mon tour allait venir ; je me levai. Pendant cinq minutes, il s'échangea entre l'homme d'état et ses appariteurs quelques mots à voix basse qui sans doute nous concernaient. Un silence significatif régnait dans la salle ; chacun attendait avec anxiété l'arrêt solennel. O déception ! c'était encore un ajournement.

— A vendredi, messieurs, nous dit l'huissier.

— A vendredi pour les autres, et pour moi tout de suite, s'écria un personnage qui venait d'arriver et traversait la salle en conquérant.

— Pour vous comme pour les autres à vendredi, monsieur Oscar, répondit l'impassible employé. Le ministre vient de partir pour l'Hôtel de ville.

A ce nom d'Oscar, je me retournai vivement : il résonnait comme un écho dans mon existence antérieure. C'était lui ; c'était mon peintre : l'âge l'avait à peine effleuré ; quelques poils blancs se mêlaient seuls à sa barbe orange. Par un mouvement simultané et presque sympathique, il venait de jeter les yeux sur moi.

— Eh ! s'écria-t-il, c'est ce cher Paturot ! Toi

ici, et je l'ignorais! Viens donc, ajouta-t-il en m'entraînant, que je sache au moins quel zéphyr t'amène!

Je voulus en vain me dégager de ses bras : bon gré, mal gré, il me fallut le suivre.



CHAPITRE V.



La Médaille et le Revers.

— Toi ici, toi ici! répétait Oscar. Qui l'eût deviné? Et le hasard seul me l'apprend! C'est mal, Paturot, c'est mal. Pour un rien, je te chercherais querelle.

Au lieu de répondre à ces effusions, je gardais une contenance embarrassée. Nous nous étions mal quittés avec l'artiste, et les souvenirs qui me restaient de cette liaison n'étaient pas sans mélange. Oscar s'en aperçut, et alla au-devant de mes préventions pour les combattre et les désarmer. Il fut le premier à me parler de Malvina, et en des termes tels qu'il était difficile de n'en pas être ému. On

pouvait y reconnaître l'expression d'un profond respect uni à une affection sincère. Faut-il l'avouer? ce langage me fit du bien; il chassa de mon esprit des visions que le temps avait affaiblies sans les détruire. Plus de doute possible; c'était l'accent de la franchise et de la vérité. Puis, Oscar était demeuré notre ami plus que je ne le croyais; il avait suivi mon Alfred dans ses succès du pensionnat, et s'était montré, à son égard, plein d'intérêt et de sollicitude. L'absence et le malheur, ces torts impardonnables, ne nous avaient donc pas fait déchoir à ses yeux, et il était juste de lui savoir gré d'une fidélité aussi rare.

A mesure qu'il s'ouvrait à moi et me racontait ces détails, je sentais la glace se fondre entre nous et la confiance se rétablir :

— Allons, me dis-je, j'aurai fait un mauvais rêve! Ce pauvre garçon n'est pas si noir que je l'avais imaginé.

Ce premier pas franchi, le reste alla de soi. Oscar était toujours le même : gai, plein de verve et d'un intarissable babil. Il prit la parole et ne la quitta plus. Jamais il n'avait déployé tant d'entrain et fait plus de frais. Il voulait achever sa conquête; il y réussit. En moins de vingt minutes, nous rede-

vînmes ce que nous avions été. Mille sujets étaient pris et repris, sans suite, au hasard, au gré des caprices de la pensée :

— A propos, Jérôme, me dit-il entre deux quolibets, le bruit de nos exploits est-il arrivé en province ?

— Lesquels, Oscar ?

— Mais il n'y a pas à s'y tromper, ce me semble ! L'affaire a eu assez d'éclat ! Avoue que nous avons fait là une belle et bonne révolution ?

— Vraiment, tu en es aussi ?

— Et pourquoi pas, mon cher ? Ce qui n'est à personne est à tout le monde. Voilà mon droit ; il est clair comme le jour.

— A la bonne heure ! Mais cela n'empêche que cette révolution ne te mette à pied.

— Comment cela ?

— N'étais-tu pas le peintre ordinaire de Sa Majesté ?

— Eh bien ! après ?

— Tu m'étonnes ! là où il n'y a plus de Majesté, il n'y a plus de peintre ordinaire ; c'est de toute évidence.

— Enfant ! Que tu connais peu l'histoire de l'humanité ! Feuillette donc les annales des peuples.

Qu'y vois-tu? Des rois qui tombent; des peintres, jamais. Je cesse d'être le peintre ordinaire de Sa Majesté, soit; mais je deviens le peintre ordinaire de la République. Les couleurs n'ont point d'opinion.

— Surtout le vert, qui est si changeant.

— Paturot, Paturot, ceci est une épigramme; eh bien! j'y réponds! Si j'ai des torts, je les expierai. Quelqu'un a changé, dis-tu; cherchons le coupable. Est-ce moi? Non. Alors, c'est le gouvernement. Voilà sa condamnation.

— Tu m'en diras tant!

Oscar était donc l'un des vainqueurs de février; à aucun prix, il n'en voulait démordre. Je lui fis cette concession, et il en abusa. A l'instant même, il éleva une prétention nouvelle, celle d'avoir été républicain de temps immémorial. L'hyperbole était trop forte; je résistai : il ne faut pas jouer avec les croyances. L'artiste ne se tint pas pour battu, il revint à la charge, le prit de haut, et remonta jusqu'à ses aïeux pour mettre hors d'atteinte l'origine de ses sentiments. A mesure qu'il s'engageait dans ce plaidoyer, sa barbe s'élevait au plus haut degré de l'exaltation et devenait le siége d'un eu de lumière à ravir les coloristes :

— Oui, j'étais républicain, s'écriait-il, avant, pendant, après, toujours; républicain de tempérament, républicain de naissance, tout ce qu'il y a de plus républicain.

— Tu te cachais donc bien, alors!

— C'est le propre des convictions profondes, mon cher; elles échappent à l'œil nu. Consulte l'histoire.

— Toi si gai, si insouciant, avais-tu seulement une opinion? Les fous en ont-ils?

— Folie de Brutus, Paturot. Stratagème des grandes passions de l'âme! On voit que tu n'as jamais conspiré!

— Tu conspirais donc?

— Si je conspirais! dit le peintre avec l'accent et la pose d'un tragique. Il me demande si je conspirais! Mais, Jérôme, c'était là mon élément, ma fonction, mon honneur et mon titre! Est-ce vivre que de ne pas conspirer un peu? On conspire comme on respire, mon cher. Autrement, on rentre dans la classe des mollusques et des organisations rudimentaires.

Mon homme s'échauffait et se trompait lui-même en s'échauffant. L'imagination en travail s'exerce au profit de la bonne foi: l'esprit finit par croire à ce

qu'il crée. Qu'y faire? Qu'opposer à cela? Combattre l'illusion, s'en prendre à des nuées? A quoi bon? Toute controverse eût empiré les choses. Je le compris et me réfugiai dans le silence comme dernière protestation. Mais Oscar ne se résignait pas ainsi : l'impulsion était donnée, elle l'entraînait:

— Ah! tu doutais de moi, tu en doutais! s'écria-t-il ; voilà qui est grave, Jérôme.

— Mais non, lui dis-je pour brusquer l'entretien.

— Vrai! je ne suis pas républicain? je n'ai pas du sang républicain dans les artères? voilà ton sentiment.

— Assez, Oscar, je renonce.

— Paturot, je n'accuse pas ton cœur; c'est ton érudition que j'accuse. Je t'ai renvoyé deux fois à l'histoire, je t'y renvoie une troisième fois.

— Mon Dieu, finissons-en.

— Consulte l'histoire, te dis-je, et tu verras si tous les grands peintres n'ont pas été républicains. Nos maîtres, où sont-ils éclos? En Grèce! République. A Rome! République. A Florence! République. A Venise! République. En Hollande! République. C'est concluant, j'espère. En tout temps, à toute époque, la République a été la mère

rayonnante de l'Art. Et tu voudrais que j'eusse renié ma filiation naturelle! Et tu voudrais que je ne fusse pas, que je n'eusse pas été éternellement, invariablement républicain! Jérôme, le mal du siècle te gagne! tu es infecté de scepticisme, mon cher.

— Allons, Oscar, calme-toi, je me rends : plus de grands gestes, surtout; tu nous donnes en spectacle.

— A la bonne heure, j'aime à voir que tu reconnais ton erreur; c'est prudent à toi, c'est sage. Autrement, vois-tu, j'allais te foudroyer d'un mot.

— Bah! et lequel?

— Je t'appelais dynastique! C'est une épithète dont un homme ne se relève pas.

— Soit, je me tiens pour mort; mais du silence, on nous observe.

En effet, les mouvements désordonnés du peintre avaient attiré autour de nous quelques curieux, et nous allions devenir le centre d'un rassemblement. J'étais peu soucieux d'un tel honneur et pressai le pas pour m'y dérober. Oscar se calma enfin; une sérénité rassurante descendit sur ses traits. Un nouveau spectacle l'absorbait d'ailleurs. Nous tombions en pleine fête. Des corporations

d'ouvriers couvraient les boulevards et s'avançaient vers nous, enseignes déployées. Le clairon résonnait, les chants remplissaient l'espace. Aussi loin que pouvait s'étendre le regard, on n'apercevait qu'une masse ondoyante au-dessus de laquelle flottaient mille drapeaux. Des cris s'en élevaient et ajoutaient à cette scène un commentaire significatif.

— C'est mon peuple, s'écria Oscar, mon grand et noble peuple; je le reconnais.

L'artiste était rendu à son exaltation; son œil lançait des éclairs, sa barbe s'animait des plus chauds reflets. Le répit n'avait pas été long :

— Tu vois mon peuple, Paturot, tu le vois.

— Ton peuple?

— Oui, le mien, Jérôme. Et à qui serait-il? Ne l'ai-je pas porté dans mes entrailles d'artiste? N'est-ce pas le peuple du génie et de la passion? le peuple de la couleur et de la ligne? le peuple de l'ocre et du cobalt! Nous ne sommes que deux sur terre à le comprendre, et tu veux qu'il ne soit pas à moi? Et à qui serait-il alors, parle?

— Je ne conteste rien, Oscar.

— Oui, Jérôme, il est à moi, bien à moi, et la preuve c'est qu'à tout propos je m'en empare, je

m'en décore et qu'il ne proteste pas. Vois comme il se comporte sur le pavé! Quel air glorieux! Quelle fière attitude! O mon peuple! Mon grand et beau peuple! Tu es fort parce que tu es bon; tu es bon parce que tu es fort! Tu es fort et bon parce que tu es bon et fort. Tu as la vigueur de l'athlète, mais tu as les grâces de l'enfant. Jérôme, Jérôme, il est des moments où les larmes me viennent aux yeux lorsque je songe que ce peuple m'appartient, qu'il est à moi, vraiment à moi, à son ami, à son coloriste. Tant de dévouement pour quelques palettes de terre de Sienne! C'est me combler, peuple généreux!

— Ainsi il est bien à toi? dis-je à l'artiste en m'efforçant d'abonder dans ses idées.

— Entendons-nous, Jérôme: d'autres y prétendent; tout le monde se prévaut du peuple, parle au nom du peuple. Il n'est pas de grimaud qui ne prétende l'avoir derrière lui. Celui-ci le convoque à la Bastille, celui-là au Champ-de-Mars. On le met à tous les ingrédients, en promenades, en affiches, en bulletins. Il est si bon, le peuple! Mais, pour être à tous, comme on le pense, merci. Il n'est qu'à deux êtres au monde, à moi et à une personne de ma connaissance.

— Ah !

— Oui, Jérôme, et plus à elle qu'à moi. Je l'avoue, dût ma vanité en souffrir. Il faut dire qu'elle n'y a rien épargné. Comme elle lui a prodigué le cinabre et le vermillon ! Une glorieuse brosse, sur mon âme ! Bref, elle a le pas sur nous. Entre elle et lui, c'est à la vie et à la mort. Si, par impossible, Dieu résumait dans un type humain la carrure, la grâce et la virilité du peuple, Dieu ! les belles noces que nous verrions !

Le flot populaire s'écoulait, et quand l'artiste eut achevé sa période, le boulevard était libre. Il adressa à la foule une dernière invocation et m'accompagna jusqu'à mon hôtel.

Désormais il ne me quitta plus ; nous devînmes presque inséparables. Vainement aurais-je voulu m'en délivrer, il s'imposait. Je dois ajouter que son concours m'était utile. Il m'avait promis de voir le ministre, de préparer le terrain et de m'ouvrir l'accès du cabinet. Où trouver d'ailleurs un compagnon aussi dévoué ? Mes anciennes relations étaient rompues, et je n'avais pu encore en former de nouvelles. Oscar seul me restait ; il fallait l'accepter avec ses qualités et ses défauts. Puis, comme je l'ai dit, il s'imposait.

Il ne se passait pas de jour où nous n'assistions à quelques émotions extérieures. Tantôt c'était le peuple qui venait de surprendre le gouvernement par un programme inattendu ; tantôt c'était le gouvernement qui invitait le peuple à jouir, dans une fête publique, du spectacle de sa propre ivresse et de son propre bonheur. Ces cérémonies se renouvelaient à tout instant sans que la patience des ordonnateurs fût jamais lasse ni leur enthousiasme en défaut. Rien ne leur coûtait, ni les statues en plein vent, ni les feux de Bengale, ni les pompes renouvelées de l'antiquité. Ils s'admiraient dans leur œuvre et s'y complaisaient. Quelle satisfaction quand, par un beau jour, ils pouvaient embrasser d'un regard cent mille baïonnettes et admirer les reflets du soleil qui se brisait au loin sur ces masses d'acier ! C'était leur spectacle favori, et ils se le donnaient souvent ; puis le lendemain ils versaient dans des manifestes publics leurs impressions pittoresques. Impossible de ne pas reconnaître là-dedans des hommes heureux, contents d'eux-mêmes, enthousiastes de l'effet qu'ils avaient produit.

— Ce sont des artistes ceux-là, me disait Oscar avec un sentiment d'orgueil ; ils nous comprennent du moins. N'aie pas peur, Jérôme, qu'ils laissent

dévier la République de son but; ils sont trop du métier pour cela. Dieu sait ce que nous aurons avec eux : je m'épanouis rien que d'y penser. Nous aurons les fêtes d'Éleusis et les Panathénées, les combats du cirque et les jeux olympiques, toute la Grèce, toute Rome et l'Égypte par-dessus le marché. C'est ainsi qu'on dresse les grands peuples, Paturot; c'est en amusant le public qu'on le mène irrésistiblement. Oh! ils s'y connaissent, les profonds! Je les ai appelés des artistes! ce sont des politiques, aussi et quels politiques!

Calcul ou non, Paris était toujours en fête. Il avait changé son existence affairée pour une vie oisive. Des ateliers déserts sortait une foule avide de distractions. Elle en trouvait à choisir : tir à l'arc, jeux de bague, loteries en plein air. C'était une foire perpétuelle. On eût dit un pays de Cocagne et une population affranchie des soucis du lendemain. Heureux pasteurs! Heureuses brebis! Aux uns les divertissements mythologiques; aux autres le champ libre et une pâture assurée. Ainsi se distribuaient les rôles dans cette églogue digne de Gessner. Il y avait bien, par-ci, par-là, quelques pétards de trop et des illuminations d'un caractère peu spontané, mais ce n'était qu'une ombre imperceptible dans un

radieux tableau. Moi qui poursuivais un idéal, j'étais tenté de croire que je l'avais trouvé sur mon chemin, sans peine, sans efforts et comme un don de la circonstance.

J'eus des doutes pourtant, je craignis que cette joie apparente ne cachât de mystérieuses douleurs. Dans ces cris, dans ces élans dominait je ne sais quoi d'âpre et d'artificiel qui éveillait mes soupçons. Au fond de cette activité fiévreuse, je cherchais le travail, un travail sérieux, la santé de l'âme et le pain du corps; je ne le trouvai pas. Ces hommes, si ardents à se réjouir, empruntaient chaque jour à la communauté une partie de sa substance, et en échange ne lui donnaient rien. Cela pouvait-il durer? Et n'en avaient-ils pas eux-mêmes la conscience? C'était une enquête à faire; je m'y appliquai. Dans les salons, dans les groupes, je trouvai des gens de toutes les conditions, de tous les rangs. Je les pris à part et les interrogeai. Le problème se posait de lui-même. Si la République faisait en bloc la joie et l'orgueil de la France, que d'heureux elle devait faire en détail!

La première personne à qui je m'adressai était un financier, homme honnête et sincèrement républicain :

— Ah! monsieur, me répondit-il, que me demandez-vous là? Mais vous ne voyez donc pas ce qui se passe? Vingt maisons de banque de premier ordre se refusent à leurs engagements; d'autres succomberont encore. Ceux qui s'exécutent entrent en liquidation. Avant deux mois il n'y aura plus à Paris une caisse pour le papier du commerce. Peut-être n'y aura-t-il plus de papier. Que voulez-vous? Les millions se fondent dans nos portefeuilles; c'est à faire pitié. Pas une valeur qui ne soit écrasée, pas un gage qui ne devienne suspect. On doute de tout le monde, de vous, de moi, de la Banque et du Trésor. Le crédit est perdu, la confiance éteinte. Voilà les faits; ils frappent assez les yeux. Ah! monsieur, le gouvernement déchu est un bien grand coupable.

Cette plainte du financier me frappa; elle était si amère que je m'en défiai. Un instant je crus cet homme vendu à la réaction. Pour l'absoudre, il me fallut le concours d'autres témoignages. Mais ce me fut une leçon. Désormais, je ne m'adressai qu'aux républicains purs, éprouvés, à doubles chevrons. Tel était, par exemple, le manufacturier à qui j'exposai mes doutes :

— L'industrie, citoyen! Vous me demandez des

nouvelles de l'industrie! Autant s'enquérir de la santé d'un mort. J'employais deux mille ouvriers : je n'en ai plus que cent, et encore est-ce par humanité que je les garde. Rien ne va, rien ne s'écoule. La patrie a demandé que nous lui fissions hommage de deux heures de travail par jour. C'est fait ; je les ai déposées sur son autel et ne les regrette pas. Il faut savoir effacer son intérêt devant un principe. Mais deux heures de travail de moins, c'est dix pour cent sur la main-d'œuvre, et comme, en moyenne, je n'en gagnais que cinq, vous comprenez que j'ai dû désarmer mes métiers. Si le public se résigne à payer l'étoffe plus cher, nous verrons. Alors comme alors. Mais il ne semble pas qu'il s'y décide. Piteuse clientèle, citoyen, qu'une clientèle de ruinés. Pour un rien je passerais en Amérique avec mes contre-maîtres et mes brevets. Jugez donc, moi la fleur des patriotes! C'est pourtant le gourvernement déchu qui est cause de tout cela. Infâme gouvernement!

Cela ressemblait à un écho ; financier et manufacturier se confondaient dans le même anathème. Vint le tour d'un rentier :

— Voulez-vous mes coupons? me dit-il; je vous en ferai bon marché. J'ai pris du cinq à cent vingt-

deux et du trois à quatre-vingt-quatre : j'avais confiance, monsieur, ce mot explique tout. Voici le trois à trente-quatre et le cinq à cinquante. Comptez sur vos doigts. J'avais de tous les chemins : de l'Orléans, du Nord, du Rouen, du Marseille, du Nantes, du Strasbourg. Dieu sait le bel argent que cela m'a coûté! Autant de chiffons de papier aujourd'hui; les voici, des bleus, des verts, des roses. J'aimerais autant des actions du Mississipi. J'avais des bons du trésor; écus prêtés, dette exigible, j'y comptais. Guichet fermé, porte close. Repassez, mon bonhomme, on verra plus tard. Si vous êtes pressé, allez à la Bourse; vous aurez cinq cents francs de mille. Très-bien. Il ne faut pas regarder de près avec ses amis. Maintenant, monsieur, récapitulez. Fonds publics un million; chemins de fer trois millions; bons du Trésor deux millions, sans compter les centimes additionnels sur les immeubles, et l'impôt sur les emprunts hypothécaires. Voilà mon bilan.

— Le pauvre homme! m'écriai-je.

— Je suis juste d'ailleurs ; je mets la République hors de page. Dieu me garde de l'accuser? Toute la faute en est au gouvernement déchu.

— C'est fort heureux, pensai-je.

Jusque-là mon enquête ne m'avait guère donné de résultats satisfaisants. Partout la souffrance, partout la plainte. Les procureurs ne voyaient plus arriver les dossiers ; les officiers publics tremblaient pour leurs titres. Il n'était pas jusqu'aux gardes de commerce qui ne jetassent de hauts cris : un décret supprimait la contrainte. Quant aux employés, ceux qu'on ne révoquait pas, on les mettait à la portion congrue. L'armée était frappée, la flotte aussi : la mise en disponibilité passait comme un fléau sur les cadres. La nature elle-même s'en mêlait et destituait les médecins. Plus de maladies ; elles avaient disparu dans la piscine de la révolution.

Cependant je n'avais touché qu'aux classes libérales : peut-être existait-il ailleurs des compensations.

— Allons jusqu'au bout, me dis-je ; il est impossible qu'une si glorieuse métamorphose n'ait pas laissé quelque part des germes féconds et des avantages visibles. Je viens de consulter ceux qui avaient abusé de la fortune ; ils sont punis. Ils expient en un jour les torts de vingt années. Ils s'étaient endormis dans le faste et la corruption ; ils se réveillent au milieu des ruines. C'est justice, le doigt de Dieu est là. Tout ce qu'il y avait de faux, d'arti-

ficiel dans leur existence s'écroule en un jour : quoi de plus naturel? Ils avaient cru à une puissance et à une opulence éternelles ; elles leur échappent, et qui oserait dire que ce n'est pas un châtiment mérité? La roue de la fortune a subi un mouvement ; elle en porte d'autres au sommet. Oublions les anciens favoris ; voyons les nouveaux. Pour ceux-là, du moins, la République aura été une bonne mère.

J'allai donc vers les classes que le nouveau régime avait conviées à l'empire : le petit commerce, le contre-maître de fabrique, l'ouvrier. Dans la boutique et dans l'atelier, je cherchai les heureux de la révolution.

— Ah! citoyen, ne m'en parlez pas, me dit le commerçant en détail ; le ciel m'est témoin que j'ai tout sacrifié pour la République. J'ai conspiré et je me suis battu pour elle. En juillet et en février, on m'a vu derrière les pavés, le fusil en main. J'ai pris le Louvre une fois ; une autre fois, les Tuileries. C'est donner des gages à son opinion, n'est-ce pas? Eh bien! savez-vous ce que cela m'a rapporté? Des étagères pleines et une caisse vide. Il y a un sort sur notre magasin depuis deux mois : personne n'y entre plus. Puis, ceux qui vous doivent ne vous payent pas, et il faut payer ceux à

qui vous devez. De pauvres gens comme nous, citoyen, ça n'a que l'honneur. Un billet à acquitter est une chose sacrée. Et quand l'argent ne rentre pas, et que le terme s'approche, il y a des moments terribles pour le cœur. C'est une angoisse dont vous ne pouvez vous faire une idée. On se prive, on met écu sur écu afin d'arriver au compte rond, et quand il est fait, on respire deux jours en attendant une autre échéance. Est-ce une vie que celle-là? Tenez, si ce n'était pas l'idée de laisser des enfants dans le besoin et d'imposer à ce qu'on aime des habits de veuve avant le temps, bien des fois j'aurais quitté ce commerce pour aller voir celui qu'on fait dans un monde meilleur. Non pas que j'accuse la République; Dieu m'en garde! Il lui faut du temps pour s'asseoir, et je lui en donne. Les torts ne sont pas de son côté, entendez-vous? elle fait ce qu'elle peut. Il y a là des gens de mérite et purs comme l'or. Si les choses sont ce qu'elles sont, c'est au gouvernement déchu qu'il faut s'en prendre.

Ainsi me parla le détaillant; voici maintenant comment s'exprima un ouvrier :

— Vous désirez connaître mon sentiment, citoyen! Je vous le dirai clair et net. La besogne est

manquée ; c'est à refaire. On nous a dit : Mettez la main à la révolution, et cette fois on comptera avec vous. C'est bien ; parole donnée, marché tenu. En deux coups de balai, l'opération est faite. Voilà votre marchandise, où est la monnaie? Là ont commencé les difficultés. Organisons le travail, se sont-ils écriés au Luxembourg. Très-bien ; organisez, citoyens ; prenez vos aises. L'ouvrier a quelques avances, il attendra. Trois, quatre jours se passent. On fait des discours, on s'embrasse, on se félicite mutuellement. Rien de mieux. L'ouvrier a délégué des camarades qui font joujou avec les banquettes des pairs ; c'est toujours de l'honneur, si ça ne remplit pas le ventre. Il prend donc patience ; il s'oublie pour les autres ; d'ailleurs, s'il est sur le pavé, il en a le haut, ce qui est consolant. Cependant une voix s'élève du Luxembourg. — Nous allons tâcher d'organiser le travail. Diable, se dit l'ouvrier ; le premier jour ils organisent, maintenant ils tâchent d'organiser ; cela n'avance guère. Nous en serons, j'en ai peur, pour les exercices récréatifs qu'on aura procurés aux collègues. En attendant, l'ouvrier demeure sur le pavé, plus sanglé que jamais. Peu à peu les avances s'épuisent, la huche se dégarnit, le crédit même s'en va. Il veut

retourner à son atelier, porte de bois; il frappe à une autre, même accueil. Tout se ferme devant lui. Pendant qu'on tâchait de l'organiser, le travail avait disparu. Je me trompe, il en restait encore; mais celui-là n'avait qu'un nom usurpé; ce n'était pas du travail, c'était de l'aumône. Plutôt me briser le bras que d'y recourir.

— C'est triste, en effet, pensai-je.

— Il s'agissait de vivre pourtant et de tirer du fond du sac. — En avant les épargnes, me dis-je. Et j'allai demander au gouvernement les écus que je lui avais confiés. Le croiriez-vous? on me les refusa. Ah ça, m'écriais-je, c'est une mauvaise plaisanterie. Le denier du pauvre! l'obole du malheureux! ne pas les rendre tout de suite, et cela le lendemain d'une révolution! Je vous le disais bien, citoyen, que c'était à refaire. On nous convie à un coup de main; nous y allons. On nous dit: C'est pour vous, cette fois. Et nous d'y croire. Et puis, quand ils sont en haut, quand ils y sont arrivés sur nos épaules, leur premier mot c'est de nous faire banqueroute. Merci! Plus que ça de chance! Faites donc des révolutions! Ce n'est pas que je leur en veuille, citoyen; l'ouvrier n'est pas injuste, et il sait souffrir. Nos hommes font ce qu'ils

peuvent, je le sais; mais l'ancien gouvernement nous avait indignement pillés; il a emporté les caisses d'épargnes à l'étranger. Ils étaient là, voyez-vous, trois mille aristocrates qui se gorgeaient depuis vingt ans des sueurs et de l'or du peuple. Voilà tout le mal. Quand j'y songe, cela m'exalte. Allez, citoyen, c'était une fameuse pourriture que le gouvernement déchu.

J'étais au bout de mon enquête; elle me jeta dans un abattement profond : du haut en bas de l'échelle, tout le monde souffrait, tout le monde se lamentait. Les variations ne manquaient pas; mais l'air était de même.

— Oui, me dis-je en répétant le refrain, le gouvernement déchu est un grand criminel; mais où sont donc les heureux que la République a faits?

Oscar était là ; je lui exposai les doutes qui venaient m'assaillir et les scrupules dont j'étais la proie :

— Est-ce bien là notre rêve, lui dis-je? chacun se plaint, chacun se lamente.

— Un genre! mon cher! voilà tout! Les rapins et les gens de lettres ne s'avisent-ils pas d'en faire autant? Les uns parlent de se désaltérer avec leur encre; les autres d'avaler leurs couleurs! c'est une

manière de se rendre intéressants, rien de plus. Nous sommes en plein paradis terrestre, Jérôme, crois-en un homme qui s'y connaît.

J'avais enfin trouvé l'homme heureux de la République. C'était Oscar.



CHAPITRE VI.



Les Enfants Terribles.

J'avais retrouvé, dans les salons du ministre, le petit vieillard dont la rencontre m'avait été si précieuse, et des relations suivies s'étaient formées entre nous. Il appartenait à une ancienne famille de Bretagne, les Saint-G***, qui, revenus en 1814, et ruinés par un long exil, durent accepter, comme dédommagement, de hautes positions administratives. Vaincus avec la branche aînée, ils résignèrent leurs emplois et se retirèrent en province avec de petits revenus et un fief de quelques arpents. La famille s'y éteignit, et d'une lignée nombreuse, il ne resta bientôt que mon nouvel ami, le baron, ré-

duit à une médiocrité voisine de la gêne. Il portait cela gaiement, en homme plus fort que le destin. Au bruit des événements, il vint à Paris; c'était son jour de revanche. Il avait tout refusé d'un roi qui n'était pas le sien; il ne rougit pas de se faire le solliciteur de la République. Elle lui enlevait son titre; il lui demanda du pain.

— Je suis fils d'ouvrier, disait-il en riant; un de mes aïeux battit le fer aux croisades. Depuis ce temps, nous sommes tous forgerons comme lui; vingt des nôtres sont morts à la peine. De vrais, de bons compagnons, ma foi! compagnons du devoir, surtout!

Le baron avait assez vécu pour assister, bien jeune encore, aux scènes de notre première révolution. Aussi se montrait-il d'une force rare sur le chapitre des analogies et des réminiscences. Tout plagiat d'une autre époque était à l'instant relevé, dénoncé par lui. — C'est cela, c'est cela, disait-il; des clubs, des motions, des feuilles vertes au bout des fusils. Je vous reconnais, messieurs; vous vous nommez Pétion et Camille Desmoulins. Voici Bailli qui veut enrayer le char et le couronner des attributs de la paix; plus tard viendra Danton, qui le poussera vers la conquête, avec du sang jusqu'au

moyeu. C'est bien, chacun son rôle. Je vous retrouve tous, Feuillants et Girondins. La Montagne est proche, puisque vous voici. Allons, du courage! à l'œuvre, et vivement! Faites votre besogne, Dieu fera la sienne.

Si la mémoire du baron ne l'eût pas si nettement servi pour ces détails, il y avait près de lui quelqu'un de bien capable de le suppléer. C'était une vieille servante bretonne dont l'âge échappait désormais au calcul après avoir fatigué la patience de trois générations. On la nommait Marthe; elle avait voulu suivre son maître à Paris, bon gré, mal gré. Il y a un moment, dans la domesticité, où les rôles s'intervertissent; le baron appartenait à Marthe plus que celle-ci au baron. Dans le petit logement qu'il occupait, rien ne se passait qu'au gré de la Bretonne. Toute chose était réglée par elle, et il fallait s'y conformer. Monsieur devait se coucher à telle heure, se lever à telle autre, manger ceci ou cela; c'était un programme arrêté, il n'y avait rien à en rabattre. Une moitié de la journée du baron se passait à discuter avec Marthe et l'autre moitié à lui céder. Ces deux existences s'identifiaient ainsi, et ne pouvaient plus êtres séparées que par la tombe.

Depuis l'arrivée de Marthe, un sentiment régnait

exclusivement sur son âme; c'était l'effroi. D'une longue carrière, il ne lui restait qu'un souvenir, celui des scènes de la révolution. Tout s'était effacé, si ce n'est cette profonde empreinte. L'aspect de Paris la ramena vers ce temps; elle crut le revoir, y assister; ce fut désormais son idée fixe. La Terreur régnait au dehors, on ne lui eût pas arraché cette conviction. Elle avait vu le bonnet rouge sur un faisceau d'armes, cela suffisait. Dès lors elle se crut autorisée à prendre des mesures décisives : la sûreté de son maître l'exigeait. Elle arrangea un réduit où il devait se dérober aux visites domiciliaires : à son corps défendant il fallut que le baron en fît l'essai. Marthe alla plus loin : en tout temps, elle eut au logis pour trois jours de pain et deux jours de viande. A la moindre alerte, elle doublait l'approvisionnement. Le baron avait apporté un peu d'argent et quelques valeurs; elle s'en empara, les mit dans un sac et les cacha sous les cendres du foyer. Comme surcroît de précaution, elle y répandit une couche de suie. C'était une imagination fertile qui avait traversé les guerres de la Vendée et le régime des suspects.

Le baron avait beau résister à ces excès de zèle, Marthe était intraitable. A tout prix elle voulait le

sauver et dérober sa tête à l'échafaud. Pour cela, elle le faisait mourir à petit feu et avec d'ingénieux raffinements. C'étaient des persécutions sans fin et sur le moindre prétexte. Si l'on tirait un pétard dans la rue, le baron ne pouvait plus sortir. Pour un rien elle l'aurait revêtu d'une cuirasse. Comme elle était constamment aux écoutes, il était rare qu'elle ne rentrât pas au logis avec quelque nouvelle alarmante et quelque sombre récit. Or tout ce qu'elle recueillait de la sorte, il fallait le subir ; elle n'en épargnait aucun détail à son maître, et y ajoutait de son chef des commentaires effrayants. Avec elle pas un moment de trêve ; on s'égorgeait toujours sur un point ou l'autre de Paris. On avait dressé des listes de proscription, et le baron y figurait. Coûte que coûte, il fallait passer à l'étranger ; la place n'était plus tenable. Un jour elle avait vu un prêtre traîné de force vers un arbre de la liberté et obligé de le bénir. Le lendemain c'était une déesse de la Raison qu'elle avait aperçue, pique en main, bonnet phrygien en tête. Chaque course dans le quartier amenait une découverte et quand par hasard elle n'avait rien appris, rien recueilli, elle était la plus malheureuse des femmes.

Un matin qu'elle était allée se pourvoir au dehors

de petites provisions, le baron la vit rentrer dans un état de trouble et d'égarement qui dépassait la mesure de ses épouvantes habituelles. Son visage était d'un blanc mat ; un tremblement agitait tous ses membres. Elle portait sa main vers le mur comme pour y prendre un point d'appui, et se laissa tomber sur une chaise en poussant un profond soupir :

— Ah ! monsieur ! dit-elle d'une voix oppressée ; je viens de le voir, je l'ai vu.

— Qui donc cela, Marthe ? répondit le baron saisi d'une inquiétude involontaire.

— Je l'ai vu, vous dis-je, monsieur !

— J'entends ; mais qui encore ?

— Avec son gilet blanc et sa ceinture tricolore. Allez, c'est bien lui, le scélérat ! je l'aurais reconnu entre mille.

— Mon Dieu, Marthe, mais qui ? qui ? Expliquez-vous donc !

— Il n'y en a pas deux au monde qui portent un chapeau comme lui. Des plumes dessus ; et puis un air !

— Mais Marthe, Marthe, on vous demande qui ! Devenez-vous folle ?

— Folle, oh ! que non ! Je l'ai vu, monsieur, tout

aussi net que je vous vois. Une paire d'épaulettes comme les siennes! on ne m'y trompe pas, allez!

— Décidément je n'en obtiendrai rien, s'écria le baron. Pour la dixième fois, Marthe, me direz-vous qui c'est?

— Qui? belle demande! Et qui voulez-vous que ce soit? Est-ce que ça en peut être un autre?

— Mais encore?

— Rossignol, monsieur : il n'y en a pas deux.

— Rossignol?

— Lui-même, oui, Rossignol. Il a passé dans la rue avec deux aides de camp. M'est avis qu'on vous aura dénoncé. Vous êtes Vendéen, monsieur, c'est son affaire. Il va monter ici, pour sûr.

Enfin le baron devina; il s'agissait du général Rossignol, que la Convention envoya dans l'Ouest, lors des premières guerres de la Vendée. La Bretonne avait, sans doute, rencontré sur son chemin un de ces bateleurs qui ne voyaient dans la révolution qu'un sujet de parodie et de travestissement. Elle avait aperçu deux épaulettes et un plumet, et en fait de plumet et d'épaulettes, elle ne connaissait que le général Rossignol. Son maître eut beau faire, il ne put la dissuader. Jamais elle ne voulut croire que, dans le cours de soixante ans,

bien des généraux se succèdent sur cette terre, et que, proscrit par le consulat, son Rossignol était mort sous les bosquets de l'archipel indien. A ses yeux, ce n'était là qu'un conte, une défaite, et elle ne s'en crut que plus astreinte à défendre le baron contre les entreprises du Tamerlan de la Vendée.

Comme on le pense, le vieux gentilhomme se raillait des hallucinations de sa servante, et quand elle s'y livrait devant moi, il me demandait, par un geste suppliant, d'avoir pitié d'un cerveau affaibli. Cependant, à un moindre degré, la manie de Marthe était la sienne. Dans la révolution nouvelle, il ne voulait voir qu'un décalque de la première révolution; rien de plus, et, surtout, rien de moins. Il traçait aux événements un cercle fatal, hors duquel ils ne devaient plus se mouvoir. C'était l'idée fixe de la Bretonne, avec d'autres personnages et d'autres noms. Il prévoyait les mêmes folies, les mêmes excès, et se piquait d'en assigner le retour avec la précision du joueur qui lit dans son échiquier. J'ignore jusqu'où le conduisait ce travail de prévision, et s'il ne s'y mêlait pas une espérance mystérieuse, un vœu favori. De tels secrets appartiennent aux derniers replis de la conscience; je n'y pénétrai pas. Mais, intéressée ou non, sa perspective me paraissait

fausse, et je la combattais de mon mieux. Il s'ensuivit maints débats entre nous, qui tous aboutirent à des résultats négatifs : il ne parvint pas à me ramener, et je ne pus le convaincre.

Ce qui affermissait le gentilhomme dans ses convictions, c'était de voir que, jusque-là, les choses marchaient comme il l'avait prévu, point par point, détail par détail, dans leur succession historique. Au sein des clubs, il retrouvait le langage et les souvenirs des Jacobins; dans les rues et les carrefours, les émotions populaires d'autrefois. Des journaux reprenaient les titres et les couleurs de feuilles jadis célèbres. Évidemment, le passé revivait; il revivait jusque dans ces fêtes, mêlées d'allégories, que se donnait le gouvernement au préjudice du trésor, et en vue d'une satisfaction puérile. Ces analogies si réelles, si frappantes, étaient pour le baron un sujet de triomphe, et lui fournissaient des armes contre moi :

— Mais vous n'apercevez donc rien de ce qui se passe, monsieur Paturot? me disait-il avec vivacité. Ce n'est qu'une seconde édition, peu revue et point corrigée. Je ne m'y trompais pas.

— Attendez, baron, lui répondais-je.

— A quoi bon? N'est-ce pas assez clair? A part

l'échafaud, tout y est déjà, et vous l'aurez aussi.

— J'ignore ce qu'il nous est donné de voir, baron ; je ne suis pas prophète. Les hasards de ce monde trompent les plus prévoyants. Mais, ce que je sais fort bien, c'est qu'au fond des choses dont nous sommes témoins, il y a beaucoup de factice et peu de sérieux. Ce que vous prenez pour des symptômes profonds, ne sont que des accidents sans gravité. Nos ancêtres ont figuré dans un drame terrible où les acteurs s'inspiraient des événements ; nos contemporains s'efforcent de jouer une méchante comédie avec des livres. Ils copient leurs pères et n'en copient que les travers. C'est comme l'ancienne révolution, dites-vous ; le même aspect, la même perspective ? oui, mais en retournant la lunette, baron ?

— Qu'importe, si les résultats sont les mêmes ?

— Non, ils ne le seront pas. Les grandes choses sont spontanées ; on ne les fait pas par imitation. Puis, où voyez-vous dans tout cela des passions élevées, des passions généreuses ? Quelques vanités, de petites ambitions, des cupidités de bas étage. Par-dessus tout l'impuissance et à sa suite le plagiat. On copie faute de pouvoir créer. C'est là votre argument, baron ; eh bien ! je le retourne contre vous.

— Peste ! je serais curieux de voir cela, dit le gentilhomme piqué au vif.

— Où trouvez-vous, dans les annales des peuples, une période historique se calquant sur une autre ? En aucun temps les plagiaires n'ont manqué ; mais la Providence a dû tromper leurs desseins. Elle se plaît dans la variété ; elle n'aime pas les redites. Puis, que d'éléments absents, impossibles, évanouis ! Où est la Bastille et son pont-levis ? Où est Versailles et son roi ? Et près des choses que le temps a emportées, combien d'autres sont survenues ! Cette immense population en armes, pourquoi n'en tenez-vous pas compte, baron ? Cette sagesse du peuple qui résiste à tout, aux flatteries, aux conseils, même aux mauvais exemples, pourquoi n'en faites-vous pas plus de cas ? N'y a-t-il pas à en tirer des pronostics plus vrais et plus sûrs que de toutes ces parodies révolutionnaires, de la coupe d'un habit, d'une motion de club et d'un titre de journal ?

— Vous me malmenez, monsieur Paturot, vrai, vous me malmenez. Pour un rien je demanderais grâce.

— Baron, soyez-en convaincu, le danger n'est pas là. L'histoire ne se répète jamais. Plût au ciel que nous n'eussions pas à vider d'autres problèmes !

— D'autres problèmes ? et lesquels ?

— Ceux-là sont nouveaux, du moins; ils rappellent la fable d'Atlas : un monde à porter sur les épaules, rien que cela. Avant peu, j'espère en venir à bout !

— Vous, monsieur Paturot !

— Moi, baron ; mais n'insistez pas ; je ne pourrais vous livrer qu'une ébauche. Il me manque encore sept à huit combinaisons.

— Vraiment !

— Ce que je veux bien établir, c'est que le pays n'a rien à craindre de ces parades et de ces violences renouvelées du passé. Ce n'est qu'un jeu d'enfants terribles.

— Pourquoi le souffrir alors, monsieur Paturot ? Pourquoi laisser le désordre s'installer dans les rues et l'effroi pénétrer dans les maisons à la suite de ces imitations si inoffensives et si puériles ? Elles sont sans danger réel, dites-vous ; mais le danger imaginaire qu'elles créent, le comptez-vous pour rien ?

Le baron prenait sa revanche ; à son tour il se plaçait sur le bon terrain, et je ne savais comment me défendre dans la discussion où il m'enfermait. Je gardais le silence ; il continua.

— Comptez-vous pour rien les souffrances de

l'industrie qui a tant besoin de sécurité ? Comptez-vous pour rien cette émigration constante que la peur autorise, et qui prive le commerce de ses débouchés les plus fructueux ? Comptez-vous pour rien les angoisses du pays, qui demande à se rasseoir le plus promptement possible sur ses bases ébranlées ?

— Qui vous dit cela, baron ?

— Et s'il est vrai qu'il n'y ait rien de profond dans ce désordre extérieur, s'il est vrai que le gouvernement n'a devant lui, comme obstacle réel, que quelques cerveaux malades, d'où vient qu'il n'a pas agi plus vivement, avec plus d'ensemble et d'à-propos ? Se plaisait-il, par hasard, à voir cette agitation jeter le trouble dans les esprits, frapper le crédit de mort et anéantir la richesse ?

— Vous êtes sévère, baron ; le gouvernement n'a pu avoir que de bons desseins ; il se fiait aux bénéfices du temps.

— Et tout empirait, monsieur Paturot, et les ruines s'ajoutaient aux ruines. Voilà ce dont je l'accuse. A faire une République qui ne fût pas l'ancienne, il fallait s'y prendre dès le début, dire ce qu'on voulait et ce qu'on ne voulait pas, puis réprimer hardiment le reste. En France on ne reconnaît le pouvoir qu'à l'action. Il doit disposer du pavé, et

ne pas souffrir qu'il devienne, au gré de quelques factieux, le siége de violences ou de jongleries. Au premier empiétement le rôle était tracé, il fallait agir; pourquoi le gouvernement ne l'a-t-il pas fait?

— Il a défendu notre drapeau, du moins?

— Je l'en honore; il fut grand ce jour-là; c'était un beau début, que n'y restait-il fidèle? Mais à la même heure il donnait un gage au désordre, il se laissait appeler citoyen.

— Voyez donc quel crime! m'écriai-je en riant.

— Je ne plaisante pas, monsieur Paturot, reprit gravement le baron; il y a eu plus de calamités dans ce mot que vous ne pouvez le croire. C'était l'enseigne du nouveau régime; et en l'acceptant, il donnait l'exemple de toutes les parodies dont nous avons été témoins. Il y a tant de moutons ici-bas! Du citoyen on est allé au club, du club aux arbres de la liberté, des arbres de la liberté aux panaches révolutionnaires, et pour peu que cela dure, vous verrez en l'an 56 de la République, revenir les sans-culottides et les fêtes de la Raison.

— Tout cela dans le mot de citoyen?

— Oui, monsieur, oui, dit le gentilhomme en s'animant; il a blessé bien des âmes, croyez-le. Il a enhardi les uns, effrayé les autres. Il a dû arracher

des larmes secrètes à ceux qui les premiers eurent la triste tâche de le prononcer en public. Je n'en démords pas; ç'a été un fâcheux début et le germe de bien des folies.

— Comme vous y tenez !

— C'est que je n'aime pas qu'on blesse la conscience publique. Violenter la langue, monsieur! Oh! de plus forts qu'eux l'ont essayé, et ils n'y ont pas réusi. Avec quelle majesté cette noble langue se révolte contre ce qui lui déplaît! comme elle se refuse à l'arbitraire! C'est ce qui l'a sauvée en tout temps; elle n'a jamais admis d'autre joug que le sien. Aussi n'est-ce pas pour elle que je crains, mais pour nous. C'est ainsi qu'on corrompt les mœurs et qu'on abaisse les caractères.

— Vraiment! et en quoi?

— En quoi, monsieur Paturot! Qu'ils se confessent ceux qui en public se traitent avec affectation de citoyens, et sur vingt il s'en trouvera quinze qui ne le font que par lâcheté ou par calcul.

Décidément le gentilhomme prenait la chose au vif; rien n'eût servi d'insister. J'avais affaire à un Breton. Marthe d'ailleurs venait d'entrer dans la chambre, et allant droit au baron, elle essayait de

l'entraîner d'autorité. On entendait un tambour résonner dans la rue.

— Vite, monsieur, disait la servante, vite dans votre cache! Rossignol est là; il vous cherche, c'est certain.

Curieux de savoir qui pouvait porter un tel trouble dans l'esprit de la pauvre femme, je m'approchai de la croisée.

— Où est votre Rossignol? lui dis-je.

— Vous ne le voyez pas avec sa canne et ses plumes; il frappe assez l'œil pourtant.

C'était un tambour-major de la garde nationale. Voilà l'homme que Marthe transformait en général et qu'elle traitait de sans-culotte et de dévastateur.



CHAPITRE VII.



Le Malade et les Médecins.

Je n'habitais Paris que depuis quelques jours, et j'avais pu déjà me faire une idée des souffrances qu'il endurait. Sa vie essentielle, celle qui fait son profit et son orgueil, était supprimée. Le luxe avait abdiqué, et avec lui les industries qu'il alimente. L'essaim des oisifs et des opulents s'enfuyait à tire d'aile pour aller chercher au loin un ciel moins sombre et des pavés plus réguliers. La grande ville perdait ses bons clients et voyait s'accroître le nombre des mauvais. Ce qui se perdait du côté de la fortune se retrouvait du côté de la turbulence, et cette loi d'équilibre n'était pas de na-

ture à remettre dans leur assiette le travail et le crédit effarouchés.

Paris ne souffrait pas seul; la richesse du pays était profondément atteinte. Sur presque tous les points, l'activité manufacturière s'arrêtait, comme si un souffle mortel eût passé sur elle. Les seules industries à l'abri du fléau étaient celles qui défrayent les besoins les plus stricts; encore y avait-il là ralentissement et décadence. Mais les industries de luxe, et celles, surtout, qui portent au loin la réputation de nos arts, semblaient avoir disparu de la surface du sol. Cela s'explique. Les raffinements de l'existence ne s'allient guère qu'avec la vie oisive et la tranquillité d'esprit. Les heureux trompent ainsi leurs ennuis, et jettent leur or sans y regarder, jusqu'à l'imprévoyance. Plusieurs s'y ruinent, tous y cèdent à l'envi. En des temps orageux, ces coutumes et ces devoirs du monde se modifient à l'instant même. Au lieu de paraître, on cherche à s'effacer. Hier, c'était à qui ferait le plus; aujourd'hui, c'est à qui fera le moins. Ceux-ci boudent; ceux-là thésaurisent; tous s'abstiennent. La manie s'en mêle; il est de bon goût d'être ruiné.

Cette fois, la ruine n'était pas une fiction; elle atteignait tout le monde. Depuis le millionnaire jus-

qu'au simple ouvrier, il n'était pas un homme en France qui n'eût à essuyer quelque perte, à supporter quelque charge. C'était un bilan terrible, devant lequel l'âme la plus ferme se sentait prise d'effroi. Une longue paix, l'aisance des classes moyennes, l'abus du crédit, le règne des gens d'affaires, avaient inondé le pays d'une masse de valeurs de convention qui ne pouvaient se liquider sans dommage, qu'à l'aide du calme général des esprits et d'une paix perpétuelle. Or, cette liquidation allait se faire au milieu d'un ouragan ; on devine ce qu'elle dut être. Les titres de la rente, les actions des chemins de fer, les bons du trésor, les coupons des caisses d'épargne, toutes les émissions des entreprises publiques ou privées, les banques, les canaux, les commandites de l'industrie, les obligations des compagnies et des villes, tout cela était du même coup frappé, meurtri, presque terrassé. La proportion du dommage variait ; elle allait, parfois, jusqu'à la valeur intégrale ; en aucun cas, elle n'était moindre de la moitié. Pour en obtenir la somme entière, il eût fallu se livrer à de minutieux calculs ; mais, en la portant à six ou sept milliards, on se maintenait dans les termes d'une évaluation discrète. En un mois, sept milliards

d'anéantis ! sept milliards de moins dans la circulation ! sept milliards de retranchés de la fortune de la France !

Quel vide, juste ciel ! et qu'il fallait avoir, pour l'envisager sans faiblir, une vive et profonde confiance dans les institutions nouvelles ! Ce n'est pas que je me payasse, comme le gouvernement, de stratagèmes et d'illusions. Non, j'étais équitable pour tout le monde et de bonne foi. Je ne faisais pas peser en entier sur le régime déchu la responsabilité de cette débâcle financière. J'en restituais une part et la plus forte aux événements, à l'état des esprits, au désordre des rues, même à quelques décrets récents, d'une opportunité douteuse. Mais, cette justice faite, je prenais la chose de plus haut et comme il convient à un penseur. Au delà de cette catastrophe, je voyais une leçon. L'Europe avait abusé du crédit ; elle expiait ce tort. Le crédit, en tant qu'il s'appuie sur des travaux sérieux, sur des gages réels, peut prendre impunément un essor sans limites. Il acquiert des forces en marchant et défie l'œil le plus prévenu. Les revers l'éprouvent sans l'ébranler, et en y résistant il constate mieux sa puissance. Appliqué à des gages suspects ou à des travaux imaginaires, le crédit change, pour ainsi dire, de caractère et d'effet. Au

degré le plus abject, il n'est guère qu'une arme entre les mains des fripons. Sur une échelle moins équivoque, il signifie une confiance de passage que personne ne songe à vérifier. On accepte d'une main ce qu'on rendra presqu'à l'instant de l'autre. Ce jeu se prolonge sans trop de périls jusqu'à l'heure où le monde s'ébranle sous la main de Dieu. Alors disparaissent ces gages fictifs comme une vision s'évanouit au réveil. On croyait tenir un objet réel ; ce n'est qu'une ombre.

Tel est le crédit suspect, dangereux, sujet aux abus ; et dans cette catégorie je range le crédit que l'on accorde aux états. Nul argent n'est mieux placé, assure-t-on, que celui dont ils sont dépositaires. Sur quoi s'appuie ce sentiment ? Est-ce sur l'emploi des fonds qui leur sont confiés ? Non. Est-ce sur une grande habileté financière ? Pas davantage. Il y a gaspillage, on le dit ; il y a dilapidation, on le sait, et pourtant au premier appel, toutes les bourses s'ouvrent. Peut-être a-t-on une foi entière et légitime dans la fidélité aux engagements ? Vingt fois ces engagements ont été violés ; l'histoire est pleine de ces sinistres. Alors d'où vient cette confiance souvent trompée et toujours prête ? De mauvaises habitudes, rien de plus. On ne discute pas le crédit, on le subit. On le tra-

verse plus qu'on ne le suit ; on s'en sert plus qu'on ne s'y intéresse. C'est un titre dont on se défera le mieux et le plus tôt possible. Rien au delà. Les fous se jetent en avant et les plus sages suivent. On fait ce que l'on voit faire, sans s'arrêter à d'autres pensées, à d'autres motifs.

Il était temps qu'un exemple se fît, et il venait de se faire. L'instrument dont l'Europe avait abusé se brisait entre ses mains. Voilà l'expiation ; et si elle était rude, j'en envisageais davance les bons effets. Plus de valeurs véreuses, on savait à quel point elles brûlent les doigts. Quant à l'état, le châtiment était sévère ; la faculté de l'emprunt se desséchait entre ses mains. N'importe ; c'était une autre ère qui s'ouvrait au crédit. Moins facile à contracter, la dette publique deviendrait plus sérieuse et aboutirait à un remboursement réel et non à des fictions de remboursement. L'emprunt serait un acte réfléchi et non une aventure. On y traiterait l'état comme un débiteur ordinaire, et il relèverait du contrôle public. Il exposerait ses besoins et ses ressources, déroulerait ses plans et donnerait des gages de sa gestion. C'est la marche simple, et, comme telle, la meilleure. Il n'y a pas ici-bas deux conduites, l'une pour les particuliers et l'autre pour les

gouvernements. C'est pour tous la même règle et le même devoir, de n'engager l'avenir qu'avec prudence et de régler les dépenses sur les revenus Système de bonnetier, dira-t-on ; soit, mais il a cet avantage, au moins, de ne pas conduire à la banqueroute.

Qu'on me pardonne cette excursion dans un domaine qui n'est pas le mien : c'est un tribut payé aux faiblesses du temps. Le vent y pousse ; la circonstance aussi. Qui n'est un peu financier aujourd'hui? Qui ne sauve le Trésor à ses heures perdues, et n'a pas, dans ses poches, une vingtaine de recettes à l'usage des gouvernements obérés?

Toujours est-il que le mal était grand si les docteurs ne manquaient pas. Les gardiens des coffres publics poussaient eux-mêmes des cris d'alarme. Ils ne quittaient pas le chevet du patient, et imploraient sur tous les tons, dans tous les modes, le concours des praticiens. Que de grands moyens! Quelle médication héroïque! Rien ne fut épargné, ni les moxas, ni les synapismes, ni aucun des révulsifs connus. Le malade n'en allait pas mieux. Le pouls baissait, les extrémités se refroidissaient ; c'était le commencement de l'agonie.

— Si je lui administrais un décret? se dit alors le

docteur plus particulièrement responsable de l'événement.

Et sur-le-champ on imagina en conseil un électuaire, qui devait ramener le Trésor des portes du tombeau. Rien de mieux imaginé. Les éléments en étaient tous spécifiques et d'une vertu certaine. Un seul détail faisait ombre, c'est que le public devait les fournir. En effet, il s'agissait d'un emprunt national à souscrire au pair. On trouva la cure trop chère à ce prix, et faute de fonds l'électuaire resta à l'état de projet. Comme on pense, le malade ne s'en porta pas mieux, et la crise devenait plus intense.

— Je ne le tirerai pas de là sans un second décret, se dit à nouveau le docteur responsable; il faut que je le lui administre sans retard et vigoureusement.

Sur ces mots, le conseil se réunit, et cette fois il composa une formule avec des éléments qu'il avait sous la main, et dont l'efficacité était notoire. Le patient devait s'y retremper et renaître à la vie. Il n'y avait plus qu'une chose à craindre, c'est qu'il ne souffrît de trop d'embonpoint. Comment n'eût-il pas repris à vue d'œil? on allait appliquer sur ses organes malades une portion des forêts de la couronne, des milliards de frênes et de bouleaux, des

ormes séculaires et des tilleuls historiques, toutes les richesses végétales du pays. Quel trésor n'eût été sauvé à ce prix? Le docteur responsable n'en doutait pas; il se félicitait d'avoir songé à un moyen pareil. Eh bien! le ciel jaloux trahit sa combinaison. Le malheur voulut que les forêts ne pussent être employées en nature au soulagement du patient. Les frênes se refusaient à entrer dans les coffres à l'état d'essence; les bouleaux aussi, les tilleuls également. Il fallait les convertir en métal, et c'était la difficulté. Avec le temps peut-être, cette transmutation eût été possible; mais qu'importe à un agonisant un secours lointain? C'était sur l'heure qu'il fallait agir, car de fâcheux accidents se déclaraient. Il y avait épuisement de forces et syncopes continuelles.

— Décidément, se dit le docteur responsable, je suis trop avare de décrets. C'est le seul moyen de dompter le mal. Il faut que j'en administre un encore. Quelque chose de léger, mais de décisif.

Pour la troisième fois le conseil se rassembla et rendit une ordonnance. Rien de compliqué, rien d'héroïque; un moyen bien simple, bien innocent. Il s'agissait d'appliquer au patient le produit des diamants de la couronne, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus portatif en fait de remède. Impossible de réu-

nir plus d'énergie en moins de volume et d'imaginer une substance qui concentrât plus de vertu. Ce n'était qu'un palliatif; mais il devait relever les forces du malade et le mettre en état d'attendre les bénéfices naturels de l'organisation. Hélas! comme tout trompe ici-bas! Ce moyen si simple échoua comme les autres. Les diamants ne furent pas plus heureux que les chênes; le traitement minéral trahit l'espoir de la science comme l'avait fait le traitement végétal. L'état du Trésor ne s'amendait pas :

— Voilà un grave malade, se dit le docteur ordinaire. Trois décrets, administrés coup sur coup, n'ont pu le sauver. Passons à un quatrième, puis à un cinquième, et ainsi de suite indéfiniment. S'il périt, ce ne sera pas faute de décrets.

Ce régime devint l'état normal du Trésor. Un décret le matin, un décret le soir; des décrets sur tous les horizons de la finance. Beaucoup s'égarèrent comme des foudres impuissants; quelques-uns atteignirent leur but aux dépens des capitalistes et des contribuables. Le Trésor en tira des ressources précaires, mais la fortune du pays s'y épuisait L'argent semblait fuir devant ces décrets destinés à l'atteindre; il y eut un moment où il ne figura plus qu'à l'état de souvenir ou d'échantillon d'une race

perdue. On le cachait, on l'enfouissait; encore quelques semaines de panique, et il fallait en revenir à la planche des assignats. Mon ami le baron s'y attendait; il avait pris ses dispositions. De son côté, Marthe ne demeurait pas inactive ; elle se trouvait à la tête de huit jours de vivres, et gardait trois sacs de pommes de terre cachés dans son grenier.

C'était au plus fort de la crise. Les maisons de banque s'écroulaient avec des portefeuilles chargés de valeurs; des rues entières fermaient leurs magasins et leurs caisses. On citait des industries qui déclinaient en masse leurs engagements, d'autres qui expiraient en détail, faute de pouvoir réaliser leurs ressources. Des noms qui s'étaient transmis de génération en génération intacts et honorés furent obligés d'avouer leur défaite dans cette lutte contre les événements. Il en est qui soutinrent noblement le choc, d'autres qui poussèrent la douleur jusqu'au suicide. Jamais on n'avait vu tant de ruines s'amasser en si peu de temps; et si l'ange du mal y eût présidé en personne, il n'aurait pu niveler les fortunes ni si vite ni si complétement. C'était une débâcle générale, une mêlée affreuse, à laquelle rien ne préparait, et qui surprenait le monde

8.

financier au milieu des abus du crédit et de la fièvre des entreprises.

Comment conjurer le fléau? Quelle digue opposer à cette dévastation toujours croissante? Fallait-il attendre que les fortunes vinssent toutes s'abîmer dans ce gouffre, ou fallait-il essayer de sauver quelques épaves de ce naufrage universel? Les hommes importaient peu; comptent-ils en temps de révolution? Mais c'était l'activité même du pays qui se trouvait en péril, sa richesse, ses ressources, les biens présents et les biens à venir. Préserver tout cela était un devoir, un devoir étroit, impérieux; or par quels moyens? par quelles voies? A qui s'adresser? Au gouvernement? il suffisait à peine à sa propre tâche et à sa propre responsabilité. A l'esprit public? il semblait éteint sous le poids de tant de troubles et de tant de misères.

Ce n'est pas qu'on manquât de sauveurs; ils pullulaient; de plans miraculeux, les murs de la ville en étaient couverts. Chaque jour cent individus se portaient forts pour le salut public, et offraient de prendre le bonheur de la société à l'entreprise. A leurs yeux tant de souffrances n'étaient qu'un malentendu; ils avaient, pour les guérir, un baume sûr et des mots magiques. C'était une nouvelle profes-

sion qui se créait, celle de sauveur de la patrie, avec ou sans garantie du gouvernement.

La révolution accomplissait toutes ses phases : l'émeute des rues gagnait les cerveaux ; nous en étions à l'empirisme.



CHAPITRE VIII.



Les Empiriques.

Il est des gens prédestinés ; la nature en les créant les voua à l'invention, et vainement essayeraient-ils de se dérober aux lois de leur origine. Si c'est vers les objets matériels que se porte cette faculté, vous les verrez employer leur vie entière à la recherche d'une machine impossible, d'une combinaison de corps réfractaires, d'un appareil de navigation aérienne ou d'une analyse de gaz qui n'existent pas. Ce sont les hommes de cette trempe qui, au moyen âge, poursuivirent dans le mystère de leurs alambics des procédés infaillibles pour changer le plomb en or, et qui de nos jours soumettent le char-

bon à des traitements ingénieux pour en faire sortir des pierreries. Natures tout d'une pièce, inflexibles, indomptables, que n'arrête aucun obstacle, que ne décourage aucun échec, et qui savent faire à leur vocation le sacrifice de leur bien-être et de leur fortune. Ils vivent avec leur chimère ; elle leur suffit ; ils ne voient rien en dehors ni au delà.

L'esprit et l'intelligence ont aussi de ces martyrs qui ne montrent ni un moindre dévouement à une idée, ni un moindre dédain pour tout ce qui ne s'y rattache pas. Ces poursuivants de l'impossible et de l'inconnu ne se ressemblent pas tous ; on en compte plusieurs variétés. Il en est dont le cerveau est toujours en ébullition ; les idées s'en échappent comme les laves sortent du cratère. Point de trêve, point de repos ; le travail souterrain ne s'interrompt pas. A peine les premières couches sont-elles refroidies qu'une autre éruption commence, ardente, impétueuse, dans tout l'éclat de la fusion et du mouvement. Des idées, encore des idées ! Il en coule à flots au milieu de la fumée et du bruit. En vain voudrait-on s'y soustraire ; c'est un spectacle plein d'éblouissement ; il lasse, mais il attire. Tel est le rôle des inventeurs à jet continu ; ils se plaisent aux exercices fatigants ; la pierre et le tonneau de la fable

semblent imaginés pour eux. Créer, est leur joie, leur orgueil; il créent pour créer; ils se détruiraient volontiers eux-mêmes pour avoir l'agrément de se reconstruire. C'est une fécondité qui s'élève aux proportions du génie et une faculté de pullulation bien propre à confondre et à humilier notre impuissance générale.

A côté de ces protées et sur un piédestal plus ambitieux, se rangent d'autres inventeurs qui n'ont qu'une idée, mais une idée immense, universelle, à les embrasser toutes. Il ne s'agit de rien moins que d'une révélation. Le monde est à refaire; ils en ont un tout confectionné, et ils ne cessent de proposer aux humains de profiter de l'occasion et d'en faire l'emplette. C'est, d'ailleurs, en tout désintéressement; ils ne vendent pas le procédé, ils le donnent. Plus tard, si l'on est satisfait, on les payera en gloire, en réputation, même en statues. Ils n'imposent point de limites à la reconnaissance des générations. Ce sera de leur vivant ou après leur mort, au choix. On les payera en argent ou en nature, n'importe. Ce qu'ils en font, c'est pour l'honneur de l'espèce et pour leur satisfaction d'artistes. Ils ont vu, par exemple, que l'axe du globe n'avait pas toute la régularité désirable, et que Dieu, en négligeant ce

détail, avait manqué à tous ses devoirs. Comment auraient-ils pu se taire en présence d'une combinaison si défectueuse, et de cette atteinte aux lois du mouvement? De là une mission et un apostolat auxquels ils sont fidèles jusqu'au tombeau. C'est ce qui constitue les inventeurs à idée fixe, ceux qui reproduisent le plus fidèlement l'obstination et la patience des alchimistes des âges passés. La croyance, chez eux, est entière, profonde; elle ne transige pas avec le succès, elle ne recule pas devant la persécution. Au besoin, ils seraient les martyrs de leur idée; nos mœurs leur refusent seules cet honneur. Et non-seulement ils résistent, mais ils attaquent. Ils ont l'esprit exclusif, intolérant. En dehors de leur conception, ils n'admettent, ne reconnaissent rien : tout ce qui y déroge est condamné sans retour. Même entre eux ils se traitent sans pitié, ils ne se font aucune grâce. Il faut voir comment ils jugent l'idée fixe du voisin, et avec quel souverain mépris ils en parlent. On dirait ces pensionnaires des hospices publics qui traitent volontiers de fous les hôtes de la loge voisine.

En des temps réguliers, ces existences singulières s'écoulent loin de la notoriété et du bruit. A peine, autour des inventeurs, se groupe-t-il quelques

adeptes, quelques enthousiastes, qui aspirent à une importance de reflet, et se chargent de leur créer une gloire mystérieuse. On s'admire en famille, et les choses en restent là. S'il en transpire quelqueaperçu dans le public, ce n'est guère pris autrement qu'en mauvaise part. Une société tranquille se prête mal à ces écarts de l'orgueil; elle dédaigne ces prétentions solitaires. Il règne alors, sur les points essentiels, des opinions faites et des sentiments arrêtés. Le courant est établi, on y cède. Si la controverse s'exerce, c'est sur des sujets limités, définis. On conteste quelques détails, et non l'ensemble. Dès lors aucune place n'est laissée aux coureurs d'aventures, si ce n'est celle que s'attribue leur imagination. Les uns restent seuls à s'admirer; les autres ont une petite église et s'y enivrent de l'encens que brûlent en leur honneur des lévites choisis. Tous demeurent étrangers au gros du public qui résiste aux expériences téméraires, et ne s'engage pas volontiers dans ces régions du vide et de l'inconnu.

Ainsi se passent les choses en des temps réguliers; il n'en est pas de même dans une période agitée. Les consciences s'y troublent, les intelligences y dévient. L'individu reçoit alors le même ébranlement que le corps social. Il cherche en vain un

point d'appui sur le sol qui vacille; il se heurte à tout ce qu'il rencontre et se prend à tout ce qu'il voit. Le vide s'est fait dans son esprit; il doute de tout le monde et de lui-même. Hier encore, il avait des dieux auxquels l'enchaînaient des habitudes de respect; aujourd'hui ces dieux ont disparu, et il ne sait où rattacher ses croyances. Hier il existait un pacte qui assurait son repos; ce pacte n'est plus, et il se demande où il trouvera des garanties nouvelles. Le voilà chargé d'un double souci : souci privé, souci public. Il faut qu'il songe à ses affaires et à celles de tout le monde. C'est pour lui un état d'exception où plus d'une embûche l'attend. L'un exploitera ses terreurs, l'autre ses colères : il sera à la merci du moindre aventurier. Pour peu que la crise dure, elle aura pour accompagnement l'oisiveté et la misère, deux conseillers dangereux. Comment s'en préserverait-il? La souffrance est crédule et défend mal l'oreille contre les surprises de l'erreur.

Ébranlée à ce point, une société est ouverte à l'empirisme; c'est son heure, son moment. Le règne sera court, mais absolu. Ceux qui s'en défendent le mieux lui abandonnent encore quelque chose. Toutes les idées monstrueuses ou folles qui s'agitaient dans

les catacombes du dédain et de l'oubli se produisent à la fois sur la place publique. Le pavé leur appartient ; elles en disposent. Quoi de plus naturel? Ne s'agit-il pas de théories propres à guérir toutes les infirmités? Il y a donc foule : peu de clients, beaucoup de curieux ; si on ne se livre pas, on écoute. C'est un pas de fait. Ce succès serait plus grand encore sans la lutte qui s'établit d'orchestre à orchestre, de tréteau à tréteau. Le bruit de l'un couvre la voix de l'autre : il y a conflit d'élixirs, c'est-à-dire de systèmes. Le public n'échappe au tribut qu'à la faveur de cette rivalité.

Je connaissais tous ces masques, et aucun d'eux ne m'en imposait. Dans l'âge des illusions, je m'étais mêlé à leurs exercices. Je savais à quoi m'en tenir sur l'efficacité de leurs recettes et la vertu de leurs onguents. On ne tombe pas deux fois dans un piége pareil. J'avais, d'ailleurs, un préservatif. Des profondeurs de ma pensée, je m'étais élevé, par des degrés lents et sûrs, vers une conception qui, pour être incomplète, n'en renfermait pas moins un idéal très-satisfaisant. J'avais pu y résumer, en des formules simples et courtes, la somme de bonheur et d'épanouissement que Dieu a réservée à la terre. Encore un effort, et j'arrivais à un

ensemble achevé. Quand l'esprit en est là, il offre peu de prise à l'invasion d'idées étrangères. Il ne s'inspire que de lui-même et se refuse à l'imitation. C'est un vase plein : la moindre goutte y serait de trop. Ainsi, nul danger sur ce point, nul entraînement à craindre; je pouvais défier, en toute assurance, ces débits publics du vulnéraire social.

Cependant la curiosité me poussait vers eux ; tout Paris s'en occupait. Cinq ou six noms remplissaient les bouches. On en parlait dans les salons et les ateliers pour les maudire ou les exalter. Les uns en faisaient des anges, d'autres des suppôts de l'enfer. C'était trop d'honneur des deux parts. Bref, ils régnaient par le bruit et maîtrisaient l'attention. Berlin et Vienne en révolte, Venise libre, Milan affranchi, leur avaient à peine enlevé quelques heures de vogue. Chaque matin, les populations, en s'éveillant, se demandaient ce qu'ils allaient faire de la France et à quel régime ils la mettraient. Un détail préoccupait surtout, c'est de savoir s'ils videraient les poches des uns pour remplir celles des autres. L'instinct public va droit au dernier mot des systèmes.

Un tel éclat et une si grande notoriété agissaient donc comme un aiguillon ; on suit volontiers la foule :

— Si nous allions voir ces gens-là? dis-je à Oscar; on assure que c'est un spectacle curieux.

— Et gratuit! mais pas amusant tous les jours, mon cher.

— Au petit bonheur! Que risquons-nous?

— Une poussée ou deux! On n'est pas tenu d'y porter des dentelles. D'ailleurs on peut choisir.

Le même soir, nous nous acheminions, le peintre et moi, vers l'un des clubs les plus accrédités de Paris, un club original, un club à caractère. Il n'y était question ni des formes de la constitution ni des erreurs du gouvernement. La politique n'y figurait que sur un plan fort accessoire. Rien de plus simple et de plus clair que le problème dont on s'y préoccupait. Il s'agissait de couper la société par tronçons et de la rajeunir dans une chaudière magique. Tête, bras, buste, pieds, tout y passait et fournissait des éléments à l'amalgame. Point de distinction entre les organes, point de variété dans les fonctions, mais l'égalité la plus absolue devant le feu civilisateur, et un monde à l'état de bouillie.

Cette aimable doctrine s'appelait la doctrine de la communauté, et si elle n'était pas neuve, elle était encore moins consolante. Le club où nous nous rendions avait pour but d'en démontrer les bienfaits.

Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que le débat y fût permis; le club ne souffrait pas de tels écarts. Il avait un pontife et des fidèles; l'institution n'admettait rien de plus. Le pontife parlait; les fidèles écoutaient; tout se passait en famille. Autour de l'estrade d'où tombaient ces épanchements se groupaient des athlètes sourcilleux et immobiles comme des prétoriens. Le pontife avait le soin de les choisir parmi les hommes accoutumés à de rudes travaux et dont les muscles offraient quelques garanties. C'était un moyen sûr de commander le respect. A la vue de cette légion martiale, les curieux se sentaient contenus, et à peine laissaient-ils échapper à la dérobée quelques sourires railleurs.

Je viens de parler du pontife de la communauté: son nom a fait quelque bruit. Avant de le voir, je m'en formais une idée terrible; j'imaginais un héros sombre, un orateur véhément, l'œil farouche d'un Muncer, la pose emphatique d'un Babœuf. De mes lectures et de mes souvenirs je composais un personnage en harmonie avec le rôle, une figure vengeresse dans un principe violent. Le premier coup d'œil jeté dans la salle suffit pour me détromper. Le pontife était à la tribune, versant les flots de sa parole sur un auditoire ému et attentif. Je crus voir

un bénédictin et entendre une homélie. Rien de dur dans ses traits, rien d'acerbe dans son discours. Il en était à décrire son âge d'or. Plus de séparations factices, plus de distinctions arbitraires; la fraternité gouverne le monde. On ne reconnaît plus qu'un titre, la vertu; on n'a qu'un souci, le bonheur commun. C'est à qui s'oubliera pour mieux songer aux autres. On ne tue plus, on ne punit plus; le crime ayant cessé, la loi n'a plus besoin de glaive. Les armées se dissolvent, faute d'emploi; on ne lutte que contre la nature. La science la désarme et l'assujétit. Les poisons disparaissent, les bêtes malfaisantes sont retranchées de la création, les animaux les plus farouches réclament les honneurs de la domesticité. Les fils d'Adam jouissent enfin d'un héritage laborieusement conquis; ils sont les souverains de la terre, et élèvent jusqu'à Dieu leur concert de victoire.

Cet hymne communiste dura assez longtemps pour troubler l'économie d'Oscar, et apporter dans ses nerfs une perturbation profonde. Nous étions debout et entourés de coudes qui nous labouraient les flancs. Aux élans de l'orateur s'associaient, du côté de la foule, des gestes d'adhésion qui compromettaient l'intégrité de nos personnes. Se plaindre

eût offert des dangers; l'enthousiasme est peu endurant. D'ailleurs, les prétoriens étaient là, et à leur œil humide on pouvait reconnaître une émotion voisine de l'intolérance. Je le compris, et en vrai Spartiate je dévorai mes douleurs. Le peintre eut moins de résignation :

— C'est ennuyeux comme les mouches, me dit-il avec un bâillement accentué.

A l'instant une rumeur s'éleva, et un cercle d'yeux indignés nous étreignit de toutes parts.

— Silence! s'écria un organe imposant situé près de l'estrade.

— Tais-toi, dis-je à Oscar de manière à n'être entendu que de lui; ils vont nous faire un mauvais parti.

— Silence donc! reprit l'organe.

— A la porte! ajoutèrent d'autres voix.

Il fallait se taire; mais ce ne fut pas sans une dernière protestation de la part de l'artiste :

— Des crampes dans les jambes! dit-il; une courbature dans les reins! Des spasmes affreux! Une migraine atroce! Et ils appellent cela un régime favorable à l'humanité! Si nous sortions, Jérôme?

J'allais prendre ce parti quand la séance s'anima.

Le pontife suivait le fil de son sermon, et du dithyrambe il passait à la dialectique :

—Que voit-on ici-bas? dit-il. Des riches et des pauvres? Des hommes qui regorgent de tout, auprès d'hommes qui manquent du nécessaire? Moi qui n'ai qu'un estomac, que deux bras, qu'une tête, j'aurai de quoi en nourrir mille? Pourquoi plus de ressources qu'on n'a de besoins? Est-ce juste?

—Oui, dit une voix dans l'auditoire.

C'était décidément le jour des révoltes et des incidents. L'assemblée n'était pas accoutumée à les souffrir ; aussi fit-elle entendre un long murmure. Déjà la cohorte des prétoriens s'ébranlait, et manœuvrait de manière à supprimer du même coup l'interruption et l'interrupteur, lorsqu'un regard compatissant, descendu de l'estrade, s'arrêta sur lui :

—C'est un ouvrier, dit le pontife ; qu'on me l'amène ; j'accepte le débat.

Sur ces mots, la foule s'écarta comme la mer Rouge devant les Hébreux, et le dissident put arriver devant le prétoire. Une garde de sûreté se forma près de lui, et sur ses épaules se posèrent deux mains, rouges et grosses comme des éclanches. L'honneur du principe devait rester sauf : peut-être y avait-il quelque sagesse à ne point négliger les

moyens d'influence. Cependant l'ouvrier ne paraissait pas intimidé; quoiqu'il fût d'une apparence grêle, on reconnaissait, à l'éclat du regard, qu'il y avait chez lui de l'énergie et du ressort. L'attention de l'assemblée était éveillée, la mienne aussi; Oscar consentait à oublier l'état de ses nerfs.

—C'est vous, frère, qui m'avez interrompu? dit le pontife avec les airs d'un supérieur qui s'admire dans sa propre générosité.

—Moi-même, citoyen, répliqua résolument l'ouvrier.

—Vous ne voulez donc pas de l'égalité?

—J'en veux partout où elle est possible.

—L'égalité dans les conditions, dans les fortunes, vous ne l'admettez pas?

—Pas plus que dans les tailles, citoyen! La nature est là pour l'indiquer; l'homme ne peut pas s'y prendre autrement qu'elle. Il y a des pauvres et des riches, comme il y a des grands et des petits.

Un langage si peu orthodoxe blessait les convictions et les habitudes de l'assemblée; il y souleva quelques murmures. Oscar seul osa exprimer un sentiment d'approbation:

—Voilà un gaillard qui a bec et ongles, me dit-il.

Le bonnet carré n'a qu'à bien se tenir. Nous allons rire.

En effet, l'assurance de l'ouvrier avait enlevé à son interlocuteur une partie de sa majesté et de son aplomb. Il ne posait plus aussi bien. Il avait peur que le schisme ne se glissât dans les rangs des fidèles : c'était un essai dangereux ; il se promit de l'abréger :

— Quoi, frère ! s'écria-t-il avec onction, vous vous refusez à comprendre tout le charme que renferme notre régime de la communauté ? Un si beau, un si glorieux régime ! Un ordre plein d'harmonie, au lieu de cet ordre défectueux que l'intérêt et l'ambition vouent à des déchirements éternels. C'est pourtant un bien touchant spectacle ! Voyez-vous ce peuple de frères, uniformément vêtu, n'ayant qu'un cœur et qu'une table, buvant à la même coupe et puisant au même grenier ? Plus de haies, plus de murailles, signes de défiance. Les moutons se confondent dans les prairies, les gerbes dans les champs. L'égalité, l'égalité sainte, voilà le code de l'humanité et l'évangile nouveau promis à la terre

Le pontife reprenait ses avantages ; les notes du sentiment étaient plus persuasives chez lui que celles de la discussion. Un électrique frisson parcourut l'assemblée ; les prétoriens se sentaient remués jusqu'aux

larmes. Ils n'attendaient plus qu'un ordre pour dépecer le contradicteur. Celui-ci ne s'en émut pas, et insensible à la pression qui s'exerçait sur ses épaules :

—C'est joli, citoyen, dit-il avec une ironie évidente; c'est joli, mais voilà tout.

Les gardes firent un mouvement significatif; le pontife les contint de l'œil :

—Expliquez-vous, frère, reprit-il avec une douceur où se mêlait un peu de calcul.

— M'expliquer, citoyen? comment le pourrais-je? Vous me faites un monde en l'air et vous voulez que je vous y suive. Je suis un ouvrier, rien de plus; je vois les choses en ouvrier, et point en docteur. Avez-vous des ouvriers dans votre machine?

—Si nous avons des ouvriers! Oui, certes, nous en avons.

—Et du travail?

—Belle demande!

—Et y a-t-il une paye, au moins?

—Ah! pour cet article-là, il est entièrement supprimé.

—Supprimé! La paye supprimée! Et vous voulez avoir des ouvriers?

— Un instant, frère, un instant; vous touchez là au fond du système. Le travail est gratuit chez

nous; mais tout est gratuit. Vous donnez le vôtre, vos camarades donnent le leur; c'est un échange. Ne comprenez-vous pas que les biens de la terre sont désormais en commun? qu'il n'y a plus ni de *tien* ni de *mien*, que tout est confondu, mêlé?.....

— La même gamelle, je le sais, répondit l'ouvrier. Ça n'est guère propre et encore moins rassurant. Aujourd'hui, quand je travaille, je sais ce que je fais. Si je gagne six francs, bon; c'est tant pour les vivres, tant pour le reste, je cherche à tomber juste. Si le travail donne, je me permets quelques douceurs; s'il se ralentit, je me prive un peu. J'arrive ainsi au bout de l'an, souvent sans épargnes, mais sans dettes. Supposez-moi fainéant comme je suis laborieux : il faut que je travaille pourtant, le besoin est là. Sans travail point de pain; c'est la loi qui mène le monde. Dès que vous aurez assuré le pain à l'ouvrier, adieu le travail. C'est un genre de succès que je vous garantis, l'ancien.

— Cependant, frère, le dévouement.....

— Bon pour les chaires et les livres, citoyen. Il faut voir le monde comme il est. Est-ce que vous pensez qu'il soit agréable de se rôtir le visage tout le long du jour devant un feu de forge, et de se déhancher en frappant sur une enclume? Non, il n'y a

pas là d'agrément bien vif; on s'en priverait volontiers. Que la communauté pourvoie aux besoins des forgerons, et elle n'en aura plus. Elle n'aura plus de mineurs, elle n'aura plus de verriers, elle n'aura plus de couvreurs, elle n'aura plus de fabricants de céruse. Nous serons tous égaux, tous bourgeois, et nous nous promènerons en masse, la canne à la main. Voilà l'histoire de votre mécanique, citoyen.

—Comme vous le prenez, frère! dit le pontife, qui se sentait désarçonné.

—Ça me part, voyez-vous; excusez le babil. Vous voulez l'égalité? L'aurez-vous jamais? Le travail pourra-t-il être égal? l'intelligence égale? Celui-ci piochera, celui-là flânera, et ils seront traités sur le même pied. Ce serait à révolter un agneau. Il n'y aura d'égalité que dans la paresse, et tous s'y livreront à l'envi. Et l'égalité dans les conditions, comment l'établirez-vous?

—Par la liberté du choix.

—Merci! Tout le monde voudra être empereur alors! S'il n'y a plus d'empereur, on s'inscrira pour être roi, ou général, ou juge, ou représentant du peuple. Qui consentira à porter la hotte et à travailler pour M. Domange, dites?

—Détails, purs détails!

— Et dans les distributions où sera l'égalité? La ration sera-t-elle la même pour tous les estomacs? Pour les uns ce serait l'inanition, et l'indigestion pour les autres. Celui-ci en aura de trop, celui-là pas assez. Pour les vêtements même embarras; l'usure varie, la dimension aussi. Et les petites jouissances, comment les mettre de niveau? La pipe, le café, le petit verre, le pot de bière le soir, les décréterez-vous pour tous ou pour quelques-uns? Quant aux logements, il est évident qu'il faut tout rebâtir. Si je monte cent marches pour gagner ma chambre, et que vous n'en montiez que douze, il n'y a pas d'égalité; si votre plafond a quinze pieds de hauteur et que le mien n'en ait que six, il n'y a pas d'égalité; si votre lit est en acajou et que le mien ne soit qu'en noyer, il n'y a pas d'égalité. Vous avez beau dire, l'ancien, ce n'est pas un écheveau facile à dévider que le vôtre.

— La foi vous manque, frère, s'écria le pontife, cherchant à se rejeter de nouveau vers le sentiment. Avec la foi, tous ces obstacles disparaissent; la foi soulève des montagnes.

— Je le croirai quand je l'aurai vu, ajouta l'ouvrier. En attendant, parlons de votre cuisine. Comment l'établirez-vous? Cuirez-vous du bœuf pour

tout le monde le même jour? Et si je n'aime pas le bœuf? Les chefs de fourneaux seront les maîtres de la France? On fera des bassesses pour avoir leur protection; on intriguera pour la culotte, pour le filet, pour le gîte à la noix. M'est d'avis qu'il s'en suivra une fameuse ratatouille, citoyen. J'aime mieux y croire que d'y goûter.

—Décidément cet homme devient embarrassant, me dit Oscar.

Ce fut la pensée du pontife; il fit un signe à ses prétoriens. L'ouvrier raisonneur leur était abandonné; deux étaux de fer pesaient sur ses épaules. Cependant, sur un nouveau geste, on ajourna l'exécution : il fallait couvrir au moins la défaite :

— Croyez-vous en Jésus-Christ, frère? dit le maître de son ton le plus solennel.

— Certes, oui, et de longue date, citoyen.

— A la bonne heure, je n'attendais pas moins de vous. Maintenant estimez-vous qu'Agis et Cléomène aient été des hommes de quelque valeur?

— Je n'ai aucune raison pour en douter.

— Contestez-vous l'importance de Socrate, de Plutarque et de Pythagore?

— Non.

— Accordez-vous quelque autorité aux opinions

de Puffendorff, de Grotius, de Montesquieu, de Bossuet et de Napoléon?

— La plus grande.

— Eh bien! frère, vous nous appartenez, vous êtes des nôtres.

— Comment cela, citoyen?

— Jésus-Christ était communiste, Agis et Cléomène étaient communistes, Socrate était communiste, Pythagore communiste, Montesquieu communiste, Bossuet communiste, tous communistes, jusqu'à Napoléon. Ce sont vos modèles, dites-vous? Eh bien, vous êtes communiste, je ne sors pas de là!

— Il est communiste, répéta l'assistance.

— Enlevé! ajoutèrent les prétoriens. Un de plus pour l'Icarie!

Et avant qu'il eût pu protester, le dissident sombrait au milieu de cette foule et y causait une sorte de remous. Qu'était-il devenu? On n'aurait pu le dire; seulement il avait disparu.

— Peste! comme ils expédient les gens! s'écria Oscar; c'est du travail proprement fait.

Il paraît que le pontife avait l'âme aguerrie à ces exécutions, car il n'y perdit rien de sa sérénité, et, plus libre désormais, il put donner carrière aux élans de son âme.

— L'Icarie, s'écria-t-il ; on vient de parler de l'Icarie ; c'est là, frères, notre Chanaan ! O Icarie ! ô terre promise, que de trésors tu réserves à tes fils ! Bords fortunés du Taïr, que l'avenir vous garde de merveilles ! Oui, frères, jurons d'y aller tous ! la France est une ingrate, elle fait peu d'efforts pour nous retenir. Punissons-la par l'abandon. Notre avant-garde est là-bas ; elle nous prépare des logements, et quels logements ? Hier encore j'en ai reçu des nouvelles ! C'est plein d'intérêt et de charme ; vous allez voir.

Devant l'assemblée émue et attentive, le pontife tira de sa poche un paquet volumineux :

— Daté des bords du Taïr, dit-il en ajustant ses lunettes. Fleuve sacré ! Que tes ondes soient bénies !

Puis il lut, en entrecoupant le texte de réflexions :

« Père,

» Tout va bien ; la fraternité nous enivre. On ne » peut dormir la nuit à cause des maringouins ; » mais il en est de ces insectes comme de tout le » reste, ils sont en commun ; cette pensée nous » soulage. »

— Pauvres chers enfants !

« De fortes sécheresses ont régné ; elles nous

» étaient communes. L'herbe a manqué aux trou-
» peaux et le bétail aux hommes. Avec la fraternité
» tout est léger, même la nourriture. Hier matin
» nous sommes allés chercher de l'eau dans le
» Taïr. Il était à sec ; nous n'y avons puisé que
» des sauterelles. »

— Divin ! pastoral ! on dirait une page de la Bible.

« Aujourd'hui une tribu de Sioux est venue
» nous rendre une visite de voisins. Nous les avons
» invités à partager notre vie commune. Ils ont
» scalpé deux de nos frères. Père, c'est pour nous
» un souci. Deux de scalpés, et les autres ne le sont
» pas. Où est l'égalité? Ils auraient dû nous scalper
» tous. »

— Touchant scrupule !

« Vous êtes attendus ici avec une vive impatience,
» et vous y serez reçus les bras ouverts. Nous som-
» mes sur le point de manquer de chemises ; hâtez-
» vous d'en envoyer ; autrement nous passerions à
» l'état de peuple primitif. Père, bénissez vos en-
» fants.

» La colonie du Taïr. »

— Mortels heureux ! s'écria le pontife après cette

lecture. Oui, l'on songera à vous, qui êtes nos frères et nos pionniers. Mes amis, une quête ! vite, une quête pour les Icariens ! J'ai là, ajouta-t-il en compulsant son dossier, de nombreux témoignages de sympathie. Le riche porte ses trésors, le pauvre son obole. La communauté est fondée, mes frères ; elle vit, elle règne. Un effort encore, et l'univers la proclamera. Tenez, écoutez.

Il reprit sa lecture :

« La sœur Malachard fait don à la commu-
» nauté icarienne d'un sommier en paille ; elle dé-
» sire qu'il soit mis au service de ses frères sur le
» sol ingrat de l'étranger. »

— Noble femme ! oui, ton vœu sera entendu ; ton offrande recevra la destination demandée.

« Le frère Roubiot fait hommage d'un briquet
» phosphorique à la communauté icarienne. Il en-
» tend que l'instrument serve à faire jaillir la lu-
» mière qui doit éclairer l'humanité. »

— Souhait d'une belle âme ! On s'y conformera.

« La sœur Bentabole se dessaisit en faveur de la
» communauté icarienne de ses huit enfants, quatre
» filles et quatre garçons ; elle demande en revanche
» qu'on la débarrasse de son mari. »

— Voilà des trésors, j'espère! Ne soyez pas en reste, mes amis: vite une souscription pour le Taïr! Et ne vous montrez pas regardants.

J'avais pu remarquer qu'au premier appel fait à la générosité du public, un vide considérable s'était opéré dans l'assemblée. Les rangs se dégarnissaient; les curieux s'en allaient d'abord, puis les fidèles; les prétoriens eux-mêmes en étaient ébranlés, et il arriva un moment où le pontife se trouva presque seul en face d'un bassin vide. Que d'enthousiasmes meurent ainsi en chemin et ne vont pas jusqu'au gousset!

— Tout cela est bien médiocre, me dit Oscar en sortant. Nous n'avons pas fait nos frais, Jérôme.

— A qui le dis-tu?

— Pas le moindre art! Pas même le modèle vivant! Un mannequin, voilà tout.

— Et quand on pense, Oscar, que ce pauvre peuple en est réduit à de tels pasteurs! Décidément il est temps que je m'en mêle.

— Toi, Paturot?

— Moi, Oscar; il me suffit d'un jour de veine. Tu sais bien qu'il ne me manque plus que sept ou huit petites combinaisons.

CHAPITRE IX.

Les queues promises à l'humanité.

Je venais de voir l'un des échantillons de la grande famille des empiriques; il me restait à en connaître les autres variétés. Les étudier toutes eût été impossible; beaucoup se refusaient à l'examen; il fallait choisir celles qui avaient un peu de vogue et une certaine originalité.

Dans le nombre était la secte qui prétendait doter l'humanité d'une queue et d'un œil supplémentaires. Voici l'origine de cet événement. Vers la fin du siècle dernier, naquit à Lyon un de ces illustres prédestinés qui meurent de faim de leur vivant, et reçoivent après leur mort les honneurs de l'apo-

théose. On ne dit pas quels signes écrits dans les cieux précédèrent son apparition, ni quels miracles entourèrent son berceau. Tout ce que l'on a pu recueillir de ses débuts, c'est que, bien jeune encore, il put se faire une idée de la scélératesse des hommes. Des accapareurs de grains en jetèrent dans la mer un chargement entier tandis qu'il avait le dos tourné. De là une révélation subite :

— Si j'avais eu une queue et un œil au bout, s'écria-t-il, j'aurais pu en cette occasion m'en servir avec avantage. C'est un sens qui manque à l'homme. L'homme est incomplet.

Ce n'était là qu'un éclair, une lueur ; mais une lueur et un éclair de génie. A travers l'homme incomplet, le grand Lyonnais découvrit une création à refaire. Il commença par un trait hardi. Les amants et les poëtes avaient su créer à la lune une certaine réputation ; rien de plus délicat que d'y toucher. Il l'osa pourtant, dénonça cet astre comme plein d'imperfections, et en institua cinq autres qui lui sont infiniment supérieurs. Ce n'est pas tout : Saturne possède un anneau, et il était humiliant de penser que la terre ne présente rien de semblable. Notre cosmographe y pourvut ; il sut venger ce nouvel affront. Grâce à lui, notre globe a repris ses

droits et són rang dans la hiérarchie sphérique; il aura son éclairage complet; il aura ses lunes, il aura son anneau.

Ce service était rendu sans que l'auteur en fût plus illustre : le génie est si facilement dédaigné! Il siégeait humblement dans un comptoir, lui qui eût mérité des couronnes. Ses doigts alignaient des chiffres pendant que son cerveau enfantait des mondes. Il se nommait Charles, nom modeste et naïf; plus tard on le nomma Fourier, nom destiné au bruit. Entre une facture et un compte courant, il examinait l'état des pôles et en dégageait un acide qui changeait l'eau des mers en une boisson rafraîchissante. Chaque jour amenait un bienfait nouveau. Il organisait pour la remorque des bâtiments des légions de baleines, dressait les phoques à la pêche du poisson, et métamorphosait les léopards en estafettes. Aucun détail ne le prenait au dépourvu; il ne souffrait pas d'oubli dans le matériel nouveau dont il décorait la planète. Il passait du grave au doux, du sévère au plaisant, et dans cet ensemble plein d'harmonie, étendait jusqu'aux moutons les bienfaits de l'éducation musicale.

Tout cela avait eu pour point de départ un œil et une queue. Les découvertes s'enchaînent. Le

globe était refait, restauré; il fallait songer à l'homme. A quoi bon renouveler le logement si le locataire restait le même? Ce fut une grave étude et un problème épineux. Le philosophe y employa bien des soins et des lettres moulées. Il envisagea l'homme dans ses divers états, dans ses fonctions multipliées; il le suivit aux champs, dans son négoce, dans son atelier; il interrogea la vie publique et s'assit au foyer de la famille. Sa conclusion fut qu'il était difficile d'imaginer un monstre plus achevé dans un cadre plus abominable. L'arrêt était sévère; il fallait le justifier. Notre illustre n'y manqua pas, et traita de haut une civilisation qui avait pu se contenter d'une lune. Il se railla de nos misères et de nos tribulations, flétrit notre hypocrisie et dénonça nos bassesses. Jusque-là c'était bien; mais rien ne sert de détruire si l'on ne rebâtit pas. Il rebâtit, et au lieu d'un monde de proxénètes et de banqueroutiers, il composa un monde de gloutons et de prostituées. Où était le profit?

La destinée de l'homme est impérieuse, disait-il, il ne peut s'y dérober. Il importe donc qu'il y prépare ses organes. Six repas par jour et vingt-cinq livres de nourriture, tel est le but évident du Créateur. Approprions à cet avenir les estomacs et les

cultures. Que les uns soient solides et les autres plantureuses ; consommons et récoltons ! Le pot-au-feu ne suffit plus ; une autre civilisation entraîne une autre batterie de cuisine. L'unité sociale est changée ; c'était l'alvéole autrefois, c'est la ruche aujourd'hui. La commune (1) a remplacé le ménage. Une commune à nourrir, c'est une œuvre d'artiste, une tâche aux grandes proportions, et dont on ne retrouve l'analogue que dans les âges antiques. Festins de héros ou de géants ! Homère est plein de tels récits. Des bœufs entiers suspendus aux broches fumantes ; des chapelets de volailles et de pièces de venaison ; le sanglier aux robustes défenses près du lièvre aux mœurs timides ; le mouton engraissé à point ; les faisans aux ailes dorées ; le chevreuil de la montagne non loin du veau, fils des vallons ; puis ces hôtes que nourrissent les mers dans leurs réservoirs inépuisables : le saumon, la bonite, la sole, la dorade, le turbot, voilà le menu offert aux générations, la carte promise désormais à l'appareil digestif des enfants des hommes. La nature leur paye ce tribut, l'industrie y ajoute ses raffinements, et la vapeur s'empare du tout pour le

(1) En langage moins français : *phalanstère*.

soumettre, avec une précision mécanique, aux caresses ardentes du foyer.

Ainsi est résolu le problème de la nourriture; aux yeux de notre illustre, c'est le plus essentiel, le plus redoutable de tous. Il y revient avec un soin qui trahit ses sollicitudes. Conçoit-il des doutes sur un détail, sur le moindre, les petits pâtés, par exemple? Il ne craint pas d'engager une guerre entre soixante empires, et fait arriver sur l'Euphrate une armée de six cent mille combattants. Il veut en avoir le cœur net, dût-il joncher le sol de victimes. Où est la meilleure recette pour les petits pâtés? tel est le nœud de l'affaire, et puisque la diplomatie n'a pu en venir à bout, la guerre le tranchera. Aux armes, donc! L'aile gauche, composée de vols-au-vent, est la première à s'ébranler; elle fond à l'improviste sur les mirlitons du centre. Ceux-ci cèdent au choc, puis se reforment. Les fournées se suivent, les sauces aussi. Mille duels s'engagent sur le front de bataille. La muse de l'épopée n'aurait pas assez de trompettes pour les célébrer tous. Enfin il sort de tout cela un héros et une recette victorieuse. On couronne l'homme et les petits pâtés. Il y a concours public et banquet à Babylone. Trois cent mille bouchons y sautent en l'air à la

fois, et les armées se remettent, la coupe en main, des fatigues de la pâtisserie.

Le but est donc atteint; voilà un régime qui donne aux estomacs des garanties sans limites. Pour en assurer le service, il ira jusqu'à la guerre, s'il le faut. Maintenant que fera-t-il pour le travail? C'est l'autre terme du problème! Le travail! que de préjugés règnent sur ce point! Que d'erreurs nées d'un malentendu et maintenues par l'habitude! Écoutez les pédants. Les uns vous diront que le travail est un frein; les autres qu'il est une peine. Beaucoup y voient un châtiment que Dieu infligea à l'homme en le chassant de son paradis. Tous pensent qu'il a le caractère et le poids d'un devoir pour les membres de la communauté. Notre illustre n'eut pour ces définitions, vieilles comme le monde, qu'un sourire de pitié. Le travail, un devoir? une peine? Fi donc! Il admettait qu'on en fît tout, excepté cela; un rigodon ou une chaconne, une cavalcade ou un dîner sur l'herbe, à volonté. Mais une peine, un frein, surtout un devoir! il n'avait contre de tels propos ni assez de dédains ni assez de colères. L'alternative, à ses yeux, était celle-ci : Ou il y avait là-dedans un mensonge ou un sacrilége. Dieu aurait-il fait de la terre un bagne, et de chaque homme un condamné?

10.

Sans doute il existe sur ce globe un travail ingrat, objet de légitimes répugnances ; notre illustre le savait bien et le disait plus haut que qui que ce soit. Le laboureur qui ouvre un sillon laborieux n'exécute pas un rigodon ; il ne l'ignorait pas. La tâche de l'artisan au sein de l'atelier n'a rien de commun avec une chaconne, il en convenait. Comme un autre, mieux qu'un autre, il connaissait les misères qui accompagnent le travail des bras et le désordre qui règne dans les œuvres de l'esprit. Il en avait dressé le tableau et y avait prodigué la couleur. Personne ne pouvait se flatter d'avoir poussé plus loin cet inventaire lamentable. Mais était-ce là le véritable travail, celui que Dieu a dû bénir avant de l'imposer à l'homme? Était-ce le travail vraiment saint, vraiment fécond? N'y avait-il en germe, dans le jeu des muscles, que ces souffrances et ces tourments? Était-ce le dernier mot des articulations humaines? A ces questions, il répondait par une négative énergique. Non, ce n'était pas ce travail ingrat, décousu, odieux, que la Providence avait promis à la terre? L'homme, en s'y résignant, avait dérogé à sa grandeur; il était temps qu'il se remît dans la voie de ses destinées.

L'attrait dans le travail, le charme dans le travail,

ce fut le second chapitre d'un monde nouveau. Heureux du côté des vivres, l'homme devait l'être aussi du côté des fonctions. Ce qu'il consomme avec plaisir, il faut qu'il le produise avec joie et avec enthousiasme. Ce sillon, naguères arrosé de sueurs, va s'ouvrir sans efforts au son du cistre et des tambourins. On ira au travail, comme on va à une fête, avec une ardeur contenue et une secrète volupté, les bras ornés de rubans et le front paré de guirlandes. Du sein de la ruche s'échappe chaque matin un essaim d'agriculteurs. Voyez! c'est à la fois une armée moderne et une théorie à l'instar de celles de l'antiquité. Il y a des grades et des insignes; chaque culture, chaque détail de culture a ses prêtres et ses officiers. Les asperges ont des lieutenants, les bigarreaux des capitaines. On a un major pour les épinards et un général pour les carottes. Les cadres sont complets, et les clairons ne manquent pas. On conduit un troupeau en *la* mineur, on bine la vigne en *fa* dièse. Ajoutez-y des ambigus pour les gourmands et des coupes pour les buveurs. C'est une kermesse flamande qui ne finit le soir que pour recommencer le lendemain. Quand le soleil éteint ses feux, l'essaim folâtre rentre dans un palais bâti par la main des fées. Les enfants y reposent déjà,

répandus sur des claies comme des vers à soie. Il n'y a de devoirs de mère que pour celles qui en ont le goût. Peu de cloisons et encore moins de préjugés. L'ombre arrive et enveloppe ces gens heureux d'un manteau discret qui les dérobe aux regards profanes. La loi est trouvée, c'est l'attraction; il convient de glisser sur les commentaires.

Telle est l'idylle; quelques mots la résument. Forte alimentation et fête perpétuelle; amours libres et travail enchanteur. C'est court, mais complet. On aura beau y résister, s'en défendre, l'idée de Dieu prévaudra. Elle est inscrite dans le mouvement des astres, dans les instincts du cœur. L'humanité n'a pas, ne saurait avoir d'autre programme; tôt ou tard il se réalisera. Nous n'échapperons ni aux cinq lunes, pourvues d'un cristallin radieux, ni à l'appendice que réclame le corps humain, avec un œil au bout. Tout cela fait partie de nos destinées, et qui sait y lire n'en doute plus. Nous aurons de petites ménageries agricoles, où le râtelier sera toujours plein et la litière toujours fraîche. Nous aurons des ménageries moyennes, ouvertes aux hommes fatigués de la vie des champs, de grandes ménageries pour remplacer nos douloureuses capitales, enfin, la ménagerie universelle, assise sur le Bosphore, à la limite

de deux continents et de deux mers, site prédestiné, dont la Providence n'eût pas enrichi le monde si elle n'avait prévu cet avénement de moutons musicaux, d'océans potables, de léopards d'attelage et de cultures au galoubet.

Quel luxe de découvertes! et elles sortaient toutes du même cerveau! Quelle profusion d'idées! et un seul homme en enrichissait le monde! Cet homme était un fou ou un dieu; il fallait choisir. On en fit un Dieu, quoique un peu tard. Pendant soixante ans il en avait attendu le brevet; il en jouissait à peine quand la mort l'enleva. Il disparut, mais comme Élie, dans un char lumineux, et en laissant tomber son manteau sur les épaules de son lieutenant. Peut-être y eut-il dans cette éclipse profit pour sa mémoire. Sous un jour vaporeux, ses idées acquirent plus de crédit, prirent plus d'empire. L'éloignement efface la rudesse des contours et adoucit les aspérités. Il se survivait dans des apôtres zélés, mais prudents; plus d'un renia le maître au premier chant du coq. C'est l'histoire de toutes les révélations; elles s'atténuent dans les gloses.

Cependant le nom du dieu restait; il passa à l'état de symbole. Il importait de s'en faire une arme, un instrument; les fidèles se chargèrent de ce soin.

Ils avaient la foi; elle rend tout facile. On prit ce nom longtemps dédaigné, longtemps obscur, et on le plaça si haut qu'il parvint aux honneurs de la notoriété. C'était beaucoup; le pas difficile était franchi. Il ne restait plus qu'à en accroître la valeur par l'enflure des parallèles. Avec du temps et de l'aplomb, on en vint à bout. Les plus grands noms servirent de litière au nom favori. Napoléon et César en furent les premières victimes; plus tard ce fut le tour de Moïse et de Jésus-Christ. Ce rapprochement froissa d'abord; à force d'être reproduit, il fit son chemin. Les opinions ne sont guère que des habitudes. Volontiers on les prend toutes faites et sans les vérifier. Ainsi le public ne se doutait guère que le nouveau Messie avait apporté au monde, en fait de morale, un relâchement voisin de la promiscuité, et que cet autre Napoléon ne comptait, comme titres militaires, qu'un plan de campagne contre les petits pâtés.

N'importe, l'élan était donné, la célébrité acquise; une doctrine pouvait vivre sur ce fond et s'y développer. Elle avait un nom, elle avait un drapeau. Le premier essai eut lieu sur une échelle modeste, puis avec le temps l'ambition s'accrut. En revanche, la foi diminuait. Plus d'une transaction

eut lieu aux dépens du mort; ce qu'on ne répudiait pas de lui, on consentait à l'oublier. Ce travail de départ atteignit d'abord les extravagances notoires; il s'étendit ensuite à des points moins suspects. C'était une liquidation sous bénéfice d'inventaire. Le maître avait bâti des châteaux en Espagne; les disciples en eurent en Beauce et en Bourgogne de tout aussi espagnols. Ces échecs conduisirent à un nouvel abandon d'accessoires embarrassants. On conservait encore le fétiche; on n'y croyait plus. Enfin, dans un jour de gêne on le mit en commandite; tout finit ainsi de notre temps.

Sous cette forme, régie par le code de commerce, le dieu déchu prit un rang distingué dans le monde de la spéculation. Il eut des actions, des coupons; peu s'en fallut qu'on ne le cotât à la Bourse. L'argent vint, puis la vogue, puis les honneurs. L'église prospérait; mais, hélas! au détriment du dieu. On le reléguait sur un plan toujours plus éloigné, dans les sphères nuageuses de l'hypothèse. On le frappait surtout par l'oubli, par le délaissement. Glorieux mort, ombre transmondaine, si, comme tu l'as dit, le plaisir des âmes disparues consiste dans un balancement au sein de l'éternité, la tienne a dû être détournée de cet exercice par le spectacle d'un tel

abandon, et peut-être as-tu regretté d'avoir, en un jour de largesse, prodigué tant de lunes à des disciples ingrats!

Voilà où en était, au moment de la révolution, l'une des écoles qui avaient le plus vivement agité les problèmes, objet des préoccupations du moment. Cette école en avait fait son étude, son titre spécial. Aucune n'avait parlé avec plus de confiance d'un procédé infaillible et universel contre les difformités sociales. Elle avait beaucoup annoncé, beaucoup promis; c'était le moment de s'exécuter. Des expériences qu'en d'autres temps on n'eût pas souffertes, aujourd'hui on y était résigné. La société jetait un cri de détresse; elle appelait des sauveurs. De quelque part qu'ils vinssent, ils eussent été bien accueillis; personne n'eût discuté ni sur les termes du concours, ni sur le prix des services. L'abîme était là; on le mesurait de l'œil; pour y échapper, tout appui était bon, toute main secourable.

J'avais, en d'autres temps, suivi les travaux de cette école et connu plusieurs de ses chefs. Il m'en était resté un souvenir favorable. Volontiers je me serais rapproché d'eux, si je n'avais eu dans l'aliment habituel de ma pensée de quoi me défendre contre l'imitation. Cependant je voulais savoir où

elle en était de ses études et de ses travaux. L'école avait ouvert un club dans le quartier du Temple, et chaque soir elle y envoyait quelques-uns de ses orateurs. Je m'y rendis à l'insu d'Oscar. L'artiste leur gardait une sorte de rancune ; dans la feuille qui leur servait d'organe, on avait traité ses toiles avec quelque légèreté.

— Ces gens-là, disait-il, fendent en quatre qui leur déplaît ; je ne vais pas dans leurs eaux.

J'y allai donc seul. Lorsque j'entrai dans la salle, un orateur en habit noir occupait la tribune. Il s'y exaltait sur le principe de l'association, citait les fruitières du Jura, et prouvait que le régime en commun, bon pour les fromages, pouvait avec succès s'appliquer à toute chose. Quoique ancien, l'exemple avait du prix.

— Associons les hommes en capital, travail et talent, ajoutait-il avec emphase. C'est le salut des intérêts, c'est leur réconciliation.

Je n'ai en aucun temps aimé ces aphorismes sentencieux qui ressemblent à de pompeuses enseignes devant des magasins vides. Je les aimais moins encore en raison de l'abus prodigieux que l'on en faisait. Chaque école sociale, chaque parti politique, créait ainsi, à son usage, une sorte de formulaire

dont il était impossible de l'arracher. Cette fois je n'y tins plus ; une interruption m'échappa.

—Qu'entendez-vous par ces mots ? dis-je à l'orateur.

— Ce que j'entends, répliqua celui-ci avec un sang-froid inaltérable ? C'est assez clair. Je dis qu'il faut associer les hommes en capital, travail et talent. La société est sur le point de sombrer ; j'apporte le rameau d'olivier qui annonce l'approche de la terre.

Voilà qui était concluant ; j allais insister, quand l'orateur poursuivit :

— Rendre le travail attrayant, c'était le problème, et nous l'avons résolu. Nous possédons un mécanisme qui atteint ce résultat. Or, l'attrait dans le travail, c'est la vie heureuse, c'est l'atelier assaini, c'est l'humanité régénérée, c'est le monde ramené dans ses voies.

— Et ce mécanisme ? dis-je en revenant à la charge.

— Il est simple et puissant comme tout ce qui est marqué au sceau du génie. Rendre le travail attrayant, tel est son but, et il le réalise.

J'eus beau faire, je ne pus le tirer de ces lieux communs et de ces pompes du discours. Une controverse s'engagea, et je cherchai à l'amener sur le

terrain de la couronne boréale et des aromes cardinaux. Il se refusa à m'y suivre, et se voyant serré de trop près, il me fit l'ouverture d'un ministère du progrès. C'était à se sauver par la fenêtre à défaut de la porte.

L'expérience était courte, mais décisive. De déviation en déviation, cette école avait perdu son plus curieux caractère, l'originalité. Privée de ses attributs propres, elle était destinée à s'éteindre dans l'impuissance et l'imitation. J'y songeais en rentrant au logis et faisais aussi un retour sur moi-même.

—Ce que c'est que de nous! me disais-je; comme l'âge et l'ambition changent les hommes! Comme on s'y émousse! comme on s'y calme! Où sont les illusions d'autrefois? Où sont les impétueuses croyances de la jeunesse? Hélas! les aventureux se sont rangés; ils ont pris du ventre, ils sont devenus possibles ; ce sont des gens finis.



CHAPITRE X.



La désorganisation du travail.

La sagesse antique nous dit : Méfiez-vous d'un homme accoutumé à ne lire que dans un livre. Le conseil est sensé et opportun : seulement il réclame un corollaire. Oui, il convient de se méfier de ceux qui ne jurent que par un livre, surtout si ce livre est l'enfant de leur esprit. A l'obstination de la croyance se joignent alors les faiblesses de la paternité, et il n'est point d'égarement où ces deux passions ne puissent conduire.

A peine achevée, la révolution eut ce malheur, de tomber entre les mains d'hommes qui avaient fait leur livre. Personne ne songeait à eux; mais ils vin-

rent, volume en main, et dirent : — Voici la vraie loi ; c'est celle que veut le peuple. Place à ses amis ! En des moments plus calmes, on aurait pu discuter et vérifier leurs pouvoirs ; au fort de l'ouragan, on n'en avait ni la volonté ni la force. Tout fut accepté, œuvres et auteurs. Ils entrèrent dans le gouvernement l'un portant l'autre. Puis un arrangement eut lieu. L'un d'eux réclama les noirs et leur accorda par avance les droits les plus étendus ; il en fit des électeurs et des gardes nationaux. Joies innocentes d'une belle âme ! Il avait écrit deux tomes là-dessus. Mais un autre fut plus ambitieux : il étendit ses prétentions jusqu'aux blancs, et voulut qu'on les lui livrât, afin qu'il pût les soumettre aux servitudes de son livre. A l'entendre, c'était sa propriété, sa tribu, sa famille ; il avait écrit trois cents pages là-dessus. Le gouvernement essaya de résister ; mais l'auteur fut intraitable. On lui livra de guerre lasse les blancs qu'il exigeait, en se demandant avec épouvante ce qu'il prétendait en faire. Son premier acte fut d'emmener la victime sur les hauteurs du Luxembourg, afin qu'isolée du monde, elle fût moins rebelle au traitement qu'il allait lui infliger.

C'était l'organisation du travail, en d'autres termes l'organisation de l'insouciance et de la paresse. Cela

ne manquait pas de vernis, encore moins de couleur : on y reconnaissait une touche exercée. L'imagination, cette flamme du ciel, y répandait quelques reflets. Un seul défaut déparait ce bel ensemble : l'auteur avait inventé un homme qui n'existe pas et oublié celui qui existe. Appliqué à un monde tout autre, à une planète d'un ordre perfectionné, son système n'aurait eu que de bons effets ; il eût régné sur des populations heureuses. Mars ou Saturne s'en seraient peut-être accommodés. Mais, en l'état de son éducation, notre globe n'en pouvait goûter ni les mérites ni les vertus. Les plantes les plus riches ont besoin d'un sol qui se les assimile ; autrement elles se dénaturent et se changent en ivraie.

L'homme du livre, celui sur lequel l'auteur fondait ses calculs, est un de ces êtres à part qui défrayent de temps immémorial les créations des poëtes. Comme les héros obscurs de nos champs de bataille, il sait souffrir et se taire, et cela sans murmurer. Le sacrifice est son élément ; hors de là il ne saurait vivre. Penser à soi, lui semble une indigne faiblesse ; penser aux autres, est le seul souci digne du cœur. S'il est riche, il se mettra à la merci du pauvre ; savant, à la merci de l'ignorant ; laborieux à la merci du paresseux. Donner beaucoup

et peu recevoir, c'est sa devise; il place sa haute paye dans les joies du dévouement; il n'en veut pas d'autre. Il a écrit sur son drapeau : Le devoir en raison des aptitudes, et le droit en raison du besoin. Il n'y dérogera pas, dût-il succomber à la peine. Que l'égoïsme et la mollesse spéculent sur ses vertus, peu importe; il se prêtera à cette exploitation. Sa ligne est tracée, il la suivra sans se rebuter ni s'émouvoir; il est amplement dédommagé par un assentiment secret et les joies intérieures de la conscience. Tel est l'homme du livre. Si Saturne en a beaucoup de pareils, je lui en adresse mes félicitations; quant à la terre, elle en est avare, et il est à craindre qu'elle ne le soit encore longtemps.

L'homme, tel qu'il nous est donné de le connaître, est loin de cette perfection. Les nécessités de la vie l'enchaînent à des préoccupations personnelles. Il ne s'abandonne pas, il ne s'oublie pas. Il ne délaisse pas son ménage pour aller faire celui du voisin. Du détachement, du dévouement, il en aura, mais point au delà d'une certaine mesure. Jamais il ne les poussera jusqu'à l'imbécillité. Le voudrait-il d'ailleurs, qu'il ne le pourrait pas. L'instinct est là; l'instinct est le plus fort. La nature a déposé au sein des cœurs un germe d'égoïsme qui

n'est autre chose que la garantie de notre conservation et l'aiguillon de notre activité. Poussé jusqu'à l'abus, cet égoïsme conduit à de tristes déviations; mais réglé, contenu, il est la force virtuelle de l'homme, son initiative, son ressort. A ce sentiment se lie la recherche du bonheur, c'est-à-dire l'un des aliments et l'une des flammes de la vie. Que cette flamme s'éteigne, et les ténèbres se feront, et les populations s'énerveront dans la nuit d'une existence végétative.

Voilà quel était l'homme du livre et l'homme de la réalité : entre eux point de rapprochement, point de conciliation possibles. L'un ne pouvait vivre; l'autre vivait. Pour animer le premier, l'auteur essaya d'étouffer le second. Une organisation moins robuste eût succombé et le patient ne s'en tira pas sans dommage. Quand j'arrivai à Paris, l'essai était en voie d'exécution : il s'y attachait un certain bruit, un certain éclat. A tout prix, l'auteur voulait mettre en action l'homme de son livre, l'inspirer, le faire mouvoir. Pour cela, il s'était retiré au Luxembourg, résidence favorable au recueillement, et chaque jour il s'y livrait à l'étude des phénomènes sociaux, entouré d'ouvriers choisis et de collaborateurs d'une science accommodante. C'était son mont Aventin.

Il y passa deux mois, les mois des belles fleurs et des premiers sourires du printemps. En entrant dans ce palais des Médicis, rempli d'ombres historiques, il eut un scrupule, court, mais décisif. Son livre ne prévoyait rien là-dessus.

— N'importe, dit-il, passons outre; ce n'est qu'un chapitre à ajouter.

L'ancien référendaire n'avait eu, dans le cours d'un long exercice, qu'un souci vraiment sérieux, celui de tenir le Luxembourg au niveau des plus grands souvenirs. Il y avait créé des salons de réception dignes de la Reine-Mère, et ménagé des boudoirs que n'eussent point désavoués Barras ni les filles du régent. Le lampas, le brocart y déployaient leurs splendeurs moirées; les tentures des Gobelins y couvraient les murs. Partout des tapis, beaux à l'œil comme un tableau, et doux au pied comme la mousse. Les accessoires étaient du même luxe et du même goût; rien n'y jurait. A moins d'être né sous les courtines d'une princesse, il était impossible de ne pas éprouver devant ce faste un peu de trouble mêlé d'orgueil. Quelques scrupules pouvaient même s'y mêler. Ces lambris, legs de la monarchie, n'étaient-ils pas trop fastueux pour des républicains? D'autres auraient reculé devant ce

sentiment : ils auraient craint la contagion de l'exemple ; l'hôte du Luxembourg ne s'arrêta point à de si petites considérations. Il envisagea la question par les contrastes. Il n'était pas glorieux pour lui-même, mais pour le travail, dont il devenait l'expression. Or ce travail n'avait jusque-là connu que des ateliers obscurs et infects : n'était-il pas juste qu'au jour de la revanche, il habitât un palais? Ainsi pensa-t-il, et se tournant du côté de la livrée :

— Qu'on fasse avancer mon carrosse, dit-il.

Pour l'honneur et la dignité du travail, il fit plus encore ; il garda le personnel du Luxembourg, celui de l'office et celui de la bouche. Du moins le disait-on dans le public. Le travail avait vécu pauvrement ; désormais il vivra fastueusement. A quoi bon vaincre si la victoire n'amène pas quelques petits profits? Quand même la carte à payer de la révolution porterait quelques bouteilles de champagne de plus, du gibier en temps interdit, des primeurs en toute nouveauté, et un peu de casse pour les jours orageux, voyez le grand dommage, et la patrie serait-elle bienvenue à se montrer regardante à ce point, vis-à-vis de gens qui ne s'épargnent pas pour elle? Non! rien n'était assez beau pour les représentants du travail, pour les

hommes chargés de l'organiser. Cette tâche demandait des bras de fer, des épaules robustes. Or, cette force, où la puiser, si ce n'est dans l'alimentation? Où s'inspirer mieux que dans ces vins délicats qui chassent les langueurs du cerveau? Point d'excès, point d'écarts; mais une vie décente, convenable, somptueuse même, digne enfin du peuple et de son favori. Telle fut la consigne du palais et le programme du couvert.

Ce point réglé, le grand problème reparut, plus sombre, plus redoutable que jamais. Le peuple écoutait aux portes, il fallait agir. On l'avait convié aux plus vastes espérances, il était temps de s'exécuter. Organiser le travail! organiser le travail! Il est facile de répéter ces mots sur mille tons, et d'y ajouter, en guise d'accompagnement, des périodes sonores! Il est facile d'irriter le peuple par le récit de ses propres douleurs et d'amasser dans les cœurs des trésors de fiel et de colère! Il est facile de trouver dans les inégalités des conditions humaines un texte à d'incessantes déclamations, et les éléments d'une révolte formidable contre les privilégiés de la richesse et de la grandeur. Tout cela est facile, surtout aux plumes vigoureuses et passionnées; mais ce qui ne l'est pas, et aujourd'hui on le voit, c'est

d'apaiser les flots après les avoir soulevés, de guérir les plaies après en avoir mesuré la profondeur, de soulager les infortunes après en avoir fait peser la responsabilité et le châtiment sur les hommes et les institutions disparus dans un jour d'orage. La place est libre, censeurs austères ; à votre tour maintenant. Les événements vous mettent au défi ; il serait temps de répondre.

Sans doute le livre sacramentel était là ; il pourvoyait à tout ; mais les commentaires variaient au gré des interprétations. Enfin, on s'en tira comme autrefois les prêtres de Delphes dans des cas embarrassants. Sur un oracle obscur on ajouta un autre oracle plus obscur encore. De l'organisation du travail on fit dériver le droit au travail, c'est-à-dire un jeu de mots qui n'était neuf pour personne. Un décret plein de pompe consacra ce quolibet puéril. Vu de sang-froid, ce droit au travail ne soutenait pas l'examen. C'était ou une folie ou un mensonge. Si le travail que le gouvernement prétendait garantir n'était pas sérieux, il ne portait qu'un nom usurpé ; mieux eût valu lui restituer le sien ; c'était une aumône. Les ateliers nationaux en furent l'expression. Si, au contraire, dans la pensée des auteurs du décret, ce travail devait être réel, suivi, proportionné

au salaire, alors il fallait plaindre le gouvernement frappé d'un tel vertige, et plus encore le pays livré à un semblable gouvernement. Dire et garantir à tout citoyen que l'État sera constamment prêt à lui fournir du travail, c'est accepter la tâche et le souci d'entretenir des ateliers en tout genre, non-seulement pour chaque industrie, mais pour chaque détail d'industrie, non-seulement dans la sphère des professions manuelles, mais dans celle des œuvres de l'art et de l'esprit; c'est dire que l'État sera maçon, forgeron, raffineur, charron, sellier, voiturier, entrepreneur de messageries, bottier, tailleur, boulanger, menuisier, sculpteur, peintre, libraire, imprimeur, filateur, fabricant d'étoffes; c'est dire qu'il aura des terres pour occuper les journaliers oisifs, des vignes pour les vignerons, des mines pour les mineurs, des transports pour les bateliers; c'est déclarer en un mot que l'État prétend résumer en lui toute l'activité, tout le mouvement, toute la force, toute la richesse de la nation. Ce régime n'a qu'une enseigne, et il faut l'arborer; c'est la communauté, c'est le communisme. Je ne crois pas qu'aucun gouvernement ait pu avoir ou ait ce dessein, que, de gaieté de cœur, il veuille ruiner le pays, changer la France en une steppe, éteindre toute activité au

contact de la sienne; non, il est des actes sacriléges où la main se dessécherait au moment de les accomplir. Mais alors pourquoi ces abus de mots? pourquoi ces malentendus? pourquoi ces équivoques?

Après tout, il n'y avait là qu'un acte de condescendance dépourvu de sanction; le dommage n'était que dans une hypothèse. Le gouvernement se déconsidérait seul; il promettait ce qu'il ne pouvait tenir. Mais à quelques jours de là jaillit des hauteurs du Luxembourg un foudre plus éclatant et moins inoffensif. C'était un décret qui réduisait de deux heures la durée du travail quotidien pour les ouvriers des manufactures. La puissance publique intervenait dans un contrat privé, librement consenti; elle se déclarait pour une classe de citoyens contre l'autre, ou plutôt, dans son initiative aveugle, elle les frappait toutes deux. Jusqu'alors cette tutelle de l'État n'avait été écrite dans nos codes qu'au profit des incapables et des mineurs; pour la première fois la loi épousait la querelle d'hommes investis de la plénitude de leurs droits civils. On partait ainsi d'une insulte pour arriver à un dommage. Insulte, car la tutelle suppose l'incapacité; dommage, car la mesure était à deux tranchants, et devait blesser l'ouvrier plus encore que l'entrepreneur.

En effet, le châtiment suivit de près la faute; beaucoup d'industries qui ne vivaient que d'une ancienne impulsion s'arrêtèrent sur-le-champ. Le décret en fut le motif et le prétexte. Celles-là même qui auraient pu tenir s'alarmèrent de cette justice sauvage qui portait la main sur les intérêts et les assujettissait à un régime de violence. Cette exécution sommaire, sans enquête, sans examen, donnait la mesure de ce que les entreprises manufacturières avaient à attendre du gouvernement nouveau. Deux heures de travail de moins! Bien peu d'entre elles en pouvaient supporter le préjudice. Réparti sur nos dix millions de travailleurs, et à raison de vingt-cinq centimes l'heure, ce préjudice s'élevait à deux millions et demi par jour et à sept cent cinquante millions pour l'année. Au profit de qui? De personne. C'était un capital anéanti, et un impôt frappé sur les consommations. Le prix de toute chose allait enchérir d'autant, et atteindre l'ouvrier dans ses besoins après l'avoir atteint dans son salaire. Nul n'en profiterait, ai-je dit; nul autour de nous; mais l'étranger, affranchi de toute concurrence, allait recueillir au-dehors la prime de nos désastres et l'héritage de nos industries.

De toutes parts les plaintes éclataient; c'était un

concert formidable. Un pareil décret, même en des jours florissants, eût apporté dans les ateliers un trouble profond ; qu'on juge de ses effets au milieu d'une crise financière et d'un ébranlement politique ! Les doléances allaient jusqu'à l'imprécation ; la voie publique en était remplie ; elles arrivaient jusqu'au Luxembourg sous une forme plus suppliante :

— Citoyen, disaient les industriels foudroyés, ayez pitié de nous. Avec de telles conditions, le travail est impossible ; nous allons fermer nos portes et jeter nos ouvriers sur le pavé. Qu'y feront-ils?

— Ils liront mon livre, répondait gravement le Napoléon du travail ; je l'ai composé pour cela.

Les malheureux insistaient; on ne se résout pas aisément à l'inaction et à la ruine. Ils faisaient valoir l'intérêt des classes laborieuses et la nécessité de leur ménager de l'occupation :

— Vos bienfaits, ajoutaient-ils, les bons ouvriers les repoussent; les fainéants et les incapables en profiteront seuls. Si vous connaissiez ce monde-là comme nous !

— Si je le connais, citoyens ! Je vois que vous n'avez pas lu mon livre. Vous verriez si je connais les ouvriers.

— Nous nous garderions bien d'en douter, citoyen.

— Lisez mon livre ; j'y établis nettement les rapports que vous devez avoir avec eux. En premier lieu, il convient de les associer à vos profits.

— Nous n'avons plus que des pertes.

— N'importe, associez-les ; c'est une heureuse combinaison. Ensuite, instituez pour eux, à vos frais, des tontines et des caisses de retraite. C'est indiqué dans mon livre ; vous en aurez de bons effets. Il faut assurer l'avenir de l'ouvrier.

— Mais comment ? dans l'état où sont nos industries ?

— Faites toujours ; cela ne peut que bien tourner. J'ai un chapitre là-dessus. Il y a aussi un détail sur lequel je me permettrai d'insister.

— Dites, citoyen.

— L'existence de l'ouvrier est un compte en partie double. Il y a d'un côté la recette, de l'autre la dépense : la recette, c'est le salaire ; je ne puis trop vous recommander de l'augmenter indéfiniment. C'est le pain du pauvre ; lisez mon livre.

— Nous faisons au delà du possible, citoyen.

— Très-bien, allez plus loin encore ; vous n'aurez qu'à vous en féliciter. Mais brisons là et passons

à l'article de la dépense. Cette dépense se fait mal; mal pour les prix, mal pour les qualités. L'ouvrier achète les objets qu'il consomme de troisième main au lieu de les tirer des grands entrepôts de France. Il ne fait pas venir son sucre de la Guadeloupe, ni son beurre d'Isigny. C'est ce qui le maitient dans un état de gêne. Mon livre explique mieux pourquoi; vous le lirez.

— Volontiers, citoyen.

— En l'état de ces faits, procurons deux choses à l'ouvrier, une caserne et une gamelle. Voyez les Invalides! Que coûtent-ils? cinquante centimes par tête et par jour. On admire pourtant leurs bouillons. Je vous répète : une caserne et une gamelle, c'est l'avenir de l'ouvrier. Lisez mon livre.

— Oui, citoyens, oui, nous entrons dans vos vues, nous les adoptons, nous les comprenons. Mais pour relever l'ouvrier, il faut relever l'industrie. Vos plans sont beaux; seulement ils se lient au retour du travail. Or le travail est mort, tout à fait mort aujourd'hui, et vos décrets ne sont pas de nature à le faire revivre.

— N'est-ce que cela, citoyens? Je sais d'où viennent vos maux! C'est de cette infâme concurrence.

— Tout chôme; il n'y en a plus!

— Une manière de se déguiser, citoyens : lisez mon livre! Allez; je la connais, cette concurrence infernale; je sais quels masques elle emprunte et quels piéges elle nous tend! Vil monstre! mais soyez tranquilles, je la tiens sous mes pieds.

— Bah!

— Lisez mon livre : vous y trouverez une inspiration souveraine. Une idée triomphante, citoyens; l'idée du siècle! L'état va prendre à forfait l'extermination de la concurrence!

— Et comment cela?

— En la pratiquant lui-même sur un grand pied. Il aura une usine par industrie et les battra toutes en brèche jusqu'à ce qu'elles viennent capituler. Lisez mon livre.

— Mais, citoyen, c'est de la spoliation que cela; c'est le vol organisé. Comment! l'état nous ruinerait au moyen de notre propre argent? Nous lui donnerions des verges pour nous battre, des armes pour nous assassiner! On nous tuerait à petit feu et un à un!

—Oui, citoyens, et en dédommagement la patrie ferait un petit sort aux ouvriers. Salaires égaux, travail à volonté; seulement, pour les incapables et les paresseux, on aurait le bonnet d'âne. C'est complet et nouveau.

— Est-ce vraiment sérieux?

— Je le crois, certes, bien. Anéantir la concurrence! Un vampire odieux que je poursuis depuis dix ans! On voit, citoyens, que vous n'avez pas lu mon livre. Lisez mon livre.

Ces scènes se renouvelaient souvent; le Luxembourg essuyait vingt assauts dans le cours d'une journée. Aux chefs d'industrie succédaient les ouvriers qui apportaient des ultimatums menaçants et en référaient au pouvoir pour les moindres détails de leur organisation intérieure. Ces conférences n'étaient pas exemptes d'orages ni de bruit; les débats d'intérêt avaient surtout ce caractère. Il fallait alors intervenir et employer les ressources oratoires à l'apaisement des esprits. La multitude n'y résistait pas; elle éteignait ses querelles dans les séductions d'un discours. Mais ce succès avait un autre écueil. Grâce aux libertés de l'interprétation, l'enthousiasme dépassait parfois les bornes permises. La foule oubliait volontiers le respect qui s'attache au commandement et abusait de son favori jusqu'à se le transmettre à la ronde à la force du poignet. C'était un triomphe renouvelé des rois chevelus : peut-être ces robustes ouvriers puisaient-ils leur excuse dans ce souvenir.

Ces réceptions, ces visites en corps d'état, ces dis-

cours, ces exercices de voltige, formaient autant de chapitres de l'organisation du travail. Organiser le travail, c'était le cri du vieux palais des Médicis. Les huissiers avaient appris à le répéter ; on y employait jusqu'aux garçons de salle. A table ou sous les lilas en fleurs, c'est du travail qu'il était question ; on y songeait dans ces salons pleins d'un luxe royal, dans ce jardin où s'étaient épuisés le génie et le goût du référendaire. Plus d'une fois, dans cette poursuite acharnée, il y eut des moments de doute, des heures de découragement. Ce travail, si patiemment organisé, semblait disparaître sous la main qui venait de lui imposer des règles. L'organisation était toujours debout, savante, irréprochable ; mais le travail n'existait plus. On avait le temple sans le dieu. C'était à jeter un homme dans les abîmes du désespoir. Ni les soupers fins ni les fleurs du parterre ne pouvaient effacer de l'âme un si cruel désappointement.

En ces jours sombres, l'hôte du Luxembourg n'éprouvait de soulagement qu'auprès de ses amis. Il ressentait le besoin de s'épancher et de leur faire des confidences, suivies de tous les honneurs de l'insertion. Il trompait ainsi ses ennuis et jetait des défis terribles au fantôme du travail. Les délégués des ouvriers, dignes cœurs, jouaient leur partie dans

cette exhibition avec un dévouement et une bonté rares. Ils connaissaient son livre, par conséquent son discours, et néanmoins ils avaient, à point nommé, des applaudissements pour les mêmes images et des larmes pour les mêmes effusions. Le programme ne variait guère non plus. Il s'agissait de prendre place sur les banquettes des anciens pairs, et d'écouter une harangue peu nouvelle, sur un air fort connu. Tous s'y prêtaient, tant il est vrai que la patience est l'une des vertus du peuple. Les rôles ainsi distribués, l'orateur montait en chaire, et commençait :

« Mes amis, mes frères,

» Je n'aurais pas dû me présenter devant vous aujourd'hui. Ma nuit a été mauvaise, et je ne suis pas bien certain que mes forces me servent jusqu'au bout. (Parlez! parlez!)

» Outre que j'ai les nerfs mal disposés, j'ajoute que j'ai du noir à l'âme. Malgré les recherches que j'ai pu faire, impossible de mettre la main sur le travail. Si je ne savais pas à quel point c'est le lot du peuple, je m'imaginerais que le travail conspire, qu'il est vendu à la réaction. J'écarte cette hypothèse. (C'est divin!)

» J'arrive maintenant à un sujet bien neuf et bien intéressant, je veux parler des écarts de la concurrence...

UNE VOIX. Bon! nous voici au livre.

» Sans doute; et je ne saurais trop vous recommander d'y avoir recours. Je reviens donc sur cette concurrence, sujet toujours neuf. La concurrence, c'est la misère, je ne sors pas de là. (Oui! oui!) Merci de cette interruption : elle me prouve que nous sommes faits pour nous comprendre. (Certainement! Bravo!) Un monde livré à la concurrence est une de ces monstruosités dans lesquelles je me refuse à voir la main du Créateur. (Bien trouvé!) Si vous voulez que j'insiste, j'ai encore deux colonnes là-dessus. (Non! non!)

» Je passe à un autre argument. On m'a dit qu'en proscrivant la concurrence, je proscris la liberté. Singulier reproche! Mais loin d'être la liberté, la concurrence est le pire des esclavages...

UNE VOIX. Encore le livre!

» Oui, encore le livre; et en soutenant que la concurrence est un esclavage, le livre est dans le vrai et j'y suis aussi. (Parfait! Parfait!) Je ne sais point de nègres qui ne soient plus libres que les peuples chez lesquels la concurrence est en vigueur.

(Bravo !) Cette opinion peut blesser quelques préjugés ; mais j'offre ma tête... (Nous aussi ! Nous aussi !)

UNE VOIX. Vous paraissez enroué ; voudriez-vous un peu de réglisse ?

» Non, mon ami, non ; j'avais en effet quelques chats dans la voix ; mais votre bienveillance les a fait disparaître. (Comme c'est joli ! Comme c'est Némorin !)

» Je continue. J'ai parlé de la concurrence (Connu !) ; j'ai parlé de l'esclavage (Connu ! connu !) · il me reste à parler de l'égalité. (Connu ! connu ! connu !)

UNE VOIX. Toujours le livre !

» Et pourquoi pas ? Quand on s'approvisionne, il faut aller aux bons coins. J'en suis donc sur l'égalité. Ici, mes amis, je dois vous dire que peut-être en ai-je parlé prématurément. (Mais non ! mais non !) Tout le monde m'a querellé sur ce chapitre, les bourgeois, les ouvriers eux-mêmes. Il en est dans le nombre qui, sous le prétexte qu'ils sont habiles et laborieux, élèvent la prétention d'être payés en raison de leur travail, et se refusent à être traités sur le même pied que les maladroits et les fainéants. (En voilà une de sévère !) Mes amis, je respecte ce

préjugé; mais c'est là une de ces occasions dont on abuse pour me faire avaler des poires d'angoisses! (Pauvre cher petit homme!) Allez, tout n'est pas roses dans le métier, et j'en passe quelquefois de cruelles. N'importe! vous me connaissez; vous savez si je suis fidèle à mes convictions; je mourrai, s'il le faut, pour elles. (Nous mourrons aussi! nous mourrons aussi! Attendrissement général; il y a des larmes dans les yeux.)

» Eh bien! nous mourrons tous; mais ce jour-là, mes amis, mes frères, le règne de l'égalité sera proche! Tout homme consommera selon ses besoins et produira selon ses aptitudes. On livrera le goinfre à ses excès, et le paresseux à ses remords; ils seront suffisamment punis. Et nous, gens de conscience, nous travaillerons plus vivement que jamais, afin de de les faire rougir. (C'est cela! c'est cela! Il a toujours le mot heureux!)

» Maintenant j'arrive à ce qui termine invariablement mes discours. Tâchons de faire un peu d'émotion; au besoin versons quelques larmes. Mes frères, mes amis, je ne puis pas vous embrasser tous, ce serait trop long et légèrement fastidieux; mais voici un des vôtres à mes côtés. Je vais, à votre intention à tous, lui conférer l'accolade frater-

nelle. Je désire qu'elle vous parvienne, et ne se trompe pas de destination. » (Tableau! L'accolade est conférée au milieu d'acclamations universelles.)

LES GROUPES EN SORTANT. Dieu! que c'était bien! Dieu! que c'était bien!

C'est par de semblables diversions, souvent reproduites, que l'hôte du Luxembourg cherchait à chasser les fantômes dont il était poursuivi. Il avait beau voir les choses à travers le prisme des illusions, il ne pouvait se dissimuler que les faits ne répondaient pas à ses espérances. Il lui restait la ressource de mettre ses échecs sur le compte du gouvernement déchu, et il n'y manquait pas. Il ajoutait qu'on lui avait donné la tâche sans lui fournir les outils, et que l'argent était le nerf du travail aussi bien que celui de la guerre. De là cette conséquence qu'il ne pouvait en aucune manière être responsable d'une expérience accomplie sous d'aussi imparfaites conditions. Soit; mais pourquoi s'engager alors dans une aventure si redoutable sans avoir en main les moyens d'y réussir?

Cependant il n'échappait pas, autant qu'il affectait de le dire, aux atteintes du remords et au cri de la conscience. Dans les salles de ce vaste Luxembourg, il voyait parfois voltiger devant lui des om-

bres vêtues de linceuls. Quand il pressait le pas, elles s'enfuyaient en ricanant. C'étaient autant d'industries en souffrance, d'ateliers déserts, de manufactures inactives. Souvent, la nuit, un spectre s'assit à côté de son chevet ; c'était celui du travail.

— Que ne me laissais-tu tranquille? répétait-il obstinément à l'organisateur.

Une nuit cette vision prit un caractère pénible et alarmant. Il lui semblait qu'un poids énorme accablait sa poitrine et ne laissait plus de jeu à sa respiration. Réveillé en sursaut, il y porta la main :

C'était son livre.



CHAPITRE XI.



L'Atelier national.

Étant donné le problème suivant : « Réaliser le » moins de besogne possible avec le plus de bras » possible, »

Et en supposant qu'il s'agisse de trouver l'institution, née ou à naître, qui remplirait le plus complétement ce but,

L'inconnue à dégager serait nécessairement :

L'ATELIER NATIONAL.

Jamais peut-être un fait de ce genre ne s'était présenté, et surtout avec de telles proportions. Avant nous, on ne s'était point avisé de confondre l'au-

mône avec le travail, le travail avec l'aumône. Personne n'aurait songé à couvrir l'aumône des apparences d'un travail sans efficacité. Vis-à-vis de quelques misères individuelles, cette façon de cacher la main qui donne peut laisser quelque illusion à celui qui reçoit; mais des secours que le trésor public accorde à une armée entière, à cent mille hommes enrégimentés, ne sont pas de nature à laisser planer le moindre doute sur l'opinion que l'on doit s'en former. Ce n'est autre chose que le paupérisme anglais à l'état rudimentaire, et comme notre révolution avait dit : Droit au travail, pour n'avoir pas à dire : Droit au secours, le secours a changé de nom sans changer de caractère, et n'est devenu un travail qu'aux yeux de ceux qui consentent à se payer de mots.

Plus d'une fois j'avais entendu parler de ces ateliers nationaux sur lesquels Oscar débitait de singulières histoires. A l'entendre, l'une de ces brigades renfermait la fleur de la société de Paris, cinq sculpteurs, douze peintres, dont trois grands prix de Rome, puis une multitude d'écrivains en disponibilité. L'ouragan de février avait surpris ces douces colombes de l'art dans un moment de désarroi, et à cette heure fatale où la patience des fournisseurs est

arrivée au dernier degré. La décadence du crédit public n'avait guère relevé le leur, et faute de pouvoir trouver une côtelette sur les estompes de l'avenir, il avait fallu recevoir la brouette et la pelle d'honneur des mains augustes de la patrie. Du reste, à entendre Oscar, l'industrie des terrassements s'était fort ennoblie au service de l'état. Elle n'engendrait ni callosités ni courbatures. Un sculpteur de ses amis, artiste plein de conscience, avait fixé sa tâche à vingt-cinq cailloux par jour. Le lundi il les transportait de droite à gauche, le mardi de gauche à droite, en les ménageant comme un trésor. Déjà, dans ce manége alternatif, les vingt-cinq cailloux lui avaient rapporté soixante-quinze francs, trois francs par caillou. Avec du temps et du soin, il espérait les élever au chiffre d'un napoléon la pièce. Que l'institution se prolongeât, et ils vaudraient leur pesant d'or. Telle était l'une des historiettes que débitait Oscar, et qui perdent un peu de leur prix à ne point passer par sa bouche.

J'étais bien aise de m'assurer si ce récit ne péchait pas par l'abus de la couleur. Au moins portait-il sur une exception ; je le supposais. Par un beau jour et après avoir frappé vainement, une fois encore, à la porte du ministre, je me dirigeai, en com-

pagnie du peintre, vers le siége des ateliers nationaux. L'administration occupait le parc et les pavillons de Monceaux. Dans le manége s'opéraient les embrigadements ; un certificat des maires suffisait pour en assurer l'effet. Une fois inscrit, chaque ouvrier recevait quarante sous pour une journée active, vingt sous pour une journée sans emploi, et cela de manière à ce qu'il touchât toujours, occupé ou non, huit francs par semaine. C'était un minimum qui semblait atteindre ce double but de pourvoir aux besoins stricts d'une famille et d'éclaircir, au premier réveil de l'industrie, les cadres du paupérisme officiel.

J'ai dit que l'administration des ateliers occupait les pavillons et le parc. C'était un fait de plus à l'appui d'une remarque générale. Entre les républicains et les anciens châteaux, il y avait attraction, et sans doute mutuelle convenance. Tout château libre voyait arriver un républicain qui le trouvait à son gré et s'y installait sans contradiction. Le même phénomène se reproduisait sur divers points, dans Paris et aux environs, avec une coïncidence telle qu'il était difficile de ne pas y reconnaître de mystérieuses affinités. Par l'effet du séjour, ce sentiment se révélait et se caractérisait mieux encore.

Nos républicains parcouraient les pelouses des parcs avec une entière liberté d'esprit et un naturel qui tenait du gentilhomme. Les grandes futaies ne leur en imposaient pas ; ils marchaient, sans s'émouvoir, entre deux rangs de statues. Quant aux ameublements intérieurs, on eût dit qu'ils avaient été disposés à leur usage, tant ils en jouissaient avec aisance et en propriétaires blasés. Évidemment, il y avait dans tout cela une secrète vocation, et un goût qui, longtemps étouffé, ne demandait qu'une occasion pour se produire.

Au moment où nous arrivâmes à l'entrée du parc, des ouvriers en assiégeaient les portes. L'aspect des groupes était tumultueux, et quelques élèves des écoles essayaient en vain de les dissiper ou de les réduire. Les mutins demandaient à voir le directeur ; ils voulaient l'interroger sur la marche du gouvernement, et sur un arrêté disciplinaire qui les concernait. Peut-être eussent-ils fait bon marché du premier grief si on leur eût donné satisfaction sur l'autre. Mais l'arrêté devait être maintenu, et dès lors ils se répandaient en reproches vis-à-vis de l'autorité. Des orateurs haranguaient les groupes, pendant que çà et là des propos s'échangeaient :

— Eh bien ! Comtois, disait un ouvrier vif et

futé, te voilà payé, mon garçon. On t'en a donné pour ton argent. Aussi tu es toujours pressé. Tu as peur que le sol ne t'échappe. Quelle diable d'idée as-tu eue de te rallier au gouvernement?

— Que veux-tu, Percheron? répliquait une sorte de colosse, il faut bien être avec quelqu'un.

— Sans doute, Comtois; mais on ne se jette pas à la tête des gens! On y met de la dignité! On fait ses conditions! Faut pas être dupe, mon fils.

— J'en conviens, Percheron.

— En février, sais-tu au vrai quelle était la position? Le sais-tu ?

— Ma fine, non!

— A deux de jeu, Comtois, ni plus ni moins. Ceux du provisoire et nous du peuple; ça se balançait. Alors ils nous ont fait des propositions.

— Vrai?

— C'est comme je te le dis; j'étais de l'affaire. Ils nous ont dit, à nous du peuple : Nous vous offrons ceci, ceci et ça; soyez avec nous. Les autres voulaient accepter tout de suite; mais moi j'ai répondu net : On ne m'aura pas à si bon marché; je demande quarante-huit heures pour réfléchir!

— Et puis?

— C'est tombé dans l'eau, Comtois. J'étais bien

décidé pourtant; j'avais réfléchi à mon affaire. Je devais aller leur dire : Vous me donnerez encore ceci, ceci et ça; autrement, bonsoir! Je démolis ceux du provisoire. Une fois, deux fois, ça vous va-t-il? Jasez alors!

— Ah! très-bien! Et de quoi a-t-il retourné?

— Je n'ai pu les rejoindre, Comtois! Absents par congé depuis ce moment. Et pourtant ils sont encore à l'Hôtel de ville. Il faut que quelqu'un nous ait vendus. Par exemple, des faciles comme toi.

— Ah! Percheron!

— Oui, Comtois, oui; il y en a des cent et des mille qui se laissent pincer pour un mot. Oui, je le répète avec douleur; si nous n'avons pas un meilleur gouvernement, c'est de ta faute. Quel gâte-métier tu me fais, va! A preuve, voyons, est-ce que tu bouges seulement? Voici une heure que nous nous épuisons à cette porte, as-tu seulement crié une seule fois : Le directeur!

— Le directeur!

— A la bonne heure! et encore c'est mou, ça n'a pas de corps, pas de nerf. Une carrure comme toi, ça devrait pousser des soupirs à faire crouler les murailles. Le directeur, comme au théâtre, voyons! Dis-moi ça un peu solidement : le directeur!

— Le directeur ! le directeur ! s'écria le colosse en donnant à ses poumons tout le jeu dont ils étaient susceptibles.

— C'est mieux, Comtois; mais tu te retiens encore, tu laisses du son en dedans. Voyons, en chorus : Une, deux, trois : le directeur !

— Le directeur !

— Bravo ! un vrai plain-chant ! Ah ça, mais il tarde bien à venir, ce directeur ! On voit assez que c'est une âme damnée de ces aristocrates du provisoire. Écoute, Comtois, et retiens bien ce que je vais te dire. Avant qu'il soit huit jours il sera question d'une danse peu autorisée par les lois. Tu es de la chose ; on a besoin de gens carrés. Tu enfonceras les portes ; mais cette fois c'est moi qui règle la casse, entends-tu ?

Au moment où le Percheron achevait ces mots, le désordre était arrivé à son comble. Les sommations faites au directeur avaient pris un caractère de plus en plus véhément. Il était accoutumé à ces scènes ; il ne s'en troubla point, et continua sa promenade dans le parc, le long d'un bassin où voguaient deux beaux cygnes. Pour l'arracher à ce loisir champêtre, il fallut que le péril devînt plus pressant. Poussé par ses amis, le Comtois avait

consenti à faire l'essai de ses forces contre les clôtures, et au premier choc elles avaient cédé. Menacé d'un envahissement, le directeur se résigna à l'entrevue; il alla au-devant des ouvriers. Sa présence ramena un peu de calme dans les groupes; les violences cessèrent, le silence se rétablit :

— Qu'est-ce donc, citoyens? dit-il d'une voix forte et assurée, et que demandez-vous?

Ces mots furent le signal d'un nouvel orage. Il s'agissait d'exposer des griefs qui n'avaient rien de précis, et dont l'expression variait d'une bouche à l'autre. Vingt voix s'élevèrent, chacune avec un thème différent. A peine quelques vœux distincts se dégageaient-ils du sein de ces clameurs confuses :

— Le gouvernement nous trahit! — A bas le règlement! — On nous fait du tort sur la paye! — Le brigadier est un aristocrate! — Du travail! — Du travail! Nous voulons du travail!

Ce dernier cri paraissait dominant, et ce fut le seul auquel le directeur s'arrêta. Il se refusait au débat, et sur la politique et sur les personnalités; il entendait ne pas sortir du terrain de ses attributions :

— Du travail, mes amis? leur dit-il en dominant le tumulte; vous savez que nous vous en donnons autant qu'il dépend de nous. Est-ce votre jour?

— Du travail! du travail! s'écria la multitude désormais unanime.

Pour comprendre la valeur de cette réclamation, il faut savoir que le nombre des bras à employer excédait de beaucoup l'emploi qu'on en pouvait faire et les sommes dont on disposait. Soixante mille ouvriers étaient embrigadés; plus tard, ce chiffre devait arriver à cent vingt mille. C'était une armée, moins la discipline et l'esprit de corps. Or, sur ce nombre, quinze mille à peine pouvaient être employés. Force était donc d'établir le travail par relais, et d'y appeler les ouvriers à tour de rôle. De là des mécontentements et des jalousies. La journée occupée rendait deux fois autant que la journée oisive; l'une laissait l'illusion d'un salaire, l'autre était une aumône sans déguisement. Quoi de plus naturel dès lors que ce désir tumultueux d'obtenir la meilleure des deux positions, celle où il y avait à la fois plus d'honneur et plus de profit? De son côté, le directeur ne pouvait excéder les limites de ses allocations. Il résista donc de son mieux:

— Est-ce votre jour? répétait-il.

— Du travail! du travail! s'écriait la foule dans une exaltation toujours croissante.

Des clameurs aux sévices il n'y avait qu'un pas,

et en temps de révolution ce pas est vite franchi : aussi fallut-il transiger. Le directeur promit de l'ouvrage :

— Vous irez aux terrassements du Champ-de-Mars, dit-il.

— Merci ! on en sort ! répondit la foule.

— Alors vous passerez aux chantiers d'Asnières, reprit le directeur. On y fait du caillou.

— Plus souvent ! ça gâte la main ! s'écria la foule. Pas de caillou !

— Aimez-vous mieux la plaine de Saint-Maur ? ajouta le directeur. Vous y planterez des pommes de terre de printemps. La patrie vous en décrète la récolte.

— Un beau venez-y voir ! dit la foule avec dédain. Des infirmes !

Les esprits étaient mal disposés ; ils le sont toujours dans une masse nombreuse. Quelques mécontents y donnent le ton et suffisent pour entraîner les autres. Ne pouvant vaincre l'obstacle, le directeur l'éluda par un moyen dont il avait reconnu l'efficacité :

— Nommez des délégués, dit-il, je m'entendrai avec eux.

Et il se retira, laissant à la foule cette sorte d'ultimatum. Les ouvriers parurent s'en accommoder.

Rien ne leur plaît autant que l'exercice d'un droit, si humble qu'en soit la sphère. Élire et déléguer, ainsi se passait leur vie. L'oisiveté aiguisait ce goût; c'était une façon de charmer leurs loisirs. Ils choisirent donc des fondés de pouvoirs, qui furent admis dans le parc, tandis que la foule attendait au dehors l'issue de cette négociation. Malgré ses intrigues, le Percheron n'avait pu parvenir à l'honneur de représenter ses camarades; c'est le Comtois qui l'emportait sur lui :

— Bon ! se dit le vaincu avec un sentiment d'humeur; nous voilà encore vendus.

Cet intermède nous donna le temps d'étudier le caractère de la réunion, et d'en juger le personnel :

— Aurais-tu là, par hasard, quelques-uns de tes amis? demandai-je à Oscar.

— Je n'en découvre point, me dit-il. J'y vois seulement mon peuple, mon grand et beau peuple !

— En effet, repris-je, il n'y a guère que des blouses !

— La blouse n'y ferait rien, Jérôme ! C'est également l'apanage de l'artiste ! Et comme il la porte !!! Mais il y a un autre détail auquel nous nous reconnaissons plus particulièrement !

— Et lequel, Oscar?

—La barbe, mon cher. Ne sépare jamais un artiste de sa barbe ; c'est son titre, son passeport. Tu me montrerais cinq cents barbes, que je te dirais : Il n'y a pas un poil d'artiste là-dedans. Ça saute aux yeux, quand on est du métier.

—Vraiment !

—Oui, Jérôme ! il y a des signes certains : le reflet, l'empâtement, le glacis. L'artiste est un être à part dans la création. Exemple : ton serviteur ; en connais-tu deux de pareils au monde?

—Non, Oscar, non. Tu as ton cachet.

—Je m'en flatte, Paturot ; eh bien ! nous sommes tous comme ça. Le galbe *ad hoc*, et beaux dans les effets de lumière. Vois-moi plutôt.

—Ainsi, tu n'aperçois aucun de tes amis, Oscar?

—Aucun. Cette brigade n'est pas des nôtres. D'ailleurs, l'artiste va peu à l'état isolé. Il est de la nature du canard ; il marche par bandes. Mais faute d'artistes, mon cher, nous avons là mon noble peuple, mon glorieux peuple ! Au repos, il manque de relief ; mais quand il s'anime, comme il est beau ! L'as-tu vu rugir tout à l'heure?

En parlant ainsi, nous nous étions rapprochés d'un groupe où le Percheron pérorait avec chaleur Une vingtaine d'ouvriers l'entouraient, les uns pour

l'appuyer, les autres pour le combattre. Parmi ces derniers se faisait remarquer un homme dont les membres délicats juraient avec le métier pénible auquel il était condamné. C'est lui surtout qui tenait tête au Percheron :

— Il est comme ça le bijoutier, dit celui-ci ; c'est un genre qu'il se donne. Aristocrate fini !

— Et à raison de quoi, s'il te plaît?

— Parce que tu trouves que le métier que nous faisons n'est pas le plus beau des métiers. Au service de la patrie ! quoi de plus honorable, pourtant?

— Mais encore faudrait-il, mon camarade, que ce fût un service sérieux !

— Comment, pas sérieux ? le mot est joli ! Quoi, bijoutier, la patrie te remet, au lever de l'aurore, une pioche, une brouette et un râteau, puis elle te dit avec politesse : Voilà ! et tu ne trouves pas cela sérieux ! Mais, malheureux, sers-t'en donc de tes instruments, si tu en as le goût. Pioche, bêche, abîme-toi d'exercice : est-ce que la patrie y trouvera quelque chose à reprendre?

— Avec ces manivelles ! dit l'ouvrier en montrant des mains fluettes. Comment veux-tu que la pioche et moi nous nous entendions? Quand je me serai abruti les doigts à remuer de la terre, est-ce que je

pourrai manier plus tard l'ébauchoir et le poinçon?

— Je t'arrête, collègue! L'argument est vieux, mais il a du prix. Tu ne veux pas compromettre tes organes; tu veux te ménager pour le bijou; tu n'éprouves pas le besoin de t'abîmer à tout jamais. C'est bien, je comprends ce scrupule. Mais tu as tort d'accuser la patrie; elle n'exige pas ta détérioration, pas le moins du monde, entends-tu?

— Cependant.....

— La patrie te dit le matin, au lever du soleil: Voici des outils; mais elle n'impose rien pour la manière de s'en servir. Tu égratignes le sol ou tu le bouleverses, peu importe: elle n'est pas à cela près. Et tu voudrais qu'elle eût conçu l'infernale pensée de t'enlever au bijou! Allons donc! elle est bien trop bonne mère pour cela.

— Puisqu'elle nous paye, Percheron.

— Elle nous paye pour satisfaire son grand cœur, voilà tout. C'est son bonheur, sa joie, que de nous prodiguer ses trésors. Tu veux donc lui enlever ses satisfactions à la patrie? tu veux lui causer du chagrin? Être ingrat! Fils dénaturé!

— Qui te dit cela?

— Eh bien, laisse-la se prodiguer, vider ses poches; elle y tient, vois-tu? Dam! il faut bien faire

quelque chose pour ses petits ! Elle imite le pélican !!!

— Oui ; mais crois-tu, Percheron, que cela puisse durer ainsi? Toujours tirer du sac et n'y rien mettre, c'est grave.

— Qu'est-ce que ça te fait?

— Ça me fait, ça me fait, que je ne m'y habitue pas. L'idée m'en révolte. Ne pas donner en proportion de ce qu'on reçoit, ne pas faire un travail de conscience !

— Tu es bien bijoutier !

— Je suis ce que je suis ; c'est tout de même un tourment pour moi. Et quand je tends la main pour recevoir une paye que je n'ai pas gagnée, il m'en monte des rougeurs au front. Cet argent m'humilie, il me brûle les doigts.

— L'argent de la patrie ? Est-il bijoutier !

— Tu as beau te moquer, Percheron, c'est comme ça, et je te plains si tu ne sens pas comme moi. Quand l'ouvrier a fait du bon ouvrage, il est en paix avec lui-même : il touche un salaire avec orgueil ; il sent qu'il a accompli sa tâche, son devoir. Ce que le patron lui donne du produit de sa journée est moins que ce que lui-même en retirera. C'est l'ouvrier qui a le beau rôle ; c'est lui qui est le grand, le généreux. Il procure plus de profit qu'il

n'en retient : il crée quelque chose du moins ; il se rend utile ; mais ici qu'est-ce que nous faisons?

— Une œuvre d'hommes libres, bijoutier ! tu ne le vois donc pas?

— Une œuvre de fainéants, Percheron, ne mâchons pas les mots. Crois-le bien, et vous tous, les amis, croyez-le, nous sommes à une mauvaise école. Dieu veuille qu'elle ne gâte pas jusqu'aux meilleurs. On a fait pour nous ce que l'on devait. Nous manquions de pain, on nous en a donné. Le gouvernement est juste ; il aime les ouvriers ; il l'a prouvé. Mais il ne faut pas se faire illusion : le sacrifice ne peut pas durer longtemps ; nous affamerions le pays, nous épuiserions ses ressources.

— Bah ! c'est le riche qui finance, bijoutier.

— Le riche et le pauvre, Percheron, et le pauvre plus que le riche. Il entre plus d'argent dans le trésor par pièces de vingt sous que par napoléons. C'est le pauvre qui fait le nombre, et c'est le nombre qui produit les gros totaux. Par ainsi, sommes-nous dans une position juste? Notre salaire, tout le monde y concourt, et tout le monde a droit de savoir à quoi il passe. L'ouvrier de province qui fait un travail sérieux vous demandera s'il est équitable de lui faire payer un travail ridicule? Le laboureur

qui se tue au sillon trouvera singulier qu'on prélève sur sa sueur de quoi nourrir des gens qui n'ont une pioche que pour la forme! Tous sont en droit de dire au gouvernement : — Pourquoi disposez-vous de ce qui nous appartient en faveur de gens qui jouent au club et au bouchon, et passent leur journée à oublier ce qu'ils savent faire? N'est-ce pas indigne qu'il y ait deux qualités de Français et d'ouvriers : l'ouvrier et le Français de Paris, qui a le droit de prendre ses côtes au long et à qui la patrie doit la nourriture; l'ouvrier et le Français de province, qui a tout uniment le droit de s'abîmer de besogne pour nourrir et entretenir le Parisien? Vois-tu, Percheron, j'ai beau faire, je ne puis pas expulser cette idée-là.

— C'est que tu es par trop bijoutier, mon fils! Comment ne vois-tu pas qu'au jour d'aujourd'hui c'est le riche qui paye? Que diable! on n'a fait la révolution que pour cela. Pour lors, si c'est le riche, chacun son tour. La patrie ne peut pas faire d'injustice, mon garçon. Dès le moment qu'elle nous accorde quelques faveurs, c'est que ses moyens le lui permettent.

— Pour le moment, bien; mais dans deux mois, trois mois, il faudra voir. Et si un jour le trésor se

trouve dans l'embarras, on pourra dire que c'est l'ouvrier de Paris qui est cause de cette calamité! Non, Percheron, il y a des moments où il me passe par la tête des idées terribles. Pour un rien, je délivrerais le pays d'une bouche de trop; je sens qu'il n'y a pas de place pour moi hors de mon travail, du travail que je connais. C'est ma vie, mon élément, mon bonheur! Encore si le bijou se relevait! Mais que veux-tu que l'on fasse du bijou à présent? Il y en a trente ici comme moi! Des tapissiers, des ébénistes, des bronziers, des peintres d'émaux; autant d'industries sur le pavé!

— Allons! ne voilà-t-il pas que tu tournes à l'émotion? Bijoutier, que tu m'affliges!

— Et dire qu'il y en a parmi nous qui viennent ici en sournois, en faussaires, escamoter le pain du pauvre, qui mangent à deux râteliers, qui n'acceptent pas du travail sitôt qu'ils le peuvent, sitôt qu'on leur en propose, qui se servent de cette aumône pour rançonner le patron et l'empêcher de rouvrir ses ateliers! Tiens, alors, Percheron, je m'aperçois que nous vivons au milieu de gens qui manquent de bon sens et de justice, et je rougis plus vivement encore de me trouver parmi eux. Sans

compter qu'il s'y est glissé des hommes dont la compagnie n'a rien de flatteur.

— Où as-tu vu une société sans mélange, bijoutier? Faut pas se montrer délicat.

— Quel beau jour, Percheron, que celui où je retrouverai mon établi, mes outils, mes lingots, mes moules et tout ce qui s'ensuit? C'est là mon rêve, vois-tu?

— Pauvre garçon! tu aimes mieux servir un particulier que ta patrie! Les goûts sont libres. Fais-toi exploiter, mon fils. L'exploitation de l'homme par l'homme, le tour est connu. Et tu en es là! Dieu du ciel, comme on s'abrutit quand on travaille dans le bijou!

Le Percheron venait de prononcer sa sentence, lorsqu'un bruit qui se fit vers la porte signala le retour des délégués. L'arrangement était conclu, le pacte signé. On obtenait du travail, c'est-à-dire une journée de quarante sous. Quant à la tâche, elle était des plus douces; il s'agissait d'une promenade aux environs. Un pépiniériste de Ville-d'Avray devait livrer des arbres destinés à repeupler les boulevards. La brigade avait pour mission d'aller les prendre et les replanter; besogne de bijoutier, comme on voit! Cependant l'idée eut du succès; le mouve-

ment plaît toujours aux masses. A peine y eut-il, çà et là, quelques mécontents, et dans le nombre le Percheron.

— Tu nous vendras donc toujours, Comtois? dit-il à son camarade avec un accent de reproche.

— Fallait en finir, répliqua philosophiquement celui-ci.

Comme tous les hommes que la nature a doués d'une force de taureau, le Comtois était l'être le plus tolérant et le plus inoffensif du monde. On pouvait le plaisanter, l'attaquer même; il n'y opposait qu'une puissance d'inertie. C'était fort heureux; car ses poings, mis en mouvement, ne frappaient pas, ils assommaient. Le Percheron brillait moins de ce côté; mais il avait le cerveau le plus exalté et la plus mauvaise langue de la brigade. Ils représentaient l'un la force et la bonté du peuple, l'autre sa turbulence et sa causticité. Celui-ci formait le parti du mouvement; celui-là de la résistance. On écoutait le Percheron avec le plus de plaisir; on avait plus de confiance dans le Comtois.

La brigade s'ébranla sous la conduite d'un élève des écoles. Le ciel était nuageux sans être très-menaçant:

— Si nous les suivions? dis-je à Oscar

— Je le veux bien, répliqua-t-il ; c'est un spectacle qui me va. Il est si curieux à étudier, ce grand et beau peuple !

Nous pouvions nous mêler à la bande sans y causer d'étonnement. On nous prenait pour des employés de l'administration, et tout au moins pour des chefs de service. Le trajet fut rapide et animé par des chants joyeux. Aucun ordre ne régnait dans la marche ; aucune consigne n'était suivie. C'était un corps de partisans, et non une troupe réglée. Nous traversâmes le bois de Boulogne dans toute sa longueur, et par les hauteurs de Saint-Cloud nous arrivâmes à Ville-d'Avray. Le site était triste, le château aussi : on eût dit qu'il portait le deuil de ses derniers hôtes. A travers les arbres dépouillés, l'œil n'apercevait que l'abandon et la solitude. Une brume épaisse, répandue dans l'air, ajoutait à ce tableau un accessoire qui ne contribuait pas à l'égayer.

La brigade arriva à la porte de la pépinière, où les arbustes étaient déjà disposés : à la vue de tant d'hommes, le maître du lieu ne put se défendre d'un mouvement de surprise :

— Pourquoi tout ce monde ? demanda-t-il.

— Pour vos arbres ! répondit le chef de brigade. La patrie nous charge de les emporter.

— Mais j'avais traité pour le port! Deux charrettes! c'était l'affaire de quinze francs.

— Nous en procurerons le bénéfice à la patrie, citoyen. Voici des gaillards qui valent bien vos chevaux.

— Mais les emballages?

— Belle histoire! On les ouvrira. Ici, les enfants, et à l'œuvre!

Les ouvriers accoururent : en quelques minutes les toiles furent dépecées et les arbustes mis à nu. Le pépiniériste paraissait consterné; il haussait les épaules et levait les yeux au ciel. Il semblait plaindre, dans le fond de son âme, ses rejetons de tomber en de telles mains. Involontairement il se souvenait des soins qu'il leur avait prodigués et des égards qu'il avait eus pour eux. Dans sa douleur éclatait un sentiment paternel qui eût touché des cœurs moins farouches. Il allait d'un ouvrier à l'autre pour raffermir et pétrir les mottes qui adhéraient aux racines et les préservaient de tout affront. Enfin, quand la brigade, chargée de ce précieux fardeau, se remit en marche pour descendre la côte, il la suivit longtemps de l'œil, et au moment de rentrer dans son clos.

— Mes pauvres acacias! dit-il.

Cependant nous avancions avec rapidité ; une pluie fine commençait à détremper le sol et conseillait de hâter le retour vers Paris. Devant Sèvres, elle redoubla : on résolut d'y faire une halte et d'y déjeuner. Les arbustes furent déposés sur la voie publique, et les cabarets se garnirent d'amateurs. Mille cris s'élevaient à la fois ; la question du menu soulevait quelques difficultés. Chacun voulait faire prévaloir ses combinaisons et ses goûts. Les marchands ne savaient à qui entendre. Une clientèle si nombreuse les rassurait médiocrement : peut-être doutaient-ils en outre de sa solvabilité. Enfin on s'entendit ; l'omelette et le porc frais prévalurent. Pour les arroser, on eut un petit vin récolté sur les coteaux environnants. C'en fut assez pour mettre les estomacs en liesse et les cœurs en joie.

Oscar et moi nous étions entrés dans l'établissement le plus distingué du bourg ; l'exemple nous avait séduits. Nous eûmes une friture de goujons et des côtelettes, et je ne me souviens pas d'avoir fait un repas meilleur. L'appétit lui servait d'assaisonnement. Près de nous se trouvait une table entourée d'ouvriers, dont le Percheron était le sommet et le Comtois la base. Comme tribut de voisinage, nous leur fîmes passer quelques bouteilles de vin

cacheté. Là-dessus les esprits s'animèrent ; on nous porta des toasts pompeux, on nous offrit une candidature aux prochaines élections. Il y eut des discours prononcés, et l'on s'y plaignit, en termes amers, d'un régime qui négligeait les ouvriers. Comme conséquence naturelle, on se promit de le changer à l'occasion la plus prochaine. Chaque convive avait son programme en poche. Le Comtois, qui était un garçon de sens, comprit qu'il était temps d'intervenir :

— Ça ne peut pas se passer sans chanson ! dit-il. Le vin cacheté appelle la chanson !

— C'est juste ! s'écrièrent les convives.

— Eh bien, Percheron, mon fils, tu l'entends, reprit le colosse ! Tu vois que la société fait un appel à tes moyens. Allons, serin, en avant !

— Cette pluie m'a coupé la voix, répondit l'ouvrier du ton de l'artiste qui cherche à se faire valoir par la résistance.

— Bah ! dit le Comtois, n'est-ce que cela ? Eh bien, encore un coup de ce petit vin ! ça chasse le mauvais air.

Il lui en versa une énorme rasade que le Percheron but très-consciencieusement :

— Maintenant, mon fils, plus d'excuse, ajouta

l'athlète; on connaît la valeur de ton instrument. Ainsi, pars du poumon gauche.

— Flatteur! Et que veux-tu que je chante, Comtois?

— Ce que tu voudras, mon garçon *Les Girondins de l'atelier national*, par exemple; tu y files le son avec succès.

— C'est léger et peu sévère, Comtois.

— Tant mieux, mon fils; en temps de misère, faut endormir le mal.

— Tu le veux? eh bien, voici!

Il essaya son instrument et commença :

AIR *des Girondins*.

Autour de vingt canons à douze,
France, tu ranges tes enfants.
Allons, allons, qu'on en découse!
D'un gigot aussi tu te fends.
Nourris par la patrie,
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie!
C'est le so....ort le plus beau.....au,
Le plus digne d'envi....ie!

— Bravo, Percheron! bien touché, mon fils! dit le Comtois avec un épanouissement visible.

— Maintenant à vous, les amis! ajouta le chanteur. Un chorus, et soutenu!

Tous les ouvriers reprirent ensemble le refrain :

Nourris par la patrie,
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie,
C'est le so....ort le plus beau.....au,
Le plus digne d'envie !

— Le fait est que la romance a du cachet ! juste comme ce vin, dit le colosse en vidant son verre.

L'assemblée partagea cet avis, et le Percheron fut comblé à la ronde. On le pressa de nouveau, et cette fois il se défendit moins.

— *La Marseillaise du travail ! la Marseillaise du travail !* criait-on de tous côtés.

— Chut ! les amis, chut ! Pas de ça ; la charge est trop forte.

— Bah ! en petit comité, histoire de rire.

— Allons, soit, puisque la majorité le veut ; respect aux majorités.

Et il chanta :

Air *de la Marseillaise.*

Allons, enfants de la brouette,
Le jour de pioche est arrivé !
Au premier chant de l'alouette,
Combien de gens sur le pavé !
Entendez-vous hors des barrières

Chanter le môme et le voyou ?
Ils font à l'envi du caillou,
Afin de combler les ornières.
Aux pioches, citoyens ! trimez par bataillons !
Piochons (*bis*), c'est le moyen d'avoir des picaillons !

— Chorus, les enfants de la lyre !

Piochons, piochons,
C'est le moyen d'avoir des picaillons !

— Voilà, dit le Percheron en un artiste qui a rempli sa tâche.

— Second couplet ! second couplet ! s'écrièrent les convives.

— Impossible, mes fils ; l'organe s'y refuse ! Il y a une note dont je n'accouche plus. Absente par congé !

— C'est égal ! on n'est pas à cela près, dirent les voix.

— Eh bien ! mes fils, puisque vous l'exigez, on passera à la dernière strophe. Attention, c'est le bouquet !

— A la bonne heure ! s'écria l'assemblée ; et avec accompagnement de drapeau ! Comme aux Français, Percheron, comme aux Français !

— Tudieu, quels délicats ! Vous aimez les mor-

ceaux de choix, à ce qu'il paraît, mes fils. Allons, c'est bien, on va vous en servir.

Il ajusta en même temps deux serviettes dont il se fit un drapeau, et s'enveloppa d'une manière pittoresque, puis roulant ses yeux dans les orbites, il se jeta à genoux et prit les airs d'une pythonisse qui a longtemps posé devant son miroir.

— Couplet final, dit-il.

Et il reprit :

Amour sacré de la cantine,
Soutiens-nous au jeu du bouchon ;
Fais que tous nos *uts* de poitrine
Chantent la mère Godichon.
Si le travail est une attrape,
Si le cagne est sur le pavois,
Mes amis, unissons nos voix
Pour le triomphe de la gouape.
Aux pioches, citoyens ! trimez par bataillons !
Piochons (*bis*), c'est le moyen d'avoir des picaillons !

— Chorus des chorus, fils d'Apollon !

Piochons ! piochons !
C'est le moyen d'avoir des picaillons !

— En route, maintenant; voici le brigadier qui se hérisse. Respect aux supérieurs !

La séance fut levée, et la bande joyeuse reprit le

chemin de Paris. Chacun avait de nouveau chargé son épaule d'un des précieux arbustes destinés au reboisement des boulevards. Ces végétaux n'étaient pas, il faut le dire, traités avec tous les égards que leur faiblesse méritait. L'exercice qu'on leur faisait subir devait accroître le regret qu'ils éprouvaient d'avoir quitté la terre natale. De Ville-d'Avray à Sèvres, leur condition avait été tolérable; mais de Sèvres à Paris, elle empira cruellement. Les vapeurs du vin poussaient les ouvriers à des jeux folâtres qui nuisaient à l'économie de leur fardeau. Ceux-ci changeaient leurs arbustes en espadons et les employaient à des assauts abusifs; ceux-là, les convertissant en mousquets, en usaient pour un maniement d'armes, peu compatible avec leur destination. Toutes ces aménités concouraient au même résultat, celui de dépouiller ces végétaux de leur dernière défense, et de les frapper dans les sources même de la vie.

Une plaisanterie les acheva : ce fut le Percheron qui en eut l'initiative. Se trouvant près de son ami le colosse, il se déchargea sur lui du poids qu'il portait :

— Tiens, Comtois, lui dit-il; tu manques de lest, en voilà.

Le robuste ouvrier prit la chose gaiement et continua sa route avec un arbuste de plus. L'exemple eut des imitateurs, et bientôt douze ou quinze membres de la bande joyeuse dirent à leur tour :

— Tiens, Comtois.

L'athlète disparut bientôt sous cette masse dont on le chargeait. C'était plus gênant que lourd, et il marchait comme s'il avait eu les épaules libres. Seulement, dans ce frottement continu, les racines achevaient de se dégarnir et subissaient des entailles irréparables. Quand on arriva devant la barrière, ce n'étaient plus des baliveaux, c'étaient des fascines.

Telle fut cette journée mémorable où nous pûmes, Oscar et moi, juger ce qu'était un atelier national et quels services il rendait. Le compte en était facile. Deux cent cinquante hommes avaient effectué le transport de deux cent cinquante arbustes. A raison de quarante sous par journée d'hommes et de trois francs par pied d'arbuste, c'était cinq cents francs d'une part et sept cent cinquante de l'autre. En tout, douze cent cinquante francs d'anéantis. Aucun des végétaux ne survécut aux suites du déjeuner, et encore fallut-il les mettre en terre, comme il faudra plus tard les en extirper. Double besogne,

doubles frais. Tel était l'atelier national; tels étaient les profits de l'institution.

Certes, rien n'est plus respectable que les misères du peuple, et c'est pour l'état une obligation impérieuse que de les secourir. En pareil cas, il convient d'agir sur-le-champ, sans mesurer l'étendue des sacrifices. Mais si le but est précis et n'admet pas d'hésitation, il n'en est pas de même du choix des moyens. Avant que d'en venir là, il importe de calculer tout, l'effet des plans et la portée des actes, d'assurer son terrain et de ne rien livrer au hasard. C'est un jeu terrible que de troubler, sur la foi d'un rêve, l'économie entière du travail, son mouvement naturel, son empire sur la multitude. C'est une grave responsabilité que de bouleverser les existences, d'ébranler les habitudes, d'inquiéter les sentiments, en vue de combinaisons qui ne renferment ni des éléments d'ordre ni des conditions de durée. L'atelier national était un de ces caprices d'enfant, mis en œuvre par d'autres enfants. Rien de grave, rien de digne d'un grand peuple. Les embarras dont on se délivrait ainsi étaient des embarras que l'on s'était créés à plaisir, de ses propres mains. Quelques mesures simples, prises au début, auraient suffi pour les écarter. Ces mesures auraient exclu, il est vrai,

l'appareil théâtral, les mots pompeux, les proclamations sonores, les émotions de chantiers; mais elles auraient soulagé d'une manière plus équitable et à moins de frais pour le trésor les misères les plus réelles, les plus urgentes. Au lieu de grouper avec affectation les ouvriers déclassés, on en eût maintenu la dissémination, afin de ne pas corrompre les âmes par le spectacle d'une tâche dérisoire, afin d'y laisser vivre, comme un salutaire préservatif, le sentiment d'une situation fausse et le désir d'y échapper par la reprise d'un travail sérieux.

Ce fut le sentiment que j'emportai de cette journée. En étudiant les dispositions de nos compagnons de route, j'y découvris un mécontentement d'eux-mêmes, qui éclatait sous diverses formes et de mille façons. Chez les uns c'était du bruit, chez les autres les diversions du cabaret. Ceux-ci se répandaient en plaisanteries amères, ceux-là en sorties contre le gouvernement. Un secret malaise les dominait tous; ils se sentaient hors de la sphère des saines émotions, mal entourés, mal dirigés. Aussi leurs exigences n'avaient-elles pas de limites; leur besogne était sans valeur, et ils se plaignaient pourtant du salaire:

— Tiens, Comtois, disait le Percheron en rentrant à Monceaux, c'est la dernière que je te passe.

— De quoi ? répliqua le colosse, que ces mercuriales ébranlaient peu.

— Nous faire mouiller comme des rats, et pour quarante fichus sous ! Où avais-tu la tête quand tu as conclu ce beau marché ?

— Fallait bien faire quelque chose, répliqua le délégué avec sa philosophie inaltérable.

— Décidément, Comtois, je vous pénètre, dit le Percheron. Il y a là-dessous une œuvre ténébreuse, quelque pot de vin. Comtois, sois franc avec ton ami ; j'aime mieux ça ! Avoue que tu nous vends.



CHAPITRE XII.



Les clubs au vinaigre et au camphre.

Entre l'empirisme et l'atelier national, c'est-à-dire entre le désordre dans les idées et le désordre dans les actes, le gouvernement avait deux graves embarras; il en rencontrait un plus grave encore dans les clubs, qui chaque soir le traitaient de haut et parlaient d'aller lui couper les oreilles.

Le lendemain de la révolution, le pouvoir était à terre; quelques hommes de cœur en prirent le fardeau. Des périls réels donnaient à cet acte le caractère d'un dévouement, et ce serait se montrer ingrats que de méconnaître le service qu'ils rendirent. Un peuple en armes ne se calme pas d'abord; ses vœux

ressemblent beaucoup à des violences. Il n'est pas dans la foule un sentiment d'énergie ou d'orgueil qui ne dégénère alors en prétentions à l'empire. Tout homme qui réunit vingt baïonnettes ou vingt sabres à ses côtés, peut traiter avec le gouvernement établi, lui dicter des conditions et réclamer sa part de souveraineté. Au besoin, il lui ordonne de se dissoudre. Des chefs qui se sont couronnés de leurs mains n'inspirent pas un respect bien profond. Ceux qui ont assisté à leur avénement sont toujours tentés de les renverser pour en proclamer d'autres, et de n'imposer à ce manége d'autre limite que celle de leur caprice et de leur vanité.

Aussi, sur les ruines du pouvoir déchu, vingt ou trente pouvoirs s'étaiént-ils élevés. Leur siége était dans les clubs ; pour organes ils avaient les célébrités de la prison. Les hommes que la révolution venait de rendre à la liberté réclamaient le prix de leur martyre. Ils paraissaient disposés à faire bon marché d'eux-mêmes ; mais ils se montraient exigeants pour leurs idées. A leurs yeux le triomphe du peuple était le leur ; ils l'avaient préparé dans les fers et sanctifié par la souffrance. Le peuple ne pouvait oublier ceux qui avaient défendu le principe républicain au prix de leur sang et de leur liberté. A leur front dé-

vasté avant l'âge, à cette expression sombre que l'emprisonnement laisse sur les traits, comment ne pas reconnaître les héros du moment, les vrais souverains de la circonstance? Le gouvernement apparent n'était que le produit d'un malentendu et d'une surprise. Où avait-il combattu? Qu'avait-il souffert? Le seul et véritable gouvernement reposait dans sept ou huit noms entourés de l'auréole et sacrés par la persécution.

Dès les premiers jours, la position se dessina. D'un côté, les ambitions parvenues, de l'autre les ambitions à parvenir : à celles-là l'Hôtel de ville ; à celles-ci les grands clubs, les clubs révolutionnaires. On traita dès lors de puissance à puissance ; on se mesura de l'œil. L'Hôtel de ville ne voyait pas sans ombrage ces foyers d'action, pleins de menaces contre lui ; les clubs ne songeaient pas sans s'indigner à cet assemblage incohérent d'individus et d'opinions, que le hasard et la bonhomie du peuple avaient investis de l'empire. Ici, c'était une secrète appréhension ; là, un frémissement visible. Le beau rôle appartenait plutôt à ces gouvernements libres qu'au gouvernement institué. Ils n'encouraient pas la responsabilité et partageaient le pouvoir. Aucune mesure grave qui ne fût jugée par eux et passée à un crible sévère. L'Hôtel de ville ne s'appartenait pas ; il vivait sous

la tutelle. Son désir secret était de rendre à Paris un aspect tranquille qui rassurât le crédit. L'intérêt des clubs était de maintenir l'agitation révolutionnaire, et d'arriver par la détresse au nivellement. Les clubs eurent raison; l'Hôtel de ville céda. L'Hôtel de ville voyait dans le retour des troupes de ligne deux effets heureux, une garantie d'ordre et une réparation. Les clubs craignaient que l'armée n'eût le goût d'une revanche; ils exigèrent que Paris demeurât sans garnison. Ce fut encore l'Hôtel de ville qui s'inclina : à peine poussa-t-il la révolte jusqu'à un défilé de théâtre. Toujours et partout se retrouvait cette mystérieuse domination, qui laissait la politique sans force et le pouvoir sans dignité.

C'était au nom du peuple que s'exerçait cette pression funeste. Oscar n'était pas le seul à se prévaloir du peuple et à se faire fort de son appui. Chaque club avait un peuple à ses ordres. Était-ce le même? ou comptait-on autant de peuples que de clubs? Si c'était le même, il se donnait de furieux démentis, car les clubs ne s'accordaient guère que sur un point, celui de perpétuelles contradictions. Si c'étaient divers peuples, restait à savoir où était le bon, où était le vrai. Quel qu'il fût, le peuple, au dire des clubs, avait chaque soir quelque chose à

demander à l'Hôtel de ville. C'était ceci, c'était cela : marché fixe, sans rien rabattre. Pour peu qu'il tardât à l'obtenir, il allait se mettre en marche sur le siége du gouvernement et l'enlever d'assaut. Point de délais surtout, point de mauvaises défaites. Le peuple ne s'en payerait plus, le peuple était las. Ce grand et noble peuple avait fait assez de révolutions stériles; il était résolu à veiller sur celle-ci, afin que rien n'en troublât la fécondité. Ainsi parlaient les clubs; Oscar n'eût pas mieux dit.

Toujours est-il que ce peuple, si universellement invoqué, n'avait pas les allures d'un maître accommodant. Que d'exigences! quel despotisme! Comme il parlait aux souverains qu'il s'était donnés! Comme il les rappelait aux conditions de leur origine! Vis-à-vis de commis, le ton n'eût été ni plus tranchant ni plus hautain. Vite, une armée à la frontière! c'est le désir du peuple. Un impôt forcé sur les riches, le peuple l'entend ainsi. Pourquoi des élections à court délai? le peuple n'en veut pas. Retardez-les, dit un club; rapprochez-les, dit un autre, tous deux au nom du peuple. Lequel croire? Puis venaient des opinions impératives sur les décrets rendus ou à rendre. Le peuple approuve, le peuple blâme, suivant les versions; il accepte l'ensemble, mais il pro-

teste sur les détails. Jamais on n'en a fini avec ce peuple; il est vétilleux comme un huissier, fendant comme un matamore, soupçonneux comme un Othello, et raisonneur comme un valet de comédie. Sans compter que sa grande joie est de mettre son chapeau perpétuellement de travers, d'aiguiser sa moustache en pointe et de briser quelques vitres en manière de passe-temps. Tel était le peuple au nom duquel les clubs dictaient leurs arrêts. Un mot explique tout; ils le faisaient à leur image.

Me voici sur les clubs; c'était la grande curiosité. Le lendemain de la révolution, il s'en créa un; au bout d'une semaine, on en comptait cent cinquante. Tout propriétaire qui avait une pièce vide fondait un club; il se ménageait ainsi une influence et s'assurait un loyer. Beaucoup d'établissements de ce genre naquirent de ce calcul; ils ne s'élevèrent à la politique qu'après avoir passé par la spéculation. Le club avait la vogue, et à Paris c'est beaucoup. On allait y chercher la comédie ou le mélodrame, suivant le quartier. On avait le club sombre et le club rieur, le club pittoresque et le club fastidieux. En somme, c'était fort médiocre; pas un talent, pas une idée; des énormités sans fin, de vrais débits de pauvretés. Tous les lieux communs qui, depuis un

demi-siècle, ont élu domicile dans les livres, s'étalaient de nouveau à ces tribunes sans y être relevés ni par le geste ni par l'expression. Ces génies enfouis, ces grands hommes ignorés, qui n'attendaient, pour se produire, qu'un théâtre digne d'eux, venaient échouer un à un et le plus misérablement du monde. Là où l'on espérait rencontrer du bon sens et de la simplicité, on ne trouvait que le sophisme et l'emphase. Point de naturel ni d'élans vrais; mais un mélange de trivialités et de boursoufflures peu digne d'un peuple athénien.

Mon ami, le baron vendéen, était l'un des habitués du club le plus orageux de Paris. Marthe avait beau gronder et l'entourer de consignes sévères, il s'y dérobait pour aller suivre, dans son foyer le plus actif, le mouvement historique dont il avait prévu les phases. C'était son point d'optique; il ne consentait pas à voir les choses autrement. La révolution actuelle était une contrefaçon de l'autre; on n'eût pas ébranlé chez lui cette conviction.

— Êtes-vous libre, monsieur Paturot? me dit-il un soir que j'allai le voir à l'issue de son repas.

— Tout à fait, baron, et à vos ordres.

— Vous aimez sans doute le spectacle?

— M'est-il permis de vous demander lequel?

— Un spectacle nouveau, ou plutôt renouvelé des anciens. J'ai là deux coupons.

— Et les acteurs, baron?

— Des doublures! Mais les chefs d'emploi sont morts il y a longtemps. Devinez-vous?

— Je le présume, baron; c'est un club.

— Vous l'avez nommé; mais pas un club ordinaire. On y joue au gouvernement.

— Comme aux Jacobins, lui dis-je avec un sourire.

— Comme aux Jacobins, monsieur Paturot! Vous avez beau me railler, nous y marchons! Venez-vous?

— Volontiers, baron; l'occasion est trop bonne pour que je ne la saisisse pas.

— Vous verrez des gens curieux!

— Croyez-vous? Est-ce curieux qu'il faut dire?

— Soit; ne les qualifions pas; plus tard, la Providence se chargera de ce soin.

Malgré les objections de Marthe, le baron se mit en état de sortir; il ne resta plus à celle-ci qu'à se réfugier dans une protestation silencieuse :

— On me le gâte, monsieur, on me le gâte, dit-elle en nous accompagnant jusque sur le palier.

Le club vers lequel nous nous dirigions n'était

pas fort éloigné ; en moins de dix minutes nous arrivions à la porte. Le baron avait eu raison de me parler d'un spectacle ; à voir la foule, on s'y fût trompé :

— Vos billets, messieurs ? disait un préposé à ceux qui se présentaient.

— Les voici, répondit mon compagnon.

Les personnes introduites prenaient deux directions ; on nous indiqua celle qu'il fallait suivre. Jusque-là rien de terrible, rien de révolutionnaire, si ce n'est un ou deux fusils qui brillaient aux issues. C'était la force armée du lieu et une mesure de police. Nous gravîmes l'escalier ; il nous conduisit vers un rang de loges où nous pûmes nous asseoir. Le club tenait ses séances dans une salle de théâtre, et les lieux avaient dû se prêter à leur nouvelle destination. Sur la scène s'élevait le bureau ; les membres du club occupaient l'orchestre et le parterre ; les loges étaient abandonnées au public. On y entrait moyennant une légère redevance. Le club payait sans doute ses chandelles avec ce revenu.

— Eh bien, les voyez-vous ? me dit le vieillard en s'asseyant. Les reconnaissez-vous ?

— Les reconnaître ? ce serait difficile, baron.

En effet, on ne distinguait, du point où nous

étions, qu'un millier de blouses ou d'habits s'agitant dans les profondeurs du parterre. Des cris confus s'en élevaient, et il me sembla voir reluire quelques armes. Le bureau seul, mieux éclairé, livrait aux regards des curieux les personnages qui le composaient. Sur-le-champ l'un d'eux me frappa ; il était impossible de ne pas reconnaître en lui le chef et l'âme de cette foule. Sa pose était habituellement fatiguée, son air maladif. On eût dit que la prison pesait encore sur lui comme une chappe, et ne fournissait à sa poitrine qu'un air insuffisant. Mais quand il s'animait, quand le débat l'entraînait, ses yeux prenaient un éclat sombre et sa parole pénétrait comme l'acier. C'était une sorte de transfiguration. La physionomie trahissait alors les secrets de cet esprit indomptable ; on voyait qu'il s'était proposé un but et qu'il n'en dévierait pas. Jusque dans le repos éclatait un travail intérieur, le jeu du volcan qui tend à briser son enveloppe. La contradiction surtout l'irritait ; il n'en souffrait pas dans l'enceinte où régnait son ascendant. Tant que l'orateur ne s'écartait pas du thème assigné, il daignait l'encourager par un assentiment muet ; mais une opposition s'élevait-elle, à l'instant son œil se chargeait d'éclairs et sa pose ressemblait à une menace.

Ce personnage était le président du club ; il figurait au premier rang, parmi les héros de la captivité et de la conspiration. Malheureux temps ! malheureux pays, que ceux où la politique crée de pareils titres de renommée ! La persécution enfante les martyrs, et le martyre a plus d'attraits qu'on le croit. Il s'y attache on ne sait quoi de flatteur qui répand dans l'âme une volupté malsaine. On s'enivre de persécution comme on s'enivre de gloire, et dans les fumées qui s'en exhalent, on a devant les yeux ce capitole lointain où l'on montera quelque jour. Dût-on rester à l'état d'opprimé, cette condition sourit encore. L'amour-propre y trouve de petits profits et d'amples dédommagements. On exerce une souveraineté sans bornes sur ces esprits exaltés, ces organisations inquiètes qui demandent un nom comme point de ralliement, comme cocarde, comme drapeau. Légions frémissantes et attentives au signal ! Autans impétueux, toujours prompts à se déchaîner ! N'y a-t-il pas pour le cœur un plaisir secret dans ce commandement terrible ? N'est-ce pas une vie bien pleine que celle où les émotions du combat succèdent aux émotions de la geôle ? Les régimes peuvent changer sans que de telles habitudes s'oublient. Ce que la nature n'avait fait qu'ébaucher, la

prison l'achève; les âmes, longtemps séquestrées du monde, ne s'y rattachent plus que par un sentiment de courroux. Monarchie ou République, elles conspirent; c'est désormais leur titre et leur honneur.

Ces réflexions m'assaillaient sans que je pusse m'en défendre. L'aspect de la salle, les clameurs qui s'y élevaient, les ondulations de la foule pressée à nos pieds, tout éveillait en moi des idées tristes et une impression semblable à celle qu'éprouve un voyageur à l'aspect d'horizons inconnus. Avec de tels éléments y avait il une société possible? Le bouffon et l'odieux s'y mêlaient de manière à partager l'esprit entre la colère et la pitié.

— Eh bien, me dit mon compagnon en reprenant son thème, les reconnaissez-vous, enfin?

Il y tenait.

— Qui donc, baron? répliquai-je?

— Mais nos anciens, monsieur Paturot! Voici Anacharsis Clootz, l'orateur du genre humain. N'avez-vous pas entendu qu'il demandait une croisade contre le Sardanapale du Nord? Il y a soixante ans qu'il parle ainsi. Et son voisin! impossible de s'y tromper; c'est le capucin Chabot. Voyez comme la tonsure paraît! Ne parle-t-il pas d'aller savonner le

pouvoir exécutif? C'est son expression favorite. Toujours les mêmes, ces vieux Jacobins!

Cependant un peu de silence venait de s'établir; un orateur occupait la tribune. Son texte était celui-ci : Le bourgeois a trop longtemps exploité le peuple; il est temps que le peuple exploite le bourgeois.

— Citoyens, disait-il, on nous trahit! La patrie est en danger; veillons. Ceux qui, pendant des siècles, se sont engraissés de nos sueurs, ont conservé toutes les positions que nous aurions dû leur enlever. Qui voyez-vous dans la garde nationale? des bourgeois; dans les grades de l'armée? des bourgeois; dans la magistrature? des bourgeois; dans les administrations publiques? des bourgeois; partout des bourgeois. Ce sont les bourgeois qui font des tableaux, les bourgeois qui font des livres. La banque est pleine de bourgeois, le commerce aussi. Ils s'emparent de tout, ces bourgeois. Où est le peuple alors? Il n'y a donc plus de peuple? Oui, citoyens, il y en a un, mais pour servir d'esclave au bourgeois, pour lui cirer ses bottes, pour lui porter son eau, pour lui confectionner des chaussures, pour lui ouvrir la portière du fiacre quand il va, l'aristocrate, aux deuxièmes loges de l'Ambigu. Voilà

quelle est la part du peuple, d'être foulé aux pieds par le bourgeois.

L'assemblée, où la blouse dominait, écoutait ce langage avec un frémissement de plaisir. L'enthousiasme n'était comprimé que par la crainte de troubler l'orateur dans le cours de ses périodes. Çà et là s'échappaient néanmoins quelques témoignages d'une admiration mal contenue :

— Bravo ! c'est cela ! très-bien ! disaient les voix.

— Ainsi, poursuivit le tribun, voilà des siècles et des siècles que le peuple est à la discrétion du bourgeois. Tout le monde l'avoue, n'est-cè pas? tout le monde en convient?

— Oui ! oui !

— Eh bien ! puisque le peuple est vainqueur, c'est le tour du peuple. La loi du talion, comme dans l'antiquité. Le peuple va être banquier, administrateur, magistrat, général, peintre, poëte et rentier ; c'est son tour. Quant au bourgeois, il lui faut une place, c'est trop juste. Pour lors, il sera décrotteur, porteur d'eau, marchand de chaînes de sûreté, cordonnier, tailleur et chiffonnier. Voilà le sort naturel du bourgeois. Il fera ce que faisait le peuple, et le peuple fera ce qu'il faisait. A tour de

rôle, et en avant l'égalité! Maintenant, si quelqu'un trouve que j'ai tort, qu'il le dise!

L'accent avec lequel ces derniers mots étaient prononcés témoignait, chez l'orateur, de quelque disposition à l'intolérance. Aussi personne ne prit-il la parole pour relever le bourgeois de la condition à laquelle on le condamnait. On eût dit que chacun, dans l'assemblée, se résignait à le voir chiffonnier et marchand de lorgnettes. Il y avait pourtant, dans le club, beaucoup de bourgeois, et l'orateur en était un. Le président n'était lui-même qu'un bourgeois; le bureau en comptait beaucoup. C'eût été le cas de demander à tout ce monde s'il vendrait du coco ou porterait la hotte.

Les motions se succédaient; c'était à faire pitié! Elles avaient toutes à peu près le même caractère et le même à propos. Quelles idées et quel langage! Tous lambeaux d'emprunt et pas un sentiment vrai! De la déclamation à froid, la pire de toutes!

—Partons, dis-je à mon voisin; ils me font souffrir!

— Attendez, monsieur Paturot; voici le bouquet. Nous n'avons eu que le spectacle de la porte.

En effet, les grands orateurs donnèrent; il s'agissait d'aller présenter le lendemain une requête au

gouvernement, et de lui exprimer à quel point le club était mécontent de sa politique. Cette requête fut délibérée et votée; les termes en étaient impérieux jusqu'à l'insulte. On signalait des épurations à faire ; on interdisait certains actes, on en imposait d'autres. Les exigences se succédaient et s'accumulaient. Chaque membre du club voulait fournir son idée, enchérir sur l'expression et ajouter à la manifestation du dédain général celle de ses dédains particuliers. Pauvre gouvernement! Il n'était là personne qui ne se crût en droit d'aller lui couper les deux oreilles.

— Eh bien, me dit le baron en sortant, qu'en pensez-vous?

— C'est un vertige isolé, répliquai-je; un peu de délire dans un coin de Paris.

— Bah! reprit-il, c'est ainsi que vous vous tenez au courant de ce qui se passe. Vous venez de voir un gouvernement, monsieur Paturot; eh bien, il y en a trente dans ce genre. Pas de club qui ne joue ce jeu et n'envoie des ordres. Tous menacent de marcher si on leur résiste. Ceux qui ne parlent que de cinquante mille hommes sont les plus discrets. Il y en a qui ont jusqu'à trois cent mille hommes dans leur main. J'en ai vu un l'autre jour, près de Bercy,

qui n'abonnerait pas à cinq cent mille hommes, il porte ses vues jusqu'au million. Chaque jour il dit à l'Hôtel de ville : J'ai un million d'hommes derrière moi ; prenez garde.

— Quelle armée considérable! de quoi la nourrit-il?

— Il ne la nourrit pas, il la guérit: de là sa force. Il a découvert, dans les profondeurs de son laboratoire, un spécifique applicable à tous les maux. C'est le camphre, et il l'emploie à tout. Il l'a mis en fiole, en sachets, en tuyaux de plume et en politique. Le seul reproche qu'il adresse au gouvernement, c'est de ne pas adopter une politique camphrée. Si jamais il se décide à faire donner son million d'hommes, c'est un gouvernement au camphre qu'il instituera. Le camphre est éminemment épurateur. Qui le respire est à l'instant sauvé. Seul il peut combattre efficacement la toux aristocratique et l'asthme de la réaction. Prenez le prince du camphre avec son million d'hommes, et demain vous aurez des institutions aussi camphrées qu'il est donné à la terre d'en connaître. Il dit à ses gens à son réveil : Mes amis, tenez-vous prêts; ce n'est point encore cela. Tant que vous ne verrez pas le camphre occuper dans nos institutions le rang qui lui appartient, répétez-vous

les uns aux autres : Nous sommes volés, c'est à refaire. On pourra essayer d'autres drogues ; mais si la nôtre n'a pas le dessus, méfions-nous. Vous me comprenez, n'est-ce pas? Hors du camphre, point de salut. Restons en armes, veillons !

— Et c'est encore là un gouvernement? dis-je au baron.

— Oui, un de nos vingt; en voici un autre. Celui-ci professe la politique de l'engrais; il siége près de Montfaucon. C'est renouvelé des Latins. Un penseur, nommé Circulus, découvrit autrefois à Rome que les misères de l'humanité ne sont qu'une question de résidus. Restituer à la terre tout ce qu'elle lui fournit, n'en rien distraire, n'en rien perdre, tel est le devoir de l'homme, et il y manque souvent. Bien des souffrances en dérivent. Toute parcelle absente forme un vide dans la fécondité du sol, et ce vide se traduit par un amoindrissement de ressources. C'est un cercle vicieux dans lequel les générations ont jusqu'ici tourné. De là une nécessité pressante d'instituer un gouvernement qui ait pour programme la fertilité de la terre et la politique de l'engrais.

— Est-ce bien sérieux?

— Très-sérieux, monsieur Paturot. Cette poli-

tique a un chef et un nom connu. Ce n'est pas tout: nous avons encore le gouvernement de l'échange, qui est d'un tour plus ingénieux et d'un commerce moins suspect. Le bonheur humain ne tient qu'à un vieux préjugé, l'emploi de la monnaie. Supprimez la monnaie, et vous supprimez le malheur. Puis, à la place de la monnaie, instituez l'échange. L'échange est aussi innocent que la monnaie est féroce. Avec l'échange point de désir d'amasser comme avec la monnaie. On est tenté par le métal, on ne l'est pas par le produit. C'est clair comme le jour. Quand on aura une pendule chez soi, on ne voudra pas en avoir deux mille. Ainsi, plus de monnaie, et vive l'échange, cet instrument du parfait bonheur ! Je suis poëte, par exemple, et j'ai un sonnet à placer : je le propose naturellement à la ronde. Qu'obtiendrai-je en retour? peut-être un serin. C'est peu nourrissant, mais un sonnet ne l'est guère. Il est vrai que le gouvernement de l'échange accepte tout, et donne des billets en contre-valeur. N'importe, il faudra tôt ou tard en arriver à une liquidation, et si j'ai livré cinquante sonnets, je voudrais bien savoir quelle figure ils y feront.

— Tout ceci a l'air d'un rêve, baron.

— Et ce n'est pas le seul, monsieur Paturot.

Pendant votre séjour en province, vous vous êtes rouillé, vous êtes demeuré étranger au mouvement des idées. Allez, il s'en débite de singulières sur le pavé de Paris.

— Je m'en aperçois.

— Nous retournons au déluge, on le dirait. L'échange, quoi de plus primitif? Décidément ce gouvernement me sourit; il convient aux peuples pasteurs. C'est poétique, d'ailleurs, et nous inclinons à la poésie. Puis à côté des gouvernements du camphre, de l'engrais et de l'échange, nous avons le gouvernement de l'art. Il y a du choix.

— Je le connais, celui-là! Oscar en est l'inventeur!

— Non, monsieur Paturot, non! votre ami n'est pas le seul qui nous gouverne au nom de l'art! Nous avons d'autres pinceaux, nous avons d'autres lyres! Quels flots d'enthousiasme, bon Dieu! Jamais la langue ne s'y prodigua à ce point. Et toujours le même refrain : On trahit le peuple, on vend le peuple. Restons en armes! Veillons! Impossible de les tirer de là.

— En effet, baron.

— C'est comme le gouvernement de l'affiche; il n'en démord pas. A chaque placard, il prétend qu'il re-

tient le peuple de son mieux, mais que sa main va céder sous l'effort. Ce sont des exhortations sans fin, des paroles suppliantes : Non, peuple, non, dit-il, laisse encore au coupable le temps de s'amender. Tu es fort, on le sait ; tu n'as qu'à te montrer pour tout mettre en poussière. Mais c'est un jeu qui demande à être bien joué. Ne pars pas avant l'ordre ; attends le signal. Si tu éprouves le désir de mieux savoir à quoi t'en tenir, viens me voir, peuple, je compléterai mes instructions. Voici mon adresse. Mais, de grâce, ménage tes poignets pour de meilleurs jours. Ainsi parle le gouvernement de l'affiche.

Au moment où le baron acheva ces mots, nous venions de nous engager sous les arcades de la rue de Rivoli. Il était tard ; Marthe devait être inquiète ; nous pressions le pas, lorsqu'une voix brusque retentit devant nous.

— Qui vive? disait-elle.

— Amis, répondis-je en poursuivant mon chemin.

Un homme se plaça devant nous de manière à obstruer le passage.

— Avancez à l'ordre, nous dit-il.

Je l'examinai avec attention ; ce ne pouvait être un garde national. Il n'y avait là ni poste, ni rien

qui y ressemblât. Le costume, d'ailleurs, excluait cette supposition. Le seul détail saillant était une cravate et une ceinture rouges. Que signifiaient ces insignes, et pourquoi cet homme était-il là? Je voulus en avoir le cœur net.

— De quel droit? lui dis-je en répondant à sa sommation.

— A l'ordre! répéta-t-il.

— Mais encore? Et à l'ordre de qui? répliquai-je sans me laisser intimider.

— Des Montagnards, dit-il d'une voix rauque et chevrotante.

Je m'approchai; il était ivre. Nous passâmes outre après quelques mots échangés. C'était encore un gouvernement, le gouvernement des ceintures rouges.

— En voilà cinq ou six, me dis-je en rentrant chez moi! Mais où est donc le véritable?

Il était partout et n'était nulle part; on eût vainement cherché où il siégeait, et de quels noms se composaient ses listes. Pourtant il exerçait une puissance évidente et régnait sur les esprits. Au milieu de ces folies et de ces empiétements, seul il conservait le sentiment de la situation, seul il maintenait dans la foule cet instinct de l'ordre sans le-

quel il n'y a point de salut ni pour les empires ni pour les sociétés. Au premier danger, il accourait et déployait une force irrésistible. Cette action, il ne l'exerçait pas à toute heure et sans motif sérieux ; mais il ne faisait pas défaut à un péril grave, à une menace digne de châtiment.

Ce fut ce gouvernement qui sauva la France ; et quel était-il ? Le bon sens public.





CHAPITRE XIII.



L'Hôtel de ville.

Berceau et boulevard de trois révolutions, je te salue! Depuis la prise d'armes du prévôt Marcel jusqu'à nos alertes les plus récentes, que d'orages ont grondé dans ton enceinte et devant tes murs! Tu as servi d'asile aux pouvoirs terribles et aux pouvoirs innocents, à la Commune de Paris et au Gouvernement provisoire. Au moindre nuage qui s'élève à l'horizon, c'est vers toi que se dirigent le premier regard et le premier effort. On dirait que tu portes gravé sur ton écusson le véritable signe de la souveraineté, c'est-à-dire le consentement populaire.

Dans les premiers jours de leur règne imprévu,

les hommes que le flot révolutionnaire avait portés si haut durent s'effrayer de leur succès et éprouver un moment d'angoisse. Ils restaient isolés au milieu d'une multitude en armes. Point de force organisée autour d'eux, point de rempart contre les importunités et les violences. Ils appartenaient au hasard, au destin. La même main qui les avait élevés dans un jour de combat pouvait les renverser dans un jour de caprice. On sait quelle mauvaise réputation se sont faite les républiques pour ce qui tient aux dettes du cœur. Ils avaient sous les yeux cette perspective. Après avoir sacrifié à la cause publique leur vie, leurs biens et leurs noms, peut-être ne recueilleraient-ils que le délaissement et l'ingratitude.

Un autre doute les assiégeait. Dans l'entraînement de la première heure, ils avaient franchi un pas bien hardi et assumé une responsabilité bien grande. Devant le pays et devant le monde, ils répondaient de la République, d'une République pure d'excès. Accompliraient-ils ce vœu de leur cœur? C'était pour eux comme pour tous un problème. Comment ces éléments de désordre concourraient-ils à former un ordre nouveau? Comment ces intérêts si divers se confondraient-ils dans l'intérêt gé-

néral? Là commençaient leurs doutes et leurs incertitudes. Puis sous leurs yeux quel spectacle! Des ruines, et pas une institution debout. La monarchie n'était plus, et de la République il n'existait guère que le nom. On avait le cadre, mais le chef-d'œuvre manquait encore.

Le gouvernement dut se poser ces redoutables questions; elles se posaient d'elles-mêmes. Quant à les résoudre, il n'y songea pas; d'autres soucis remplirent plus utilement ses heures. Comme à tous les pouvoirs nouveaux, les courtisans lui arrivèrent, et il fallut leur faire accueil. Ce furent alors compliments sans fin et assaut de tendresses. La magistrature, le conseil d'État, l'Institut, mirent successivement aux pieds de la République un dévouement que cinq régimes n'avaient pu entamer. La cérémonie fut touchante, l'hommage bienvenu. On n'eût pas fait les choses avec plus d'apparat sous une monarchie. Il y eut des robes rouges et des hermines, des habits à palmes vertes et des fracs français. La République au berceau s'essayait à la manie du costume qu'elle devait pousser si loin. Elle se décrétait des écharpes et empruntait à l'arc-en ciel ses plus belles couleurs pour les rendre dignes de l'institution nouvelle.

De tels soins passaient avant tout; d'autres les suivirent. Le peuple demandait des comptes; il fallut transiger. A tout instant il lui prenait la fantaisie de voir ses souverains, afin de s'assurer qu'on ne les lui changeait pas, et il s'ensuivait des audiences sans trêve, accompagnées de ces poignées de main dont l'autre régime était si prodigue. Le peuple promettait son appui un peu brutalement et sous réserves; le gouvernement acceptait l'appui, et, pour le reste, se fiait au temps. On vivait ainsi dans une sorte de compromis qui n'était ni la paix ni la guerre. D'ailleurs rien n'était fini; quand on avait triomphé d'une prétention, il s'en élevait sur-le-champ vingt autres. Une députation s'en allait-elle satisfaite et l'esprit en repos? trois survenaient avec de nouvelles exigences. Pendant ce temps le tumulte extérieur ne cessait pas, et des flots d'ouvriers se brisaient à toute heure contre l'Hôtel de ville. Aux harangues du dedans se joignaient les cris du dehors, et le gouvernement se trouvait ainsi placé entre une double émeute, celle qui envahissait les salons et celle qui grondait aux portes.

Contre ces graves empiétements, le pouvoir exécutif était sans défense; il le croyait, du moins. Longtemps ses seules armes furent l'impassibilité et

la volonté de mourir à son poste. Pourtant il sut y ajouter, à l'occasion, quelques inspirations éloquentes, quelques accents du cœur, ce qui ne gâta rien. Il parvint ainsi à se maintenir, par un tour d'équilibre sans exemple dans les annales du monde. Point de rôle actif ; mais seulement une force d'inertie. C'était un jeu plein de périls ; à diverses reprises on le lui prouva. Ainsi un jour cent mille hommes se prirent d'un beau zèle et vinrent à l'Hôtel de ville s'informer de l'état de sa santé. En termes de l'art, cette visite s'appelait une démonstration; sans doute une démonstration de tendresse? L'infortuné gouvernement s'en serait bien passé ; il ne redoutait rien tant que le zèle de ses amis. Ce fut donc avec une muette épouvante qu'il vit arriver sur la place cette masse innombrable d'hommes armés de drapeaux et remplissant de leurs cris les deux rives de la Seine. La veille une erreur de quelques bonnets à poil avait ébranlé le gouvernement; ces braves gens venaient le raffermir et se donner la joie de voir s'il avait bon visage. Force était de s'exécuter, de paraître au balcon en bloc et en détail, de se prêter à une exhibition publique. Ce n'est pas tout; des délégués avaient franchi l'escalier et entraient en maîtres dans les salles de

réception. Leur langage fut hautain, presque menaçant, celui des cortès d'Aragon aux rois de Castille. Le peuple n'entendait pas déplacer encore la souveraineté, mais à une condition, c'èst que ses ordres seraient ponctuellement obéis, et son programme exécuté à la lettre. C'était un ajournement et une grâce, rien de plus.

A quelques semaines de là, une revanche eut lieu; mais on la dut au hasard. Les coryphées du peuple, ceux qui jetaient des défis en son nom, annonçaient bien haut qu'il allait faire une démonstration nouvelle. — Cette fois, se dit le gouvernement, c'est la dernière. Et il s'apprêtait à bien mourir. On parlait de trois cent mille hommes réunis au Champ-de-Mars. Trois cent mille contre onze! la partie n'était point égale. Que faire? Se résigner. Il y eut de touchants adieux, des pleurs versés; enfin, tout ce qui accompagne les sacrifices solennels. Cependant les choses empiraient; de trois cent mille le chiffre des mécontents s'était élevé à quatre cent mille. Y avait-il une résistance possible? Non. Les onze victimes n'y songeaient même pas; elles étaient prêtes; elles attendaient, bandelettes au front, les sacrificateurs. — Mais si vous appeliez la garde nationale? leur dit quelqu'un. — Vous nous

ouvrez une idée, s'écria le gouvernement. Et l'on fit battre le rappel. L'effet en fut magique. En moins d'une heure tout avait changé de face. Sur la place et l'étendue des quais, on ne voyait que baïonnettes. C'était une armée entière, une armée de défenseurs. La blouse y dominait; l'ouvrier lui-même allait défendre ceux qu'en son nom on parlait de déposer. Il y avait là toute une révélation, toute une découverte. Le pays ne s'abandonnait pas comme le gouvernement. On n'avait pas voulu le sauver, il se sauvait lui-même.

Ainsi marchaient les choses dans cette sphère des devoirs officiels. Le pouvoir exécutif se rattachait évidemment aux procédés de Napoléon; il comptait sur son étoile. D'ailleurs, comme à tous les pouvoirs, les reproches ne lui manquaient pas. On disait, par exemple, qu'il ne brillait pas par l'union, et qu'il faisait un ménage orageux. On ajoutait que plusieurs de ses membres étaient liés par un pacte mystérieux aux trente-six gouvernements épars dans la ville, et qu'ils donnaient la main, ceux-ci aux ceintures rouges, ceux-là au comité de salut public. Pour si secrètes qu'on les tînt, ces petites combinaisons ne pouvaient échapper à ceux de leurs collègues qui demeuraient en dehors du marché.

De là des tempêtes qui plus d'une fois troublaient l'atmosphère sereine du conseil, et avaient été poussées, disait-on, jusqu'à des arguments à balles forcées. Ce dernier détail était la part de la calomnie; on sait qu'elle s'attache toujours à la grandeur.

La malignité publique ne s'arrêtait pas là; elle voulait reconnaître au sein du pouvoir exécutif deux camps bien distincts: le camp des austères, le camp des sybarites. Dans la même politique auraient ainsi éclaté deux philosophies: celle d'Épicure, celle de Zénon. Le cas était grave. Encore si ces tendances étaient demeurées à l'état spéculatif! Mais elles sortaient du domaine de la conscience pour passer dans celui des faits; elles se traduisaient en menaces contre le trésor. Comme on le devine, les épicuriens seuls donnaient dans de tels écarts. Seuls ils défrayaient les tables de l'Hôtel de ville sur un pied fastueux; seuls ils ouvraient des crédits à des services qu'un budget ne peut reconnaître. Qu'on juge de l'accueil que faisait le camp des stoïques à ces énormités! Ils éclataient en reproches, et il s'ensuivait des explications où la république couronnée de roses finissait toujours par réduire au silence la république du brouet noir. Zénon battait en re-

traite devant Épicure. Il ne restait aux stoïciens que la ressource d'un blâme silencieux, et ils en usaient largement. Quant aux autres, ils continuaient à monter à cheval, à boire du meilleur et à user de l'existence en gens qui en connaissent le prix.

La vie du gouvernement nouveau avait donc deux termes essentiels, les périls et les conflits : il faut maintenant y ajouter les corvées. Ce fut un chapitre sans limites; voici comment. Trente années de paix n'avaient pu passer sur le pays sans y laisser un grand accroissement de richesses. L'abondance des bras, la diffusion des capitaux, concouraient à créer des valeurs nouvelles qui, jetées dans la circulation, y accéléraient encore ce mouvement fructueux. Ce spectacle avait dû frapper des yeux attentifs, et de là quelques hymnes en l'honneur de l'intérêt matériel. Au lieu d'en jouir simplement, on l'avait célébré; c'était un tort. Les classes aisées accueillirent avec faveur ce tribut que l'esprit payait à la richesse; elles s'en firent un aiguillon de plus pour l'acquérir. A leur tour, les ouvriers apportèrent dans le calcul et la poursuite de leur intérêt un soin et une chaleur que jusque-là ils n'y avaient point mis. Ils en vinrent, par voie d'induction, à examiner quelle loi préside à la répartition

de la fortune, et, se voyant maltraités par elle, à la condamner.

Au moment de la révolution, tels étaient les sentiments dont l'esprit du peuple se trouvait imbu. Éveillé désormais sur ses intérêts, il crut le moment venu d'en assurer le triomphe. N'eût-il pas eu cette pensée et ce désir, que le gouvernement les lui eût inspirés par ses actes et par ses promesses. Personne qui n'ouvrît la bouche pour déplorer le sort de l'ouvrier et dire qu'il en était fortement préoccupé. Quand tout le monde tenait un langage pareil, l'ouvrier devait-il y rester indifférent? Pouvait-il négliger sa propre cause? On parlait de ses intérêts; mais qui mieux que lui était en mesure de les définir, de les éclairer, d'en préciser l'étendue? Laisserait-il achever cette œuvre de réparation sans dire son mot, sans apporter son avis? Évidemment non! Il devait intervenir comme partie et comme avocat: comme avocat pour plaider sa cause, comme partie pour s'en faire adjuger les conclusions. Le bon sens indiquait cette conduite; la victoire l'imposait.

Dès lors les rôles étaient tracés et les situations commandées. L'ouvrier devait avoir la voix haute et on était tenu à l'écouter. On avait éveillé chez lui et exalté jusqu'à l'ivresse le sentiment de ses

intérêts : quoi d'étonnant à ce qu'il ne vît pas autre chose dans sa victoire? On lui avait montré en perspective un horizon de bien-être presque infini, plus de salaire en échange de moins de travail, et ceux qui avaient rédigé ce programme étaient au pouvoir; ils avaient dans le cœur le désir et dans les mains la force. Par un mouvement spontané, tous les ouvriers durent se dire : — Allons voir nos bienfaiteurs. Voici enfin qu'ils sont arrivés. Comme ils vont être heureux de nous entendre! Nous pourrons leur raconter nos misères; elles les toucheront. Et puis il n'y a pas à craindre avec eux qu'ils nous abusent. Ceux-là nous donneront plus qu'ils n'ont promis.

Cette fièvre de l'intérêt frappa les classes laborieuses avec une telle intensité, elle fut si vive et si soudaine, que deux jours après le triomphe on pouvait lire dans Paris les plus étranges affiches, entre autres celles-ci dont chacun a pu conserver un souvenir :

I.

« Les citoyens garçons limonadiers et restaura-
» teurs sont priés de se réunir demain au Manége
» pour délibérer sur ce qui concerne leur partie. »

II.

« Les citoyens choristes sont prévenus que l'on » se réunira lundi prochain pour s'entendre sur les » intérêts de l'art des chœurs. »

III.

« Les gens de maison éprouvaient le besoin » d'avoir un point de réunion pour s'entendre sur » les rapports qui doivent désormais exister entre » eux et leurs ex-maîtres. Ils se réuniront, etc. »

C'était du vertige; mais à qui s'en prendre, si ce n'est à ceux qui avaient fait au sentiment de l'intérêt des appels si réitérés et si pressants? L'impulsion était donnée; le peuple ne faisait qu'y obéir. Aussi le vit-on bientôt déboucher sur la place de l'Hôtel de ville, drapeaux en tête et par corps d'état. Il ne voulait pas en avoir le démenti; il venait demander compte au gouvernement des conditions de son bonheur. Dans son esprit, ce malheureux gouvernement était fort engagé; car il le mêlait à tous les rêves dont l'empirisme avait enrichi sa mémoire. Il fallait voir avec quel air glorieux et quelle tenue sévère se présentaient ces compagnies d'artisans, qui croyaient de bonne

foi frapper aux portes de leur paradis terrestre!

Cette revue des professions se prolongea pendant plus d'un mois; toutes y passèrent. Il suffisait de l'exemple pour qu'aucune ne s'abstînt. Elle aurait eu trop peur de manquer sa fortune. L'Hôtel de ville s'y était accoutumé et avait délégué la corvée à des secrétaires. C'était l'un d'eux qui recevait la députation, écoutait le discours et y répondait par des assurances banales. Ces bonnes gens sortaient de là enivrés; ils avaient foulé les tapis de l'autorité, crié : *Vive la République!* à pleins poumons, et recueilli quelques mots encourageants d'une bouche officielle. On ne leur aurait pas ôté de l'idée qu'ils avaient vu le gouvernement en personne, et qu'ils lui avaient touché la main. Quant au bonheur, ils croyaient le tenir; ils l'emportaient avec eux. Ne leur avait-on pas dit que leur sort était l'objet des plus vives sollicitudes? Puis, avec quels égards on avait parlé d'eux, par exemple, avec des variantes comme celles-ci :

« L'industrie des maraîchers est une industrie » des plus respectables, etc. »

Ou :

« L'industrie des ouvriers du bâtiment est une » industrie on ne peut plus respectable, etc. »

Ou enfin :

« Je ne connais pas d'industrie qui soit plus » respectable que celle des ouvriers charpen- » tiers, etc. »

Ces mots les enchantaient, et ils se les répétaient au retour, pour donner plus de carrière à leur enthousiasme.

Il faut le dire pourtant : ces démonstrations n'eurent pas toutes un caractère aussi naïf. Ici, du moins, le sentiment de l'intérêt prenait une forme inoffensive et bienveillante jusqu'à la crédulité. Mais en d'autres circonstances, il revêtit un caractère odieux qu'on ne saurait trop flétrir. Je veux parler de ces proscriptions de nationalité à nationalité, de corps d'état à corps d'état; pour lesquelles l'opinion, à défaut du pouvoir, a eu des paroles sévères. L'histoire cite avec horreur ces peuplades de la Tauride qui offraient les étrangers jetés sur leurs rivages, en holocauste à leurs divinités. C'est à ces mœurs qu'on voulait nous ramener; c'est cette civilisation qu'on nous proposait en exemple. Des ouvriers, des mécaniciens anglais étaient attachés à nos chemins de fer; quelques furieux ne craignirent pas de les en expulser violemment. La Savoie envoyait à Paris une colonie de ses fidèles et laborieux enfants qui

occupaient, dans les hôtels et les comptoirs, des postes de confiance. Les cris d'un petit nombre d'instigateurs suffirent pour que ces malheureux fussent obligés de quitter une ville en tout temps hospitalière.

Tels sont les excès où le sentiment de l'intérêt conduisit des populations égarées! Honte sur ceux qui s'en sont rendus coupables! Honte sur ceux qui les ont soufferts!

Un jour que je traversais, désœuvré, la place de l'Hôtel de ville, j'assistai à une scène du même genre. C'était encore une question d'intérêts et d'industries aux prises. Jamais si grande foule ne s'était trouvée réunie sur le même point. Il y avait affluence de drapeaux et de tambours. Cinq ou six colonnes débouchaient en outre des rues latérales, et venaient prendre la file pour être introduites à leur tour :

—Qu'est-ce donc, citoyen? demandai-je à un personnage qui occupait, grâce à son majestueux embonpoint, la tête entière de la colonne.

—La députation des pâtissiers, citoyen, pour vous servir.

— Ah! et que viennent-ils faire ici?

—Ils viennent, citoyen, réclamer les droits im-

prescriptibles qu'ils tiennent de la nature et de la déclaration de feu Robespierre.

— Vraiment?

— Oui, citoyen; nous n'y allons pas sans un dessein fort arrêté. C'est ceci ou c'est cela; il faut que les boulangers choisissent.

— Les boulangers? et comment?

— Oui, citoyen. Ils ont le privilége du pain, bien; on ne le leur conteste pas, quoique la Déclaration et la nature n'en disent rien. Mais s'ils ont le privilége du pain, nous avons celui du petit four. Est-ce clair?

— En effet!

— Si, au contraire, ils veulent toucher au petit four, nous donnons dans le pain. La nature et la Déclaration nous y autorisent. C'est notre ultimatum. Nous allons le signifier au Gouvernement provisoire.

— C'est trop juste!

— Ces messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers sa suite, voulaient demander trois têtes de boulangers. Je m'y suis opposé, le moment n'est pas bon. Plus tard, je ne dis pas.

— Voilà de la fraternité, du moins, citoyen. On voit que vous connaissez notre devise.

La grille s'ouvrit, et la députation entra. Je perdais mon pâtissier au moment où l'entretien com-

mençait à s'animer. Heureusement qu'une voix se fit entendre à ma gauche :

— En ont-ils pour longtemps, citoyen? me disait-on.

Je me retournai ; c'était encore un homme d'une belle prestance, bien nourri, bien vêtu, et, comme l'autre, une tête de colonne :

— Qui cela? lui répondis-je?

— Ceux qui entrent, reprit-il.

— Je l'ignore, ajoutai-je; mais, vu l'objet, ça ne peut être long.

— Tant mieux, citoyen; car chaque minute de retard est pour nous une perte sèche.

— Le citoyen est banquier? dis-je en l'examinant.

— Crêmier! et posé pour cela. Crème de Chantilly tous les jours et glaces tout l'été. Voici mes prix et mon adresse. Un mot par la poste, citoyen.

— Singulière façon de recruter des clients, pensai-je en mettant l'imprimé dans ma poche.

— Pourvu que le gouvernement nous reçoive, reprit le crêmier avec un piétinement significatif.

— C'est donc bien urgent? lui dis-je.

— Il y va de notre ruine, citoyen. Voilà l'enseigne où nous sommes logés.

— C'est à peu près celle de tout le monde, citoyen.

— La nôtre surtout, si le gouvernement ne nous délivre pas d'un ennemi.

— Un ennemi des crêmiers !

— Oui, citoyen, ou plutôt une ennemie !

— Une femme ; alors le danger n'est pas grand !

— Des femmes féroces, citoyen, qui nous sucent jusqu'à la moelle des os ! Féroces ! féroces !

— Mais encore, qui donc ?

— Les laitières, citoyen ! Concevez-vous cela qu'on laisse subsister des laitières quand il existe des crêmiers ? Est-ce juste, voyons ? Quest-ce qu'il leur faut à ces femmes ? une chaufferette et un coin de porte cochère ; voilà leurs déboursés. Qu'est-ce qu'elles rendent à l'État ? pas une obole. En convenez-vous ?

— Puisque vous le voulez.

— Tandis que les crêmiers, citoyen, supportent un loyer, payent une patente et font leur service de gardes nationaux. Demandez donc à ces damnées laitières de sauver périodiquement la patrie ? Elles se contentent de nous ruiner.

— Un bien petit commerce, citoyen.

— Est-ce que vous songeriez à les défendre,

môsieur? Il ne manquerait plus que cela. Pour mon compte, je suis parfaitement décidé ; je vais mettre le marché en main au gouvernement. J'ai fait la révolution, môsieur; mais si elle tourne au profit des laitières, je vous déclare que je m'en sépare positivement et que je passe à toutes les régences. Je suis l'ennemi des abus, et la laitière en est un.

— Vive la république! m'écriai-je pour faire une diversion à ses fureurs.

— Oui, môsieur, dit-il en posant son chapeau sur l'oreille; vive la république des crêmiers! Je ne connais que celle-là.

Je m'éloignai; et en quittant la place, une réflexion me poursuivit :

— Comme les devises sont menteuses! me dis-je. Les Savoyards, proscrits! les Anglais, proscrits! les tailleurs allemands, proscrits! tout cela par intérêt. Parmi nous, même lutte. Le crêmier poursuit la laitière; le pâtissier en veut au boulanger, le marchand sédentaire à l'étalagiste, la boutique à prix fixe à la vente à l'encan. Guerres de salaires ou d'industries. Est-ce un mauvais rêve? Nous vivons pourtant sous le régime de la fraternité.

Hélas! de cette fraternité, nous n'avions guère que l'enseigne, et c'était le cas de dire d'elle ce

que l'illustre Romain disait de la vertu. Chaque jour m'en apportait un exemple. Au nom de la fraternité, on excluait les hommes, on songeait à briser les presses. Au nom de la fraternité, on poursuivait les riches d'affiches odieuses et de cris menaçants. Trente ans de repos avaient à la fois énervé et perverti les âmes : sans force pour le mal, elles l'étaient aussi pour le bien. Aussi s'agitait-on au hasard et dans un mauvais sens. Pour beaucoup, la révolution n'était plus une conquête, c'était une affaire.

FIN DU PREMIER VOLUME.



TABLE DES CHAPITRES.



Typ. Dondey-Dupré, r. St-Louis, 46.

JÉROME PATUROT

A LA RECHERCHE

DE LA MEILLEURE DES RÉPUBLIQUES

Paris. — Typ. Lacrampe et Fertiaux, rue Damiette, 2.

JÉROME PATUROT

A LA RECHERCHE

DE LA MEILLEURE DES RÉPUBLIQUES

PAR

LOUIS REYBAUD

II



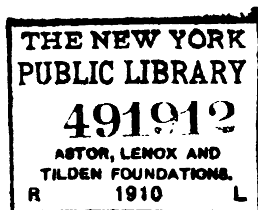
PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

de la Bibliothèque littéraire et de la Bibliothèque dramatique,
format in-18 anglais.

RUE VIVIENNE, 1.

1848



CHAPITRE XIV.



Le Candidat de Malvina.

Au milieu de ces distractions, mes affaires n'avançaient pas. Malgré les instances d'Oscar, nous n'avions pu pénétrer jusqu'au ministre. Trois demandes d'audience, écrites coup sur coup, étaient demeurées sans réponse. Il y avait là un arrêt formel : le régime nouveau se montrait sans pitié pour moi. Je n'osais pourtant m'en ouvrir à Malvina ; j'espérais encore, j'attendais toujours le lendemain. Ce lendemain arrivait et ne changeait rien à ma situation. J'aurais préféré cent fois un coup mortel à cette longue agonie :

— Tu ne peux donc rien obtenir de lui? dis-je à Oscar.

— Rien, mon cher, il est inabordable! Je crois, Dieu me pardonne, qu'il m'a signalé aux huissiers. L'ingrat! Un homme que j'ai formé!

— Toi? tu m'étonnes!

— Oui, moi, Jérôme; on voit bien que tu ne l'as pas suivi. Quand il débuta à l'ancienne chambre, il laissait beaucoup à désirer. Son avant-bras surtout était défectueux. Je m'en aperçus, et lui donnai une indication, une simple indication. Depuis lors, il a été un tout autre homme. Il me doit ce geste circulaire qui produit un si grand effet. Tiens, celui-ci!

L'artiste imita le mouvement oratoire et ajouta:

— Et dire qu'on peut oublier un ami qui vous a livré un secret pareil! un secret dérobé à la nature! Jérôme, j'avais déjà appris à me défier des personnages qui montent sur les planches politiques; mais maintenant, c'est fini, vois-tu, c'est toisé; du diable si je parle encore à aucun d'entre eux. C'est comme s'ils n'existaient plus pour moi.

— Et sensibles qu'ils y seront!

— Je les désavoue, Jérôme, tu ne les trouves pas assez punis? On voit bien que tu es dans tes humeurs noires.

— Tant de guignon !

— Mon cher, l'excès est toujours beau ! C'est le moment de poser. Les grands malheurs sont l'attribut du génie. Vois Napoléon. J'y ai passé, je sais ce que c'est.

— Et nos enfants ?

— Tiens, tu me donnes une idée. Allons voir ton Alfred ; cela te distraira de tes douleurs. Il y a plusieurs jours que nous n'avons paru à l'institution. Tu sais qu'on doit l'avoir culotté d'hier.

— C'est vrai, je n'y pensais plus.

— Bande orange ! style universitaire ! Les marchands de soupe doivent être bien fiers, et leur ministre aussi. Ils donnent dans le serin.

L'institution était fort éloignée ; nous prîmes une voiture qui nous y conduisit rapidement. La vue d'Alfred me fit du bien ; elle chassa les idées sombres qui m'assiégeaient. Mon Alfred n'était plus un enfant, mais un homme. Sans cesser d'être le premier thème grec du pensionnat, il avait obtenu dans les autres facultés des succès qui étaient de nature à enorgueillir le cœur d'un père. C'était, comme le disait l'instituteur, une éducation achevée ; il pouvait choisir entre toutes les carrières. D'ailleurs, il était grand et fort, avec l'œil hardi et

le babil pétulant de sa mère. Peut-être péchait-il par un excès d'aplomb; c'était le défaut de ses qualités. Depuis la révolution surtout, il se croyait astreint à d'autres devoirs que ceux du collége... Pardon... du lycée; le mot a changé avec les bandes des pantalons. Au nombre de ces devoirs figurait celui de donner une constitution à la France. Le pays, disait-il avec des airs importants, attendait de lui ce service, et il allait s'exécuter.

Oscar avait bien raison, les bandes jaunes n'embellissaient pas nos jeunes lycéens; ils avaient l'air de voltigeurs manqués. Vus en bloc, c'était un parterre de jonquilles. Décidément l'université n'avait pas eu la main heureuse en fait de couleurs; elle aurait pu se contenter de faire des lycées et des pensionnats sans avoir la prétention de les habiller. Tous ces marmots que l'on culottait à neuf en paraissaient enchantés; mais ils n'en étaient que plus laids. Mon Alfred seul supportait cet accoutrement sans trop de dommage. Nous passâmes une heure avec lui, et dans le cours de l'entretien, il trouva le moyen de me donner une idée sommaire de sa constitution. J'essayai de le détourner de ce travail :

— On en fera assez sans toi, mon fils, lui dis-je.

— Je le sais, me répondit-il; mais il y manquera

l'essentiel, la jeunesse. Vous savez bien, père, que l'on veut des hommes nouveaux.

— Qui veut cela, Alfred?

— Qui, père? Belle question! le ministre. Vous ne lisez donc pas les circulaires qu'il envoie?

— Et toi, les lirais-tu?

— Si je les lis! Et que ferais-je? Des hommes nouveaux comme nous! C'est un devoir.

— Vous avez donc des journaux? Ils sont permis?

— Jusqu'en classe, père! Y a-t-il quelque chose de défendu en temps de révolution? Les pions n'ont qu'à bien se tenir! Un de ces jours, nous les envoyons tous au supplice!

— Fi donc! Alfred! Veux-tu bien ménager tes propos?

— Père, avec tout le respect que je vous dois, je ne puis laisser passer la réprimande. Vous parlez à un homme libre, entendez-vous?

Il avait, en disant ces mots, un air si capable et si mutin, il me rappelait si bien sa mère, qu'au lieu de le gronder comme je l'aurais dû, je me mis à l'embrasser de toute mon âme.

— Monsieur l'homme nouveau, lui dis-je en le quittant, veux-tu me faire un plaisir?

— Dites, père.

— Renonce à ta constitution.

— Ton papa a raison, dit Oscar en m'appuyant, renonce à ta constitution, clampin, car tu pourrais y abîmer la tienne.

— Plutôt la mort! s'écria mon héritier en prenant une pose héroïque.

Décidément il y tenait. A quoi bon contrarier ses goûts? Celui-là était sans danger : on ne fait pas des constitutions tous les jours.

Il était écrit qu'il m'arriverait dans cette matinée toutes les compensations dont avait besoin une âme assombrie comme la mienne. En rentrant, je trouvai une lettre de Malvina : quand je dis une lettre, j'aurais pu dire un message, à cause de la dimension. Quel motif l'arrachait à ses habitudes laconiques? C'est ce qu'une lecture allait m'apprendre. Voici ce billet doux, il va sans dire que je n'en conserve pas l'orthographe :

« Mon chéri,

» Qu'est-ce que tu deviens dans ce Paris? pas de lettres, pas de nouvelles de toi. Si je te connaissais moins, cela m'inquiéterait, mais je te connais comme mes poches, et je sais ce que tu n'as pas fait. Tu ne m'as pas oubliée, tu n'as pas cessé d'aimer,

c'est tout ce que je tiens à savoir. Quant au reste, carte blanche. Lorsqu'un homme est hors de la portée du bras d'une femme, il fait ce qu'il veut, et la femme en croit ce qu'elle en veut croire. En ce bas monde, il n'y a que la foi qui sauve. Tu l'as, je l'ai; nous voilà dos à dos.

» A autre chose. Tu ne m'écris pas, donc les choses vont mal; c'est clair comme une glace de Venise. Il faut qu'Oscar et toi, vous vous soyez jetés dans quelque guêpier. Tu as trop de confiance dans ce garçon; tu prends trop au sérieux ce qu'il dit. Il tient de très-près à la famille des Ostrogoths et se donne des genres à faire suer une taupe. S'il s'est mêlé de nos intérêts, cela ne doit pas marcher. Je vois la chose d'ici. Il t'aura dit qu'il connaît tous les ministres, et cela avec un aplomb! Il est incroyable quand il s'y met! Eh bien! note dans tes tablettes qu'il n'a jamais eu de rapport avec aucun d'eux, et tâche de faire ta besogne toi-même. On a toujours plus de profit à se servir d'un de ses doigts qu'à employer toute la main d'un autre.

» Pendant que tu t'endors là-haut, je veille ici. Sois tranquille; ce n'est pas ta femme qui s'amuserait à des baguenaudes; je n'ai jamais rien eu de commun avec cet arbuste-là. Comme je te l'avais

annoncé, j'ai vu notre commissaire. Pauvre agneau ! il est dans ma main. Et ces Parisiens qui ont cru nous envoyer un tigre ! J'en ferais des biftecks de ce tigre-là ; il est vrai que je me dispenserais de les manger. Je l'ai donc vu, et en simple bonnet. On ne fait pas de frais pour de telles espèces. Il est à nous, Jérôme; il écrira ce que nous voudrons, comme nous voudrons. Seulement, il faut que de Paris on lui demande un avis; ça n'est pas bien malin d'obtenir cela. Dieu ! si j'y étais ! Mais je ne puis pas être à la fois ici et là. Tâche donc d'obtenir ce point : qu'on demande un avis ! Est-ce clair ? Je le ferai donner favorable par-dessus les toits, et avec de la bonne encre.

» Ce n'est pas tout : j'ai déjà pris la mesure de cette république ; je sais ce qu'elle vaut. On y fera ni plus ni moins que ce que l'on faisait sous la défunte monarchie. Il y aura toujours beaucoup de pourris et peu d'honnêtes gens. On cabalera pour les places comme on faisait naguère. Les cousines des ministres seront encore de bonnes recommandations ; les parents seront des parents, et les amis des amis. Ces gens-là ne changeront pas l'ordre de la nature ; d'ailleurs les codes s'y opposeraient, et avec raison.

» Ainsi, Jérôme, aujourd'hui comme avant, pour réussir il faudra être appuyé. Le plus haut c'est le mieux. J'ai toujours tablé comme ça. On va nommer des représentants, c'est-à-dire autant de rois. Neuf cents rois, le nombre les sauve ; autrement la république ne les épargnerait pas. Elle n'est pas commode tous les jours, la république. J'en reviens donc à dire qu'il nous faut un représentant ; mais, là, un représentant bien à nous, qui soit bien notre homme. Il comprendra les affaires de la république, ou il ne les comprendra pas, ça n'est point la question. Qu'il comprenne bien les nôtres, c'est tout ce qu'on lui demande. Enfin, comme je te l'ai dit, un homme à nous. Si j'avais pu le faire fabriquer, je l'aurais fait ; mais ça ne se livre pas de commande.

» J'y pensais l'autre soir dans mon fauteuil, avec un journal sous les yeux. Qui prendre? qui choisir? me disais-je. A quelle porte frapper? Le temps presse, les élections vont venir. Cette idée me ramonait la tête, et je ne pouvais plus m'en délivrer. Machinalement je m'arrêtai à un passage de la gazette que j'avais sous les yeux. C'était une lettre du ministre d'Alfred, tu sais, celui qui est le chef de tous les pions de la République. Te dire ce que j'éprouvai à la lire serait embarrassant. Je bondis sur

mon fauteuil comme si j'avais mis la main sur les diamants de la couronne. C'en était un de diamant, et des beaux? Figure-toi, Jérôme, que ce ministre général des pions, avec un sang-froid digne de cette belle âme, recommandait à tout son monde de nommer des paysans, non pas des paysans faux, des paysans dressés pour la chose, mais de vrais et bons paysans, des marquis du labour, des vicomtes de la charrue. Et de ceux-là n'en serait pas qui voudrait. Le ministre voulait qu'on se montrât très-difficile, on devait passer des examens! Quiconque saurait lire, refusé; écrire, encore plus. Et il ne fallait pas tricher à ce jeu : autrement la République eût montré les dents. Le trouves-tu assez curieux, ce ministre, mon chéri? Te fais-tu une idée de ce qu'il doit être? Moi, je me figure un sec; après ça, il peut être gras, que je ne lui en aurais pas plus d'obligation. Ce qui m'a plu de lui, c'est son idée; elle peut se flatter d'avoir trouvé le chemin de mon cœur. Un représentant qui ne saura ni lire ni écrire, voilà un homme qu'on ne pourra point influencer. Il n'y a que par les oreilles qu'on puisse le prendre, surtout s'il les a longues.

» Eh bien, Jérôme, cette idée coquesigrue m'en a suggéré une qui ne l'est pas du tout. Ah!

vous voulez des paysans, messieurs les Parisiens! Ah! vous voulez des êtres dénués de lecture! Eh bien! on va vous en fournir un au moins, un phénix, un oiseau rare, un phénomène, comme on en voit peu. C'est ici, Jérôme, que je te demande toute ton attention; il s'agit du berceau d'un représentant du peuple, et tout ce qui se rattache à l'origine de ces êtres privilégiés est digne de rester gravé dans la mémoire des hommes.

» Tu te souviens que, dans nos parties de campagne, nous faisions souvent une halte chez le meunier Simon, honnête garçon s'il en fut, et doué de ce gros bon sens qui fait que l'on distingue, à première vue, le foin de la paille. Il nous aime, Simon, et ce qui le prouve, c'est l'air joyeux avec lequel il nous accueillait, et les galettes de fleur de farine dont il nous régalait quand nous faisions près de son moulin notre déjeuner sur l'herbe. A peine eus-je lu la... cir... comment dis-tu cela? la circulaire en question, que je m'écriai: Je l'ai trouve — Qui? me demande la bonne. — Notre représentant du peuple, l'homme selon le cœur du ministre! Je l'ai trouvé, c'est lui, il n'y en a pas d'autre dans les quatre-vingt-six départements. Qui ne sait pas lire? Simon. Qui ne sait pas écrire? Simon. Qui

a l'âme aussi blanche que la neige? Simon. Qui est bon comme le bon pain blanc? Simon. Qui a toutes les vertus de la circulaire? Simon. Et je ne te cache pas, mon chéri, qu'après cette addition des vertus publiques et privées de mon candidat, j'ajoutais, mais plus doucement et pour moi seule: Qui est-ce qui fera parfaitement notre affaire? Simon. Dam! quand on a tant fait pour la patrie, il est permis de songer un peu à soi. Simon est le phénix du ministre; seulement il a une qualité de plus. Qui oserait-le lui reprocher?

» Maintenant, mon chéri, tu comprends mon plan de campagne. Faire de Simon un représentant du peuple, voilà le but; quant aux moyens, ça va à l'infini. J'ai d'abord caché le coup d'état; je suis devenue farouche sur l'article de la République. Il fallait ça. A moins de prendre le bonnet rouge, j'ai tout fait. J'ai parlé pour le peuple dans tous les salons; c'était à tirer des larmes des yeux. Ensuite, j'ai dit au commissaire que j'exigeais au moins deux cultivateurs parmi les représentants; mais, là, sérieux, pas fraudés et garantis bon teint. J'ai dit deux afin d'avoir un peu de marge. Quand ils auront admis Simon, je coulerai sur l'autre. Affaire de tactique, tu comprends. Le principe étant admis, j'ai

présenté l'homme. Simon ne voulait pas; il criait comme un geai et résistait comme un âne; mais je l'ai si bien tourné et retourné, qu'il a fini par se rendre. Cinq piastres par jour, mon chéri, ça brille à l'œil d'un meunier. C'est un honnête garçon, il est au-dessus de cela; mais enfin ça brille; n'y cherchons rien de plus.

» Ce n'était pas le tout que d'avoir obtenu l'homme, il fallait le dresser. Avant de le présenter au club, je voulais qu'il fût à même d'y faire une figure passable. On n'exige pas qu'un paysan soit un grand clerc; mais s'il se montre trop gauche, trop embarrassé, s'il n'a pas au moins un peu de rondeur pour sauver son ignorance, ceux-là même qui sont plus bâtés que lui se trouvent humiliés d'avoir un tel nom au bout de leurs doigts ou dans leurs poches. Ils lui faussent compagnie sans rien dire à personne, et en dessous, comme font les paysans. Il fallait donner à Simon un peu d'acquis, un peu de vernis, ça a été l'affaire de quelques leçons. Il a appris comment il devait tenir son chapeau, comment il devait saluer l'auditoire. Je ne lui ai enseigné que deux ou trois gestes, mais simples et naturels, et en lui interdisant les autres de la manière la plus formelle. Ma seule crainte était qu'une fois à la

tribune du club, l'habitude ne reprît le dessus et qu'il ne manquât son entrée. C'était au petit bonheur.

» Après cette leçon sur la pose et le geste, il fallait lui meubler la tête de quelques phrases. Ça n'était pas bien malin, mon chéri. Les grands politiques ont des passe-partouts qui leur servent à forcer tous les enthousiasmes. Il s'agit d'arranger cela d'une façon ou d'une autre, au moment décisif. C'est l'affaire d'un peu de pratique.—Simon, lui dis-je, écoutez-moi. Soyez sobre de paroles; la sobriété est toujours un signe de profondeur. Il y a des gens qui sont sobres jusqu'à ne rien dire du tout; ceux-là sont des génies. Ne poussez pas vos prétentions si loin. Ne soyez pas sobre à ce degré, mais soyez-le beaucoup. Un homme qui se tait a une force; celui qui parle est livré. Si vous vous croyez en mesure d'ouvrir la bouche, mettez en avant le mot de patrie; c'est un mot qui fait toujours bien. La patrie est en danger, veillons; voici un modèle de laconisme. Mon bras au sillon, mon cœur à la patrie; voilà un second modèle. Et quand vous ne trouverez rien et que l'embarras vous gagnera, n'hésitez pas à crier: *Vive la République!* C'est un cri capable de sauver les plus fausses retraites.

» Voilà, mon chéri, par quels moyens je suis parvenue à obtenir un candidat d'un numéro très-distingué. Le commissaire le trouve charmant; il est allé visiter son moulin, et a mangé de ses galettes. Bref, il est au mieux avec la préfecture. Il ne lui reste plus qu'à subir l'épreuve du club; mais d'ici là, j'aurai si bien préparé le terrain, qu'il faudrait jouer du guignon le plus révoltant pour y échouer. Tu sais que je n'ai pas la main malheureuse et que je m'entends à conduire un succès. Quand on a fait réussir une Fifine, on peut prétendre à tout. Simon est d'ailleurs un sujet qui a de l'avenir. Sa bonne figure plaît à l'œil, et il jouit d'une santé qui ne peut que faire honneur à la représentation nationale. Nous l'habillerons de pied en cap, et lui ferons laver les mains avec du son. L'article n'est pas rare chez lui.

» On ne peut rien augurer, Jérôme; mais tout me permet de croire que je réussirai dans mon projet. J'ai déjà fait exécuter une grande affiche sur laquelle on lit ces mots :

» Simon, meunier, candidat du peuple.

» La vue seule de cet objet nouveau a soulevé la ville en faveur de mon candidat. Nos dames ne

veulent que Simon, ne portent que Simon; il est le favori. On a écrit pour lui à douze lieues à la ronde. Les arrondissements voisins désarment presque tous; ils acceptent Simon. Un meunier, personne n'y résiste! Que j'ai donc été bien inspirée d'aller chercher cet homme au milieu de ses recoupes et de ses sacs de froment! Le voilà lancé; je voudrais l'arrêter que je ne le pourrais plus. Hier il était obscur; aujourd'hui il est une notabilité. Pourvu qu'il ne nous échappe pas, une fois arrivé! L'ingratitude se logerait-elle jusque dans l'âme d'un farinier?

» En terminant ma lettre, mon chéri, je vous recommande la sagesse, comme un remède contre l'ennui. Ne touchons pas au fruit défendu, et songeons à notre petite femme. Une fois mon Simon proclamé, je l'enlève, et nous arrivons l'un portant l'autre. Adieu, Jérôme; encore une semaine ou deux, et Paris me reverra. Ah! nous sommes en République! Eh bien! elle comptera avec nous, la République, ou nous lui dirons son fait. Je les vois tous d'ici : d'autres figures sous les mêmes habits. Dieu! qu'il me tarde d'aller leur débiter ce que je pense de leurs vénérables personnes!

» Et comme je leur lancerai mon Simon après

les jambes ! Sois tranquille, mon chéri ; on t'a mis à la porte, c'est par la fenêtre que nous rentrerons.

» Ta femme peu soumise,

» MALVINA.

» *P. S.* J'ai gardé ma lettre deux jours, afin de pouvoir y ajouter quelque chose sur la séance du club et la présentation de Simon. Ça a été merveilleux, mon mignon, ébouriffant, pyramidal ; ajoute à ces épithètes toutes celles que tu voudras, toi qui connais à fond ta langue. J'étais dans un coin de la salle, avec quelques dames plus tremblantes que Simon. Je craignais les embûches, les piéges secrets. Je ne connaissais pas notre homme. C'est un roc, Jérôme, un véritable roc, inébranlable, à l'abri de la bombe et du boulet. Sa poitrine est une cuirasse, sa figure un bouclier. On l'interpelle, il ne s'émeut pas ; on l'interrompt, il reste impassible. Cette tête, image de la force et de la santé, dominait le club ; elle ressemblait à la statue du dieu du silence planant sur ses adorateurs. Je fais de la poésie, tu vois ; c'est ta faute, ton mal me gagne. Le fait est que je me suis divertie à cette séance comme une véritable reine, et que ces dames

en ont reçu la même impression que moi. Elles sont folles de Simon ; elles parlent de me le confisquer. Comme tu le penses, je me défends. Au fait, c'est mon œuvre et j'y ai bien quelques droits.

» Tu sais que j'avais recommandé à Simon de se servir du mot de patrie à tout propos, sans crainte d'en abuser. Il a exécuté sa consigne avec une présence d'esprit rare. Dès qu'il a pu s'emparer du mot en question, il ne l'a plus quitté : la patrie par ci, la patrie par là ; il en écrasait, il en accablait ses adversaires. Nous le soutenions du geste et de la voix. — Bravo, Simon ! bravo, Simon ! Et lui de répéter : — La patrie ! mon cœur à la patrie ! mon bras à la patrie ! L'accent, la pose, le geste, tout était assorti, et l'enthousiasme a été grand.

» Bref, Simon a réussi, Simon sera nommé, Simon réunira cinquante mille suffrages. Le commissaire le traite déjà en homme important. L'autre jour il a dîné à la préfecture et y a déployé un appétit dont la cuisine officielle se souviendra. A défaut d'autres succès, il aura ceux de l'estomac. Ce sont les moins trompeurs et les plus infaillibles. Il ne tient pas, d'ailleurs, à la qualité, mais au nombre. Deux progrès lui restent à faire, c'est de ne pas tenir son siége à trop de distance de la table,

et de se servir moins obstinément de ses doigts. A part cela, de l'avis de tous, c'est un garçon fort présentable.

» Encore un adieu, mon chéri; celui-ci est le dernier. Dis à Alfred que sa mère l'embrasse, mais qu'elle ne veut plus entendre parler de son plan de constitution. A seize ans, voyez donc! »

M.



CHAPITRE XV.



Les vertiges dans l'air.

Depuis près de deux mois, la révolution était accomplie, et rien n'annonçait que le désordre répandu dans les esprits fût près de se calmer. La rue avait meilleur aspect, sans que l'état des cerveaux eût éprouvé une amélioration sensible. Paris ressemblait à ces villes de l'antiquité dont l'histoire raconte les vertiges. On l'eût dit livré à une tribu d'Abdéritains, parmi lesquels se retrouvaient quelques hommes honteux de leur raison et moins jaloux de s'en prévaloir que de la faire oublier par le silence.

C'est la folie qui avait la voix haute, la folie dans

le gouvernement, la folie dans les populations. A peine y avait-il quelques réserves à faire, quelques nuances à signaler. Les cerveaux n'étaient pas touchés au même degré, ni d'une façon semblable. Chez les uns, la folie avait atteint ses dernières limites ; chez les autres, elle ne portait que sur un point, et prenait le caractère d'une idée fixe. Il y avait les fous furieux et les fous patelins. Ceux-là montraient les griffes à tout propos, et ne s'en servaient pas ; ceux-ci les cachaient, mais n'attendaient que l'occasion d'en faire usage. Les premiers faisaient plus de bruit que de mal, les seconds plus de mal que de bruit. Tous prétendaient posséder la bonne, la véritable folie, et se moquaient de celle du voisin. Dans la haine commune qui les animait, ils n'oubliaient pas leurs petits dissentiments, et n'attendaient qu'une occasion favorable pour se déchirer les uns les autres.

De tous ces fous, les plus dangereux étaient ceux dont l'état mental prêtait à l'illusion. On ne s'abuse pas sur une démence complète ; elle éclate trop ouvertement. Les égarements partiels sont plus lents à se trahir, et il s'y mêle de tels éclairs de bon sens, qu'on hésite à leur assigner leur véritable nom. Que d'aberrations se cachent ainsi sous des

apparences de lucidité! Écoutez cet homme : c'est bien à tort qu'on a pris quelques mesures contre les écarts de sa raison. Rien ne les justifie, rien ne les excuse. Les médecins lui en veulent ; c'est l'unique motif du séquestre dont il se plaint. L'entretien s'engage, et en effet c'est celui d'un être qui jouit de la plénitude de ses facultés. Il parle avec netteté, avec chaleur ; ses idées sont abondantes, précises, et il les revêt d'un langage qui s'élève jusqu'à l'éloquence. A peine s'imprègnent-elles d'un peu d'exaltation. Vous allez croire que cet homme est victime d'un complot ou d'une méprise : attendez. Sa marotte n'est pas loin ; il n'y échappera pas longtemps. Le voici qui part ; il est empereur du Mogol ou reine de Chypre ; il a inventé un système pour marcher sur le front ou mettre la foudre en bouteilles ; il a quinze gouvernements dans sa poche, et se dessaisira du meilleur, si on veut y mettre le prix.

Telle est la pire espèce de fous, celle qui trompe le plus facilement la surveillance ; c'est celle aussi dont le pavé abondait. Il en sortait de tous les coins, de toutes les issues ; ils remplissaient l'air de leurs projets et de leurs cris. Aux vertiges du Gouvernement, ils voulaient, à toute force, ajouter

les leurs. Aussi se multipliaient-ils par l'invention et par le bruit; ni les affiches ni les manifestes ne leur coûtaient. Aucun d'eux ne regardait à la dépense quand il s'agissait de sauver l'État. Ils arrivaient, d'ailleurs, les mains chargées de trésors. Ceux qui n'avaient à offrir qu'un milliard étaient considérés comme d'assez pauvres esprits; vingt milliards formaient un contingent raisonnable. Vingt milliards! quelle vétille! En frappant du pied le sol, on devait les trouver. Un simple procédé y suffisait; il s'agissait de tout *mobiliser*. O vertu d'un mot! Mobiliser, mobilisation, enfants d'un vocabulaire qui n'est pas celui de Bossuet, que de qualités secrètes ne renfermez-vous pas? Mobiliser, l'avenir de la République est là! Qui mobilisera le mieux, aura trouvé le secret de nos destinées! Que d'affiches sur la mobilisation, sans compter celles qui touchaient à la réforme hypothécaire et aux assignats! Il y était question de mobiliser la nature entière : les champs, les bois, les maisons, les terrains communaux, les forêts de l'État; de tout mobiliser en un mot, probablement pour tout *faire filer* plus vite. Ingénieux moyen! c'est celui d'un héros bien connu; se dépouiller soi-même afin de n'être pas dépouillé.

D'autres insensés avaient mis le doigt sur une découverte plus belle encore. Ils s'étaient imaginé qu'un gouvernement assis sur des ruines n'a pas une tâche suffisante pour employer tous ses instants. Restaurer l'ensemble des institutions, consulter le vœu du pays, maintenir, au milieu d'un désordre immense, le respect des droits, la sécurité des personnes, faire face aux périls du dehors, aux difficultés du dedans, défendre le Trésor contre le discrédit, les classes laborieuses contre les fluctuations du travail, la force armée contre l'indiscipline; tout cela ne leur semblait qu'un prélude à des travaux plus sérieux, à une besogne plus vaste. A les entendre, un gouvernement doit tout concentrer, tout résumer, tout embrasser. Aucun grand profit ne doit avoir lieu hors de sa sphère. Il va tout entreprendre, et la nation n'aura plus qu'à se croiser les bras. Déjà, on désignait les victimes. Sur mille points, le gouvernement était mis en demeure de substituer son activité à celle des compagnies ou des individus. On l'invitait à faire main basse autour de lui, à s'emparer de ce qui était à sa convenance. Spoliation ou non, qu'importe? A lui les tontines, à lui les assurances de tout genre. Plus de banque, plus de grand établissement de crédit qui ne fût

dans sa main. Les chemins de fer et les canaux ne pouvaient rester hors du giron officiel, et pour donner plus d'extension à ce commerce, l'État devait y joindre une entreprise générale des transports. De la profession de voiturier, il passait le plus naturellement du monde à celle de marchand de sel, et rendait au pays enchanté les ineffables délices de la gabelle. Après la gabelle, paraissait le four banal, autre institution méconnue, puis le monopole de la pêche et de la chasse, enfin une mainmise générale sur les forêts, en vue du reboisement. Ainsi, d'usurpation en usurpation, se réalisait ce rêve de puissants esprits où la moitié de la famille française serait chargée d'administrer l'autre moitié, et où nos tribus heureuses, déjà pourvues de poudre et de tabac, seraient en outre voiturées, assurées, commanditées et salées par leur gouvernement.

Mais de tous ces vertiges le plus fréquent et le plus obstiné était celui qui s'attachait à la bourse des riches. Comment y atteindre? Comment la vider d'un trait? L'emprunt forcé, les taxes somptuaires, le retour des successions collatérales à l'état, la contribution sur le revenu, l'impôt progressif, rien ne fut omis dans cette nomenclature d'expédients, bien

dignes de financiers aux abois. Un jour, prêt à se dessaisir de dix mille francs en faveur de la patrie, un rentier ou soi-disant tel, invite tous les capitalistes à en faire autant, et convoque les ouvriers de Paris afin d'ajouter un poids de plus à son exemple et à son invitation. Un autre se souvient de l'indemnité payée aux émigrés, et demande qu'on la restitue au peuple, capital et intérêts. Celui-ci veut que le riche soit frappé dans sa vanité; celui-là qu'il rende compte jour par jour de sa fortune, et qu'au delà d'une certaine somme on lui applique le procédé sommaire inventé par un malfaiteur de l'antiquité. D'autres dressent des listes d'opulents qui ressemblent à des listes de proscrits, et désignent des noms comme point de mire aux plus mauvais instincts. Chez tous se retrouve le désir d'arriver aux coffres les mieux pourvus, et d'y exécuter de fréquentes et profondes saignées.

Atteindre la richesse! frapper la richesse! mais quel est le régime qui ne l'a point essayé? quel est celui qui, dans les heures de détresse, n'a pas franchi la limite qui sépare les moyens arbitraires des moyens réguliers? En toute occasion semblable, voici ce qui est arrivé: A mesure qu'on exerçait sur elle une pression plus forte, la richesse disparaissait

comme un morceau de glace disparaît sur les doigts qui l'étreignent. On croyait la tenir encore, que déjà elle s'était évanouie. Il faut à la richesse, pour naître et se développer, des conditions de longue et constante sécurité. Elle ne supporte ni les essais ni les violences. En fait de prélèvements et de dîmes, elle n'accepte que ce qui lui convient, et trouve d'ingénieux moyens pour se dérober à ce qui lui répugne. Lorsqu'on l'épouvante et qu'on la froisse, elle quitte sa forme ostensible pour recourir à mille déguisements. Elle échappe ainsi aux poursuites et trompe la main qui croyait la saisir. Trop vivement pressée, elle va chercher dans un pays moins hostile des lois meilleures et un régime plus hospitalier. Ainsi l'arme dont on la frappe se retourne contre qui s'en sert, et le pays qui lui déclare la guerre est voué à l'appauvrissement. Tout s'y éteint : la vie de luxe d'abord, puis l'activité même. C'est une déchéance qui se prolonge jusqu'au retour d'un sentiment moins ombrageux et d'une politique plus tolérante.

Qu'on ne s'y trompe point : toute forme de progression dans l'impôt nous conduirait là. Dès que les fortunes arriveraient à cette limite où la part de l'état serait égale ou supérieure à celle de l'individu,

l'ardeur d'acquérir s'éteindrait dans les âmes, et il n'y resterait que le désir de se soustraire par la fraude aux violences de la loi. De là une distribution anticipée des fortunes sur plusieurs têtes ; de là des fidéicommis sans nombre ; de là un fractionnement nouveau dans la propriété ; de là mille ruses qu'il est facile de prévoir. L'effet en serait doublement fatal ; d'un côté, il élèverait outre mesure les valeurs insaisissables à l'impôt ; de l'autre, il frapperait de discrédit les valeurs qui ne peuvent s'y dérober, le sol et les constructions, c'est-à-dire la véritable et solide richesse. Et non-seulement le fond serait déprécié, mais toute amélioration s'arrêterait à l'instant même. En aucun temps l'homme ne mit son intelligence et ses bras à la merci de l'exaction. Quand il ne protesta point par la révolte, il protesta par l'inertie. C'est ce qui arriverait. Elever le revenu quand le fisc doit s'en arroger la meilleure part, quel rôle de dupe ! et personne n'est dupe volontiers. D'où il suit que les grands efforts du génie humain tendraient à cesser ou à décroître, et qu'on verrait peser sur le pays, comme niveau, une médiocrité voisine de la misère.

Ainsi on plaçait la France entre deux vertiges : l'un qui lui conseillait de se démettre de son

activité entre les mains du gouvernement; l'autre qui entendait porter dans les entrailles du pays le fer de la fiscalité, afin d'en extraire en bloc tout l'or qu'elles pouvaient contenir. Double dommage, double cause de ruine. Sous le monopole officiel, l'activité ne pouvait que dépérir, et la fortune publique succomber dans les étreintes de l'exaction. L'heure était donc mal choisie pour imposer à la communauté de nouvelles charges, de nouveaux sacrifices; cependant on y songeait, et sur l'échelle la plus étendue. Telle était, par exemple, l'obligation désormais imposée à l'état de se substituer au capitaliste volontaire, et de fournir des instruments de travail à quiconque en demanderait. Tel était encore le devoir impérieux d'assurer aux enfants de la grande famille, sans catégories ni distinction, les avantages de l'éducation gratuite et de l'instruction à tous les degrés.

Quoi de plus simple, et que de bienfaits en un trait de plume? Assurer à l'homme l'emploi de ses facultés et la culture de son esprit, est-il rien de plus juste et de plus naturel? Qui ne signerait volontiers un tel programme? Oui, le programme est beau, il est digne du cœur; mais ce serait s'exposer à de cruels mécomptes que de le regarder comme

sérieux. Pourquoi promettre ce qu'on ne peut tenir, et placer sur le berceau d'une révolution des enseignes mensongères? Fournir des instruments de travail à qui en demande, les trésors du globe n'y suffiraient pas! La France compte dix millions d'hommes et autant de femmes qui vivent du salaire. En supposant qu'un capital de mille francs fût nécessaire à chacun d'eux pour s'en affranchir, ce n'est pas moins de deux milliards qu'il faudrait trouver pour réaliser cette émancipation. Où seraient ensuite les garanties du créancier vis-à-vis de cette masse innombrable de débiteurs? Qui assure que ce capital destiné à l'affranchissement du travail n'irait pas s'engloutir dans les tâtonnements de l'inexpérience et les désordres de la vie privée? Est-il possible d'imaginer une surveillance efficace en présence de tant d'intérêts épars? Et si, au lieu de prêts individuels, l'État parvient à organiser un système de prêts collectifs et solidaires, qui lui fait augurer, de la part des associations, plus de sagesse, plus d'entente, plus d'habileté que de la part des individus? Si l'une de ces associations succombe, le vide est plus grand et le mal plus considérable. Après avoir pourvu aux premières nécessités, l'État se portera-t-il comme réparateur de toutes les fautes;

de toutes les incuries, de toutes les malversations? Ce serait une prime offerte au péculat et à la négligence.

Mais, dira-t-on, c'est seulement par des essais partiels que l'État procédera. Il n'entend pas appliquer à tous indistinctement cette commandite du travail. Il choisira entre les individus, entre les industries, entre les associations. Vraiment? l'aveu est naïf. C'est-à-dire que le gouvernement aura ses favoris; c'est-à-dire qu'il répandra la manne du trésor au gré de ses préférences, peut-être au gré de ses caprices. Il prélèvera sur tout le monde les subsides qu'il accordera à quelques-uns. Sous un régime d'égalité, il consacrera l'inégalité la plus flagrante, la plus monstrueuse que puisse concevoir l'esprit humain. Dans la famille des industriels, il y aura deux classes, l'une opérant avec ses propres fonds, l'autre avec les fonds de l'État, et les seconds se serviront contre les premiers d'armes que ceux-ci auront forgées. N'est-ce pas le comble de l'aberration? Pourtant ces choses-là se disent, se répètent sans que personne songe à les vérifier. On parle, dans la langue du jour, de fournir aux ouvriers le capital, l'instrument de travail, comme de la mesure la plus naturelle et la plus aisée. On ne recule pas

devant l'idée de mettre le trésor à la merci de tous les essais, de tous les plans qui germent dans les cerveaux aventureux. Pour les uns, c'est un ou deux millions applicables à des défrichements hypothétiques; pour d'autres, c'est une somme égale destinée à des légions mobiles de cultivateurs ou à des établissements sédentaires, assujétis à un régime conventuel. Partout des folies, et au bout des ces folies, des millions. La soif devient plus grande en face du fleuve tari.

Pour détruire ces erreurs, pour dissiper ces illusions, que faut-il? Aller jusqu'au bout, et entrer dans la région inexorable des faits. C'est là que viennent échouer les mots sonores, les formules vaines, et même les questions de sentiment les plus justes, les plus légitimes. L'instruction dispensée à tous, gratuite, uniforme, en dose semblable, quel vœu plus touchant! A l'instant on y adhère par le cœur. N'est-il pas juste que les hommes soient égaux devant le pain de l'intelligence? Personne n'oserait dire non. On s'enivre donc de ce dessein, on l'impose à la société régénérée comme une réparation et un devoir. Voilà une promesse formelle: comment pourra-t-on la tenir? Personne n'y songe. L'effet est produit, c'est l'essentiel. Plus tard seu-

lement la réflexion détruira ce que l'enthousiasme aura créé, et il n'en restera pour le peuple qu'une déception de plus. L'éducation uniforme ira rejoindre, au pays des chimères, les mille rêves des gens de bien.

En effet, l'instruction égale et gratuite que l'on veut étendre à tous les membres de la grande famille ne saurait être limitée à des notions sommaires et à de simples rudiments. Il faut élever l'homme, et non le faire déchoir. On doit dès lors envisager le programme de l'État comme un programme complet, sérieux, digne de lui. L'éducation donnée naguère à l'élite sera l'éducation de tout le monde. On ne peut faire moins, on s'efforcera de faire plus. Prenons-le sur ce pied et passons aux moyens. Où placer le type de cet enseignement? Dans la commune? ce serait trop couteux, trop disséminé. La force des choses entraîne à choisir un centre plus populeux, le canton, l'arrondissement, peut-être le département. Or qui n'en voit les conséquences? L'élève devient le pensionnaire de l'État. Il ne s'agit plus seulement de l'instruire, mais de pourvoir à ses besoins. L'État est substitué à la famille; il en accepte les charges et les devoirs. Au plus bas prix, c'est quatre cents francs par an en moyenne pour

chaque enfant ou adulte, et comme on compte en France trois millions d'adultes et d'enfants, c'est une somme de douze cents millions à inscrire chaque année au budget de l'instruction publique. Les temps orageux font éclore des ministres à qui l'aplomb ne manque pas : en est-il un qui oserait demander à une assemblée douze cents millions pour l'éducation de la jeunesse?

Ainsi depuis deux mois nous vivions dans un cercle de vertiges et d'hallucinations. Le faux, l'absurde, l'impossible nous étreignaient de toutes parts, et ne laissaient point de place aux inspirations calmes et sensées. Les uns s'en allaient vers les régions des fées, les autres vers les abîmes de l'enfer. C'étaient des songes riants ou des cauchemars. Ceux qui ne conspiraient pas se promenaient dans la nue. Tous semblaient avoir perdu le sentiment de la vie réelle dans la fièvre et l'ivresse du succès. Les camps toutefois ne se confondaient pas; il y avait d'un côté les sombres, de l'autre les exclusifs. Les sombres assiégeaient le pouvoir, les exclusifs l'occupaient. Les sombres murmuraient en gens évincés, les exclusifs se préservaient de tout contact avec la foule. Pour eux la république était une maîtresse; ils la suivaient d'un œil jaloux. Avec quel

soin ils écartaient d'elle ce qui n'appartenait pas à leur sérail et ne portait pas sur le front les signes d'une virilité équivoque! Quels rudes surveillants! quelles consignes sévères! Jamais princesse ne fut gardée par de plus terribles enchanteurs. Peut-être craignaient-ils qu'une fois échappée de leurs mains, elle ne perdît le goût et le désir de s'y retrouver encore.

Ce règne des exclusifs arrachait au camp des sombres des plaintes vives et continues. Les exclusifs ne s'en troublaient pas. Chaque jour ils se fortifiaient dans leur position et ajoutaient quelques noms à leur ligne de défense. Tel des leurs s'emparait d'une courtine, tel autre d'un bastion. Quand tous les fronts furent garnis, ils trouvèrent encore le moyen d'en loger dans les casemates. Quelques poternes étaient au pouvoir d'amis douteux, ils s'en délivrèrent et les garnirent d'affidés. Peu à peu ils se rendaient inattaquables et prépondérants. Qu'on juge des jalousies qu'éveillait dans le camp des sombres le spectacle de ces usurpations. C'était un rugissement perpétuel et un immense cri d'alarme. Cette révolution, leur titre et leur honneur, cet enfant de leur plume et de leur mousquet, la laisseraient-ils dépecer ainsi par les ouvriers de la dernière heure?

A cette pensée, leur esprit s'enflammait, et ils y répondaient par de farouches défis et le bruissement des épées.

Au dehors cet état des âmes et des partis se trahissait par des symptômes évidents. Dix corps de prétoriens y promenaient leurs uniformes bigarrés. Les uns appartenaient à l'autorité régulière, les autres aux pouvoirs irréguliers. Chacun avait un chef, un mot d'ordre, une cocarde, un drapeau. Que de costumes divers! Quels travestissements multipliés! Chaque école eut le sien; l'école normale ceignit le glaive pour marcher à la conquête du professorat; l'école centrale couvrit la poitrine de ses chimistes et de ses mécaniciens de gilets à la Robespierre; les lycées eux-mêmes se transformèrent en pépinières de guerriers. On ne voyait que revers rouges, aigrettes, panaches et plumets. La ville était un camp, le citoyen un soldat. A la diane, le tambour s'éveillait pour agiter tout le long du jour, et dans la nuit même, ses baguettes infatigables. Plus d'affaires si ce n'est celles du bivouac. On avait, pour varier ses plaisirs, le piquet, la patrouille ou la grande garde autour du gouvernement.

A ce mouvement militaire correspondait un mouvement formidable de publicité. Vingt, trente, cin-

quante journaux se partageaient l'empire de l'opinion et l'asphalte des boulevards. Ils naissaient avec les feuilles de l'arbuste et ne duraient pas comme elles toute une saison. C'était un assemblage de titres effrayants et de politique véhémente. Plusieurs de ces organes allaient jusqu'à l'ignoble et s'en faisaient une condition de succès. Les plus mauvais instincts, les plus détestables souvenirs trouvaient des flatteurs et des interprètes. Jamais spéculation de scandale ne fut poursuivie avec une telle audace et une telle impudeur. Il n'était pas jusqu'au débit qui ne fût à la hauteur de ce cynisme de la pensée et de l'expression. Le crieur imaginait mille stratagèmes pour surprendre l'attention et la bourse du passant. C'était tantôt une nouvelle incroyable, tantôt un commentaire grossier. Quand ces moyens ne suffisaient pas, ils assaillaient les promeneurs et les enfermaient dans un blocus si savant qu'on ne pouvait guère y échapper sans rançon.

Ces symptômes étaient tristes; ils témoignaient du désordre qui planait sur les esprits. Vertige dans dans les idées, vertige dans les actes, partout le vertige et la confusion. Puis rien à l'horizon où le regard pût se reposer; pas une lueur au milieu de cette nuit, pas un éclair qui sillonnât ces ténèbres.

Il n'était personne qui n'en conçût un peu d'effroi. Deux mois écoulés n'avaient pas changé les termes du problème ; il demeurait aussi sombre, aussi redoutable qu'au premier jour. Qu'attendre? Que désirer? Était-ce un homme? Était-ce un système? Homme ou système, il était temps qu'il arrivât ; tout retard devenait fatal. Les choses empiraient ; il y avait urgence. Je ne pouvais y songer sans éprouver l'atteinte d'un aiguillon. Quelle gloire à conquérir! Quelle position à prendre ! J'avais bien mon plan, mais insuffisant, incomplet, à l'état d'ébauche. Il n'y manquait guère que sept à huit combinaisons. Malheureusement elles étaient capitales ; il fallait les trouver sous peine de s'exposer à un échec gratuit.

— Cherchons, me dis-je ; les idées nécessaires arrivent à point, et le moment est venu. Le ciel m'inspirera : cherchons.

Ainsi disposé, je me mis à la découverte des combinaisons qui me manquaient.



CHAPITRE XVI.



L'Art républicain.

Depuis quelques jours, Oscar était poursuivi d'une idée fixe qui troublait son repos et le mien. L'exposition de peinture venait de s'ouvrir; le vieux Louvre avait vu ses portes forcées. Plus d'acception d'écoles ni de couleurs, plus de privilége pour les uns, ni d'exclusion pour les autres. La révolution avait passé son niveau redoutable sur les talents et sur les noms; elle affranchissait les brosses et les proclamait désormais égales devant les panneaux officiels. L'aristocratie du princeau avait fait son temps; c'était au tour du tiers-état et de la roture.

Oscar appartenait à cette dernière expression de

l'art; il était l'un des héros obscurs de la peinture plébéienne. Des griefs profonds sommeillaient au fond de son cœur; il avait connu de bien mauvais jours et fourni des campagnes bien malheureuses. Presque tous ses enfants, et les plus chers, les plus achevés, étaient venus se briser contre les arrêts d'un aréopage jaloux. A peine, à force d'instances, avait-il obtenu quelques entrées de faveur; baume insuffisant pour de profondes blessures! Aussi accepta-t-il la révolution comme une revanche, et le Louvre comme une réhabilitation. Il crut obéir à un devoir en portant devant le public un appel de tant de jugements prononcés dans l'ombre. Vingt-quatre toiles avaient été l'objet de refus successifs; il les reproduisit toutes, plus belles, plus vertes, plus resplendissantes que jamais. En première ligne figurait la *Collection des Sites de Rome,* dont mes salons avaient eu les honneurs, et qui ne me parurent pas avoir gagné beaucoup aux bénéfices du temps.

L'idée fixe d'Oscar était donc celle-ci: entraîner au salon le plus de victimes possible. Pour la première fois, il y figurait largement, convenablement; il ne voulait pas que cette exhibition demeurât ignorée et s'éteignît sans profit pour son nom. Il avait eu le soin d'éveiller l'attention de la presse, et il offrait

chaque jour à ses toiles, comme holocauste obligé, les hommages de sept ou huit amis qu'il recueillait dans les estaminets les plus voisins. Quelques pots de bierre, quelques verres de cognac élevaient l'opinion de ces juges jusqu'à l'enthousiasme; il n'y regardait pas; c'était de l'argent bien placé. Pour agir sur moi, il n'avait pas même besoin de ces moyens ingénieux.

— Viens, Jérôme, me dit-il, viens au salon, mon fils. Je te promets une heure ou deux de jouissance choisie. Vrai, tu m'en sauras gré.

— Tu crois ?

— Je m'en fais fort; tu n'auras pas le déboire de l'empereur romain. Ta journée sera remplie, mon cher, bien remplie. Tu verras.

— Ce n'est pas ce que l'on dit, Oscar.

— Des jaloux, Jérôme ! des envieux ! Est-ce que tu donnes dans ces travers d'esprit ? Je te croyais l'âme mieux placée. La première exposition de la République, mon fils ! Cela répond à tout. L'expression la plus élevée de la fantaisie ! Songes-y donc.

— Je ne demande pas mieux.

— Non, Jérôme, tu n'es pas convaincu, tu doutes, tu hésites. La foi te manque, on s'en

aperçoit. Douter de l'art sous la République! Voilà qui est fort!

— Mais non!

— Prends y garde, Paturot! Il y a du sceptique chez toi; tu joues avec les grandes idées. Sceptique? qui ne l'est pas? L'épicier l'est bien. Ce qui est plus rare, c'est d'avoir l'âme enivrée de splendeurs et l'œil plein de rayonnements! C'est de porter dans son sein un monde de couleur et de lumière, et d'en revêtir tous les objets, en masse, en bloc, sans distinction. Voilà ce qui nous caractérise, nous autres artistes, et ce qui met un abîme entre nous et l'épicerie. Me comprends-tu, Jérôme?

— Oui, Oscar.

— Eh bien! c'est à choisir. Viens-tu avec moi au salon?

Je résistai pendant plusieurs jours; enfin il l'emporta. C'était une conquête de choix; il en fut fier:

— Enfin, s'écria-t-il, j'en tiens un. Tu vas voir, Jérôme, quel salon à surprises! C'est l'art dans son caprice, dans sa luxuriante liberté! Un genre empâté et savoureux! Il y a là surtout une collection des sites de Rome!

— Je les connais, Oscar.

— Vous renouerez connaissance; ils gagnent à

-être revus. Je te recommande les terrains, mon cher. C'est traité à la Salvator, seulement d'une manière plus délibérée. Et quel effet de couchant! Les teintes blondes du gazon et des nuages pourpres relevés de filets d'or. Tout de nature, Jérôme, et pas un brin d'herbe qui soit copié! J'admire les maîtres; mais pour y toucher, jamais. Tu verras, tu verras!

Je baissais la tête en victime et avec une résignation qui aurait fléchi un bourreau moins acharné. Il ne me fit grâce de rien, et me prépara à la vue de ses toiles par l'analyse de leurs beautés. Ce fut d'abord le feuillage; puis vinrent les eaux, puis les rochers, puis les ciels. Il eut un mot pour les lointains, un autre pour la perspective. Tout cela se rattachait à quelque école, à quelque maître renommé. Il avait pris un détail au Giotto, un autre au Claude Lorrain; pour la ligne, il descendait des Carrache, et du Corrège par le relief. C'étaient la grâce des Italiens, la vigueur des Espagnols, la naïveté des Flamands, c'est-à-dire un idéal où se résumaient les perfections passées.

— Voilà mes pairs, Jérôme! s'écria le peintre s'abandonnant à son exaltation; voilà mon rang, voilà mes titres; et pourtant, le croirais-tu? je n'ai

trouvé que dédains et exclusion dans ce jury de malheur. Mes paysages, refusés ! mes portraits, refusés ! mes toiles de genre, refusées ! Tout refusé, et à l'unanimité encore ! Oh ! quand la révolution n'aurait été faite que pour réduire en poudre ce conclave de pâtissiers, ce congrès de marmitons, qui disposaient souverainement de nos œuvres et de nos personnes, vouaient les uns au pilori et les autres à l'inanition, je trouverais encore qu'elle est digne des bénédictions des contemporains et de l'assentiment des siècles. Comment ! dix hommes, réunis dans une salle basse du Louvre, avaient ainsi le pouvoir de condamner le Poussin dans son représentant le plus direct, Michel-Ange dans son interprète le plus audacieux ! Ils étouffaient le génie en germe; ils coupaient les ailes à l'aiglon. Quel bâillon, Jérôme, et que je respire plus librement depuis que j'en suis délivré ! Ils sont enfin brisés, ces Vandales, ces eunuques de l'art ! Ils sont rentrés dans le néant d'où ils n'auraient jamais dû sortir. Et c'est la République qui nous a valu cela ? Vive la République !

— Nous voici arrivés, Oscar.

— Jérôme, c'est plus fort que moi, vois-tu ; ça m'échappe, ça me part. Quand j'y songe, il me vient

des rages dont je ne puis me défendre. Nous juger! nous condamner! nous, les grands! nous, les forts! nous, les glorieux! nous, les hôtes des cimes inaccessibles! Et qui sont-ils pour cela? Des barbouilleurs d'enseigne, des paysagistes à la détrempe! Voulez-vous donc rentrer sous terre, myopes et mirmidons, afin que les géants passent et dirigent l'œil du faucon dans les profondeurs de l'avenir! Arrière, béquillards, arrière! Place aux alertes et aux vigoureux!

Jamais je n'avais vu Oscar dans cet état; sa barbe se chargeait de l'arriéré de ses colères, et présentait le spectacle le plus menaçant. A peine se calma-t-il en gravissant l'escalier du Louvre; et pour le rendre à son état naturel, il ne fallut pas moins que l'aspect de son paysage favori. Ce fut alors une métamorphose complète; l'irritation cessa, l'extase prit le dessus :

— Site de Rome, dit-il en s'arrêtant devant le tableau. Eh bien, Jérôme, avais-je tort?

En même temps, il recula de deux pas, afin de se placer sous la perspective la plus favorable, et demeura livré à une muette contemplation. Rien n'était joué là-dedans; il s'admirait de bonne foi. Après quelques instants de cette satisfaction muette,

il éprouva le besoin de m'y associer, et se retournant vers moi, il ajouta avec l'accent et la pose d'un tragique :

— Qu'en dis-tu ?

Le cas était embarrassant ; je n'avais aucune illusion sur les sites de Rome. Il fallait ou violenter ma conscience ou le désobliger ; je pris un faux-fuyant et affectai de tenir les yeux fixés sur une toile qui avoisinait la sienne :

— Voilà bien des nudités, lui dis-je.

La moindre diversion suffisait pour qu'Oscar changeât de voie ; je l'avais prévu, il n'y manqua pas.

— Des nudités, Jérôme ? Qui parle de nudités ? Y a-t-il réellement des nudités dans l'art ? L'art est toujours chaste, mon cher ; et il est d'autant plus chaste, qu'il va plus loin dans le nu. Quoi de plus chaste que la Vénus de Florence ? Mets-lui une draperie, et elle le sera moins.

J'avais enfin pu arracher l'artiste au premier site de Rome, et nous nous engageâmes dans les galeries en nous faisant jour, tant bien que mal, au milieu de la foule qui les encombrait. L'exposition républicaine était ouverte aux ouvriers, et ils y accouraient à l'envi. C'était une scène animée et originale. Chacun émettait son avis, et souvent avec

beaucoup d'à-propos. Il y a, dans le peuple, un goût inné et surtout un sentiment de réserve qu'on ne blesse pas impunément. Aussi, n'entendait-on qu'un cri contre les impuretés et les platitudes qui souillaient les murs du Louvre. Quoi qu'en pût dire Oscar, cette invasion de la peinture plébéienne ne tournait guère au profit de l'art. Rien de plus triste, au contraire, que cette interminable exhibition; c'était un douloureux chapitre dans l'histoire des vocations manquées. Que de vanités se cachaient là-dessous ! que de misères aussi ! Vanités justement châtiées ! Misères inévitables ! La médiocrité dans les arts est plus qu'une erreur; c'est une profanation. Qui s'y livre, l'expie. De l'art au métier, il n'y a qu'un pas, et c'est la médiocrité qui le franchit. Sous mes yeux j'en avais mille preuves. Partout se révélaient un abaissement, une décadence visibles. Nulle inspiration, nul élan; beaucoup de folies, beaucoup d'écarts. L'originalité n'était qu'un masque, et le rire une contorsion. L'indiscipline même avait cédé à l'effet du temps; les rebelles d'autrefois, les aventureux retombaient dans les servitudes du plagiat.

Ces impressions se succédaient chez moi à la vue de tant d'œuvres dignes de pitié, et j'allais m'en

ouvrir à Oscar, quand je le vis s'arrêter brusquement devant un second cadre.

— Site de Rome ! s'écria-t-il de nouveau.

Il était dit que je n'en esquiverais aucun. Autant de sites de Rome, autant de stations ; j'en eus huit à subir. Enfin la patience m'échappa :

— Sais-tu que tout cela est bien misérable? lui dis-je. Quelles turpitudes ! quelles horreurs !

— Voilà comme tu es, Jérôme, me dit l'artiste ; le sentiment des situations t'échappe tout à fait. Tu ne vois donc pas que nous assistons à une transformation, à une mue de l'art? Au moyen âge, en face des gargouilles et des mascarons, qui eût dit que la renaissance allait venir? Pourtant la renaissance était en germe dans le mascaron et la gargouille? Vois la chrysalide, quoi de plus hideux ! elle renferme pourtant le papillon aux ailes moirées. Il en est de même de nos arts ; ils cherchent leur voie, ils la trouveront. Ils s'agitent dans l'obscurité pour se réveiller dans la lumière. Mais tu ne vois donc rien, aveugle que tu es?

— Non, je te l'avoue?

— Quoi, pas même les grandes écoles qui ont enfoncé leur tarière dans les boiseries de l'avenir? Vrai, tu ne les vois pas?

— Pas le moins du monde!

— Alors, c'est que tu tournes au bonhomme Tobie. Comment, tu n'aperçois pas l'école de l'empâtement, l'école révolutionnaire par excellence? Tiens, examine ce tableau; c'est d'un maître. Vois comme c'est empâté. Je ne te demande pas si les figures y ont leurs proportions, les objets leur couleur naturelle. Là n'est pas le problème. Est-ce bien empâté, réponds?

— Que sais-je?

— Admirablement, mon cher. Il n'y a que lui pour pétrir, empâter ainsi. Des monts et des vallées, voilà son tableau. Aussi, vois comme la lumière s'y joue, surtout vers les crêtes; vois donc. Seul, il atteint ces effets; c'est le roi de l'empâtement.

— Qu'est-ce que cela prouve?

— Qu'il empâte pour l'avenir. C'est un précurseur de la peinture à la truelle.

— Vraiment!

— Oui, mon cher; mais viens plus loin; voici l'école du glacis. Encore un maître comme l'autre, encore une école d'avenir. Celui-ci a le glacis dans ses attributions. Tu peux chercher son pareil en Europe; tu ne le trouveras pas. Personne ne glace

comme lui. Le tout est de savoir qui l'emportera, du glacis ou de l'empâtement, de l'empâtement ou du glacis. Le dilemme est délicat; il partage les meilleurs esprits. Aurais-tu une opinion faite là-dessus ?

— Dieu m'en garde !

— Je t'en félicite, le doute est sage; d'autant qu'il existe une troisième école d'avenir qui pourrait bien battre l'empâtement par le glacis et le glacis par l'empâtement, afin de s'établir sur leurs ruines et y fonder un empire sous les auspices de la volupté. Il s'agit de l'école des vues de dos : en as-tu entendu parler, Jérôme ?

— Non, Oscar !

— On la cite pourtant, elle remplit les bouches des feuilletons et de la renommée. Les vues de dos ont un rôle à jouer dans les civilisations futures; elles peuvent exercer une influence féconde sur les progrès de l'esprit humain. Avant nous la vue de dos était peu connue. On demandait aux peintres de montrer les visages du bon côté. Erreur profonde, mon cher, et la meilleure preuve, c'est la vogue qu'a eue la vue de dos dès sa première entrée dans le monde. Pas d'hésitation dans l'opinion, point de partage dans les esprits. — Dieu ! que c'est ça ! s'est-

on écrié de toutes parts. Les grands succès se reconnaissent à cette unanimité. Depuis ce temps la vue de dos n'a fait que gagner du terrain. Elle règne aujourd'hui et menace les glacis et l'empâtement. Si elle parvient à rallier les effets de lumière, autre école d'avenir, elle pourra prétendre au sceptre universel et conduire les jeunes brosses vers la conquête de nos destinées. C'est une grande mission, mon cher, et plus d'une fois elle a rempli mes rêves. Mais les sites de Rome n'ont pu conquérir la place que la postérité leur assignera. Le siècle est injuste pour eux; il n'en sent pas la valeur..

Cette plainte termina l'excursion pittoresque que le peintre venait de faire dans les domaines de l'art. Mon opinion n'en était pas ébranlée; je n'en persistais pas moins à voir dans cet étalage de médiocrités un symptôme irrécusable de décadence. Les arts ont besoin surtout d'une règle respectée; ils s'y inspirent et s'y meuvent. Ils y trouvent un frein contre l'intempérance de la pensée et les écarts de la main. Or, où est la règle aujourd'hui? De quoi s'inspirer? Où est la limite assignée au caprice? Cette soif d'aventures qui a tout perdu a perdu les arts. Ils ont manqué au respect d'eux-mêmes, au soin de leur dignité. De là leurs désordres et leur chute.

Nous quittâmes le Louvre, et j'espérais rentrer chez moi pour me remettre du vertige que cause l'aspect de tant de toiles défilant sous le regard. J'avais compté sans mon compagnon. Il m'entraîna vers l'un des guichets du Carrousel :

— Où m'emmènes-tu ? lui dis-je. Ce nest pas notre chemin.

— Viens, Jérôme, me répondit-il en exerçant sur moi une pression assez vive.

— Encore faut-il savoir où, ajoutai-je ; et en même temps je m'efforçai de quitter son bras.

Il me contint et ne voulut pas en démordre.

— Voyons, laisse-toi guider, Jérôme ; ne fais pas l'enfant.

— Où allons nous alors ?

— Écoute, tu as vu mes sites ; c'est touché, n'est-ce pas ?

C'était abuser des forces et de la politesse d'un homme ; je ne répondis pas.

— Eh bien, poursuivit-il, ce n'est rien auprès de ce que tu vas voir. Prépare-toi à un effet merveilleux.

— Mon Dieu, Oscar.......

— C'est-à-dire, mon cher, que j'ai jeté là toute mon âme, Pas de réminiscence, pas d'emprunt. La flamme la plus vive, la création la plus vraie ! Tu

sais quel cachet Cimabüe donnait à ses vierges. Du naïf, du primitif ; voilà ce que j'ai retrouvé. Tu vas voir !

— Quelle énigme !

— Elle est facile à deviner, Jérôme ; j'ai concouru. Excuse-moi si je ne t'en ai pas fait la confidence. Que veux-tu ? le génie a ses pudeurs. D'ailleurs je voulais agir par surprise et jouir de ta première impression.

— Du diable si je te comprends ! répliquai-je irrité. Une surprise ? et à quel sujet ?

— Tu n'y es donc pas, Jérôme ?

— Mais, non ! non !

— Il s'agit de la figure symbolique de la République, mon fils ! Concours public ouvert aux maîtres et aux écoliers. D'autres se sont tenus à l'écart ; moi je n'ai pas dédaigné d'y descendre. Quelle création ! Quelle idéalité vaporeuse ! Tout ce que l'imagination peut rêver de gracieux et de pur ! Tu en jugeras. Et tout jet, mon cher, tout d'un jet !

Mon sort était fixé ; j'avais à subir une seconde exposition. Volontiers j'aurais laissé là et l'œuvre et l'auteur. Mais se tirer des mains d'Oscar n'était pas chose facile. Il avait compté sur le spectacle de mon admiration, et à aucun prix il n'eût voulu se

départir de cette jouissance. Ses joies intérieures se trahissaient par des symptômes nombreux : l'œil était vif et animé, la barbe brillait de tout son éclat. Le visage exprimait l'épanouissement et cette confiance que donne la force. Il posait en homme heureux et content de lui. Une galerie renfermait les esquisses envoyées pour le concours ; il me la fit traverser rapidement, et s'arrêtant devant l'un de ces chefs-d'œuvre :

— Tiens, me dit-il, voilà.

Je demeurai stupéfait : je ne trouvais pas un mot à lui répondre. Toute ma force suffisait à peine pour contenir le rire immense qui grondait en moi et ne demandait qu'à faire explosion. Qu'on se figure une vierge blême frappant d'un rameau d'olivier la Mappemonde qui s'entr'ouvre, et l'on aura une idée assez exacte du chef-d'œuvre d'Oscar. Seulement, ce qu'il est impossible de rendre dans aucune langue humaine, c'est le caractère de cette physionomie où l'artiste avait cherché la candeur, et n'avait rencontré que l'hébêtement. Un œil démesuré s'ouvrait sous un nimbe confus, et contemplait avec surprise ce globe fendu comme une grenade. L'artiste n'avait pas d'ailleurs dérogé à ses procédés habituels : des tons verts, ménagés avec

art, occupaient l'ensemble des terrains, et par d'insensibles dégradations gagnaient jusqu'au visage de la Vierge. Toutes les harmonies concouraient de la sorte à l'effet général : harmonie de teintes, harmonie d'expression, harmonie de sentiment. Oscar était fondé à se prévaloir d'un fort bel ensemble.

— Eh bien, me dit-il en homme qui provoque son juge et ne doute pas de l'arrêt.

— Eh bien... répondis-je d'une façon embarrassée.

— Est-ce la meilleure, reprit-il ?

— La meilleure de quoi ?

— La meilleure des Républiques, Jérôme ! l'esquisse numéro un ! la reine du concours !

— Ah ! bien !

— Aurais-tu des doutes, par hasard ? Dis-le franchement ! je suis fait pour tout entendre.

— Dieu m'en garde !

— Je comprends ! l'admiration est trop vive pour se faire jour ! je m'y attendais. C'est que j'ai mis là-dedans, mon cher, tous les souffles de mon âme, toute la puissance de mon inspiration ! Comme ça vit ! comme ça marche ! Et le coloris, qu'en dis-tu ?

— Un peu vert peut-être ?

— Nature, mon cher, nature ! Notre vierge en

est à l'âge délicat! Aussi quelles formes juvéniles! Ce n'est pas moi qui en aurais fait une nourrice du Morvan, comme le voisin. Regarde donc ces jattes de lait!

— C'est de l'hyperbole.

— Et cette République en mal d'enfant! qu'en augures-tu? Est-ce d'un grand prix qu'elle accouchera? Quels emblèmes, bon Dieu! Quels attributs! Jérôme! Jérôme, le talent est commun, mais le génie est rare.

— A qui le dis-tu?

— Vois toutes ces esquisses : il y a de la main, du métier; mais où est la conception, où est l'idée? Rien qui fasse rêver, rien qui emporte un homme à travers les espaces! Je vois des Républiques assises, des Républiques debout, d'autres couchées, d'autres accroupies. Près de celles-ci, il y a des lions, des tigres; près de celles-là, quelques serpents. De loin en loin, des arbres, des palmes, enfin le mobilier de la création; puis des sphères à volonté. Très-bien; mais le mot profond, prophétique, inspiré, où est-il? Le discernes-tu? L'entends-tu résonner dans les profondeurs de l'horizon? Non, Jérôme, non! C'est muet comme la prière du tombeau; tandis que le mien a toutes les mélodies de

la nature ! La vierge frappe le globe, et il s'en épanche des trésors infinis. Vois-tu l'androgyne pourvu d'une double essence et d'une double fécondité ? Il livre la clé des destinées et la sombre énigme du sphinx. Tout cela en quelques traits, sur une toile de quelques décimètres. Un peu de fusin ou d'encre de Chine, et le mystère du monde est dévoilé. C'est cyclopéen, c'est génésiaque ; le génie humain n'ira jamais plus haut. Je n'ai eu qu'un tort, Jérôme, je le sens maintenant.

— Lequel, Oscar ?

— Celui de concourir ! On ne doutait pas de mon génie, on doutera de ma générosité.

C'est ainsi que le noble artiste se consolait des mécomptes dont sa carrière avait été semée. On avait beau l'abandonner, il ne s'abandonnait pas Vingt fois son espoir avait été déçu et sa confiance trahie ; il y persistait malgré tout. Au-dessus de ses échecs planait le sentiment de sa force et la bonne opinion qu'il s'en formait. Aussi, en retournant au logis, me disait-il avec cet aplomb qui lui était familier :

— Jérôme, quand tu écriras à madame Paturot, n'oublie pas de lui mander que j'ai obtenu, dans un concours public, l'exécution de la figure symbolique

de la République. Elle verra que je n'ai point dégénéré.

A l'appui de ces mots, son regard jetait des défis et sa barbe rayonnait.



CHAPITRE XVII.



Le scrutin de liste.

La principale affaire du jour, c'étaient les élections.

Pour la première fois, le suffrage universel devait être mis à l'épreuve. Ce que nos grands révolutionnaires, même au fort de leurs sombres expériences, n'avaient pas osé essayer, allait être pour nous le premier pas, l'œuvre du début. Le peuple ne déléguait plus ses pouvoirs, il les exerçait d'une manière directe. Entre lui et ses représentants, point d'intermédiaires; c'est lui qui devait les choisir et les nommer. L'investiture ainsi donnée et reçue avait un caractère plus solide et plus solennel. Un lien sérieux se formait entre le mandataire

et le mandant, et les pouvoirs qui en résultaient formaient l'expression et l'émanation la plus vraie de la souveraineté de tous.

Dans cette consécration qu'un homme reçoit des mains populaires, il s'attache un charme secret et un ligitime orgueil qu'on sait mieux éprouver que définir. Il semble que des milliers d'âmes correspondent à une seule âme, et que cette voix n'est qu'un écho de milliers de voix. Une sorte d'identification s'opère alors entre les sentiments de l'élu et de ceux qui l'élisent, de manière à ce que aucune douleur isolée ne reste sans sympathie, aucun droit légitime sans défense et sans appui. Ce sont autant d'anneaux d'une chaîne volontaire qui va du représentant au département, et du département à la patrie. Dans une sphère si vaste, point de petits intérêts ni de servitudes partielles, mais seulement ce suprême intérêt qui embrasse l'honneur et le salut du pays; et pour servitude, le devoir de combattre jusqu'au bout, et de mourir au besoin sous le drapeau parlementaire.

En face de cette gloire et de ces périls, bien des aspirants s'offraient aux chances du scrutin. Dans le nombre, il en était de naturellement désignés; d'autres avaient plus d'efforts et de preuves à faire.

On allait au devant des ouvriers, à Paris surtout; en province, quelques cultivateurs se mettaient sur les rangs ou s'y laissaient mettre. De toutes ces candidatures, la seule qui m'intéressât vivement était celle du meunier Simon. J'y voyais l'œuvre de Malvina, et, jusqu'à un certain point, la base de nos combinaisons futures. Ma femme avait bien jugé les hommes nés dans ce siècle d'airain, et grandis sous le règne des gens d'affaires. Leur vertu n'était guère qu'un vernis; au premier frottement, on l'avait vue disparaître. L'abus des influences s'exerçait déjà, et il importait d'avoir dans la main un homme qui eût le crédit de se faire écouter. Plus je suivais Malvina, plus sa pénétration m'étonnait. Comme en un clin d'œil, elle avait tout compris, tout deviné, et avec quelle promptitude elle avait dressé ses batteries! En lui imposant des jupons, la nature s'était trompée; elle en eût remontré aux diplomates les plus fins, et fait un bien grand chemin dans les ambassades.

Quoi qu'il en soit, j'avais, dans ce mouvement électoral, le regard tourné vers la province, et m'inquiétais des incidents de la lutte qui s'engageait. Ma femme ne me laissait pas sans lettres; elle avait soin de me tenir au courant. Rien ne se

faisait dans l'intérêt de Simon qu'elle ne me l'écrivît. C'étaient de petits détails qui tous s'accordaient à présenter les chances comme favorables. Il ne restait plus qu'à fixer, entre les arrondissements, un scrutin de liste qui fût commun à tous, afin de porter l'effort sur les mêmes noms. Voici comment elle me rendit compte de ce résultat :

« Mon chéri,

» Nous triomphons sur toute la ligne des arron-
» dissements ; c'est enlevé, conclu, arrangé. Qua-
» tre tremblements de terre et deux choléras ne
» pourraient aujourd'hui empêcher Simon d'être
» représentant du peuple. La chose est faite ou à
» peu près ; c'est comme un mariage auquel il ne
» manque que les formalités. Avant huit jours,
» M. le maire y aura pourvu.

» Je vais maintenant te dire comment cela s'est
» passé. Il s'agissait de s'entendre d'arrondisse-
» ment à arrondissement, et tu sais comme en gé-
» néral ils font bon ménage. Il suffit que l'un dise
» blanc pour que l'autre dise noir, et d'ailleurs ils
» ont toujours à se chamailler qui pour une route,
» qui pour un ruisseau, sans compter qu'ils se pré-

» tendent tous trop imposés, et les autres trop peu.
» Ça ira ainsi tant que vivra le monde, et ceux
» qui croient qu'on s'embrassera un jour à l'una-
» nimité doivent appartenir à la famille des poti-
» rons et des concombres. Dans tous les cas, je
» n'irai pas me loger dans leurs établissements :
» j'ai la main vive, je leur donnerais trop de souci.

» J'en reviens à dire, mon chéri, qu'il fallait
» s'entendre avec les autres arrondissements et com-
» poser ce qu'ils appellent un scrutin de liste.
» C'est à savoir que chaque arrondissement présen-
» terait ses noms, et qu'ensuite on ferait un triage.
» Rien de mieux ; j'avais mon thème fait, comme je
» te l'ai marqué. Je présente Simon. Le nom ne
» soulève point de difficultés. Seulement des autres
» arrondissementts on écrit : Va pour Simon, nous
» irons à Simon, mais il faut le connaître. Oui,
» mon mignon, voilà leur prétention à ces gens-là.
» Un candidat qu'on leur donnait garanti et de
» confiance, ils ont voulu le voir. Juste comme les
» bêtes qu'on promène en foire. Vois-tu d'ici notre
» Simon obligé d'aller de village en village et d'y
» jaser avec les autorités? C'était inquiétant; mais
» comment faire? Les arrondissements s'obstinaient;
» ils voulaient le voir. Peut-être ténaient-ils à s'as-

» surer qu'on ne les faisait point voter pour un nègre.

» Quand j'ai vu cela, mon mignon, j'ai bien vi-
» tement pris mon parti. Puisqu'il faut que Simon
» y aille, me suis-je dit, j'irai aussi. Je ne connais
» pas les autres arrondissements : c'est une belle
» occasion pour les visiter. On les dit très-salubres ;
» il y a même des curiosités ; je verrai tout cela.
» Quant à lâcher Simon, merci ! on me le chan-
» gerait en nourrice. Et puis, qui sait ? s'il avait be-
» soin de conseils ? Il se forme sans doute ; mais les
» autres arrondissements vont se montrer bien au-
» trement chipoteurs que celui-ci. Et s'il allait rester
» sur les dents ! Et s'il allait leur déplaire ! Pas de
» ça, Lisette, il faut que Simon réussisse partout,
» et j'y veillerai en personne. D'ailleurs, tant qu'il
» serait loin, j'aurais des papillons noirs dans la tête.
» Je rêverais des désagréments gros comme des mai-
» sons et des bêtises grosses comme des montagnes.
» Il me semblerait qu'à tout instant Simon se casse
» le nez, et il ne faut pas qu'un futur représentant
» se détériore cet organe. Bref, ni une ni deux ;
» j'irai avec Simon, je servirai d'escorte à Simon.
» C'est un voyage d'agrément, et s'il y a quelque en-
» nui à essuyer, j'y ferai face. Je suis bon cheval
» de trompette, je ne crains pas le feu.

« Aussitôt dit que fait ; j'embarque Simon dans
» un cabriolet avec quelques vivres, je me mets à
» côté de lui ; il prend les guides, et nous partons.
» Juste comme un préfet en tournée, mon chéri,
» ou, si tu l'aimes mieux, comme un voyageur de
» M. Farina, le véritable. Nous avions une jument
» qui allait un petit trot, à nous enlever trois lieues
» à l'heure, et je souhaite à Simon de tenir les
» rênes de l'État comme il tient celles d'un che-
» val. C'est un bon cocher; il fera un fameux re-
» présentant. Cependant, tout en poursuivant notre
» chemin, je me mets à le styler, à le former. Il
» faut te dire, mon mignon, que l'une des pré-
» tentions des autres arrondissements est d'être
» plus républicains que le nôtre, plus anciens,
» plus authentiques et plus foncés en couleur.
» Voilà un singulier goût ; c'est le cas de dire
» qu'il n'en faut pas disputer. Toujours est-il
» qu'ils ne nous regardaient pas comme assez purs
» pour eux. Nous n'avions ni leur date ni leur
» férocité. Dam ! que veux-tu? le plus bel arron-
» dissement du monde ne peut donner que ce qu'il
» a : on n'est pas féroce à son gré et tout le monde
» n'a pas le goût dépravé d'accommoder les gens
» à la crapaudine.

» Il fallait pourtant sauver Simon, le sauver à » tout prix. Avec de la prudence, c'était aisé. On » ne repoussait pas mon candidat; un meunier sou- » riait à ces purs des purs. Il flattait leurs goûts. » Mais on exigeait qu'il se prononçât et qu'il don- » nât des gages. C'est là-dessus que je l'entrepris. » — Simon, lui dis-je, quel est l'état de vos pou- » mons? — Mais très-bon, madame, qu'il me ré- » pondit. — Avez-vous votre voix toute entière, la » plénitude de vos moyens? — Oui, madame, je » le crois. — Eh bien! mon ami, exercez-vous à » crier : Vive la République! — Vive la Républi- » que! s'écria-t-il. Je n'ai jamais vu un timbre plus » pur et plus net. L'organe était en parfait état de » service. — Maintenant, mon ami, ajoutai-je en » poursuivant le cours de mes recommandations, » ménagez-vous pour l'instant solennel; mais lors- » que nous serons arrivés dans le chef-lieu de l'ar- » rondissement, prodiguez vos moyens, envoyez- » leur dans le conduit de l'oreille des : Vive la Ré- » publique! qui ébranlent jusqu'à leurs cerveaux. » Le succès est à ce prix, entendez-vous? — Oui, » madame. — Et vous n'y manquerez pas, Simon? » — Vous le verrez, madame.

» Cela n'a pas manqué, en effet; mon Simon

» est un guoguenard qui se tire des situations dé-
» licates avec un tact et un esprit dont tu n'as pas
» d'idée. Il est parvenu à pousser vingt-deux fois
» le cri de : Vive la République ! et cela sans affec-
» tation. Je l'ai suivi de la croisée de l'auberge où
» j'étais descendue ; il n'a pas bronché, pas fait un
» faux pas ; il a gardé tout son calme, toute sa di-
» gnité. C'est décidément un homme entièrement
» parlementaire. Il est fait pour la représentation.
» Sa méthode est de ne pas se prodiguer, mais de
» développer dans leur plus beau jour sa carrure
» athlétique et ses joues parées de vermillon. On
» voit là-dessous un cœur heureux dans une enve-
» loppe florissante. C'est assez pour lui gagner les
» esprits.

» Aussi le premier arrondissement fut-il vite
» subjugé. Les autorités parlèrent de donner au
» candidat un dîner patriotique à vingt sous par
» tête ; mais Simon préféra se dérober à cet hon-
» neur dangereux. Il avait réussi ; c'était l'impor-
» tant. Pourquoi prodiguer ses vivats en pure
» perte, au risque de les voir perdre de leur éclat
» dans les arrondissements voisins ? Il prit donc
» congé et fut reconduit avec tout le cérémonial dont
» la localité était susceptible. Il était entré dans la

» ville avec le titre de candidat imposé, subi; il en
» sortait escorté de l'enthousiasme qui s'attache
» aux candidats adoptifs.

» Voilà, mon mignon, l'histoire de notre début.
» Une affaire enlevée! Il a suffi que Simon parût
» pour tout subjuguer; c'est un rude vainqueur.
» Moi, je n'ai joué là-dedans que le rôle de souf-
» fleur et de témoin; mais c'était curieux, je te
» l'assure. Il fallait voir les gros bonnets de l'en-
» droit se réunissant pour dominer les vivats de
» Simon, et n'y pouvant parvenir. Dieu! la belle
» basse que cela va faire dans le parlement! Pourvu
» que la salle y résiste! On bâtit si mal aujour-
» d'hui!

» Les autres arrondissements ne résistèrent pas
» davantage à notre assaut. Simon les aborda avec
» les mêmes moyens, et ils cédèrent avec la même
» bonne grâce. Il plaît généralement, c'est un fait
» acquis. J'ai eu la main heureuse. Au besoin, il
» parle, et pas mal, vraiment. Il a des images à
» lui qu'il emprunte à son moulin et qui font un
» prodigieux effet sur l'auditoire. Ainsi, on lui de-
» mandait l'autre jour s'il croyait que le gouverne-
» ment dût procéder à des épurations de fonction-
» naires. Cette question cachait un piége; Simon

» le comprit. On voulait lui rendre hostiles ou ceux » qui sont dans les emplois, ou ceux qui y visent. » Que fit notre candidat? Il s'en tira par un apo- » logue, à la manière de l'antiquité. — Lorsque » la meule tourne, dit-il, le blutoir a aussi des de- » voirs à remplir ; qu'il sépare le son de la farine, » c'est son rôle. Quant au meunier, cela ne le re- » garde point. Seulement, si le blutoir devient » mauvais, s'il fait mal son service, il le change.— » Voilà l'homme, mon mignon, un être ingé- » nieux, avisé et difficile à surprendre. Encore » quelques leçons, et il nous en remontrera à tous. » Ces gens de campagne ont la finesse de l'ambre.

» Maintenant veux-tu, mon chéri, que je te dise » toute ma crainte, là, franchement? J'ai peur que » ce garçon ne nous échappe. Une fois représen- » tant, s'il allait nous fausser compagnie? Et moi » qui aurais fait en pure perte une tournée de dé- » partement avec lui! Moi qui l'aurais créé, porté, » conduit jusqu'au pinacle! Ce serait dur. J'ai déjà » eu plusieurs fois cette mauvaise pensée, et je m'en » repens. Il ne faut pas supposer le mal à venir, » c'est déjà bien assez de celui qui existe.

» Hier les arrondissements se sont assemblés ici » pour s'entendre sur les listes à dresser. Chacun

» d'eux avait envoyé cinq délégués. On y a fort dis-
» cuté ; on s'y est même administré de petites
» poussées, mais j'ai eu la satisfaction de voir que
» Simon a été mis sur le champ hors de combat.
» Tous les arrondissements s'honorent de le porter.
» La lutte n'a eu lieu que sur les autres candidats,
» et je n'y prends qu'un intérêt fort médiocre. Si-
» mon est sur toutes les listes, et ce sera cet illustre
» nom qui sortira le premier de l'urne du scrutin.
» Quelle gloire pour un meunier ! Le souvenir en
» vivra longtemps dans sa famille. C'est pour lors
» qu'il va crier avec son timbre le plus éclatant :
» Vive la République ! Il dit cela magnifiquement.
» Un organe plein, velouté et soutenu. Il étonne
» surtout dans les cordes graves.

» En songeant au métier que je fais ici, il me
» prend parfois, Jérôme, des accès de fou rire.
» J'aurais pu bouleverser le département et mettre
» le commissaire en compote ; il ne m'a manqué
» que de le vouloir. Dieu du ciel, quelles marion-
» nettes que ces hommes ! Je me suis mis en
» tête de faire un représentant ; j'aurais tout aussi
» bien fait un empereur. Ces moutons qui, dans
» quelques jours, iront déposer leur vote, ne sau-
» ront pas seulement qui ils portent ni pourquoi.

» Ils prendront un bulletin tout fait des mains du » curé, ou du maire ou du notaire, et le mettront » dans l'urne sans seulement l'ouvrir; c'est une » comédie, mon chéri, et les mieux avisés sont » ceux qui tiennent les ficelles. La pièce est la » même; les masques seuls sont changés.

» Adieu; je compte partir peu de jours après » l'élection; je t'aviserai mieux. Alfred m'a écrit; » je ne suis pas contente de lui. Il me dit, avec » beaucoup de sérieux, qu'il ne sait pas si deux » chambres valent mieux qu'une chambre unique, » et si la magistrature doit procéder de l'élection. » Ces scrupules l'arrêtent, ajoutent-ils. Je copie sa » lettre, car tu n'y croirais pas. Ah çà! dis-moi, est- » ce tout ce qu'on leur apprend à l'institution? Dans » ce cas, il faudrait le retirer, car on nous le gâte. » On nous en fera un pédant et un raisonneur. S'il » le prend ainsi avec moi, nous aurons à compter. » J'aime qu'on marche et qu'on marche droit. Voyez » le beau morveux pour s'inquiéter des chambres » et de la magistrature! Ah! si j'étais à Paris, quel » galop j'administrerais à ses professeurs! Quand » les enfants sont bien menés, ils ne tombent pas » dans ces fadaises! Des constitutions! comme si

» ça le regardait, les constitutions! Donne lui sur
» les doigts, Jérôme.

» Ton épouse triomphante,

» MALVINA.

» *P. S.* Attention, c'est toujours le dernier mot » qui est le meilleur. Jérôme, on m'a tenu des » propos sur votre compte. On dit que vous menez » à Paris une vie de Balthazar. Je n'en crois rien; » mais si j'y croyais! Enfin, n'importe! Dans » quelques jours, je te regarderai entre les deux » yeux. »

Pendant que la province s'agitait dans un cadre restreint, Paris était le siége d'émotions plus vastes et plus sérieuses. Les candidatures se débattaient devant le public, devant les clubs. Elles tapissaient les murs et couraient les rues sous forme de manifestes. Le titre le plus irrésistible était celui d'ouvrier; c'était à qui s'en décorerait. Quand on n'y arrivait pas de front, on prenait des biais, des déguisements. On était alors fils d'ouvrier, ouvrier de la veille, ouvrier du lendemain. Ceux qui n'étaient ouvriers à aucun degré se rattachaient à une autre combinaison ; ils n'étaient point ouvriers, mais ils

auraient pu l'être. A défaut de la chose, ils jouaient sur le mot. D'autres allaient plus loin ; ils endossaient la blouse et se croyaient du peuple parce qu'ils en avaient le vêtement. Singulier temps ! mœurs étranges !

On parle de flatteries dispensées aux rois et du poison qu'elles recèlent. Le peuple eut alors des flatteurs comme monarque n'en eut jamais, et son âme demeura longtemps inaccessible au venin. Il ne crut qu'en lui-même et ne se livra qu'à bon escient. On avait beau se prostituer autour de lui en adorations sans fin et en hymnes sans mesure. Il comprit que ces hymnes cachaient un piége et ces adorations un calcul. Il ne voulut se rendre complice ni d'une spéculation ni d'une vanité. Les chants duraient encore, l'encens fumait toujours, que depuis longtemps l'idole se refusait à ces hommages.

Les circonstances ajoutaient à ce culte un aliment de plus. L'élection approchait, et, sous l'empire du suffrage universel, le peuple allait y jouer un grand rôle. L'avoir pour soi, c'était le succès. De quelque côté qu'il portât ses cent cinquante à deux cent mille voix, il était sûr de faire fléchir le plateau de la balance. Aussi, que de candidats à ses pieds ! que de phrases alignées en son honneur ! Les

sultans de l'Asie n'ont pas de cour plus servile que celle dont le peuple était alors entouré; pour le mieux séduire, on empruntait à l'Orient les magnificences de son langage. En lui toute sagesse et toute vertu; il alliait la force du lion à la prudence du serpent. Son génie ressemblait à ces fleurs sauvages qui remplissent le désert de leurs parfums; il pénétrait sans être vu; il était l'essence de mille calices obscurs. Ainsi du reste; on devine jusqu'où va un instrument monté sur ce ton, et quelles fantaisies brillantes il exécute. Le refrain seul variait peu; c'était toujours : Me voici, nommez-moi.

Nommez-moi, nommez-moi! ce cri de l'âme couvrait les murs de Paris. Huit cents candidats éprouvaient à la fois le besoin d'être élus et adressaient au peuple ce vœu éploré. L'expression n'en était pas toujours la même; elle comprenait plus d'une nuance. Suivant le besoin, la circulaire se transformait; elle avait le ton digne ou suppliant, visait à l'éloquence ou à la profondeur. Les contrastes abondaient; le trivial près du sublime, l'humble faute de grammaire près de l'antithèse épanouie dans toute sa majesté. Jamais le genre ne s'était élevé à cette hauteur et n'avait fourni un si

grand nombre de modèles. Je les suivais avec attention et les recueillais avec un soin curieux : il est des choses qui ne doivent pas être perdues par la postérité. Dans l'intérêt de nos neveux, voici quelques échantillons, choisis entre mille.

CIRCULAIRE DE SENTIMENT.

« Citoyens,

» Nommez-moi. Les intérêts du peuple ont été
» la préoccupation de ma vie entière. J'ai connu le
» peuple et je l'ai aimé. Mieux on le connaît, plus
» on l'aime. Quelle philosophie profonde! quelle
» poésie naïve! Peuple, tu as toutes les grâces,
» comme tu as toutes les vertus!

» Nommez-moi! »

CIRCULAIRE DE CONSPIRATION.

« Citoyens,

» Nommez-moi, nommez l'homme qui vous
» parle. Il a le droit de parler haut; il porte les

» stigmates des fers de la royauté ; il a connu les » oubliettes de la monarchie. Tandis que d'autres » pactisaient avec le pouvoir et se laissaient cor- » rompre en secret par l'or des tyrans, lui ne savait » qu'opposer sa poitrine au fer des séides. Ce qu'il » a souffert pour le peuple, demandez-le aux ca- » banons du mont Saint-Michel et à cette paille » humide qui recevait son corps exténué. Entre » nous, peuple, les preuves sont faites, les gages » sont donnés. Je suis un des martyrs de ta cause ; » vois mes plaies. Pendant que tu souffrais, je con- » spirais. Tu souffres encore, je conspire encore. » Je conspirerai tant que tu souffriras. La prison, » ça me connaît ; elle est l'orgueil et le délassement » des âmes en dessous et des existences médita- » tives.

» Nomme-moi ! »

CIRCULAIRE DE PATRONAGE.

« Citoyens,

» Je me présente à vous, tenant d'une main » l'illustre Pierre, de l'autre l'illustre Paul. Voilà

» mes cautions. On irait loin pour en trouver de
» plus honorables.

» L'illustre Paul vous dira ce qu'il pense de moi, » et j'invite l'illustre Pierre à en faire autant. Ce » que l'illustre Pierre ne vous dira pas, l'illustre » Paul s'empressera de vous le dire. Vous le voyez, » je ne lésine pas. Un répondant à droite, un ré- » pondant à gauche; j'espère que je vous fais bonne » mesure. Et quels répondants!

» J'ajoute que, dans le cours de ma carrière po- » litique, j'ai toujours bien placé mes relations. » L'illustre Joseph, dont nous déplorons la mort, » aimait à me prodiguer les poignées de main. » Que de choppes de bière j'ai vidées avec le célèbre » Gabriel! et que de pipes j'ai cédées au fameux » Balthazar, toutes pourvues de leurs culottes! Je » vous invoque encore, soleils du jour, astres du » moment, Sébastien, Michel, Nicolas, Pancrace » et vingt autres : n'étais-je pas, ne suis-je pas de » vos amis? N'avons-nous pas battu la semelle en- » semble dans les hivers rigoureux? N'avons-nous » pas partagé la pomme de terre frite de l'amitié » et vidé la cruche de l'espérance?

» Voilà, peuple, mes appuis naturels, mes frères, » mes pairs. Ils sont sur les cimes et je veux m'y

» élever. Ils m'appellent à eux et j'y vole. L'illustre » Paul me désire, et l'illustre Pierre m'attend. Tu » ne voudras pas me tenir plus longtemps éloigné » de ma société.

» Nomme-moi ! »

CIRCULAIRE DE PURETÉ.

« Citoyens,

» La vie est un miroir ; un souffle suffit pour la » ternir. Je vous livre la mienne ; vous verrez quel » cristal !

» Je suis le pur des purs, la fleur des primitifs ! » En me nommant, vous irez au tuf de la Répu- » blique. D'autres l'ont reniée, moi jamais. J'ai » toujours vécu dans son atmosphère ; et quand » elle a connu le malheur, je l'ai nourrie de mes » mains. Voilà ce que j'appelle de la pureté. Et » aujourd'hui qu'il s'agit de passer du pain sec à » une organisation substantielle, tout le monde » voudrait mettre la main dessus. Arrière, glou-

» tons, arrière! Les purs n'admettent que les » purs.

» Citoyens, si vous avez le moindre sentiment » de justice, empêchez que des intrus ne viennent » nous rogner notre part.

» Nommez-nous! Nommez les purs des purs! »

CIRCULAIRE D'ORIGINE.

« Citoyens,

» Je suis fils d'un Constituant et par conséquent » du bois dont on les fait. Mon père a vécu dans » l'intimité des Mirabeau et des Lameth; c'est » assez vous dire que je manquerai à l'Assemblée » si vous ne m'y envoyez pas. J'oubliais d'ajouter » que mon auteur a occupé la tribune avec éclat, et » vous ne sauriez contester que ce ne me soit là un » titre.

» Permettez-moi de rappeler un seul fait pour » mieux éclairer votre choix. Après l'événement de » Varennes, lorsque le roi fugitif fut ramené à » Paris, mon père, qu'unissaient à Barnave des

» rapports d'amitié, crut remarquer chez ce Con-
» stituant un secret retour vers la famille royale.
» L'image de la reine poursuivait le jeune tribun.
» — Tiens-toi bien, Barnave, s'écria mon père
» avec un stoïcisme digne de cette âme pure. Le
» mot est resté.

» C'est assez vous dire ce que nous sommes, ce
» que nous valons. Nommez-moi! »

CIRCULAIRE DE DATES.

« Citoyens,

» Je suis né le 1er août 1772. La révolution me
» fit soldat; je conquis tous mes grades sur le
» champ de bataille. Le 5 février 1793, je passai
» brigadier à l'armée du Rhin; le 18 mars 1794,
» je fus promu au grade de sous-lieutenant. C'était
» la belle époque. Je fus fait successivement lieu-
» tenant le 28 août 1794, capitaine le 25 juillet
» 1795, major le 6 avril 1796, chef de bataillon
» le 9 décembre 1797, lieutenant-colonel le 27 mai
» 1798, colonel le 8 juin 1799, général de bri-

» gade le 16 septembre 1802, général de division
» le 18 octobre 1808.

» Voilà mes services. Nommez-moi ! »

CIRCULAIRE DE SPÉCIALITÉ.

« Citoyens,

» Il faut que toutes les industries soient repré-
» sentées à l'Assemblée nationale. S'il y manquait
» un seul organe des intérêts du pays, l'expression
» n'en serait ni véridique ni complète.

» Je suis fabricant de guimbardes; qui ne con-
» naît cet instrument inoffensif? Pour en tirer des
» sons enchanteurs le moindre art suffit. C'est la
» joie de l'homme fait, l'orchestre naïf du premier
» âge. Et pourtant la guimbarde n'occupe pas,
» dans l'ensemble de l'harmonie française, le rang
» qui lui appartient. On la méconnaît, on la dé-
» laisse. L'envie qui s'attache au mérite ne l'a point
» épargnée. Un mot explique tout; elle n'a pas été
» défendue.

» Que les fabricants de guimbardes s'unissent

» pour l'affranchir; qu'ils me portent comme l'avo-
» cat naturel de leur industrie. Oui, que le scrutin
» nous venge d'un long abandon! Il y a tant à dire
» sur les charmes de ce produit manufacturé, sur
» les bras qu'il emploie, sur les travaux accessoires
» qu'il alimente! L'acier et le fil de laiton lui ser-
» vent de base et ne sauraient s'en séparer. Tout
» s'enchaîne dans les arts. En servir un, c'est les
» servir tous.

» Ainsi, fabricants, allez au scrutin et votez
» comme une seule main frappant la même guim-
» barde.

» Nommez-moi! »

CIRCULAIRE D'UN DIEU INACHEVÉ.

« Citoyens,

» Les temps sont venus. Trop peu d'hommes
» vivent du produit net. La loi de la production
» n'est point fixée. Le vieux monde et la vieille
» économie politique s'écroulent. Il est temps de
» prendre un parti.

» Nommez-moi!

» Vous comprenez, sans que j'insiste, que je » suis l'organe d'un principe supérieur et que j'ap- » porte une révélation à la terre. Les trois quarts » des Français ne mangent pas de pain; huit mil- » lions tout au plus mangent de la viande. C'est la » vieille économie politique qui les condamnait à » cela.

» Nommez-moi !

» Je pourrais vous dire sur-le-champ mon se- » cret, j'aime mieux vous le faire attendre indéfi- » niment. Je suis prêt à recevoir vos adorations; » c'est tout ce que ma dignité me permet. Quant » à prononcer mon dernier mot, impossible. Ja- » mais ça ne se fait. Demandez aux dieux de l'an- » tiquité. Toujours des nuages autour d'eux. C'est » humide, mais on s'y fait. J'ai mon nuage; serais-je » dieu sans cela?

» Nommez-moi! »

CIRCULAIRE DE RICOCHETS.

« Citoyens,

» Avant de me présenter à vos suffrages, j'ai » voulu m'assurer du concours de divers corps d'état.

» En prenant ce soin, j'asseyais ma candidature sur » la base inébranlable du nombre.

» J'ai donc écrit aux forgerons, et voici ce qu'ils » m'ont répondu :

» *Nous vous portons dans nos cœurs et sur nos » enclumes. Comptez sur nous.*

» Pareille provocation avait été faite aux serru- » riers; la réponse a été péremptoire :

» *A vous nos limes et nos marteaux; c'est assez » vous dire que vous aurez aussi nos voix.*

» Il me manquait les menuisiers; c'est un état » puissant, et je devais tenir à son concours. Il s'est » exécuté dans les termes suivants :

» *Nos rabots et nos vilebrequins vous sont dé- » voués. Vous les verrez à l'œuvre.*

» Tels sont, citoyens, les témoignages que j'ai » recueillis; il ne vous reste plus qu'à y joindre les » vôtres.

» Nommez-moi! »

LA CIRCULAIRE EN OURAGAN.

« Citoyens,

» Tête et sang ! mort et damnation ! On trahit le » peuple, on dépouille le peuple. Oui, peuple, on » te dépouille, on te trahit. Aux armes, citoyens ! » Ouvriers, aux barricades ! Voyez les promesses et » voyez les faits ! Comparez. C'est le parjure, c'est » la déloyauté érigée en système. On veut encore » s'engraisser des sueurs du peuple ; rien n'est » changé, si ce n'est quelques noms. Fondons des » balles ! soulevons les pavés ! O peuple, peuple, que » vas-tu devenir ? Tes élus, ces hommes de ton » choix, qui te trompent ! Tête et sang ! mort et » damnation !

» Heureusement me voici ! Je me porte fort pour » ton salut.

» Nomme-moi ! »

LA CIRCULAIRE A L'OUVRIER.

« Citoyens,

» Fils d'ouvrier, neveu d'ouvrier, cousin d'ou-

» vrier, gendre d'ouvrier, oncle d'ouvrier, père
» d'ouvrier, j'aurais pu être ouvrier moi-même, si
» les circonstances s'y fussent prêtées.

» Que dis-je? ouvrier, je le suis et plus que qui-
» conque. Ouvrier? oh! oui, ouvrier! C'est une
» qualité dont je suis fier et que je n'échangerais
» contre aucune autre. C'est si beau d'être ouvrier
» et d'en porter le nom! Ce nom, je le revendique.
» Je m'en décore, j'en suis glorieux. Ouvrier!
» comme cela remplit la bouche! Ouvriers, mes
» frères, dans mes bras, vite dans mes bras! Échan-
» geons nos accolades fraternelles. Aux palpitations
» de mon cœur, je sens que je suis digne de vous.
» Ouvrier? oui, je le suis; qui m'en contesterait
» l'honneur?

» Je suis ouvrier de la pensée.

» Ainsi, ouvriers, voici l'un des vôtres, l'un de
» vos plus humbles, de vos plus dévoués; que vos
» cœurs répondent à son cœur!

» Nommez-moi! »

Ainsi s'exprimaient les circulaires; on voit quelle échelle d'idées, quelle variété de tons elles parcouraient. Puis, dans ces variétés même, que de nuances! La catégorie des dieux inachevés en fournis-

sait huit ou dix, et se multipliait par les symboles. Une part en revenait également aux souvenirs impériaux : c'était alors le ton et l'allure de nos plus glorieux bulletins ; l'odeur de la poudre, les roulements du tambour, l'œil et les serres de l'aigle. Les Alpes étaient franchies, l'Europe frémissait sous notre pied conquérant. Évocations d'un passé presque mythologique ! La circulaire y puisait à à pleines mains, et jetait ses prestiges aux passions du moment. Tout servait d'enseigne et de levier. Aucune fibre du cœur qui ne fût réveillée; aucune croyance, aucune religion qui ne fussent mises en jeu. La circulaire n'omettait rien, n'oubliait rien. Elle avait des notes désespérées pour les âmes sensibles, des notes véhémentes pour les esprits impatients; elle passait des images sombres aux douces fantaisies, et variait ses perspectives au gré des événements et suivant les besoins de la candidature.

C'est dans cette sphère de précautions et d'efforts que s'agitaient les individus ; en dehors d'eux, les partis cherchaient à se reconnaître et à se grouper. Sur un terrain si nouveau, l'allure était incertaine, le pas hésitant, on pouvait s'attendre à toutes les erreurs, à toutes les surprises. Elles ne manquèrent pas.

CHAPITRE XVIII.



Les grands jours.

Sous la pression des événements, il s'était opéré dans le pays un déplacement soudain de positions et de rôles. Quel que soit le régime en vigueur et quelque exclusif qu'on le suppose, il est rare que le mouvement naturel de l'opinion ne mette pas en relief, pour le combattre ou le soutenir, les hommes les plus éminents, les intelligences les plus exercées. Consacrée par le choix, cette élite y ajoute les bénéfices et la sanction de l'expérience. Vieillie aux affaires, elle s'y forme et les étudie. Qu'elle approuve ou qu'elle censure, c'est avec un entier dis-

cernement. Si elle se trompe, ce n'est pas faute de lumières.

D'un trait de plume, la révolution prétendait exclure des conseils du pays cet ensemble de forces et de facultés. Elle préludait par l'ostracisme. De l'ancien personnel législatif elle n'acceptait rien : tout au plus en ajournait-elle l'emploi à des temps éloignés. C'était une proscription en masse, un interdit universel. Point d'exception, pas même pour ceux qui avaient conduit le siége contre les pouvoirs déchus, un siége aussi long que celui de Troie Point de grâce, ni pour le caractère, ni pour le talent. Le pays devait trouver, en dehors de ceux qu'on repoussait brutalement, assez d'esprits dévoués, assez de mérites réels, assez de nobles cœurs, assez de bras capables de porter le poids des affaires. C'était la fable du rameau d'or ; aux tiges coupées allaient succéder d'autres tiges d'un métal plus pur.

Ce fut à propos des élections que se manifesta, dans son plus beau jour, ce système issu de la loi des suspects. Plus d'anciens ! c'était le mot d'ordre, répété à l'envi. Place aux capacités nouvelles ! place surtout aux opinions vérifiées et pour la date et pour la couleur ! Rien en dehors, rien qui n'eût ce cachet.

Afin de réaliser ce vœu fraternel, on eut des bureaux d'épuration, et un dans le nombre qui entreprit de dicter des choix à la France entière. Il prenait les candidatures à l'entreprise, et expédiait au besoin des commis-voyageurs pour aider au placement. Il avait à sa main des moyens de publicité, des journaux, des prospectus, des affiches. Tout candidat revêtu de son étiquette circulait franc de port, et au besoin le gouvernement ajoutait à cet avantage l'autorité d'un parchemin et le prestige d'une écharpe. C'était une industrie bien montée ; seulement elle eut des malheurs.

J'eus l'occasion de voir de près cette manufacture de candidats, et c'est une justice à lui rendre que l'article s'y traitait en grand et avec une certaine facilité. Ainsi, quand j'eus témoigné le désir de voir notre Simon figurer sur la liste générale :

— Un meunier ! dit un membre du cénacle : cela ne fait pas un pli ! Accepté !

Et Simon fut couché sur les registres et recommandé aux voyageurs de l'institution. Ils avaient l'ordre de le présenter comme le premier meunier de France. Quel honneur pour notre ami ! Son nom allait voler de bouche en bouche, de hameau en hameau ! Je voyais déjà les moulins le saluer de leurs

ailes et les grainetiers remplir les halles de son nom ! Malvina avait préparé le triomphe ; je le complétais. Elle était parvenue à faire de Simon une célébrité locale ; j'en faisais un nom européen.

L'occasion m'avait conduit dans cet atelier de candidats ; la curiosité m'y retint. L'institution ne me parut pas très-opulente : il n'y régnait qu'un jour sombre et mystérieux comme celui d'un conseil vénitien. Était-ce calcul ou insuffisance de fonds? je l'ignore. Ce que je puis dire, c'est qu'il y avait là une collection de barbes promises au plus grand succès. Tous noms obscurs, mais purs comme le diamant. Dans le nombre, un passementier d'avenir et un teinturier de grandes espérances. Puis un pêle-mêle de tribuns d'estaminet et d'écrivains mieux pourvus de prétentions que de bottes. L'ensemble en était imposant, sauf le luminaire. Sur les visages on pouvait lire un sentiment de légitime orgueil. Cela se conçoit ; à vingt ou trente amis, ils disposaient des destinées de la France et distribuaient à la ronde des brevets d'un civisme perfectionné. Ils expédiaient ainsi, sous leur estampille, des noms garantis et des choix exécutés en conscience.

Je me souviendrai toujours du spectacle plein d'intérêt que me donna cette entreprise d'élections,

On était au fort de la besogne. Les départements pressaient les commandes ; il fallait se hâter de faire les envois. Comment, dans un travail si pressé, ne se serait-il pas glissé un peu de camelote ? C'était ma crainte ; je vis qu'autour de moi personne ne la partageait. Le bureau comptait sur son infaillibilité et sur la vertu de sa marque. Tout candidat fabriqué par lui, livré par lui, devenait à l'instant même une marchandise à l'abri du soupçon. La province devait le recevoir de confiance. Les procédés de fabrication étaient d'ailleurs d'une grande simplicité. Chaque département passait à tour de rôle sous les yeux du bureau. Un membre lisait les noms à haute voix, et, pourvu que le nom fût parfaitement inconnu, que personne dans le conclave n'en eût entendu parler, il se voyait consacré par le baptême de l'adoption :

— Admis, disait le président.

— Admis, répétait le bureau.

C'est ainsi qu'on dotait la France d'une pépinière de tribuns destinés à répandre sur elle un nouvel éclat. Dans ces nids d'aiglon, naguères dédaignés, il n'y avait qu'à choisir. Le régime déchu les étouffait systématiquement ; libres aujourd'hui, ils allaient déployer leurs ailes et planer sur l'uni-

vers. C'était de la gloire en germe, le bureau n'en voulait pas d'autre. Il voulait partir de l'obscurité la plus profonde pour arriver à la plus vive lumière. Se présentait-il un nom connu, célèbre, d'une notoriété incontestée, à l'instant les fronts se ridaient. Devant moi, on cita un homme illustre dont personne n'eût osé récuser les titres. On ne pouvait méconnaître en lui un caractère sans tache uni à un talent éprouvé. Cependant, à entendre ce nom, il n'y eut qu'un cri et qu'un mouvement de dédain au sein de l'assemblée.

— Un dynastique! s'écria le président.

— Un dynastique! ajouta le bureau. Fi donc!

Et cela avec un accent de pruderie inimitable. Le passementier d'avenir s'indignait, et une émeute intérieure grondait dans le cœur du teinturier de grandes espérances.

— Fi donc! fi donc! répétait-on à l'envi.

Le grand nom fut écarté; il expiait un tort irrémissible, celui d'être connu. Pour être pur il fallait être obscur. Le néant échappe au contrôle. Qui le sait? Parmi ces modèles de pureté, offerts au choix du pays, peut-être s'en trouvait-il plusieurs qui avaient servi douze maîtres, changé vingt fois d'opinion et commis quelques erreurs de conduite.

L'obscurité couvrait tout cela. Un obscur était cru sur parole. Quant aux illustres, on ne les voyait qu'à travers les nuages de la calomnie et du dénigrement ; on les livrait en pâture à la médiocrité jalouse. Revanche savoureuse et bien digne de si grands cœurs !

C'est ainsi que s'achevèrent ces listes de candidatures dont Paris fit hommage aux départements. De loin l'illusion était possible ; de près, non. Quelques douzaines d'amis se partagèrent la France le soir, entre quatre chandelles. Ils commencèrent par s'inscrire eux-mêmes huit ou dix fois, au hasard, au petit bonheur, en distribuant leurs chances au midi et au nord, à l'est et à l'ouest, de manière à embrasser tous les climats et toutes les températures. Que pouvaient-ils offrir de mieux ? Ils se donnaient, ils se prodiguaient ; c'était autant de gages. Après eux, ce fut le tour des leurs, les intimes d'abord, puis les intimes des intimes, enfin le chapitre des complaisances et des obsessions. Le bureau ne résistait pas aux chapeaux de travers et aux barbes mal peignées ; il aimait à abriter sa propre pureté derrière des puretés plus bruyantes et plus farouches. Les listes s'enrichissaient ainsi de queues de billard renommées et de pipes célèbres. Rien ne

manquait à cet assortiment, ni l'avocat, ni le médecin, pris à doses hyperboliques, ni les plumes périodiques du huitième degré. Collection brillante que complétait un choix d'industriels et de commerçants d'une pureté éprouvée au creuset de la déconfiture! C'était le jour des réparations; elles devaient être complètes et ne rien oublier.

Je n'avais pas à me plaindre de cet aéropage souverain : il avait admis Simon. Ce choix, la voix du peuple devait du moins le confirmer; on fut moins heureux avec les autres. De cette pacotille de candidats, expédiée à grand bruit, le pays n'accepta que la fleur; il résilia le reste. Les prétextes ne manquèrent pas; sur bien des points la marchandise était de rebut. De là à un discrédit complet, il n'y eut qu'un pas. La marque de la fabrique fut vite dépréciée : en être revêtu devint une présomption d'échec. Tant il est vrai que les populations ont un penchant à méconnaître leurs bienfaiteurs et à les payer de la plus noire ingratitude!

D'ailleurs les clubs s'en mêlaient et revendiquaient une part dans l'industrie des candidatures. Or, Paris comptait alors cent soixante clubs, et tous se montraient sans pitié pour les hommes qui négligaaient de comparaître devant leurs quinquets Cent

soixante apparitions et cent soixante discours, quelle tâche, quelle corvée ! Est-il poitrine humaine capable d'y résister? Pour se promener sur ces flots tumultueux, d'écueil en écueil, de tempête en tempête, il fallait un grand esprit d'aventures ou une ardeur immodérée du succès. Il est cependant des candidats au cœur d'airain, aux poumons de bronze, qui accomplirent cet itinéraire effrayant. On les vit passer, dans la même soirée, du club des Tranche-lards au club des Brise-Montagnes, et y ébranler l'appui de la tribune de coups de poing dignes de ces deux établissements. Il est vrai que, pour se remettre de cet exercice forcé, ils prodiguaient, une heure après, au club des Fraternels les yeux en coulisse et les gestes arrondis. Allaient-ils chez les socialistes ? ils remplissaient les voûtes du droit au travail, de l'organisation du travail, du minimum de salaire et autres fariboles à l'usage de l'institution. Paraissaient-ils devant des gardes nationaux et des bourgeois ? Ils foudroyaient l'utopie et adressaient à l'esprit de désordre des réprimandes sévères et de solennels défis. Selon le vent, la voile, disent les marins ; suivant le club, la parole, disaient les candidats, et ils avaient pour excuse ce mot célèbre d'un penseur : Il le fallait !

Depuis quelques jours je remarquais chez Oscar les symptômes d'une préoccupation profonde. Sa pétulance ordinaire semblait l'abandonner; il était en proie aux tourments de la rêverie. Parfois, aux angles des rues, il m'échappait pour aller poursuivre, devant les affiches de toutes couleurs, une station interminable. Il s'y abîmait dans ses réflexions, puis revenait vers moi avec les allures d'un homme livré à des assauts intérieurs. Cette barbe éplorée cachait une âme en peine; rien de plus évident. Cependant je me gardais bien de le presser. Oscar n'était pas homme à retenir longtemps le trop plein de son cœur, et d'un moment à l'autre je devais m'attendre à ses épanchements. En effet, un matin il accourut, l'œil en feu, avec les airs d'un hérisson en révolte :

— Mon cher, s'écria-t-il en jetant son chapeau à l'aventure et se précipitant sur un fauteuil, c'est trop fort, je n'y tiens plus.

— Qu'est-ce donc, Oscar? lui dis-je, et que signifie cet état de bouleversement?

Il piétinait et passait dans ses cheveux une main convulsive :

— Impossible d'y résister, Jérôme, ça me part, vois-tu? ça me part. Et pourtant, ajouta-t-il avec

un geste solennel, le ciel m'est témoin que j'ai lutté, oh ! oui, j'ai lutté.

En même temps il plongeait sa tête dans les profondeurs du fauteuil, et s'affaissait sous le poids d'un accablement. D'habitude, il ne prenait pas aussi vivement les choses ; je commençais à m'inquiéter :

— Que t'arrive-t-il? lui dis-je, quelque peine, quelque chagrin ?

Il me prit la main et la rapprocha avec vivacité de sa poitrine :

— Du chagrin, Jérôme, non, répondit-il ; un souci plutôt ! Un de ces grands soucis qui marquent les veilles d'Ulm et d'Iéna ! Le souci de l'enfantement ! le souci de la victoire !

— N'est-ce que cela? dis-je plus rassuré.

— Mon cher, je n'en dors plus, je n'en mange plus. Voici huit jours que ma tête est en travail. Mardi dernier, je m'arrête devant une affiche. Mouvement machinal, rien de plus. J'en ai lu mille sans danger. Qui l'eût cru? Cette affiche est encore là, ajouta-t-il en se frappant le front avec une vigueur alarmante, oui, là, là. Je ne peux plus l'en arracher.

— Voilà une affiche tenace !

— Comme chiendent, Jérôme, et qui va jeter de l'éclat. Attends quelques jours.

— Et que contenait cette affiche ?

— Une révélation, Paturot, rien de moins. Mon Dieu ! une chose simple pourtant, l'œuf de Colomb, et je n'y avais pas songé. Figure-toi que c'est un tailleur, un modeste tailleur, qui a soulevé chez moi ce monde de pensées. Peut-être un Teuton ? Le hasard est si bizarre ! Enfin, voici : Ce tailleur fait un appel à ses collègues de la doublure et du sous-pied. Il leur dit : Camarades, comptez-vous, comptons-nous. Il y a vingt mille tailleurs à Paris, tailleurs à la journée, tailleurs à leurs pièces. C'est un total de vingt mille voix. Les donnerez-vous sans profit pour le corps ? Naïveté pure. Non, sachez mieux calculer. Portez un tailleur, ayez un tailleur, le plus digne sans doute, le plus législatif de tous les tailleurs, mais un vrai tailleur, un tailleur authentique ! On ne peut pas laisser les entournures sans représentant.

— Peste, voilà un tailleur ingénieux !

— N'est-ce pas, Jérôme ? Eh bien ! c'est de son idée que je suis frappé. Mille autres l'ont été aussi, à ce qu'il semble. Les ouvriers du bâtiment ont un candidat, les gens de maison un candidat,

et, ce matin, devine qui se déclare et aspire aux honneurs d'une candidature? Devine!

— Il y a tant de corps d'état!

— Les portiers, mon cher, les portiers! Ils sont trente mille à Paris! c'est-à-dire une armée. Ils ont des enfants et des perroquets, tout ce qui peut servir à propager un nom. Et puis ils tiennent Paris sous clé, et règnent par le cordon. J'ai admiré cette idée, Jérôme. Un portier, un tailleur, un ouvrier du bâtiment! et un cri soudain, un cri involontaire m'a échappé. Pourquoi pas un peintre?

— En effet!

— Pourquoi pas un peintre? me suis-je répété, Un peintre, ou, en d'autres termes, l'expression la plus élevée de la nature et de la société. De la nature par le paysage; de la société par le portrait. Un peintre, le créateur après Dieu, qui jette quelques couleurs sur une palette, et en fait sortir un homme, un site, un monument! Quoi! le cordon aurait un représentant, le fond de culotte aussi, et le pinceau n'en aurait point, la brosse non plus, ni l'art, ni le cinabre, ni le vermillon, ni la terre de Sienne! Un portier et pas de peintre! Honte et pitié!

— Je comprends tes douleurs, Oscar.

— Se plaindre, à quoi bon, Jérôme? Plaindre l'art, lui qui est si fier et qui en a tant le droit! Mieux vaut le venger! Si les portiers ont leur candidat, les peintres auront le leur. Me voici prêt!

— Toi, Oscar?

— Oui, mon cher, je m'immole à la dignité de l'art! J'ai hésité longtemps, je voulais déléguer ce soin à un autre. Mais la réflexion a prévalu. Il faut des noms qui rallient, me suis-je dit, quelque chose d'éclatant et d'inspiré. Une brosse d'avenir en un mot. Il faut ensuite un républicain qui ait du cachet, un ancien, un authentique. Autre condition du moment. Or, un véritable cachet républicain, il n'y a que moi qui l'aie. C'est connu dans les ateliers. Quand à l'idée artiste, c'est mon terrain. Je suis la représentation la plus exacte de la brosse moderne; il n'est pas un rapin qui n'en soit convaincu. J'ai ouvert les grands horizons et frayé la voie dans les espaces. L'école du passé le sait bien; elle me poursuit de ses interdits. Ainsi je suis le seul en ligne, le seul possible, le seul vrai. Si je succombe, l'art succombe. C'est une lutte, Jérôme, c'est un combat; mais pour l'art, au nom de l'art, avec l'art, en l'honneur de l'art, que ne ferait-on pas?

— La cause est belle?

— A qui le dis-tu, Jérôme, et bonne aussi ! Et sûre! et solide ! Je ne suis pas un enfant ; j'ai fait mes calculs. Nous sommes quinze mille peintres à Paris, en y comprenant ceux qui exécutent des Bacchus, ornés de pampres, pour les panneaux des commerces de vin. Il y a aussi les décorateurs en bâtiments, qui sont des nôtres, dix autres mille. Il y a les broyeurs de couleurs, il y a les brossiers, il y a les entoileurs, il y a les marchands d'encaustique. Puis nous tenons aux naturalistes par le cobalt, aux chimistes par le vernis, aux droguistes par l'huile, aux ébénistes par la sculpture, en tout cinquante ou soixante mille voix dans le métier même, sous la main, des votes sûrs, de vrais mamelouks. J'aurai d'eux plus que le suffrage, j'aurai l'acclamation. C'est forcé.

— Tu crois?

— Si je le crois? j'en suis sûr. A grand'peine pourrai-je les modérer. Sur un mot ils broyeraient mes ennemis. Tu ne les connais pas, Jérôme? C'est un peuple enthousiaste.

— Soit, je l'admets.

— Enthousiaste et entraînant, mon cher. Tu les verras à l'œuvre. Un artiste en vaut dix ; il se multiplie par l'élan, il captive, il conduit la multitude.

Ça vous a des airs à effet, des mots à retourner es votes. Puis leurs barbes, que j'oubliais. Jérôme, quand tu verras ces barbes dans les eaux d'un candidat, tu pourras dire que son affaire est liquide! Des rapins! Ils feraient passer le Grand Turc! Une opération difficile, pourtant.

— Tu as donc pris tes mesures, Oscar?

— Oui, mon cher, la bombe éclatera sur Paris ce soir. Les murs vont en être couverts; je m'attends à un mouvement. Heureusement nous avons des amis dans la mobile.

— Là aussi?

— Dix lieutenants et neuf sous-lieutenants, artistes éprouvés à l'école du malheur. Ils ont quitté la brosse pour le hausse-col; les temps sont si durs! Eh bien! Jérôme, ces gradés sont à moi, bras et coupe-choux; ils protégeront mes affiches et disperseront les attroupements. Le plan est complet; j'enlève les choses.

Je crus d'abord que l'artiste ne parlait pas sérieusement et voulait essayer sur moi l'effet d'une plaisanterie d'atelier. A ma première sortie, je fus détrompé. Le manifeste d'Oscar s'étalait orgueilleusement sur toute la longueur des boulevards, et avait le privilége d'exciter, par l'originalité de ses

formes, les rires unanimes des curieux. On sait quel sentiment de sa propre valeur professait mon ami le peintre. Il s'y était abandonné sans mesure, et avait trouvé, pour l'exprimer, les mots les plus pittoresques et les plus pompeux. De là mille quolibets, et Oscar, qui suivait ses affiches à la piste, en recueillit quelques-uns :

— Les ânes bâtés ! s'écriait-il. Les aristocrates! Les bourgeois ! Je les donnerai à dévorer à mes rapins.

L'affaire essentielle, je l'ai dit, était celle des clubs; il fallait s'y présenter et y décliner sa candidature. Au lieu de voix éparses, on recueillait là des suffrages collectifs. C'était en outre une notoriété, un appui, une force; le bruit s'en répandait au dehors et s'y multipliait par de nombreux échos. Oscar ne négligea pas ce moyen d'action : il produisit sa barbe sur tous les points, dans toutes les zones : on la vit à Montrouge, on la vit à Clichy ; un jour elle se montrait à l'horizon de Charenton, le lendemain dans les perspectives des Batignoles. Sceaux la connut, Saint-Denis aussi ; elle traverse Villejuif et inonda Belleville de ses reflets. Nul quartier intérieur, nulle salle essentielle ne furent privés de sa visite et de son aspect ; elle charma le

Palais-Royal et le Conservatoire, Valentino et Montesquieu, la Sorbonne et le Marais; tous les centres actifs, tous les foyers en crédit. En moins de huit jours, ce fut la barbe la plus notoire et la plus populaire de Paris.

Pour tous ces clubs, Oscar n'avait qu'un discours, mais un discours à effet, à grand orchestre. Il l'avait longuement médité et extrait des profondeurs de sa pensée. La première épreuve en fut faite au club des Têtes-de-Requin, sur les sommets d'un de nos faubourgs. Le personnel de la réunion se composait d'ouvriers et d'étudiants hors d'âge. On y était fort difficile sur la politique, et en fait de couleur, on y allait jusqu'aux plus foncées. C'est de ce club que s'échappaient les motions incendiaires destinées à troubler l'épicier dans ses fonctions et le bourgeois dans son repos. Dès qu'on y voyait le commerce reprendre un peu d'essor et les bonnes d'enfant reparaître sur le pavé, un placard foudroyant apprenait à la population de Paris qu'elle n'avait plus que vingt-quatre heures pour se mettre en état de grâce et recommander son âme à Dieu. Par la même occasion on conviait les riches à faire l'abandon de leurs trésors, sous peine de se voir brûler à petit feu dans leurs palais incen-

diés. Au début, ces conseils, qu'animait la fraternité la plus pure, produisirent un certain effet. Les bonnes d'enfants gardèrent le logis et le commerce s'arrêta de plus belle. Le club comprit sa force, il en abusa. De quoi n'abuse-t-on pas? Il se prodigua, il se plut invariablement au même thème. Tremblez, Parisiens! Millionnaires, apportez vos rançons! C'était manquer aux lois de la rhétorique la plus vulgaire: rien n'est plus fatal que l'uniformité. La sombre renommée du club s'en ressentit; elle alla s'affaiblissant chaque jour, et il n'est pas jusqu'aux bonnes d'enfants qui ne prirent leur parti de ces rotomontades.

Le jour où Oscar parut devant ce tribunal, il n'avait encore rien perdu de son prestige ténébreux. Les candidats ne s'y hasardaient qu'en tremblant et ne s'en tiraient pas toujours sans dommage. On y posait de redoutables questions; on y exigeait des engagements solennels. Les mouvements même du club étaient de nature à intimider les plus hardis et à glacer la parole sur les lèvres. Mille apostrophes s'y échangeaient au milieu d'un tumulte affreux et les débats allaient jusqu'aux conflits personnels. Oscar connaissait ces orages, il les aimait, il les recherchait. Pour lui c'était la part de l'imprévu,

et il savait s'en servir comme d'un instrument :

— Tu verras comme je les manie, Jérôme, me dit-il dans le cours du trajet. Ce sont des féroces, mais je saurai bien les museler.

— Es-tu sûr de toi? lui dis-je.

— Comme de l'univers, mon fils ! Tu en jugeras. Je les prends par le léger d'abord, et puis, s'il le faut, nous passerons au grave. Prépare-toi à une séance de choix ; ce sera enlevé.

Lorsqu'on nous introduisit dans le club, l'assemblée était en proie à une émotion violente. Quelques paroles tombées de la tribune avaient fait éclater un schisme intérieur et les opinions en étaient aux prises. La vue d'Oscar amena une diversion heureuse ; il était rare que sa barbe n'exerçât pas quelque action sur les esprits. Le silence se fit, et le président en profita pour appeler l'artiste au bureau :

— Le candidat Oscar demande à être entendu, dit-il en accompagnant ces mots d'un magnifique coup de sonnette.

— Oui, oui! Non, non! s'écria le club en se partageant de nouveau.

Cependant la majorité penchait évidemment pour l'affirmative. La curiosité s'en mêlait. On voulait savoir ce qu'une pareille barbe contenait d'éloquence,

et quel jeu de lumière s'y établirait sous la réverbération des quinquets, Sans doute le club était pourvu de barbes ; mais aucune n'avait ce port démesuré, ni ces couleurs changeantes, L'orange plaît aux masses en raison même de sa rareté. Le peintre dut à cette circonstance un premier succès, La parole lui fut accordée sur-le-champ, Il s'approcha de l'estrade et jetant sur l'auditoire son regard le plus fascinateur, il commença ainsi :

« Citoyens,

» Je suis Oscar ; ma naissance est connue. Je suis le fils d'un simple chapelier, Que n'ai-je, hélas ! d'un robuste ouvrier à vous offrir la blouse et la tenue ? »

Ce début, qui frappait l'oreille comme un souvenir, arracha au club un murmure de surprise et de satisfaction.

— Bravo, dit une voix !

— Bravo ! bravo ! répétèrent les autres.

—Oui, reprit l'artiste, la blouse de l'ouvrier, voilà aujourd'hui le vêtement de l'avenir ! Je le dis bien haut, moi qui suis un peintre d'avenir, car je sais que je parle à des hommes d'avenir. Arrière le passé !

— Et la Déclaration des droits, citoyen, dit une voix ; c'est du passé pourtant. En feriez-vous fi?

C'était un premier symptôme d'opposition, et il se manifestait dès le début. Pour peu qu'Oscar eût hésité, il était perdu. Un orateur qui se laisse démonter ne rencontre plus dans son auditoire ni pitié ni grâce. C'est à qui lui tendra des piéges, à qui le poussera dans l'abîme entr'ouvert. Si au contraire il s'empare de l'interruption pour en écraser l'interrupteur, s'il relève à propos le gant et le renvoie avec grâce à son ennemi, toute hostilité est désarmée à l'instant, toute opposition contenue. L'aigle s'est révélé, on a vu la serre. Je tremblais pour Oscar que la réplique ne lui échappât ; j'ignorais ses ressources :

— « Citoyen, répondit-il, la Déclaration n'a jamais été appliquée ; c'est donc une œuvre d'avenir. Sachons le rendre prochain. J'y lis d'ailleurs, article VI : *Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qui te soit fait*. Or, si l'interrupteur se trouvait à cette tribune comme j'y suis, il serait probablement fort ennuyé qu'on lui coupât la parole dès les premiers mots. Je l'invite à relire la Déclaration et à y conformer sa conduite. Maintenant je poursuis. »

Cette riposte fut faite avec tant d'à-propos, et

tomba tellement d'aplomb sur le mécontent, que le club, avide de spectacles, se donna celui d'une exécution. Le coupable fut soulevé, transmis de main en main et jeté à la porte. C'était un procédé familier, et dont on usait, dans ces réunions, comme d'une mesure de police. Le triomphe d'Oscar n'en fut que plus avéré, et des applaudissements frénétiques se firent entendre :

« Très-bien! très-bien! » disait-on de toutes parts.

Désormais l'artiste avait le champ libre; il pouvait discourir en toute liberté. A la griffe on avait reconnu le lion. Il se jeta dans les régions du coloris et y épuisa sa palette.

« Je vois deux républiques, disait-il, l'une qui naît avec la saison des roses, quand tout sourit, et l'autre qui surgit aux premiers autans, quand tout devient sombre. L'une est celle qui eut un culte pour la Raison, et une apothéose pour Mirabeau, c'est-à-dire une main à la pensée, l'autre à la parole; qui parlait d'Athènes avec Camille Desmoulins, de Rome avec madame Roland, pour mourir avec celle-ci et railler avec celui-là; qui subjugua Danton jusqu'à le perdre, et Barnave jusqu'à le transformer, ici par les joies du foyer, là par les grâces royales;

ici et là une femme, cet ange des révolutions. L'autre république est celle qui traîna sur la place publique un appareil de sang, et coupa les têtes qu'elle ne put convaincre; appareil symbolique, la bascule et le bourreau; la bascule horizontale, le bourreau vertical; un angle droit dont la base est le buste de l'exécuteur, et le sommet la tête du patient, avec l'un des côtés vers la terre, l'autre vers le ciel; le fini et l'infini, la boue et la lumière, le sacrifice et la rémunération. La première de ces républiques est la république méditative, charmante, celle des poëtes et des amants; la seconde est la république active, frémissante, celle des tribuns et des hommes d'action. Laquelle des deux préférez-vous? Parlez, faites-vous servir. »

Ce langage était étrange; il plut par sa nouveauté. On y reconnaissait du mouvement et de l'habileté de main. L'antithèse séduit toujours; c'est l'arme des forts et le caprice de la foule. Bref, Oscar eut un succès prodigieux. Son débit y aida encore. Il joignait au cliquetis des mots le prestige de l'accent, et terrassait, par son aplomb, ceux qui n'avaient pu le comprendre. Le club des Têtes de Requin l'inscrivit sur la liste de ses candidats; les plus farouches n'osèrent lui refuser cet honneur. Il

passa à l'unanimité. Dès lors ses affaires furent en bon chemin. Sa réputation était assise. On le citait comme un orateur original. Le club des Désossés voulut l'entendre, puis celui du Bric-à-Brac. D'un club à l'autre, il fit son tour de Paris et de la banlieue. Il ne se ruinait pas d'ailleurs en frais d'invention : vingt fois je l'entendis, et vingt fois il reproduisit son début :

« Citoyens,

» Je suis Oscar, ma naissance est connue. Je suis le fils d'un simple chapelier. Que n'ai-je, hélas ! d'un robuste ouvrier à vous offrir la blouse et la tenue !... »

S'il se livrait à des modifications, elles étaient insignifiantes, par exemple, une épithète ou un substantif. Aussi son discours, passant de bouche en bouche, arriva-t-il bientôt à une notoriété populaire, et les membres des clubs, en se rencontrant, aimaient à se dire en guise de salut :

— Je suis Oscar, ma naissance est connue.

A quoi l'interlocuteur répondait :

— Je suis le fils d'un simple chapelier.

Et ainsi de suite. Oscar était enorgueilli de ce genre de succès.

— Paturot, me disait-il, c'est un fait acquis. Je vivrai dans la mémoire des peuples.

Cette promenade de club en club nous conduisit jusqu'à la semaine décisive. Encore quelques jours, et l'arrêt allait être prononcé. J'avais peu d'illusions; Oscar en revanche n'assignait pas de limites à ses espérances. A l'aide de calculs savants, il était parvenu à fixer le chiffre de ses voix. Trois cents douze mille de sûres, et vingt-cinq mille de douteuses, il n'aurait pas abonné à moins. Ses richesses commençaient à l'embarrasser; c'était vraiment trop. Il lui prenait des scrupules au sujet des membres du gouvernement. Il avait peur de leur porter tort et de ruiner leur crédit dans l'esprit des populations. On retrouvait toujours chez lui le même aplomb, relevé cette fois par la grandeur de la poursuite.

Malgré ses illusions, l'artiste sut descendre aux précautions les plus vulgaires. Il s'agissait de former une liste pour la répandre par la voie des affiches et des bulletins. C'était un souci grave et un soin délicat. Il ne s'intéressait qu'à un nom, le sien; volontiers, il l'eût porté seul et sans satellites. Cependant il comprenait ce qu'ajoute de chances à une candidature un entourage glorieux, et ce qu'il apporte de forces inconnues. Dans cet échange d'affinités, on

donne et on reçoit ; il y a là des suffrages d'occasion, et des conquêtes de voisinage. Oscar n'entendait pas se priver d'un tel concours. La seule question pour lui, c'était le choix. Admettre des tiers aux honneurs de sa liste, les porter sur ses ailes, les réchauffer dans son sein, quoi de plus grave ? Aussi se montra-t-il sévère et scrupuleux sur sa combinaison. Il ne l'arrêtait un jour que pour y retoucher le lendemain ; il y multipliait les variantes, en changeait l'esprit et les éléments, et se trouvait placé entre la double crainte de n'en point obtenir assez de force ou d'en être trop écrasé.

Chemin faisant, il rencontra une autre idée. Se fixer à un assortiment unique, c'était trahir la main qui l'avait conçu. Beaucoup de noms éclatants près du sien, réunis sur sa liste, en eussent dénoncé l'origine. Tel était un écueil ; comment y obvier ? Il y réfléchit et multiplia les combinaisons. Son nom figurait dans toutes, mais diversement avoisiné. L'élection allait se débattre entre deux opinions tranchées ; il se mêla à chacune d'elles et se flanqua de leurs chefs. De cette façon on le voyait partout et en toute sorte de compagnie, ici en tête, là au milieu, ailleurs jeté négligemment sur les ailes.

— Mais voyez donc ce candidat Oscar, disait la

foule, que de chances il a ! Point de parti qui ne le porte ; il est sur toutes les listes. Les purs l'ont adopté, les autres aussi. Il n'est pas jusqu'aux farouches qui ne lui aient réservé une place. Évidemment on se l'arrache ; c'est un drapeau. Son affaire est sûre à celui-là ; et Dieu sait à quelle majorité !

Le jour décisif approchait, et il ne semblait pas que la nation eût, dans toute son étendue, le sentiment de l'acte qui allait s'accomplir. Quoi de plus grave néanmoins ? La dictature touchait à sa fin, et le pays rentrait en possession de lui-même. Encore une semaine et il s'appartenait. Il était temps ; assez de ruines jonchaient le sol. On se débattait au milieu d'essais ruineux et dans une détresse croissante. Le jugement et la volonté du peuple allaient s'étendre sur tout cela ! A lui le droit de condamner ou d'absoudre. De ces urnes ouvertes sur tous les points devaient sortir le dernier mot de la révolution et la sanction de ces nombreux décrets, rendus sous l'empire de la nécessité ! Quelle heure solennelle ! et pourtant aucune émotion extérieure ne s'y attachait. Les élans du pays étaient comprimés, ses ardeurs éteintes ; la main du malheur pesait sur lui.

Un seul homme s'avançait au combat avec toute sa fougue et toutes ses illusions. C'était Oscar. Il

portait le front haut et posait sur le pavé un pied majestueux. Jamais la confiance n'éclata sur une physionomie en signes plus évidents. Son cœur chantait des hymnes de victoire, et ses lèvres semblaient à tout instant près de les exhaler. Cette disposition n'excluait d'ailleurs aucun des soins nécessaires pour assurer le succès. Il veillait à tout, songeait à tout. Une légion entière, sortie des ateliers, parcourait la ville sous son inspiration et y exécutait ses derniers ordres. Les uns distribuaient des listes, les autres défendaient les affiches contre les malveillants. Il avait des espions partout, partout des séides. Au moindre avis, il se portait de sa personne vers les points menacés. Jamais général ne se prodigua tant et ne déploya plus de ressources. Il se multipliait par l'activité.

— Jérôme, me disait-il, vois comme c'est conduit. J'en suis à rougir de mon triomphe. On ne parle plus que de moi dans le pays.

— Je suis Oscar; ma naissance est connue, lui répondis-je en riant.

— Farceur! Eh bien! oui, c'est cela! J'en arrive à un excès de popularité. On me mettra sur les orgues de barbarie.

— Es-tu prêt pour demain?

— Tout à fait, mon cher, tout à fait. Il y aurait bien encore quelques moyens d'un effet médiocre; mais je les laisse aux invalides du scrutin. Par exemple, il y en a qui en sont à l'assurance mutuelle. Brisquet recommande Courtot; Courtot recommmande Brisquet. On ramasse ainsi vingt-cinq voix sur quatre cent mille. Affaire de carotteurs!

— Toi, tu vises au grand!

— Au plus grand, Jérôme! Je n'ai pas même mentionné en affiches les cent trente-trois clubs qui m'honorent de leur confiance. A quoi bon?

— Au fait, à quoi bon?

— On les a, c'est tout ce qu'il faut. Seulement il faut à la dernière minute leur rafraîchir les yeux et la mémoire. Tu verras comment je m'y prendrai.

Le lendemain, aux premières lueurs de l'aube, Oscar était sur pied; un quart d'heure après, il forçait ma porte.

— Debout, me dit-il; Jérôme, c'est le grand jour. Si tu savais quels rêves j'ai faits cette nuit!

— C'est pour cela sans doute que tu viens me couper les miens, répondis-je en me frottant les yeux.

— Bah! une fois par hasard! Tu prendras ta revanche la nuit prochaine. Puis, Jérôme, c'est

l'heure de l'engagement. Nous y voici, nous y sommes; le scrutin est ouvert. Quels battements de cœur! Je commence à comprendre Napoléon!

— Bah!

— Oui, mon cher, on vit dix fois avec ces émotions, et quand on en a goûté, on y revient. As-tu une idée de cela, Paturot? Au moment où je te parle, quatre cent mille hommes pensent à moi, s'occupent de moi! Une véritable armée! Armée de purs volontaires! Merci, mes amis, merci! J'en mouillerai vingt mouchoirs. Vous me comblez.

Pendant qu'Oscar se livrait à ces démonstrations dans le vide, je m'étais levé et procédais à ma toilette, en laissant échapper de loin en loin des bâillements très-accentués. Une heure ou deux de sommeil m'auraient mieux convenu que cette expédition matinale. L'artiste ne l'entendait pas ainsi; il ne me laissait pas de trêve, et me tendait une à une les pièces de mon vêtement. C'était une véritable obsession; il ne restait plus qu'à se résigner. Nous allions sortir, quand on frappa doucement:

— Entrez, dis-je.

C'était l'homme de confiance d'Oscar, son élève favori, son chérubin. Dans le baptême de l'atelier, on l'avait nommé Mistigris, et je ne le connaissais que

sous ce nom. L'artiste ne lui en donnait pas d'autre, ses camarades non plus. Mistigris était d'ailleurs pourvu, au plus haut degré, de la malice particulière aux enfants de la charge. Longtemps en butte à la persécution, il avait habitué son esprit à la pensée d'éclatantes représailles. Le destin lui devait cette revanche ; il l'attendait.

— Bravo, mon fils ! lui dit Oscar en le reconnaissant ; voilà qui est exemplaire. Sitôt debout !

— Oui, m'sieu.

— Et as-tu fait ce que je t'avais recommandé hier ?

— Il n'y manque rien, m'sieu. Vous pouvez aller voir.

— L'imprimeur, n'est-ce pas ?

— Oui, m'sieu.

— L'afficheur ?

— Aussi, m'sieu. Courez-y donc voir.

— Et tout est prêt ?

— Prêt et posé, m'sieu ! Un coup d'œil magnifique ! Vous perdez bien à n'y pas aller.

— Tu l'entends, Jérôme, tu le vois ? Ce sont mes maréchaux ! Il n'y a pas à craindre qu'ils m'abandonnent quand je les aurais gorgés d'or. C'est bien, Mistigris ; tu peux partir.

L'adolescent ne profitait pas du congé et demeurait debout devant son maître.

— M'sieu, dit-il en insistant.

— Qu'est-ce? répliqua Oscar, je te croyais loin. Qu'y a-t-il encore.

— Je puis courir l'élection, n'est-ce pas? C'est permis.

— Mais sans doute, mon garçon, sans doute, lui répondit Oscar avec bonté.

— C'est que ce sera drôle, allez! ajouta l'élève en disparaissant! ça sera drôle!...

Ce départ me frappa; Mistigris devait avoir la conscience de l'échec réservé à son maître. Son œil pétillait de ruse et sa voix trahissait une sorte de ricanement. Il me sembla même qu'au moment de nous quitter, il avait exécuté, à l'intention d'Oscar, un de ces gestes irrespectueux qui sont l'arme familière et la sentence de l'atelier.

Nous sortîmes, et le premier aspect de la rue remplit le cœur de l'artiste des plus douces émotions. Les manifestes étaient encore intacts; un sentiment de curiosité les avait préservés de l'outrage. A peine sur le nombre deux ou trois se trouvaient-ils recouverts par les confidences d'un autre candidat. Le peintre observait cela avec satis-

faction, lorsqu'un bruyant cri de joie sortit de sa poitrine.

— Ah! mon Dieu, s'écria-t-il, que cela fait bien? oh! divin! divin!

— Qu'as-tu? lui dis-je, et d'où vient que tu t'épanouis tant?

— Regarde donc, Jérôme?

— De quel côté?

— Ici vers le mur de droite; à l'angle même, mon cher. Tu le vois! tu le vois!

— A présent, oui.

C'était une pancarte colossale sur laquelle on lisait ces mots :

NOMMONS OSCAR,

ARTISTE PEINTRE.

— Dieu! que c'est donc bien! répéta-t-il avec un contentement visible.

Sur les points que nous parcourûmes cette affiche était répétée; seulement par intervalles, elle subissait quelques variantes, quelques métamorphoses.

Ainsi, en se rapprochant des salles destinées à l'élection, elle prit une forme diagonale :

NOMMONS OSCAR,

ARTISTE PEINTRE.

Plus loin, l'appel était plus formel, moins vague, et s'adressait à des classes spéciales. Voici ce qu'on lisait :

Ouvriers,

NOMMONS OSCAR,

LE PÈRE DU PEUPLE.

Cette qualification toucha le cœur de l'artiste et lui arracha quelques larmes. Cependant des préférences pour une catégorie d'électeurs n'étaient pas

sans quelque danger. On pouvait craindre que le bourgeois n'en fût froissé et ne prît la chose en mauvaise part. C'était une sympathie trop exclusive. Comme pour répondre à ce reproche, peu d'instants après une affiche nouvelle étala ces mots en caractères monstrueux :

GARDES NATIONAUX,

NOMMONS OSCAR,

L'ennemi de l'émeute.

— Décidément, se dit le peintre ému jusque dans les profondeurs de sa barbe, ce Mistigris est un adolescent d'une rare distinction. Comme il a saisi ma pensée! Comme il l'a rendue avec bonheur! C'est un sujet précieux! un diamant brut! Et moi qui laissais périr ces belles facultés! C'est un tort, Jérôme, je veux le réparer.

— Tu feras bien.

— Dès demain je le lance dans les mers de l'avenir, et je pose les bases de sa fortune.

En échangeant ces mots, nous arrivâmes aux portes du collége. La foule n'était pas grande; cependant vers l'entrée même, un groupe s'était formé, et l'on y entendait résonner les éclats d'un rire le plus franc. Un sentiment de curiosité nous poussa de ce côté. La bonne humeur du groupe était provoquée par une affiche qui couvrait le mur et où l'on pouvait lire :

Citoyens,

NOMMEZ OSCAR,

ET VOUS AUREZ :

Des décrets au vert,
des lois au vert,
des ministres au vert,
un président au vert.

C'est sa couleur!

Oscar demeura atterré; ce placard était pour lui

la tête de la Gorgone. Il n'y pouvait ajouter foi, même en le voyant, même en le touchant. Il se croyait sous l'empire d'une illusion. Enfin, lorsqu'il ne put plus douter de son malheur, sa colère se fit jour, et brandissant son jonc dans le vide :

— Petit drôle, s'écria-t-il, si je te tenais ici, je te briserais les reins.

Les élections s'achevèrent. Des quatre cent mille voix sur lesquelles il comptait, Oscar n'en recueillit que cinq cent quatre-vingt-quatre, demeurées fidèles à sa fortune. C'était bien peu de charpie pour une aussi large blessure. Mais ce qu'on ne lui eût pas arraché de l'esprit, c'est qu'en dehors de ce fâcheux incident, la victoire lui était acquise, et que la responsabilité de son échec devait peser tout entière sur la tête de l'odieux Mistigris.



CHAPITRE XIX.



L'Assemblée.

Depuis deux jours, je suivais avec une impatience très-vive les nominations que le télégraphe annonçait à Paris, et je me refusais à comprendre pourquoi le nom de Simon n'y figurait point encore. J'accusais tout le monde de ce retard, le commissaire, le ministre, le gouvernement; je ne pouvais croire qu'une élection si naturelle ne fût pas sur-le-champ accomplie et connue. On sait quelles chimères se crée une imagination en travail; je voyais là-dedans un complot et une nouvelle rigueur de ce destin si acharné contre moi.

Pour me tenir au courant, il n'était aucun soin

que je ne prisse. Je frappais à toutes les portes officielles ou non, j'épiais jusqu'aux signaux aériens, qui étaient pour moi lettres closes. A la bourse, au café, dans les bureaux de journaux, je cherchais un renseignement positif; je demandais notre Simon à tous les nouvellistes d'alentour. Le digne meunier ne se doutait pas qu'il fût l'objet d'une si vive sollicitude. Il est vrai qu'au delà du représentant je voyais Malvina, et que l'absence m'avait rendue plus chère la perspective de notre réunion. Ainsi, affaires de cœur, affaires politiques, tout concourait à me tenir en éveil et à exciter dans mon âme, au plus haut degré, les sourdes inquiétudes de l'attente.

A la suite d'une de ces longues courses sans résultat, je venais de regagner un jour l'hôtel, lorsqu'à ma grande surprise, je vis ma chambre ouverte et occupée. Je crus à un abus de confiance et entrai précipitamment. Une femme était installée chez moi; les paquets, les malles encombraient la pièce et une partie du palier. J'allais demander une explication, lorsque je reconnus Malvina. Elle se jeta dans mes bras, tandis que mon jeune fils se suspendait aux basques de mon habit. C'était ma famille, c'était ma maison. J'eus un moment de bonheur sans mélange. Ma femme, mon enfant m'étaient

rendus ; nous étions réunis, et pouvions, serrés l'un contre l'autre, porter des défis au malheur :

— Enfin, lui dis-je, te voici ! qu'il me tardait de te voir !

— Vrai, bijou ? bien vrai ? répondit-elle en m'embrassant encore. Au fait, je te trouve maigri.

— C'est si triste de vivre seul !

— Tu as raison, mon homme, il faut quelqu'un pour se dégonfler. Ça me manquait aussi ; quand ce ne serait que pour passer ses colères.

— Et puis quand tu n'es pas là, je n'ai du cœur à rien. Il me semble que tu me remontes, Malvina.

— Oui, chéri, oui, il y a des hommes comme ça ; s'ils ne sont pas bourrés, ils s'endorment. N'aie pas de peur, nous rattraperons le temps perdu. A propos, et Alfred, où en est-il de sa constitution ?

— Il tient bien de toi, Malvina, il n'en veut pas démordre.

— C'est ce que nous verrons.

— Il dit que son ministre compte sur lui et qu'il se doit à sa patrie.

— Je le flanquerai aux haricots pendant huit jours, et je suis curieuse de voir si la patrie le tirera de là. Ce morveux !

— Fais à ta guise.

— Comme toujours, mon chéri; rien de plus, rien de moins. Mais j'y pense, tu ne me demandes pas seulement des nouvelles de Simon?

— Eh bien!

— C'est comme je t'avais dit : il est notre représentant. Le représentant Simon! Je trouve que ça fait bien. Et toi?

— Parfaitement!

— Une majorité immense, mon chéri! Le premier numéro du département! Un succès fou, fou! On voulait le porter en triomphe, il s'y est refusé?

— Voilà du sens!

— Oh! c'est qu'il en a! Et du choisi! J'ai peur, ajouta ma femme à demi-voix, qu'il en ait trop! Il s'est perfectionné que j'en prends l'alarme! Des progrès à vue d'œil, mon bijou. Tu verras qu'on va nous le prendre pour en faire un ambassadeur. Il en est bien capable, le sournois. Par exemple, si l'on surprend sa correspondance, à celui-là!

— Et où est-il?

— Ici, à côté : j'ai voulu l'avoir sous la main. Il doit se débarbouiller. Tu ne croirais pas qu'avant de nous laisser partir on nous a assassinés de pétards et de fusées volantes. Vive Simon! Vive le

représentant du peuple ! Ce n'était qu'un cri ! Puis on lui jetait des serpenteaux dans les jambes pour mieux l'honorer. J'en ai eu une robe roussie. Voilà des hommages dont on se passerait. Ah ça ! et notre affaire ici ?

— Rien ! rien !

— C'est vite soldé. As-tu vu le ministre, au moins?

— Pas moyen !

— Voilà bien Oscar ! Dieu que je le reconnais ! Enfin, n'importe. J'arrive à temps. Maintenant, mon bijou, laisse-moi mettre un peu d'ordre dans cette chambre. Va-t'en voir Simon, la pièce à côté, au n° 14 ; et dis-lui citoyen. Ils sont fous de ça en province.

— Ici de même !

— O marionnettes d'hommes ! Comme on les fait aller avec des riens ! Qu'en dites-vous, monsieur Jérôme? qu'en penses-tu, citoyen Paturot ?

— J'y vais.

— Écoute, ajouta ma femme en me rappelant. Il ne peut pas rester vêtu comme il est : la veste grise et le chapeau à ailes de moulin. Tu le feras coiffer et culotter par tes fournisseurs. Il est à la tête de cinq piastres par jour. Ses moyens le lui permettent,

Ainsi, qu'on le culotte et qu'on le coiffe, et cela proprement. Tu m'entends, Jérôme?

— Oui, Malvina.

— Un meunier, ça a des préjugés et de la carrure ; prends un drap fort. Maintenant déguerpis, car je perds mon temps.

J'entrai chez Simon, qui se livrait à des ablutions copieuses. A chaque instant il plongeait dans une cuvette pleine d'eau sa figure rubiconde et la relevait ruisselante comme celle d'un dieu marin. C'était bien toujours le même homme, bon et jovial. Quoi qu'en dît Malvina, je le trouvai peu dégrossi. Il montrait seulement plus de réserve. Quand il fut prêt, je lui proposai de le conduire chez mon tailleur et mon chapelier; il y consentit. De lui-même, et c'était encore de sa part une preuve de sens, il comprit qu'il fallait renoncer aux singularités du costume. De mon côté, je fis disposer les choses de manière à ce qu'il n'eût pas l'air trop emprunté sous ses nouveaux vêtements.

Simon offrait un curieux objet d'étude; je me proposai de l'observer sans prévention et de le juger avec impartialité. C'était un élément nouveau dans la vie parlementaire ; il était utile de préciser quel rôle cet élément y jouerait, essentiel ou secondaire, humble

ou élevé. Notre élu n'éprouvait alors d'autre sentiment qu'un embarras naturel chez un homme jeté hors de sa sphère. Toutes les surprises l'avaient assailli à la fois. Il avait à s'accoutumer au bruit et au luxe de Paris en même temps qu'aux grandeurs de sa position. Rien qui ne fût nouveau pour lui, et, dans cette région des nouveautés, la fortune le portait du premier bond aussi haut que possible. Comment se serait-il défendu d'un peu de vertige, là où des hommes rompus aux honneurs, des vétérans de la vie publique en éprouvent quelquefois?

Je m'y pris avec Simon comme on s'y prend avec un frileux que l'on pousse à l'eau. Dès le premier jour, je le jetai en plein monde parlementaire. De divers points, les représentants accouraient au Palais de l'Assemblée, y désignaient leurs places et se faisaient inscrire à la questure. J'y conduisis Simon et y remplis avec lui ces formalités. Il choisit son banc et donna son adresse. En échange, il obtint une carte qui forçait les consignes et lui servait à se faire reconnaître au besoin. Il vit la salle, essaya son siége et embrassa d'un œil curieux ces bancs déserts et ces tribunes vides. Pour la première fois, il se trouvait dans le sanctuaire des lois, rehaussé par la gravité de la circonstance et la grandeur des sou-

venirs. Je lui fis parcourir l'ancienne chambre, où planaient le silence et l'obscurité. Ce fut un itinéraire complet, une exhibition sur la plus grande échelle. Simon connut tout, même le temple suspect ouvert aux limonades et aux orgeats.

En livrant sur-le-champ ma victime, je ne savais pas quels assauts je lui préparais. Le lendemain, au petit jour, Simon achevait à peine de se vêtir, lorsque deux coups discrets furent frappés à sa porte. Il ouvrit, et un personnage vêtu de noir se glissa comme une ombre dans l'appartement. On voyait à ses allures, à son œil chargé de suppliques, à son organe caressant, que ce genre d'invasion lui était familier. Sa physionomie ne l'eût-elle pas trahi, qu'un portefeuille de maroquin lui eût assigné son véritable caractère. Mais Simon n'en pouvait rien savoir; il allait payer à l'inexpérience un tribut obligé. Dans le personnage qui entrait il ne vit, il ne put voir qu'un visiteur poli et bien couvert; aussi répondit-il à ses saluts par le salut le plus profond:

— N'est-ce pas au citoyen représentant Simon que j'ai l'honneur de parler? dit l'importun en s'inclinant jusqu'à terre.

— Lui-même, citoyen, répliqua Simon en se prodiguant de son mieux.

— Le citoyen représentant n'a fait partie d'aucune des anciennes législatures, à ce qu'il me semble, ajouta l'interlocuteur.

— D'aucune, dit laconiquement Simon.

— Dans ce cas, que le citoyen représentant me permette de lui exposer l'objet de ma visite. Une réunion d'hommes d'État, qui se sont adjoint l'élite de nos hommes de lettres, a conçu le projet de livrer à l'admiration de l'univers les noms des neuf cents représentants du peuple. Il importe, en effet, que ce produit de l'élection, la plus large qui ait jamais eu lieu, soit apprécié convenablement et ne soit pas perdu pour la postérité. Comme représentant, vous avez votre place marquée, citoyen, dans ce mémorable ouvrage, et je viens vous inviter à nous fournir les documents nécessaires pour qu'aucun de vos titres ne soit omis ni perdu. Consciencieux et bienveillants, voilà notre devise. Auriez-vous déjà figuré dans quelque biographie, citoyen?

Qu'on juge de l'embarras de Simon devant une provocation si directe; malgré lui il en ressentit un peu d'humeur et répliqua avec vivacité :

— Ma foi, non, citoyen.

— Beaucoup de vos collègues sont dans ce cas, citoyen représentant, reprit l'orateur avec une inal-

térable politesse. L'Assemblée se compose surtout d'hommes nouveaux, et, Dieu merci, cela n'en vaut que mieux. Point d'engagements antérieurs, point de passé à faire oublier; c'est inappréciable. Puis donc que rien n'est imprimé sur son compte, que le citoyen représentant veuille bien nous fournir quelques notes, un abrégé succinct, des dates seulement, ce qu'il voudra. Nous avons des rédacteurs qui se chargeront d'y mettre les développements. Si le citoyen représentant désire voir une épreuve, nous sommes à ses ordres.

La situation de Simon devenait intolérable; il ne comprenait pas le premier mot de ce qu'on attendait de lui, et il n'osait avouer cette ellipse dans ses notions élémentaires.

— Mon Dieu, ce n'est point la peine, dit-il brusquement.

Le hasard l'avait bien servi; il tombait juste. Le biographe prit un mot si formel pour un refus. Cependant il voulut essayer son dernier trait, le trait du Parthe: tirant de son portefeuille quelques livraisons déjà publiées, il les mit sous les yeux de sa victime.

— Voyez, citoyen, ajouta-t-il, c'est pourtant exécuté avec soin, papier de luxe, vignettes et culs-

de-lampes ; vingt francs l'ouvrage complet, un marché d'or.

— Et que ne parliez-vous plus tôt, citoyen? vingt francs, dites-vous? tenez, les voici, vos vingt francs, et n'en parlons plus.

Simon n'était point un prodigue; les meuniers le sont peu ; mais son amour-propre avait été mis à une telle torture qu'il eût porté sa rançon au double s'il l'eût fallu. Le biographe était aux anges ; il précipita son butin dans les profondeurs de son gousset :

— Représentant Simon, dit-il en prenant congé, je vous laisse les livraisons qui ont paru, vous recevrez les autres plus tard. Quant à ce qui vous concerne, nous vaincrons votre modestie, citoyen, nous la forcerons dans ses retranchements. Vous manqueriez à notre ouvrage, représentant Simon, les éditeurs ne le souffriront pas : ce sont des amis trop sincères de leur pays.

En achevant ces mots, l'homme vêtu de noir gagna la porte à reculons, en prodiguant des saluts démesurés que Simon s'efforçait de lui rendre. Enfin il partit, et le meunier se jeta sur un fauteuil en faisant entendre un : *Ouf !* de détresse. Je suis convaincu qu'une journée de moulin l'eût moins

fatigué que cette audience. La sueur ruisselait sur son front; il était sous le coup d'une prostration générale.

A peine commençait-il à recouvrer ses esprits, qu'il entendit le même bruit se reproduire, et un appel nouveau retentir du dehors. O terreur! ô supplice digne de l'enfer païen! Il sortait à peine des mains d'un exécuteur : était-il destiné à tomber sur-le-champ entre les mains d'un autre? Que signifiait cette succession de visites et d'importunités? Il arrivait seulement, et déjà tout Paris prenait le chemin de sa demeure. Que serait-ce quand il y serait plus connu? Cependant, par une sorte d'instinct, il ne se rendit pas sans résistance à cette seconde démonstration. Il garda le silence et ne bougea pas de son fauteuil. Hélas! il avait affaire à une race qui s'acharne après la proie et ne perd pas la piste facilement. Les coups redoublèrent et devinrent plus pressants, plus forts. Il fallut capituler et ouvrir de nouveau.

C'était encore un habit noir, et sous cet habit noir un portefeuille. Les habits noirs se succédaient; les portefeuilles aussi. On eût dit la scène où Molière détache ses matassins à la poursuite du gentilhomme de Limoges. Seulement on abordait le repré-

sentant Simon par un autre côté. Quant à l'objet de la visite, notre pauvre ami n'avait fait que changer d'art : le piége était le même.

— Citoyen, lui dit le personnage introduit, une réunion d'artistes vient mettre ses crayons aux pieds de l'Assemblée nationale. Elle entend et veut reproduire à tout jamais les images des sauveurs de la patrie, de ceux que le peuple a investis de sa souveraineté. C'est là une prétention légitime, n'est-ce pas, représentant Simon ?

— Sans doute, répondit celui-ci en balbutiant.

— Cependant, citoyen, je vous prie d'écouter ce qui suit. Si nous avions dû exercer indistinctement nos crayons sur tous les membres de l'Assemblée, pour ma part je n'y aurais pas consenti. C'est une galerie choisie que nous voulons faire, un ensemble des notabilités. A ce titre, représentant Simon, vous êtes l'un des premiers portés sur ma liste. Il serait fâcheux qu'un nom comme le vôtre demeurât étranger à une collection destinée à figurer dans tous les musées et toutes les iconographies. Un homme de votre valeur, citoyen, de votre éloquence, de votre savoir, nous ne pouvons pas nous en priver. Vous nous appartenez de toutes les manières, et,

afin que vous ne puissiez reculer, nous allons prendre séance.

En même temps, avec un incroyable aplomb, l'artiste tira de son arsenal tout ce qui lui était nécessaire pour mettre à exécution sa menace. Simon était livré ; il n'avait plus de force pour se défendre. Tout ce qu'il voyait le frappait de stupeur ; il se croyait le jouet d'un rêve. L'artiste cependant taillait ses crayons et disposait son papier :

— Un quart d'heure à peine, représentant Simon, vous allez voir cela. Votre figure est facile à saisir. Vrai, j'éprouve du bonheur à vous tirer de nature. J'ai rarement eu sous le rayon visuel une figure aussi pleine, une si belle image de la santé. Un homme de mérite comme vous, se porter aussi bien, c'est de luxe. La tête un peu à droite, citoyen, que je saisisse la ligne des trois quarts, elle est heureuse! En pleine face, nous aurions trop de ressemblance avec un astre que la pudeur me défend de nommer. Bien! bien! Comme ça, voici juste le point. Je compte livrer un chef-d'œuvre à l'admiration de l'Europe. Combien vous en faut-il, citoyen?

— Mais ce que vous voudrez, répondit Simon, n'ayant plus la conscience de ce qu'il disait.

— Alors, un cent? Et sur papier de Chine, n'est-ce pas? c'est mieux.

— De Chine, dit Simon.

— C'est cela, poursuivit l'artiste sans quitter le crayon. La planche, quinze francs; cent papiers de Chine, vingt-cinq francs. Pour la somme de quarante francs, citoyen Simon, vous pourrez faire jouir cent amis de votre portrait. C'est vraiment pour rien. Et quel portrait? Vous aurez un chef-d'œuvre. Je vous soignerai, allez. Ceux à qui nous en voulons, nous leur prodiguons les nez de travers et les yeux louches. Mais vous, vous me convenez, représentant. Tenez, faut-il vous le dire? vous me faites l'effet d'un bon garçon. Eh bien, ça me va! Et vous?

A ce flux de paroles, le meunier n'opposait qu'une contenance stoïque. Il s'était livré à cet homme; il avait posé; il n'attendait plus sa délivrance que du ciel. Enfin l'artiste se leva avec l'esquisse, et la fit passer sous les yeux du modèle. Simon trouva tout au mieux, et pour s'épargner un nouvel assaut, il obligea le dessinateur à emporter son salaire. Quelle manne pour cet infortuné, et comme il dut bénir le ciel de sa découverte!

En moins d'une heure, Simon s'était donc dessaisi de soixante francs en faveur de deux oiseaux de

proie. De la part d'un campagnard, c'était un oubli étrange, une dérogation, une surprise. Il ne se l'expliquait pas lui-même et demeurait stupéfait devant sa bourse vide.

J'arrivai dans sa chambre au moment où le dessinateur venait d'en sortir. Simon me raconta les deux scènes où il avait joué un rôle si malheureux.

— Mais, bon garçon que vous êtes, m'écriai-je, il fallait donc m'appeler.

— Appeler, c'est aisé à dire, répliqua le représentant du peuple ; comme si l'on pouvait se tirer des mains de vos Parisiens !

Ce fut pendant deux jours la fable de la maison ; Malvina ne pouvait s'en consoler.

— Il faut les faire pendre ! disait-elle avec un sentiment d'exaspération. Tromper un représentant, c'est tromper le peuple.

Puis se retournant vers son élève et avec un ton plus doctoral :

— Simon, lui dit-elle, que ne me les envoyiez-vous ? Ils auraient vu au moins qu'on sait se défendre ; tandis que vous, mon ami, vous vous êtes laissé plumer comme un poulet ! Oh ! là, oui, comme un poulet ! Vous êtes représentant, Simon, mais je ne retire pas le mot.

— Vous avez bien raison, madame : c'est tout de ma faute ; ces gens-là m'ont ahuri.

— Écoutez, Simon, vous êtes d'âge à calculer. Vous voilà représentant du peuple, il est évident que le calcul doit entrer pour une part dans votre conduite. Qu'est-ce qui distingue l'homme de la brute? C'est de savoir calculer. Autrement nous ne valons pas mieux qu'un canard ou qu'une pintade. Admettez-vous cela?

— Avec vous, madame, j'admets tout.

— Voilà un mot galant, Simon ; la présence d'esprit vous revient. Retournons à nos calculs ; ils sont des plus simples. La patrie vous accorde vingt-cinq francs par jour, n'est-ce pas, Simon?

— C'est vous qui me l'avez dit, madame.

— Si je vous l'ai dit, c'est que ça doit être, représentant. Voici donc vingt-cinq francs par jour à la recette. Voyons maintenant à la dépense : par exemple, soixante francs aujourd'hui ; en supposant que vous viviez de l'air du temps. De soixante payez vingt-cinq, reste à trente-cinq. C'est-à-dire, Simon, que vous resterez en dessous de trente-cinq francs par jour, ou pour l'année de douze mille huit cents francs. Or, je vous déclare, mon garçon, que vous ne pourriez pas mener cette vie-

là longtemps ; vos moyens ne vous le permettent pas.

— Oh ! sûrement non, madame !

— Maintenant, je puis vous indiquer la manière d'être à tout jamais à l'abri de pareils événements. Voulez-vous la recette ? Simon.

— Volontiers, madame, je suis assez pénaud, allez !

— Il s'agit de cinquante centimes ? Consentez-vous à ce sacrifice ?

— Si j'y consens ?

— Eh bien alors, Simon, voici comment il faut vous y prendre : Vous priez un villageois de vos amis de vous choisir, moyénnant cette redevance, une pièce de cornouiller, pur cornouiller, entendez-vous ? tout ce qu'il y a de plus robuste, de plus noueux, un morceau de choix. Y êtes-vous ?

— Oui, madame.

— Quand vous possédez ce serviteur, vous l'introduisez dans votre maison, dans votre chambre, dans la salle de réception.

— J'entends !

— Vous avez le soin de le poser dans l'endroit le plus apparent, de manière à ce que toute personne qui entre aperçoive nécessairement l'objet. Cette

condition est de rigueur. Et surtout mettez les nœuds en saillie, Simon.

— J'y veillerai.

— Avec ce fidèle ami sous la main, votre maison est sûre, ou bien votre chambre, si vous n'avez pas de maison. Laissez entrer. Le cornouiller parle de lui-même; c'est un bois éloquent. Mais si vous vous sentez trop vivement pressé, habituez votre regard à se promener de l'importun au cornouiller, et du cornouiller à l'importun. Au bout de quelques minutes de ce jeu muet, il est rare qu'il ne s'opère pas un temps de retraite qui délivre votre plancher. Le cornouiller a tant de vertu! Et pas cher, ma foi! cinquante centimes.

C'est ainsi que ma femme dressait peu à peu Simon aux grands devoirs et aux petites exigences de la vie. Elle lui enseigna que Paris, plus qu'aucune autre ville du monde, abonde en bêtes féroces qui cherchent quelqu'un à dévorer, et elle lui conseilla surtout de se défier de celles qui cachent leurs griffes afin de mieux dépecer les gens. Le représentant écoutait ces avis avec confiance et les suivait avec docilité. Le temps acheva ce que ma femme avait commencé, et Simon put bientôt défendre sa bourse contre les entreprises les mieux conçues; par exem-

ple, les billets de concerts, les colonies philanthropiques et les bals de charité. Arrivé là, on pouvait l'abandonner à son impulsion; il entrait dans la classe des invulnérables.

Cependant de tous les horizons de la France on voyait les représentants accourir. L'Assemblée se complétait; elle allait ouvrir ses séances. Simon s'y préparait en secret; il voulait, dès le premier jour, se créer une position qu'aucun collègue ne pût lui disputer. Il ne s'en ouvrit à personne, pas même à Malvina. Il est vrai que c'était un de ces desseins que le succès justifie, et qui ont besoin d'être mûris dans le silence pour éclater au sein de l'imprévu. Voici à quoi se rattachait cette combinaison:

Dans son voyage autour de nos arrondissements, Simon avait eu l'occasion de constater quelle était sa force virtuelle, celle dont il pouvait user en tout temps, en tout lieu, sans réserve comme sans crainte. Il avait obtenu, avec trois mots, trois mots bien simples, un de ces triomphes qui laissent de longs souvenirs. Il est vrai qu'il avait mis au service de ces trois mots un des organes les mieux nourris qu'il soit donné à la nature de produire. On ne savait qu'admirer le plus dans cet instrument vocal, du timbre ou de la vibration, du creux ou du

velouté. C'était le bourdon ou la foudre au choix, mais avec des cordes infatigables et soutenues.

Tel est l'instrument que notre représentant ménageait pour le jour de l'inauguration. Quelques pâtes onctueuses tenaient le larynx libre, tandis qu'un système de rasades donnait aux parois cette vigueur sans laquelle les émissions sont douteuses et le registre incomplet. Tant de soins n'étaient pas surabondants. Il s'agissait d'un service extraordinaire et d'un dessein arrêté de pousser l'expérience jusqu'à la limite des forces humaines. Simon s'était dit ou qu'il placerait son organe au-dessus de tous les organes connus ou qu'il éraillerait sa voix dans la tentative. Ainsi il offrait en holocauste à la patrie ce qu'il avait de mieux, le signe le plus incontesté de sa puissance, son moyen d'action dans les tempêtes du parlement. Il exposait tout cela en un jour pour l'honneur des institutions nouvelles. Et Malvina n'en savait rien! C'était un dévouement à la romaine, profond et secret.

La solennité arriva; les représentants de la France prirent possession de leur domaine. Devant ce pouvoir nouveau, émanation du souverain, s'inclinèrent les autres pouvoirs. La dictature désarmait, la rue fit silence. Les partis même parurent se résigner à

une trêve d'un jour. J'étais présent à cette séance; j'assistai avec Malvina à ce réveil du droit et de la loi. La situation avait une telle grandeur, qu'elle dominait les individus. On ne pouvait, sans un certain frisson, envisager l'avenir qui attendait cette chambre souveraine. L'insulte grondait déjà à ses portes, et à peine, dans un ciel sombre, était-il permis d'entrevoir quelques points lumineux. Ceux même qui marchaient le front haut et l'espoir au cœur vers la contrée de leurs rêves, ne pouvaient se dire par quels chemins ils y arriveraient, et cherchaient en vain à l'horizon la nuée qui devait leur servir de guide.

L'Assemblée se réunit sous cette impression, et aux frémissements qui s'en échappaient, il était aisé de distinguer dans son sein bien des éléments révolutionnaires. A cette agitation des esprits, se joignaient le trouble et la confusion du premier moment. Pour beaucoup, une assemblée délibérante était une nouveauté, et ils ne savaient quelle contenance prendre. Chacun s'asseyait à l'aventure, sans tenir compte des affinités. Le hasard porta Simon vers les sommets de la gauche, et sur un banc qui devait bientôt acquérir quelque renom. A peine installé, il nous chercha du regard et nous

adressa un salut majestueux. Malvina ne reconnaissait plus son élève ; il avait le port et la gravité d'un mandarin. Déjà il comprenait la distance qui sépare le spectateur de l'acteur, le curieux des tribunes des personnages qui peuplent l'enceinte.

La séance d'inauguration n'avait guère qu'un but d'apparat. Il s'agissait de se voir et de se compter ; puis de se manifester au pays et de faire acte de puissance. En de telles occasions, chaque membre s'efface devant la grandeur de l'assemblée. Tout a un caractère général, collectif. Simon en avait le sentiment ; il comptait sur les effets d'ensemble et s'y était ménagé un rôle. Aussi surveillait-il avec attention le mouvement des débats, afin d'intervenir au moment opportun. Son regard inquiet trahissait les secrets de son âme. Enfin il se livra. Un orateur discourait à la tribune sur la forme du gouvernement, et en prenait occasion pour exhaler son enthousiasme. Simon comprit qu'il fallait se dessiner, et, réunissant tous ses moyens, il poussa un des cris les plus brillants qui fussent jamais sortis d'une poitrine humaine :

— Vive la République ! dit-il.

Vainement essayerai-je de rendre l'impression que produisit cet élan inattendu. Dans aucune assem-

blée la voix de l'homme ne s'était manifestée avec un tel accent et sous un tel volume. Les vitres de la salle en ressentirent un ébranlement. L'effet en fut prodigieux.

— Vive la République! répéta l'Assemblée par voie d'entraînement.

Quel succès pour Simon! tous les regards étaient tournés vers lui; il régnait, il triomphait. On se demandait, dans chaque tribune, quel était l'élu du peuple doué d'un timbre si sonore et de dehors si florissants. On voulut savoir son nom, connaître son origine. Les femmes l'enveloppèrent de regards curieux et de prunelles ardentes. Tout autre y eût perdu son sangfroid; lui ne s'en émut pas; il resta maître de son terrain. Quelques minutes après, un prétexte s'offrit, et se recueillant dans un nouvel effort.

— Vive la République! s'écria-t-il.

C'était un autre registre, plus puissant que le premier; on eût dit tout un orchestre. La salle en fut frappée : jamais les théories du son n'avaient reçu une application plus formidable. Les vibrations remplissaient l'enceinte et s'y répercutaient avec une rare vigueur. Dès ce moment, Simon fut classé; l'Assemblée comprit qu'elle avait un maître : le

sceptre vocal lui échut. L'occasion était belle; il en usa. Il devint la note dominante du refrain de la journée :

— Vive la République! s'écrait-il à chaque instant.

Et l'Assemblée de répéter avec lui :

— Vive la République!

On y revint dix-sept fois de suite; dix-sept fois de suite, Simon fit prévaloir son timbre sur celui de ses collègues réunis. De la part de l'Assemblée, ces manifestations itératives étaient un gage donné au régime nouveau : elle les prodiguait pour désarmer les soupçons et conjurer les défiances. De la part de Simon, le sentiment était plus personnel : il s'agissait d'assurer l'empire de son instrument. Simon atteignit son but; l'Assemblée dépassa le sien. Au dehors, les partis ne virent dans cet excès de zèle qu'une capitulation de conscience et une concession faite à la peur. L'Assemblée en fut donc pour ses frais. Quant à Simon, l'épreuve à laquelle on le mit ne servit qu'à constater les ressources imposantes et variées de son organe. Il ne faiblit pas un instant et ne changea pas de clavier. Toujours la même sûreté, la même plénitude. Le son demeura ce qu'il était au début, brillant, nourri, merveilleux pour le vo-

lume et pour la qualité. Aucun succès ne lui manqua.

Cependant une dernière épreuve l'attendait. Simon avait proclamé dix-sept fois la République dans l'enceinte des délibérations; mais, au dehors et à l'air libre, cet instrument victorieux conserverait-il ses avantages? Les lois de l'acoustique varient suivant l'espace, suivant les lieux. L'organe garderait-il son rang en changeant de théâtre? C'était à vérifier. Sur l'inspiration de quelques membres, l'Assemblée venait de décider qu'elle s'offrirait solennellement aux regards du peuple, avide de la voir. L'exhibition avait pour siége le perron du palais. Le regard planait de là sur la ligne des quais et des ponts; il embrassait les Tuileries et les Champs-Élysées, deux massifs verdoyants, au milieu desquels s'élevait l'obélisque égyptien, pareil à un gnomon solaire. Le soleil s'abaissait à l'horizon et changeait le feuillage en un crible lumineux. L'air était doux, la nature calme. Elle semblait inviter au repos ces cœurs agités de passions tumultueuses.

L'Assemblée se rangea sur les marches du monument, au milieu de cris divers et des ondulations de la foule. Les baïonnettes étincelaient au loin, l'hymne patriotique éclatait dans les rangs et se mêlait au roulement des tambours et aux fanfares des

clairons. Les grilles du palais cédaient sous la pression d'une multitude désordonnée. On attendait de l'Assemblée une manifestation publique, un engagement pris à la face du ciel, devant le peuple réuni. Cet engagement se résumait en un seul cri que répétèrent huit cents voix :

— Vive la République !

L'expérience fut décisive pour Simon ; il s'éleva plus haut qu'il ne l'avait fait. Il domina tout, ses collègues, les tambours, les clairons, les corps de musique. On put l'entendre de la Madeleine. Désormais il n'avait plus de rivalité à craindre dans l'échelle des sons humains ; le canon des Invalides pouvait seul se mesurer avec lui.

Malvina avait donné à la représentation du pays la plus belle voix de la République.



CHAPITRE XX.



Les secrets des coulisses.

L'Assemblée qui venait de se réunir n'était pas homogène : divers éléments avaient concouru à la former. Les hommes se connaissaient peu ; l'esprit n'était pas le même. Il s'ensuivit, au début, beaucoup d'impuissance et d'hésitation. On s'observait ; on ne se livrait pas. Point de grands partis qui eussent le dessein et la force de se disputer l'empire. Les opinions se formaient par groupes, par nuances et sur des points de détails. Le sentiment qui dominait était une adhésion passive aux faits accomplis, et le désir sincère de les faire incliner vers le repos et la sécurité de la patrie.

Si dès le premier jour ont eût pu arracher à tous les cœurs leur secret, à toutes les intelligences leur programme, nul doute que l'Assemblée souveraine n'eût marché d'un pas ferme vers le but, et n'eût épargné au pays bien des orages. La circonstance pesa sur ces bons instincts et les comprima. Il n'y eut d'ardeur et d'élan que dans les partis complices des violences de la rue. Les autres doutèrent de leur ascendant. Ils voyaient devant eux un pouvoir constitué, et, disposés à le haïr, ils manquaient de force pour le détruire. Les malentendus compliquaient cette situation et en aggravaient le péril. Au sein d'une réunion aussi nombreuse, le moindre incident suffisait pour renverser les plans les plus sages, les desseins les plus arrêtés. Une défiance mutuelle s'y mêlait et jetait le trouble dans le débat. De là bien des erreurs de conduite.

Deux grandes nuances se partageaient surtout l'Assemblée, celle des anciens parlementaires et celle des parlementaires nouveaux. Malgré beaucoup d'efforts, le pays n'avait pas voulu s'associer au système d'exclusion professé par le gouvernement. Il renvoyait dans les conseils souverains beaucoup d'hommes honorés par d'anciennes luttes. L'esprit de haine s'était en vain déchaîné contre eux;

le pays résista. Il sut les défendre contre le dénigrement et les violences. La République eut beau déshonorer son berceau en exerçant sur les élections une influence coupable; ce crime ne profita point à ses auteurs. Ils ne trouvèrent pas la nation disposée à subir l'insulte de leurs choix Ni les surprises du suffrage universel, ni l'action directe exercée sur les consciences ne purent la détourner de ses sympathies réelles, de ses vrais penchants. Elle n'écarta ni les noms illustres ni les noms éprouvés, et y associa des noms nouveaux, dignes d'elle et dignes d'eux.

Cependant, au sein de l'Assemblée, ces éléments ne purent d'abord se confondre. A côté des affinités d'opinion, il y eut les affinités d'origine. Les nouveaux parlementaires affectaient de voir dans les anciens des maîtres superbes, des vétérans fiers de leurs chevrons. Ils s'en écartaient pour faire acte d'indépendance. De leur côté, les anciens s'effaçaient de leur mieux, afin de désarmer ce sentiment jaloux. En toute chose ils abandonnaient aux nouveaux le soin du débat, la responsabilité du vote. Ils attendaient du temps une fusion nécessaire, un concert des volontés. Au milieu de ce conflit d'amours-propres, tout empirait, tout allait à l'aventure.

L'ennemi commun s'en aidait pour se maintenir au pouvoir, et disperser au vent les derniers lambeaux de la fortune de la France.

Pour les hommes que la révolution de février avait investis de la dictature, c'était un moment décisif. D'eux-mêmes ils se résignaient à une épuration partielle. Un ou deux de leurs membres devaient se retirer devant l'Assemblée. Le navire était chargé trop lourdement ; on jetait à l'eau une partie de la cargaison, afin de sauver le reste. L'Assemblée acceptait le sacrifice ; seulement elle demandait qu'il fût complet. Il n'atteignait que le Luxembourg ; elle voulait l'étendre jusqu'à la rue de Grenelle. Entre le souverain de la veille et le souverain du jour, ce fut le premier dissentiment, le premier conflit. Plus unie, l'Assemblée eût triomphé ; divisée, hésitante, elle fut vaincue.

Je rappelle cet incident, car pour nous plus d'un mécompte s'y attacha. Depuis quelques jours, Malvina sentait notre ami Simon s'échapper de ses mains ; une influence mystérieuse s'exerçait sur lui sans que nous pussions ni la conjurer ni la détruire. Calme le matin, il revenait le soir dans un état voisin de l'exaltation, et nous avions toutes les peines du monde à le ramener vers de meilleurs sentiments.

— Simon, lui disait ma femme, prenez garde ; vous faites de mauvaises connaissances, cela se voit.

— Comment le pourrais-je ? répondait le meunier ; je ne quitte pas l'Assemblée !

— C'est possible, Simon, mais vous devez y fréquenter les dépénaillés ; c'est clair comme le jour.

— Parler ainsi de nos collègnes, de représentants du peuple! oh ! madame !

— Il n'y a pas d'affront, Simon ! L'habit peut être rapé et le cœur parfait ; cela s'est vu. Tous les fripés ne sont pas dangereux. Mais n'empêche qu'il y en a de peu cossus parmi vos collègues, et que la patrie ferait bien de leur acheter des chapeaux neufs.

— A quoi bon ?

— Quand ce ne serait que pour faire aller le commerce ! D'ailleurs la tenue en impose, Simon. Ne quittez pas les gens bien couverts ; il n'y a qu'à profiter dans leur compagnie.

— Des aristocrates !

— Comment dites-vous cela, Simon ?

— Je dis des aristocrates, madame Paturot ; c'est assez connu qu'ils le sont.

— Tu l'entends, Jérôme, s'écria ma femme en

se retournant vers moi, tu l'entends! Qui l'eût imaginé il y a quinze jours? Un homme qui sortait des mains de la nature, un être naïf, primitif! Tu vois où il en est! O Paris, que je te reconnais là! Paris! Paris! voilà de tes coups! Encore une âme que tu perds et dont tu seras responsable devant Dieu! Décidément, Jérôme, nous avons eu tort d'amener ici ce garçon ; il s'y détériore, il s'y gâte.

—Madame Paturot!... dit le représentant, qui se sentait touché dans sa dignité.

—Oui, Simon, vous vous gâtez! Vous êtes l'élu du peuple; mais cette fois encore, je ne puis retirer le mot. Vous vous gâtez, je le répète, et beaucoup. Ce n'est pas moi que l'on trompe; je vous devine, je vous suis. Voyons, soyez sincère. Que signifient ces bouts de cigarre qui traînent sur les consoles de votre chambre? Où auriez-vous appris à fumer, représentant?

— Mais à l'Assemblée.

— A l'Assemblée! dit ma femme en bondissant sur son siége; vous êtes fou, mon garçon.

— Et pourquoi, madame?

— On fume à l'Assemblée? l'Assemblée serait une tabagie! Simon vous n'y pensez pas?

— C'est pourtant comme je vous le dis! Vous

parliez de bouts de cigarre; il n'y en manque pas. Le sol en est jonché.

— Vrai? bien vrai?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai.

— J'aurais dû m'en douter, dit ma femme avec un geste expressif. La France appartient aux culotteurs de pipes. Ils en disposent, ils l'arrangent à leur façon. Mais, malheureux! ajouta-t-elle en prenant le bras du meunier, savez-vous bien qu'avec ces habitudes-là vous nous perdrez dans l'estime du monde?

— Pour un peu de fumée?

— Merci! Comme si ce n'était point assez! Simon, retenez bien ce que je vais vous dire. Je connais la France, voyez-vous? je sais qu'elle aime ce qui est délicat et bonne compagnie. Toujours il en a été ainsi. C'est la patrie des troubadours et des chevaliers. Elle a pu être, dans le cours des temps, un peu Pompadour, un peu Régence, mais avec des manchettes et du bon goût. On ne se refait pas. Maintenant s'il est vrai qu'elle devienne mauvais genre, c'est qu'elle est destinée à périr. La France mauvais genre! Je ne m'accoutumerai jamais à cette idée-là. N'est-ce pas, Jérôme, que c'est trop cruel?

— Oui, Malvina, lui répondis-je; et pourtant

on fume aux portes de l'Assemblée, dans les salles d'attente, partout. Simon n'a rien exagéré.

— Et ils veulent qu'on les respecte, s'écria ma femme, quand ils ne se respectent pas? Et ils veulent que le peuple ait quelques égards pour eux, quand ils tranchent du débraillé et du sans-gêne? Simon, rompez promptement avec ces vicieux. Revenez à votre candeur naturelle. Voyez où conduit un mauvais pas. D'un cigarre à l'autre, on vous mènerait à l'abîme. Thèse générale, mon garçon, défiez-vous des gens fripés; il n'y a rien à gagner avec eux.

— Ce sont nos frères, madame Paturot.

— Encore un mot de leur invention. Simon, le tabac vous égare; vous êtes plus enfumé que je ne le croyais. Voulez-vous m'en croire? ne frayez plus avec eux. Ils vous pervertiraient. Cherchez la bonne société; c'est là qu'on se forme. Plus tard, je ne dis pas. Si la République parvient à décrasser son monde, on pourra voir.

Malgré ces entretiens, souvent reproduits, l'élève de Malvina lui échappait. Il devenait l'un des membres les plus assidus de la tabagie parlementaire. La buvette l'attirait aussi; avec les habitudes apéritives que donne la vie des champs, Simon supportait mal le jeûne forcé qu'entraînent de longues séances.

Il ruinait alors la questure en bouillons et en petits pains. Le buffet avait en lui un terrible client, et le budget alimentaire dut se ressentir de son passage. Son éducation politique s'achevait ainsi aux frais de l'État. Il est vrai que notre ami avait à nourrir la plus belle voix de l'Assemblée et qu'il ne la ménageait pas pour les grandes occasions. L'excès de dépense se justifiait par un excès de service.

Simon fut réservé à d'autres assauts. Son vote en valait un autre, et il y avait quelque intérêt à se l'assurer. Dès lors il se fit autour de lui un siége en règle, dans lequel il devait succomber. Comment aurait-il pu se défendre? Jusqu'à l'heure où le vœu du peuple et Malvina le firent représentant, il n'avait rien connu hors de son moulin et des soins qui s'y rattachaient. En fait de politique, il en était demeuré aux nouvelles qui se répandent dans les marchés et dans les halles. Pourvu que la farine eût du débit et qu'il y trouvât de quoi se payer de sa mouture, il ne demandait rien à ceux qui tenaient les rênes du gouvernement. Blancs ou tricolores, il les avait vus passer avec le même désintéressement et le même sang-froid. Son instinct lui disait qu'aucun régime ne se passerait de meuniers, et que, république ou monarchie, le grain n'en arriverait

pas moins sous ses meules pour nourrir des hommes libres ou des êtres assujétis. Cette pensée suffisait à son orgueil.

C'est vers cet homme que la politique allait diriger ses pièces de siége. La capitulation était prévue; il devait se rendre sans combat. De pareilles conquêtes sont, il est vrai, plus faciles que sûres et passent volontiers de main en main. Simon trompa plus d'une fois ses vainqueurs au moment où ils croyaient le tenir, et ne leur épargna pas les mécomptes. Il y avait en lui deux hommes; celui qui ignore et celui qui se méfie. En apparence il cédait, mais il se dérobait sans scrupule à des engagements pris sans conviction. Dans ses votes, la part de l'imprévu était grande. Un mot, un rien le décidaient au dernier moment; et avec cette ruse qui n'abandonne jamais le villageois, il gardait la neutralité toutes les fois qu'elle était possible. Il faut d'ailleurs lui rendre cette justice qu'il cherchait à s'éclairer. Les débats le trouvaient attentif, le travail des bureaux assidu. Il essayait de suppléer par un effort soutenu aux lacunes d'une éducation incomplète. Zèle inutile! soins infructueux! Simon n'était point dans sa sphère, et il avait assez de tact pour en convenir. On parlait autour de lui de choses

qui n'étaient pas de son ressort dans une langue qui n'était pas la sienne. Chaque parole qui se prononçait lui apportait une preuve de plus de son incompétence et de son insuffisance. Il en éprouvait une sorte d'humiliation. Il se voyait jeté hors de son élément, comme cette créature sans queue égarée dans les royaumes sous-marins dont parlent les Nuits arabes.

Les premières embûches qu'on lui tendit vinrent du côté des importants. C'est sous ce nom que l'on désigne, dans une assemblée, les hommes qui veulent la remplir de leurs actes et de leurs discours. Jamais plaie d'Égypte ne fut plus cruelle et ne sévit plus durement. Les importants ne prennent rien comme les autres. Tout est prétexte pour leur vanité. Un siége au parlement leur est un piédestal; ils y posent. A eux la tribune, à eux les commissions, à eux les journaux. Les affaires du pays ne passent qu'après les soins de leur orgueil. Dans toute question, ils ne voient qu'une chose, le point par où ils pourront y briller. Prononcent-ils quelques mots? ils veulent qu'à tout prix le pays les recueille. Font-ils quelques pas au dehors? ils en saisissent la postérité. Mille notes émanées d'eux vont assaillir les organes de la presse. C'est l'écho d'un

comité ou d'un bureau, commenté et arrangé par le héros lui-même. Le public n'ignorera rien de ce qu'il a dit, de ce qu'il a fait. S'il n'a pu mettre en jeu, dans l'intérêt de son nom, toutes les fanfares de la célébrité, il exhalera sur sa journée perdue des regrets dignes d'un empereur romain. Il lui faut de l'encens, il lui faut des hommages. C'est lui qui a imaginé les insignes et s'en décore à tout propos. C'est lui qui multiplie les démonstrations extérieures afin que la foule se pénètre de ses traits et prenne goût au culte de sa personne.

Dans les assemblées que le temps a mûries, la part laissée à ces parasites de l'orgueil est bien moindre. Il s'y opère un travail de classement qui met à leur place les vanités subalternes. La discipline les dompte, le dédain en fait justice. Mais une assemblée nouvelle est une sorte de proie livrée aux importants. Ils y mènent un tel bruit et soulèvent tant de poussière autour d'eux, que l'attention en est forcément maîtrisée, et qu'on finit par admirer un peu ceux qui s'admirent tant eux-mêmes et avec une si grande candeur. La bonne opinion que l'on a de soi se communique si aisément aux autres, et fait si souvent des victimes! C'est la force des importants et c'est aussi leur calcul. Ils arri-

vent ainsi à une sorte de notoriété qui prend les uns par l'admiration et les autres par la lassitude.

Tels étaient les hommes entre les mains desquels notre pauvre Simon était tombé. Ils s'efforcèrent de l'enrôler dans leur régiment et d'en faire l'appoint de leur parti. Le meunier ne sut pas résister, et chacun d'eux enrichit sa liste d'un nom de plus. Tous s'en crurent maîtres ; l'orgueil est peu clairvoyant. De loin en loin ils laissaient tomber sur leur client un mot affectueux, et l'admettaient dans le groupe d'auditeurs qu'ils éclairaient de leur auréole. Simon se prêtait à ces honneurs, et en échange ne livrait rien. Il n'était ni ébloui ni subjugué; il discernait ces prétentions et les frappait d'un jugement sévère. Il sentait qu'il n'y avait là ni une force réelle ni une véritable supériorité.

Un jour pourtant l'assaut fut plus rude et vint de plus haut. Aux capitaines obscurs succéda un général d'armée. Le moment était grave, il s'agissait d'un vote décisif. Un gouvernement allait sortir du scrutin de l'Assemblée. Tout suffrage avait de la valeur ; c'était une question de nombre. Mille influences se croisaient sur les bancs ; ceux-ci conduisaient l'attaque, ceux-là veillaient à la défense. Au dehors, les esprits en étaient vivement préoccupés ; Malvina

avait concentré sur ce point son principal effort. Elle pardonnait tout au meunier, elle couvrait le passé d'une amnistie sans réserve, mais à une condition, c'est qu'il voterait ce jour-là comme elle le désirait :

— Simon, disait-elle, vous savez ce que j'ai fait pour vous, pour votre succès. Vous savez si je m'y suis prodiguée?

— Oui, madame, répondait-il.

— Eh bien ! je ne vous demande qu'une grâce, c'est celle-là. Plus tard, vous en ferez à votre tête; je sais que les hommes aiment à avoir la bride sur le cou. Mais pour cette fois, il faut naviguer dans mes eaux, là, bien franchement, et sans détour. Autrement, Simon, c'est fini entre nous; nous rompons la paille. Voyons, regardez-moi en face; cela vous va-t-il? Marcherez-vous comme je l'entends?

— Puisque vous le voulez, madame?

— Oui, certes, je le veux, Simon; et n'allez pas broncher au moins. Mon petit doigt me le dirait.

— N'ayez pas peur, madame.

Cette promesse, dix fois renouvelée, ne suffisait pas pour désarmer les soupçons de Malvina. Elle craignait que Simon ne lui manquât de parole. Qu'on juge du degré où arriva cette crainte lorsqu'elle apprit, de la bouche du meunier, qu'il était

invité à dîner chez l'un des membres les plus illustres du gouvernement. Elle comprit que sa proie lui échappait, et fit un effort désespéré pour la ressaisir.

— Vous n'irez pas, Simon, lui dit-elle avec son accent le plus irrésistible.

C'était s'exposer à un échec gratuit. On détournerait le cours d'un fleuve plutôt que d'arrêter un villageois qui a un bon repas en perspective et en savoure d'avance les raffinements. Aussi le meunier se mit-il, sans hésiter, à l'état de révolte :

— J'irai, ne vous en déplaise, madame Paturot.

— Vous vous prostituerez alors, monsieur Simon, reprit ma femme en le prenant très-haut. Mais ne voyez-vous pas, malheureux, qu'on veut vous séduire, vous suborner?

— Bah! un homme si haut placé?

— Raison de plus, Simon; plus on est en haut, plus la corruption est grande.

— Si vous voyiez comme il est poli, madame Paturot, comme il est bon pour le petit monde! Celui-là pourrait être fier! Il a un nom qui va loin! Eh bien! il ne l'est pas du tout. Figurez-vous qu'il m'a pris par le bras, là, comme je vous prends, et que nous avons fait ensemble huit à dix tours de salle. Compères, compagnons, ni plus ni moins. Au bout

d'un moment je n'étais plus gêné , mais plus gêné du tout; il a une façon à lui pour mettre les gens à l'aise.

— C'est cela ! avouez-le, Simon : dites que vous avez fait votre marché. Vous êtes-vous bien défendu, au moins? En affaires il faut jouer serré. Voyons, parlez, quelle est la somme?

— Oh ! madame Paturot, fi donc! soupçonner ainsi les gens!

— C'est que tout y prête, Simon ! Pas moyen de vous comprendre depuis que vous êtes ici. Vous êtes comme la couleuvre; on croit vous tenir; et vous glissez entre les mains. Pourtant je ne me suis point épargnée. Je me rends cette justice, que je vous ai prodigué mes conseils. Comment les avez-vous pris? Tout de travers. Voulez-vous que je vous dise toute ma pensée, Simon, là, toute ma pensée ?

— Dites, madame.

— Eh bien ! je commence à croire que vous êtes une de mes erreurs.

— Vous ne m'épargnez guère, madame.

— Et j'ai raison, monsieur, de ne plus vous épargner. Il y a terme à tout. Ah ! vous avez votre couvert mis chez le gouvernement?

— Pour une fois!

— Le goût vous en viendra, Simon ; vous êtes volontiers sur votre bouche. Maintenant souvenez-vous de mon dernier mot. On va vous tourner et vous retourner, on va vous prendre par tous les bouts. C'est clair comme le jour. Derrière un dîner, il y a un écot. Service pour service, comme on dit. Eh bien ! si vous êtes assez goinfre pour céder, je n'en fais ni une ni deux, Simon, je vous retire ma confiance. Vous vous arrangerez ensuite comme vous pourrez.

— Mais, madame Paturot...

— Oui, Simon, reprit ma femme avec majesté, je vous retire ma confiance et je vous livre à vos remords.

Cette menace solennelle ne changea rien aux déterminations du meunier. Il s'était dit qu'il goûterait des sauces du gouvernement, et rien au monde n'aurait pu le détourner de ce dessein. Il tenait à s'élever dans l'échelle des cuisines et à s'assurer par lui-même des jouissances que la fortune réserve à ses favoris. Le souvenir des pains de seigle qu'il avait dévorés ajoutait à ce désir un aiguillon de plus. Pourquoi fuir une revanche qui s'offrait à lui dans les plus belles conditions et le plus naturellement du monde ?

— Madame Paturot est une folle, pensait-il en lui-même : un bon dîner se refuse-t-il jamais?

Le dîner fut excellent, en effet, et le vin choisi. L'homme illustre du gouvernement en fit les honneurs avec une grâce et une aménité parfaites. Il se mit en frais pour le meunier, et ne craignit pas d'épuiser son arsenal de séductions. Ce fut pour Simon une date mémorable. Tant d'honneurs, tant de prévenances et venues de si haut! Il rentra au logis enchanté, mais confus et presque soucieux. Il évita ma rencontre et celle de Malvina; on eût dit que sa conscience lui adressait de secrets reproches. Il ne fit plus à l'hôtel que de rares apparitions, y rentra fort tard et en sortit de bonne heure. Ce manége ne pouvait tromper ma femme; elle était trop clairvoyante pour cela :

— Jérôme, me dit-elle, Simon nous échappe.

— J'en ai peur, répliquai-je?

— Gâté en si peu de jours! Lui? Un enfant du moulin? Sur qui compter, bon Dieu!

— C'est triste, repris-je.

Deux jours après la bombe éclata. Dans le scrutin décisif, le meunier vota pour l'homme illustre et avec le gouvernement. Il en acceptait les erreurs; il en prenait la livrée. Malvina était furieuse; elle

cria à la trahison. Moi, je rejoignis le coupable, et du plus loin que je l'aperçus :

— Simon, lui dis-je, tu es un nouvel Esaü ; tu nous as vendus pour un plat de lentilles !



CHAPITRE XXI.



Ministres à l'apprentissage.

Une justice à rendre à la révolution de Février, c'est qu'aucun des ministres qu'elle porta aux affaires ne pouvait avoir de préjugés d'état. Elle s'appliqua, on serait tenté de le croire, à les choisir en dehors des fonctions spéciales auxquelles ils étaient destinés. Ainsi elle enrichit les divers ministères de marchands retirés et de vétérinaires dignes de l'être. Les avantages de pareils choix se révèlent sur-le-champ. Le tort le plus commun des hommes d'état, celui qui perd les empires, c'est d'avoir, en toute chose, des opinions faites, et des plans arrêtés. Or ici, rien de

pareil à craindre. Point de ministre qui ne fût neuf dans son département, et qui ne s'offrît à l'état de cire molle, susceptible de recevoir toutes les empreintes.

Aux premiers jours de ces investitures, que de scènes d'intérieur durent égayer les sanctuaires ministériels! Quelle haute et charmante comédie! Hélas! personne ne l'exhumera. L'imagination seule en peut rétablir les traits principaux et en retracer l'esquisse. Nous voici, par exemple, dans le cabinet du citoyen ministre des affaires étrangères, marchand retiré. Son regard surpris se promène sur un bureau à cylindre garni de quelques dossiers. L'attitude générale exprime une anxiété évidente. On serait inquiet à moins. La politique de l'Europe repose dans ces dossiers, la paix du monde dans ces cartons. C'est une redoutable perspective, même pour un marchand retiré. Aussi le citoyen ministre éprouve-t-il un peu d'hésitation; il avance et recule la main en homme qui craint d'engager sa responsabilité. Ce mouvement alternatif se prolonge jusqu'au moment où l'on frappe à la porte:

— Entrez, dit-il.

C'est un chef de division, chargé de dossiers. Un arriéré formidable pèse sur lui; il veut s'en exonérer

et le rejeter sur le ministre. A l'aspect de cet arsenal plein d'armes inconnues, celui-ci ne peut contenir un frémissement. Que ne demeurais-tu à l'état de marchand retiré? lui disent des voix intérieures. Il se remet néanmois, et indique un siége au chef de division. Un dialogue s'engage :

LE CHEF. Monsieur le ministre a-t-il décidé quelque chose au sujet de l'affaire de Téhéran? J'ai là une dépêche qui n'attend que la signature.

LE MINISTRE. Téhéran?

LE CHEF. Téhéran. Voici quatre mois que l'enquête est ouverte. Il y a eu deux commissions de nommées dont une mixte et trois rapports dont deux sont joints au dossier. Des intérêts majeurs sont engagés dans la question et je crois qu'il est temps de se décider pour ou contre.

LE MINISTRE. Au sujet de Téhéran ?

LE CHEF. De Téhéran.

Dans l'échange de ces mots, le ministre a montré un aplomb digne d'une conscience plus tranquille. Devant un chef de division, il n'a point voulu paraître ignorer l'affaire de Téhéran, et il attend que le cours de l'entretien lui livre un fil conducteur. Un silence s'établit pendant quelques minutes; c'est le subordonné qui le rompt.

LE CHEF. Monsieur le ministre n'a rien à m'ordonner sur cette affaire?

LE MINISTRE. Celle de Téhéran?

LE CHEF. De Téhéran. A la rigueur, nous pourrions y joindre l'incident de Trébisonde. Il y a connexité.

LE MINISTRE. Entre Trébisonde et Téhéran?

LE CHEF. Justement. L'incident est plus récent; il est à peine étudié. Cependant si monsieur le ministre l'exige, je puis n'en faire qu'un dossier, et nous prendrions alors une résolution commune. C'est à voir.

LE MINISTRE. En effet, c'est à voir! Vous dites que Téhéran peut se rattacher à Trébisonde.

LE CHEF. Pardon, monsieur le ministre, ne confondons pas : Trébisonde à Téhéran; l'incident ne peut point emporter le fond.

LE MINISTRE. — Nous avez raison : Trébisonde et Téhéran, voilà l'ordre.

LE CHEF. Mon Dieu, puisque nous cherchons des parties liées, j'aurai l'honneur d'en proposer une autre à monsieur le ministre. Il existe depuis longtemps à Tiflis une petite difficulté. C'est bien vieux, c'est presque oublié; mais à la rigueur nous pouvons encore l'englober dans cette solution d'en-

semble. Il s'agit d'un travail succinct; je puis le faire exécuter dans la journée, si monsieur le ministre en témoigne le désir.

LE MINISTRE. Pour Tiflis?

LE CHEF. Tiflis et le reste ; je ne sépare rien.

LE MINISTRE. C'est ainsi que je l'entends : Tiflis, Téhéran et Trébisonde?

LE CHEF. Trébisonde et Téhéran! Voici la récapitulation : la difficulté de Tiflis, l'incident de Trébisonde et l'affaire, la grave affaire de Téhéran!

LE MINISTRE, *s'associant à la pensée du subalterne*. Bien grave, en effet. Et quant à Tiflis...

LE CHEF. Trébisonde a le pas; il y a là des circonstances sur lesquelles monsieur le ministre doit être particulièrement édifié.

LE MINISTRE, *d'un air dégagé*. Sans doute! sans doute!

LE CHEF. Vingt correspondances en font foi, et non seulement des nôtres, mais des correspondances étrangères. (*Avec un accent résolu.*) Il n'y a pas à hésiter un seul instant. (*D'un ton plus humble.*) A moins pourtant que monsieur le ministre n'envisage la chose à un autre point vue!

LE MINISTRE. Mais non! mais non! Je trouve l'affaire de Tiflis fort grave.

LE CHEF. De Trébisonde?

LE MINISTRE. Oui, de Trébisonde; vous avez raison ; et encore plus celle de Téhéran.

LE CHEF. C'est l'objet capital.

LE MINISTRE. Comme vous le dites avec beaucoup de justesse, c'est l'objet capital.

LE CHEF. Il serait urgent de prendre vite un parti ; tout délai devient fatal.

LE MINISTRE. Fatal, j'en conviens.

LE CHEF, *s'inclinant*. J'attends les ordres de monsieur le ministre. Dans quel sens veut-il résoudre la question?

LE MINISTRE. De Trébisonde, n'est-ce pas?

LE CHEF. De Téhéran, d'abord.

LE MINISTRE. Et de Tiflis, si je ne fais erreur.

LE CHEF. Surabondamment de Tiflis.

LE MINISTRE. Écoutez, me voici fort au courant des choses. Cependant, avant de prendre une résolution, j'ai besoin de me recueillir. Faites-moi un exposé succinct de l'affaire.

LE CHEF. Des trois.

LE MINISTRE. Des trois affaires, et envoyez-le-moi par l'huissier. Dans la journée vous aurez ma réponse.

Le chef de division s'inclina et quitta le cabinet;

le ministre put enfin respirer. Des gouttes de sueur suspendues à ses cheveux témoignaient des combats intérieurs qu'il venait d'essuyer et de l'effort violent qu'il avait fait sur lui-même. Le subalterne avait quitté les lieux depuis longtemps, et les mots de Téhéran, de Trébisonde et de Tiflis retentissaient toujours à ses oreilles.

— Hélas! s'écria-t-il, que ne suis-je encore un simple marchand retiré!

Maintenant la scène change; nous voici rue Royale, dans cet hôtel qui porte deux ancres sur son écusson. Un autre ministre est assis devant un autre bureau à cylindre. De belles marines décorent les murs. Sur le bureau sont placés deux portefeuilles, l'un rouge, l'autre vert. La main du ministre va du vert au rouge, du rouge au vert, sans se fixer, sans prendre un point d'appui. Un huissier ouvre l'audience et introduit un solliciteur. Le ministre le fait asseoir; l'entretien s'engage:

LE SOLLICITEUR. Monsieur le ministre, je m'adresse à vous en toute confiance pour un objet.....

LE MINISTRE. Pardon, monsieur, mais sachons d'abord à qui vous vous adressez.

LE SOLLICITEUR. A qui, monsieur le ministre?

LE MINISTRE. Oui, à qui?

LE SOLLICITEUR. Ma démarche l'indique assez; je m'adresse à l'illustre et savant ministre qui...

LE MINISTRE. Quel ministre?

LE SOLLICITEUR. Mais à monsieur le ministre de la marine, si vous me le permettez.

LE MINISTRE. Que ne parliez-vous plus tôt? Nous n'aurions pas joué au propos interrompu. Attendez.

Il repousse de la main le portefeuille rouge et prend le portefeuille vert en guise de bâton de commandement.

— Continuez maintenant, dit-il à son interlocuteur; je suis en mesure de vous écouter. Vous parlez au ministre de la marine.

LE SOLLICITEUR. Je ne l'ignorais pas, et je connais toute sa bienvaillance et toute sa justice. Il s'agit d'une livraison à effectuer dans les ports maritimes de l'Océan. Les agents administratifs, préposés à la réception, élèvent une difficulté par la raison que la fourniture est destinée par moitié à l'armée de terre.

LE MINISTRE. A l'armée de terre? Vous allez me parler de l'armée de terre? Que ne m'avertissiez-vous? Attendez un moment.

Il dépose le portefeuille vert sur le bureau et s'arme du portefeuille rouge, puis se tournant vers l'impétrant :

— Parlez de l'armée de terre, si cela vous convient, me voici prêt, lui dit-il. Vous parlez au ministre de la guerre.

LE SOLLICITEUR. Les garde-magasins élèvent difficulté sur difficulté. Il y a conflit d'attributions et mauvaise volonté évidente. Vous seul, monsieur le ministre, pouvez par un mot faire cesser les dommages dont je me plains. Un commerçant honnête et qui s'exécute avec loyauté ne peut pas être victime des combats d'amour-propre que se livrent les employés de l'administration. Il n'est pas juste que pour de si petits motifs ses intérêts demeurent en souffrance. Cette justice qu'il ne peut pas obtenir de vos subordonnés, il l'obtiendra de vous; il l'obtiendra, j'en suis convaincu, pleine et entière. C'est au savant et illustre ministre que je m'adresse, à l'une de nos gloires, à l'une de nos grandeurs. Un mot, un seul mot, et à l'instant tout s'aplanira. Les réceptions se feront en commun entre l'armée de terre et l'armée de mer...

LE MINISTRE, *l'interrompant.* Comment dites-vous cela?

LE SOLLICITEUR. L'armée de terre et l'armée de mer.

LE MINISTRE. Le problème se complique; mais il n'est pas sans solution. Attendez.

Il saisit le portefeuille rouge de la main droite, le portefeuille vert de la main gauche, et dit à l'interlocuteur :

— Continuez ! je puis tout entendre. Vous parlez au ministre de la marine et au ministre de la guerre. Allez.

L'audience s'achève ainsi ; le solliciteur a le champ libre ; il passe d'une arme à l'autre sans inconvénient, et conjure les deux portefeuilles de se mettre d'accord pour le tirer d'embarras.

Passons à la rue Saint-Dominique. Même hôtel, même local. Le personnage change encore ; un vétérinaire au lieu d'un marchand retiré. Il y a le bureau à cylindre, il y a les dossiers, les terribles dossiers. Le vétérinaire ne peut s'accoutumer à ce spectacle.

Qu'on me rendre à mes bêtes ! Qu'on me rende à mes bêtes ! s'écrie-t-il à tout instant,

Quand, par hasard, il entr'ouvre un des innombrables documents dont il est environné, il découvre des figures assez semblables à celle-ci :

$$a x + b y + c z = d$$

Ce sont autant de spectres qui l'épouvantent. Il se demande ce que lui veulent ces signes empruntés

aux livres cabalistiques. En vain essayerait-il de s'en défendre ; ils le poursuivent obstinément. Toutes les notions exactes depuis l'arithmétique jusqu'au calcul différentiel l'assiégent sous mille formes. Il vit au milieu des polygones et des équations, des surfaces et des volumes des corps, des aires planes et des angles. Les diviseurs communs ne lui laissent point de trêve, les éliminations point de repos. Il s'anéantit dans les triangles sphériques, va de l'hyperbole à l'ellipse, des sections coniques à la parabole, des projections à la perspective. Heureux si les développements en séries et les intégrations de fonctions ne viennent pas s'asseoir à son chevet et lui occasionner des insomnies infinitésimales !

L'hôtel de la rue Saint-Dominique renfermait donc le plus infortuné et le plus dépaysé des ministres. Qu'il eût mieux aimé fouler aux pieds le cytise et courir, la lancette en main, à la poursuite de ses clients ! Qu'il eût préféré au délassement des nombres les sourires du soleil et les caresses de la brise ! Cette langue des chiffres était muette pour lui ; il n'en comprenait ni les grandeurs ni les mystères. Dans les bureaux chacun en avait la clé ; seul il l'ignorait. Il était pourtant le chef et tous devaient s'inspirer de ses ordres.

Onze heures sonnent, le ministre vient d'être installé; il s'assied à son bureau; il parcourt d'un œil distrait les lettres soumises à sa signature. Afin de tenir sa conscience en repos, il ne les lit pas: pourquoi lès lirait-il? Il n'y puiserait que le sentiment des choses qu'il ne sait pas et qu'il a besoin d'apprendre. Est-ce le moment? Et en aurait-il la faculté? Dans ce tourbillon qui emporte le pays, où trouver des heures calmes et studieuses? L'orage gronde, la politique tend jusqu'à les rompre les ressorts du pays. Ces pensées absorbent le ministre; il s'y abandonne mélancoliquement, lorsque la porte du cabinet s'ouvre devant un visiteur. C'est l'ingénieur en chef d'un département éloigné qui vient rendre hommage à son supérieur et porter à ses oreilles, dans l'intérêt du service, quelques réclamations légitimes. L'entretien commence par les politesses d'usage et continue ainsi:

L'INGÉNIEUR. Notre province compte beaucoup de bras inoccupés, monsieur le ministre; il serait prudent de leur trouver de l'emploi.

LE MINISTRE. Rien de mieux, monsieur l'ingénieur. Proposez-moi quelque chose, je suis prêt à l'accepter.

L'INGÉNIEUR. Je ne vous demanderai, monsieur le ministre, que ce qui est fondé, que ce qui est juste. On nous dépouille au profit de Paris; je dé-

sire seulement qu'on nous rende les dotations que les anciens budgets nous avaient assurées. N'est-ce pas là une prétention modeste?

LE MINISTRE. Très-modeste! J'y accède, j'y accède sur-le-champ, monsieur l'ingénieur. Faites donner des ordres pour que les travaux reprennent leur cours. Je suis trop heureux de faire quelque chose pour un département aussi intéressant que le vôtre ; trop heureux en vérité. On le dit animé de bons sentiments et très-dévoué à la République. Raison de plus pour lui donner satisfaction. Remettez-vous à la besogne ; le travail est à la société ce que l'appareil respiratoire est au corps. C'est dans le jeu alternatif du poumon que l'homme trouve la vie ; c'est dans la soupape du travail que la société trouve ses garanties de repos. Que le poumon s'embarrasse, que la plèvre s'enflamme, que les bronches s'engorgent, et à l'instant même les fonctions vitales sont frappées dans leur source. Il en est de même du travail; que les bras s'arrêtent, que le chômage se prolonge, et la société est menacée dans ses fondements. Du travail, du travail, voilà le mot d'ordre; du travail, afin que la circulation sociale s'établisse dans toute sa plénitude et toute son intensité. C'est mon système, sachez l'appliquer.

L'INGÉNIEUR, *souriant*. A merveille, monsieur le ministre. Je rendrai compte à mon département de vos bienveillantes intentions, et il ne manquera pas de vous payer en reconnaissance. Dès mon arrivée, le travail sera repris. Seulement, vous aurez à triompher des refus de votre collègue des finances, qui depuis deux mois m'a fermé, de la manière la plus rigoureuse, l'accès du Trésor. Du travail sans argent, c'est un problème que je ne me charge pas de résoudre.

LE MINISTRE. Vraiment! mon collègue vous a joué ce tour? Mais c'est un malentendu. Le travail est la vie du pays; c'est le sang de ses artères. En suspendre le mouvement, c'est vouloir une syncope, une congestion au cerveau. Il y a là un principe de physiologie. Mon collègue n'y aura pas songé.

L'INGÉNIEUR. C'est l'état des caisses qui aura motivé son refus. Il s'agit de sommes considérables.

LE MINISTRE. Vraiment?

L'INGÉNIEUR. Oui, monsieur le ministre, nous avons des travaux de deux sortes; ceux régis par la loi de 1841.

LE MINISTRE. La loi de 1841! Voilà qui est bon à connaître. Et les autres?

L'INGÉNIEUR. Régis par la loi de 1842.

LE MINISTRE. Très-bien ! La loi de 1841 et celle de 1842. J'y suis maintenant.

L'INGÉNIEUR. Les travaux de la seconde catégorie sont de beaucoup les plus importants. Il s'agit de cent cinquante millions.

LE MINISTRE. Cent cinquante millions ! Comme vous dites, c'est une somme. La loi de 1842, n'est-ce pas ?

L'INGÉNIEUR. Oui, monsieur le ministre, et c'est sur cette allocation que nous devrions prélever le contingent nécessaire pour redonner un peu d'activité à nos travaux.

LE MINISTRE. La loi de 1842, je vois cela d'ici. Eh bien marchez, marchez.

L'INGÉNIEUR. Mais si le ministre des finances refuse des fonds ?

LE MINISTRE. Il a tort, grandement tort. Le travail est au pays ce que la circulation est au corps humain ; je ne sors pas de là. Tout à l'heure j'y voyais un principe de physiologie ; j'y vois en outre une question de thérapeutique. Faites qu'un membre cesse sa fonction ; l'organisation entière n'en souffre-t-elle pas ? Comment mon collègue des finances n'a-t-il pas réfléchi ? c'est vraiment incroyable. Je lui en parlerai.

L'INGÉNIEUR. Il y a lieu d'invoquer les droits acquis.

LE MINISTRE. La loi de 1842? voilà un millésime que je n'oublierai pas. C'est un topique; nous l'appliquerons.

La leçon est donnée; l'ingénieur se lève. L'éducation du ministre y a fait un pas décisif; il sait qu'il existe deux lois qui sont la charte des travaux publics. Il a en outre découvert dans la circulation du sang une analogie qu'Harvey n'y avait point soupçonnée. Satisfait de sa journée, l'homme d'état se rassied; il achèvera, à l'aide des directeurs et des chefs, cette initiation commencée sous d'aussi brillants auspices.

De la rue Saint-Dominique à la rue de Grenelle, il n'y a pas loin; franchissons cette distance par la pensée. Voici un hôtel encore, un cabinet et un ministre assis dans son fauteuil. Il n'est pas seul; un essaim l'entoure. Quels airs florissants! quels visages radieux! Touchez là, mes amis, je vous reconnais. Vous êtes les joyeux compagnons de la rue Monsigny, et les desservants de ce culte qui prit naissance au milieu des fêtes. Vous rêviez l'empire alors; aujourd'hui vous l'avez dans les mains. A voir comment vous en usez, on dirait qu'il vous embarrasse.

De ces croyances si vives d'autrefois, qu'est-il resté debout? Quelques aspirations vagues et des plans confus. Le schisme vous a décimés avant le triomphe, et devenus puissants, vous vous êtes mutilés de vos propres mains. Oh! que j'aimais mieux vos hymnes et vos illusions de la jeunesse, quand vous jouiez le rôle de martyrs en cour d'assises, et d'Argonautes dans les mers d'Orient! Comme tout vieillit! comme tout passe! De cette couronne, si fraîche au premier jour, à peine retrouverait-on quelques fleurs desséchées, sans parfum et sans couleur.

Le ministre lui-même rattachait ses débuts dans la vie à ces rêves et à ces illusions. Il en avait gardé dans le cœur une empreinte profonde. Ceux qui l'approchaient, ceux à qui il déléguait l'autorité étaient animés du même esprit. Les voici tous réunis autour de lui; on peut les compter, on peut les reconnaître. Ils se sont fait un nom, les uns dans la philosophie, les autres dans la compilation. L'audiencier vient d'introduire un recteur accouru de province pour saluer le pouvoir nouveau, et l'entretien s'engage sur un ton familier:

— Monsieur le recteur, dit le ministre en désignant l'un de ses voisins, voici mon bras droit, l'auteur de mes circulaires. Comment les a-t-on reçues chez vous?

LE RECTEUR, *déguisant son embarras.* Mais très-bien! très-bien! Elles ont produit un grand effet.

LE BRAS DROIT, *s'inclinant.* Monsieur le recteur y met de la bienveillance.

LE RECTEUR. Mais non, je vous jure : c'est la vérité la plus stricte.

LE BRAS GAUCHE. Ne fais pas le modeste, mon cher; quand tu t'en mêles, tous les coups portent. C'était fièrement touché.

LE BRAS DROIT. Flatteur!

LE MINISTRE. Et notre école d'administration quel succès a-t-elle obtenu, monsieur le recteur?

LE RECTEUR, *qui aspire à un avancement.* Immense!

LE MINISTRE. C'est encore à mon bras droit que nous sommes redevables de cette utile création.

LE BRAS GAUCHE, *ne pouvant se contenir.* Il les a toutes, les grandes idées. Rien ne lui échappe, rien n'avorte dans sa main! C'est un don, monsieur le recteur! De l'invention à pleines mains, par poignées, sans compter!

LE BRAS DROIT. Tais-toi donc!

LE BRAS GAUCHE. Non, je ne me tairai pas! J'en prendrais un atshme! L'admiration me déborde, vois-tu? C'est un besoin que je tiens à satisfaire!

O être inspiré ! je t'admire de toutes les puissances de mon organisation. Mais voyez donc, monsieur le recteur, quelle attitude simple, quel maintien réservé! auriez-vous découvert là-dessous la flamme rayonnante du génie?

LE RECTEUR. Pourquoi pas, monsieur?

LE BRAS GAUCHE. Alors vous êtes un connaisseur, passez-moi le mot.

LE MINISTRE. Ainsi, monsieur le recteur, nos actes sont goûtés en province ?

LE RECTEUR. Eh ! pourrait-il en être autrement, monsieur le ministre?

LE BRAS DROIT, *d'un air capable et profond.* Oui, monsieur le recteur, car l'une de nos prétentions est de n'être pas compris sur-le-champ. Nous sommes des semeurs d'avenir ; nous jetons dans le sol des germes qui ne profiteront qu'aux générations futures. Ainsi, en supprimant le pape, que faisons-nous? une œuvre d'avenir, rien de plus. Nous n'imposons à personne cette suppression. Seulement, dans les contingents lointains, le pape nous paraît un obstacle. Nous le supprimons. Qui nous contesterait ce droit?

LE RECTEUR, *devenu pensif.* Vous supprimez le pape ?

LE BRAS DROIT. Éventualité pure, monsieur le recteur. La pensée doit être libre dans ses évolutions.

LE BRAS GAUCHE. Vous vous étonnez, recteur; il est de force à tout supprimer. On voit que vous ne le connaissez pas! Mais s'il blesse bien, il guérit mieux. O Messie! ô précurseur! tu n'as point de robe, comme Moïse; tu n'as point de manteau, comme Élie; mais je veux baiser le pan de ton habit!

LE BRAS DROIT. Trêve à ces écarts! tu deviens insensé! Ainsi, monsieur le recteur, comme prévision, nous supprimons le pape; ou plutôt nous le transformons. Le spirituel et le temporel se confondent. S'il n'y a plus de pape, il n'y a plus d'empereur, ou plutôt l'empereur est pape et le pape est empereur. Le règne de César cesse; l'église universelle paraît. Vous voyez qu'avec ce procédé dans la main, on peut impunément supprimer un pape. Le dommage est léger.

LE BRAS GAUCHE. Imperceptible.

LE BRAS DROIT. J'ignore, monsieur le recteur, si de pareilles idées peuvent dès à présent être portées aux oreilles de la jeunesse. C'est à vous d'en juger, de sonder le terrain.

LE RECTEUR. A moins que monsieur le ministre ne me l'ordonne expressément.....

LE BRAS GAUCHE. Inutile de parler au ministre, recteur; c'est au bras droit qu'il faut répondre. Il a la haute main sur tout. Conformez-vous-y.

LE RECTEUR. Mais, cependant, en un un cas si grave! Supprimer le pape, jugez donc! Il me semble que monsieur le ministre.....

LE BRAS GAUCHE. Encore! Est-il entêté! Quand on vous signifie, recteur, que c'est au bras droit qu'il convient de parler?... Le ministre s'en rapporte, on vous le dit. Seriez-vous sourd?

LE BRAS DROIT, *avec une gravité qui ne se dément pas*. L'église universelle une fois constituée, vous comprenez, monsieur le recteur, que la propriété ne peu pas demeurer assise sur les mêmes bases.

LE BRAS GAUCHE. Ça va comme de cire! Avec un pape de moins!

LE BRAS DROIT. La loi est trouvée, monsieur le recteur; un grand philosophe l'a proclamée avant nous, et il suffit de s'incliner devant cette autorité puissante. Tout bien est bien d'église; toute fonction est un sacerdoce. Voilà, en termes succincts, l'évangile nouveau. Évidemment cela simplifie tout.

LE BRAS GAUCHE. Même le pape !

LE BRAS DROIT. Maintenant, monsieur le recteur, je sais bien que de telles opinions doivent demeurer dans le domaine philosophique, et qu'elles seraient, pour les élèves, un aliment trop vigoureux, trop substantiel.

LE RECTEUR, *à part et effrayé.* Voici qu'il y arrive de nouveau !

LE BRAS DROIT. Si, néanmoins, dans les hautes études, il se trouvait quelques sujets capables de comprendre ce qu'il y a de profond et de symbolique dans ces idées d'avenir, ne craignez pas de les y entraîner, de les en nourrir, de les en repaître. Formons des candélabres vivants dans l'intérêt des races futures, et dégageons les esprits de toute espèce de préjugé. Si l'on a institué une école d'administration, c'est à cette fin. Table rase et libre essor à la pensée ! Vous m'avez compris, monsieur le recteur ?

LE RECTEUR. Me permettez-vous d'insister auprès du ministre?

LE BRAS GAUCHE. Il y revient ! Mais ne voyez-vous pas, recteur que vous êtes, que c'est le bras droit qui fait tout ? Ils sont étonnants ces provinciaux !

L'entretien se poursuit ainsi ; les rôles sont tracés ; ils restent les mêmes jusqu'au bout. Si ce n'en sont point les termes exprès, c'en est du moins la pensée. L'empirisme est maître de l'enseignement ; il l'entraîne à travers les brutalités de la destitution et le péril des aventures. Il le compromet par son contact et le voue à tous les égarements. Les idées fausses ressemblent à ces arbres dont le feuillage est mortel ; malheur à qui se repose sous leur ombre ; elle engourdit et tue.

Ainsi se passaient les choses dans quelques-uns des départements ministériels ; sous ces fictions la réalité transpire. Les autres départements ne marchaient guère mieux. On y retrouvait encore une collection de marchands retirés et des vétérinaires dignes de l'être. Rien ne faisait tache dans ce bel assortiment. A la guerre, pour un rien, on eût métamorphosé un sergent en ministre ; au commerce, on voyait, dans les brouillards de l'utopie, se former les camps volants du travail ; à la marine, on abandonnait les colons aux faiseurs de livres ; aux finances, on poursuivait contre le Trésor et les associations privées un traitement héroïque, fécond en échecs ; à la justice, on vivotait en destituant ; à l'intérieur, on voyait, avec une incroyable résignation

l'émeute suivre l'émeute, comme on voit dans le ciel les nues et sur la mer les vagues se succéder.

En pouvait-il être différemment? Dans ce désordre universel, personne n'était à sa place. On jetait un homme au hasard, sur un point quelconque, en vue d'une urgente nécessité. Qu'il l'eût ou non souhaité, qu'il y fût propre ou non, l'acte était consommé, le décret rendu, il fallait se mettre à l'œuvre. Ce n'était point des ministres que l'on avait, mais des apprentis, et le pays, en proie à l'abandon, payait les frais de cet apprentissage.



CHAPITRE XXII.



Les préparatifs d'un règne.

On se souvient du vote où Simon manqua à tous ses engagements; ce fut celui qui donna au pouvoir exécutif une forme nouvelle. Devant l'Assemblée, le gouvernement provisoire tombait de droit; il fut remplacé par une commission de cinq membres en qui se résumaient la puissance et l'action extérieures. Ils allaient être le bras du pays tandis que l'Assemblée en serait la tête. Un peu d'union, un peu de concert, et tout devenait aisé, et le plus beau spectacle était donné au monde.

Les révolutions se ressemblent toutes par un point, celui d'une fluctuation incessante dans la faveur pu-

blique. En aucun temps on n'élève plus promptement les hommes, en aucun temps on ne brise plus vite leur piédestal. Un caprice a créé l'idole, un caprice aussi la détruit. Sous cette loi du moment point d'illustration qui résiste, point de grandeur qui ne soit vaincue. Les noms se succèdent par hécatombes. La fatalité les dévore, le temps les use à vue d'œil. Ne demandez à l'opinion ni équité ni mesure, elle ne saurait vous les accorder. Ne lui demandez pas non plus des retours, elle n'en a point. On ne juge pas, on exécute. On exécute sans instruction et sans procès. On condamne sur un mot, sur un bruit, sans entendre. Et quand l'heure est venue, rien ne sert de lutter; les titres les plus glorieux, les services les plus grands ne sauveraient point un homme. C'est un flot qui passe, un flot aveugle, brutal : il emporte tout devant lui.

Ce moment était arrivé pour ceux qui, depuis les derniers jours de février, avaient gouverné et administré le pays. La défaveur pesait sur eux; l'impopularité s'attachait à leurs actes. Ils voyaient la force s'en aller de leurs mains et la tempête s'amasser sur leur front. Il est plus aisé de condamner ceux qui succombent que de se montrer impartial à leur égard. Dans le sein de ce gouvernement, produit du

hasard, il y avait des cœurs élevés, des dévouements profonds, de nobles caractères. Il leur manqua un plan arrêté et le désir ardent de le faire prévaloir. Rien ne supplée ici-bas l'esprit de conduite, rien, pas même le talent et les dons de l'esprit. Surtout rien ne supplée le bon sens, cette qualité plus rare qu'on ne l'imagine. Au milieu de tant d'écarts et de vertiges, une inspiration judicieuse, hautement proclamée et fermement suivie, eût suffi peut-être pour tout sauver. Les transactions avec le désordre ne réparent rien ; elles ajournent le mal et l'aggravent. En déclarant nettement ce qu'on voulait faire, ce qu'on voulait empêcher, on pouvait périr, mais on périssait du moins pour la vérité, et ce sont là des morts fécondes.

Mille exemples, présents à tous les yeux, prouvaient ce que l'on obtient d'une volonté persévérante. Les folies les plus notoires, les rêves les plus odieux faisaient leur chemin à l'aide d'efforts soutenus. Il avait suffi à des sectaires de répéter dix ans les mêmes erreurs, les mêmes sophismes, d'en varier l'expression à l'infini, de les déguiser sous des formules mensongères, pour pervertir profondément la société et conduire les populations aux abîmes. La multitude ne se donne qu'à ceux qui croient ou

qui ont du moins les dehors de la croyance. On ne la séduit pas en lui cédant ou en lui résistant au gré d'un caprice; on la domine en s'imposant et en lui imposant des règles souveraines, en disant bien haut qu'on est prêt à les maintenir ou à mourir en leur honneur. Ce que les sectaires avaient fait au profit du sophisme, des hommes politiques pouvaient le faire, et avec de bien autres résultats, au profit de la vérité; ils pouvaient réveiller dans les cœurs les instincts éternels et profonds qui y sommeillent en tout temps et sous tous les régimes.

C'est là le grief le plus sérieux, encouru par ce gouvernement, produit d'un orage; il manqua de volonté. Il manqua de volonté lorsque la volonté était le plus nécessaire; il demanda aux transactions un repos trompeur et prit le sable mouvant pour un terrain solide. Amis et ennemis, chacun attendait de lui un dernier mot, une pensée; cette pensée ne vint pas. On ne savait avec qui il était, ni contre qui. Il semblait prendre à tâche de ne rien exclure et de ne s'appuyer sur rien. A ce jeu, il devait rester seul. Toutes les ressources du tacticien ne valent pas une politique sincère, appuyée sur des convictions. Les expédients n'ont jamais sauvé les empires. Celui que fonda Franklin, sur l'autre bord de

l'Océan, ne fut protégé au berceau que par quelques formules nettes, populaires et précises. Cette société sut d'abord sous quels auspices elle se formait, et puisa dans sa simplicité même un caractère ineffaçable de grandeur. On apprit ce qu'était le gouvernement nouveau, ce qu'il permettrait, ce qu'il réprimerait. Les bons virent qu'ils pouvaient compter sur lui; les méchants qu'il se ferait craindre et respecter d'eux. Tous eurent le sentiment que ce pacte ne couvrait ni des haines de classes ni des fureurs de partis, et que le respect de tous les droits se concilierait avec des institutions libres.

Fermeté dans les desseins, sincérité et simplicité dans les actes, ainsi se manifesta et s'affermit la république étoilée. C'était un exemple concluant; on ne le suivit pas de ce côté des mers. Est-ce dédain? est-ce impuissance? Qui peut le savoir? L'existence de ce gouvernement de hasard ne fut qu'un ouragan continuel, et sous un ciel courroucé, au milieu d'ondes menaçantes, la main la plus ferme peut faiblir au gouvernail. D'ailleurs, pour des desseins précis il faut un concert, un accord, et cet accord n'existait pas. Le gouvernement avait deux défauts, défauts d'origine: il était trop nombreux et se composait d'éléments disparates. Trop nombreux,

il était réduit à une action languissante; divisé, il s'affaiblissait par des mesures contradictoires. Je ne parle pas des petites trahisons d'intérieur et de ces conflits d'autorité qui s'exhalaient en paroles amères jusqu'à la violence. Je ne parle que des démentis publics et des contrastes ostensibles. Que de politiques dans une seule! Que d'initiatives individuelles subies ou désavouées! C'étaient des récriminations sans fin, une guerre de tous les instants. Partout le désordre, et l'unité nulle part. A côté des écarts des membres du gouvernement, il y avait les écarts des ministres, et près des écarts des ministres ceux de leurs familiers. Les fautes s'ajoutaient aux fautes, les usurpations aux usurpations. Chacun agissait de son chef, sous l'impulsion de sa vanité ou de son intérêt. Et quand le cri public dénonçait un scandale ou un acte malheureux, le gouvernement réuni prononçait, dans un désaveu formel, l'exécution d'un de ses membres et mettait ainsi à nu la plaie secrète de ses dissentiments.

J'ai parlé des familiers; c'est par eux surtout que les membres du gouvernement se perdirent. Tout pouvoir nouveau voit accourir une nuée de ces insectes qui le dévorent en le caressant. Les hommes vieillis aux affaires savent les écarter et s'en

défendre; il n'en est pas de même de ceux qui affrontent pour la première fois les ivresses de la grandeur. L'essaim s'acharne sur eux, et s'ils cèdent un instant, ils sont envahis. Dès lors tout appartient aux familiers; ils distribuent les faveurs et poussent leurs empiétements jusqu'à la politique. Ils imposent aux bureaux leurs protégés et au public leurs manifestes. Au dehors et au dedans on ne connaît le maître que par les valets. S'il résiste, on le trompe; s'il se fâche, on l'encense. Il est l'idole, et ils sont les prêtres. A l'idole les hommages; aux prêtres les profits du casuel. Cela dure ainsi tant que le dieu est debout; le jour où il tombe, les familiers vont mettre leurs services aux pieds de son successeur.

Dans de telles conditions, un gouvernement demeurait sans force pour le bien. Il devait laisser en chemin toutes les adhésions sincères, toutes les sympathies honorables, et ne trouver près de lui, au bout de sa course, qu'un immonde cortége de flatteurs. Pourtant il avait eu entre les mains une puissance sans limites, sans contrôle, presque égale à celle d'un monarque absolu. Tous les bienfaits, toutes les prospérités dont il avait la conscience et l'instinct, il pouvait les répandre à pleines mains sur

la patrie. Le moment, la mesure, étaient à son choix. Il ne relevait que de sa propre autorité et ne devait de comptes à personne. Eh bien! cette faculté si grande, cette puissance si vaste, au lieu de l'appliquer au soulagement et à la gloire du pays, le gouvernement l'usa dans des luttes sans dignité, dans des choix sans pudeur, dans des exclusions sans justice; il l'usa dans de petites mesures et de petits moyens, dans des projets faux ou incomplets, dans des campagnes insensées contre la fortune privée et la fortune publique. Cette arme était trop pesante pour son bras; à la manier, il se blessa lui-même. Qu'au bout de cette suite d'entreprises l'impopularité l'attendît, c'était dans l'ordre. Elle arrivait en guise de châtiment et d'expiation.

Cette pensée était déjà celle du pays, et pourtant l'illusion régnait encore dans les régions du gouvernement. Cinq de ses membres venaient de recevoir l'investiture de l'Assemblée, et, réunis au Luxembourg, il s'occupaient d'y réveiller les souvenirs du voluptueux Barras. Une pareille résidence convenait en effet à un nouveau Directoire, et il ne s'agissait plus que de rendre le vieux palais digne de ses hôtes nouveaux. Le partage des logements ne fut pas un médiocre souci. Les femmes s'en mêlaient et cher-

chaient à faire prévaloir leurs petites combinaisons. Les jardins réservés convenaient à plusieurs; elles auraient des fleurs sous la main, et à quelques pas la laiterie, fondation pastorale de l'ancien référendaire. Enfin on s'entendit tant bien que mal; on affecta le rez-de-chaussée à l'un, le premier étage à l'autre. Avec un peu de soin, avec quelques ménagements, la question domiciliaire ne fut pas changée en question d'état. Sur quelques points existaient des ameublements vieillis; on y suppléa par des tentures et des fauteuils empruntés aux châteaux de la couronne. Le reste fut l'affaire des tapissiers; la politique n'eut rien à y voir.

Dans ces divers arrangements perçait néanmoins une pensée, c'est que ce Directoire nouveau, ou la Commission des cinq, comme on la nommait, entendait prendre possession de l'avenir et se berçait de l'espoir d'un long règne. Cette installation solennelle dans un monument public, cette répartition des étages et des rez-de-chaussée, des ailes et du corps de logis, cette attention donnée au mobilier, tout indiquait le dessein formel de s'abandonner le plus longtemps possible aux charmes de cette résidence. L'air y était sain, la perspective pleine d'attrait. Ces massifs de verdure invitaient l'âme au

recueillement; ce bassin peuplé de cygnes reposait le regard et avait toutes les grâces de l'idylle. Et ces parterres embaumés! Et ces serres garnies de plantes rares! Que de jouissance sous la main! Que de richesses! Que de beautés! Il n'était pas jusqu'aux astres dont on ne pût avoir des nouvelles à tout instant : l'Observatoire était à deux pas, prêt à fournir jour par jour le bulletin des révolutions célestes.

L'ancien Directoire avait eu ses fêtes; le Directoire nouveau ne voulut pas se laisser éclipser sur ce point. Il savait quel rôle le luxe joue dans les grands états et quelle utile production il y alimente. Son dessein était pris, son programme arrêté. Il comprenait dans sa politique les buffets et les violons. C'était se séparer formellement de la République du brouet noir, des partisans du pain sec et de la démocratie sévère sur l'aliment. Il y avait là un danger réel, peut-être une lutte. Le Directoire ne s'en laissa point ébranler. Il admettait le luxe comme élément, et l'admettant, il voulait le sanctifier par l'exemple. Quant aux Spartiates du brouet noir, il les tenait pour arriérés et leur jetait un solennel défi. Il mourrait au besoin sur ses buffets et ses violons. Ainsi le chapitre des fêtes

jouait un rôle essentiel dans le programme du Luxembourg. Les danses allemandes ou polonaises, qui, depuis les orages de février, s'étaient enfuies à tire-d'aile, allaient revenir de cet exil passager et prendre des revanches éclatantes. Chaque muse aurait ainsi son tour : la musique après la danse, puis tous les arts qui sont à la fois le charme et la parure de la vie. Quelle gloire pour le vieux palais des Médicis ! Couvert des chefs-d'œuvre du crayon, inondé d'harmonie et de chants, il allait s'ouvrir à des splendeurs inattendues, et renaître, par les soins de nouveaux hôtes, aux merveilles et aux magnificences de son berceau.

Un programme ainsi conçu, combiné sur une pareille échelle, ne pouvait se passer de cuisinier. Ce fut, pour le Luxembourg, une affaire aussi grave que celle du turbot romain. J'ai parlé tout à l'heure de question d'état. Le choix d'un cuisinier s'éleva à cette hauteur ; elle agita la politique jusque dans ses bases. Parmi les chefs qui aspiraient aux fourneaux du gouvernement, il s'en présenta beaucoup dont les opinions n'offraient pas de garanties suffisantes. Les uns avaient figuré dans la bouche du roi déchu ; d'autres se faisaient gloire d'avoir appartenu à la branche aînée. Toutes ces nuances furent écartées ;

le nouveau Directoire ne voulait pas qu'on pût l'accuser d'avoir trempé dans des coulis que la loi bannissait du territoire. Il n'admettait que des menus purs des erreurs du passé. Là-dessus il se montra inflexible. En vain essayait-on de le désarmer par des protestations, voisines de l'apostasie; il résista, il lui fallait des marmitons irréprochables et à l'abri du soupçon. Aucun de ceux qui avaient tenu la queue des poêles de la monarchie ne trouva grâce auprès de lui. A peine trouvait-il les chefs de bouche des banquiers déchus dignes d'une amnistie conditionnelle. Ils tenaient à l'aristocratie financière par trop de liens et de mirotons pour n'être pas suspects aux estomacs démocratiques. Enfin, de guerre lasse, il choisit un cuisinier recommandé par le club des jockeys. Il ne voulait à aucun prix de la royauté; il se décida pour l'écurie.

Ce n'est pas tout, une autre difficulté politique s'élevait à l'horizon. Le Directoire n'aurait-il qu'une table? Problème complexe dans sa redoutable simplicité! Sans doute, en l'envisageant d'une manière abstraite, le pouvoir nouveau constituait l'unité; il avait reçu de l'Assemblée ce caractère et n'entendait y déroger à aucun prix. Une volonté pour cinq têtes, telle était la fiction. Mais, en prenant la chose

à un autre point de vue, on était obligé de convenir que ces cinq têtes, constituant l'unité, correspondaient à cinq bouches qui formaient la diversité. Seraient-elles alimentées en bloc ou en détail? N'y aurait-il qu'un couvert, ou bien y aurait-il cinq couverts? En apparence, voilà un minime problème; il partagea pourtant le monde officiel. Une seule table sourit d'abord au cinq consorts; elle eût rappelé les agapes du christianisme, et c'était faire de la démocratie en action. Le repas d'ailleurs réunit; il est favorable aux épanchements. On peut y disposer, entre la poire et le fromage, du sort des populations, leur verser à flots, entre deux Médocs, le bien-être qu'elles sont en droit d'attendre. Que de motifs pour s'en tenir à une seule nappe et à un seul buffet! Le cœur y conviait; la politique n'y était point indifférente. La combinaison eut des chances; mais on avait compté sans les femmes, et dès qu'elles s'en furent mêlées, tout avórta.

Les femmes ne comprennent rien aux questions d'état ; quand elles y touchent, c'est pour y pratiquer des brèches irréparables. Elles dirent qu'un homme politique peut marcher seul à l'Assemblée, mais qu'à dîner il a une suite, un entourage forcé. Chacun des directeurs arriverait

donc avec son bataillon et ornerait la table du gouvernement de petites filles qui ont leurs caprices et d'enfants qui se mouchent dans leurs doigts. Avec les enfants viendraient les bonnes, et avec les bonnes les caquets. Voilà des secrets diplomatiques bien placés. Puis, qui prendrait en main le commandement du ménage? Qui réglerait le menu? Qui ordonnerait? Qui disposerait des gens? Là-dessus, les femmes sont intraitables, et on ne s'entendit pas. La question du couvert unique fut décidée dans le sens négatif. C'était un échec pour les agapes et pour les sectes qui aspirent au pot-au-feu commun. Chaque directeur eut son cuisinier, ses fourneaux et son écumoire. La question domestique prévalut sur la question d'état.

C'est par ces graves soucis que le nouveau Directoire préludait à ses plans d'organisation sociale. Pour assurer la paix de son intérieur, il avait obtenu de l'Assemblée nationale la faculté de s'isoler de ses délibérations et de se retremper dans le recueillement. Quand il n'agitait pas ces problèmes délicats, il vivait avec la nature, et se plaisait à écouter, dans les quinconces du Luxembourg, le bruissement des marronniers et les ariettes des rossignols. Il veillait ainsi au salut de la patrie. Sur tous les points de la

ville, s'agitaient des clubs qui éprouvaient le besoin de couper le gouvernement en morceaux. Chaque soir des appels furieux étaient adressés au peuple pour qu'il rompît les fers dont on le chargeait. On eût dit que ces frémissements lointains venaient expirer au pied de la résidence officielle. Les loisirs s'y partageaient entre l'étude de la botanique et les merveilleux spectacles de la création. Les journées s'écoulaient de la sorte, sans trouble comme sans ennui. Quand le ciel était beau, les enfants allaient s'ébattre au sein des jardins réservés, et les dames montaient dans les carrosses du Directoire. Des piqueurs formaient l'escorte et le tambour battait aux champs.

Parmi les affidés du Luxembourg figurait en première ligne le représentant Simon, l'orgueil et le désespoir de Malvina. Il avait ses petites entrées au palais ; il y dînait souvent, et y était reçu sur le pied de l'intimité. Ma femme n'assistait pas sans un ennui profond au progrès de ce subornement. Mille symptômes trahissaient la gravité du mal et faisaient craindre qu'il ne devînt incurable. Simon ne jurait que par le Directoire, ne voyait que par ses yeux. Tout ce que le Directoire faisait était bien fait ; tout ce qu'il disait était bien dit. L'un de

ses membres occupait-il la tribune de l'Assemblée? Simon le protégait du regard, l'encourageait de sa formidable voix. Aucun des projets émanés de cet infaillible pouvoir ne provoquait de sa part la moindre observation, la moindre censure. Il acceptait tout de sa main sans réserve et aveuglément. C'était une sorte de fascination. Malvina essaya de le ramener vers une meilleure voie et de réveiller chez lui le sentiment de la dignité, l'instinct de l'indépendance. Vains efforts! toute son éloquence y échoua. Entre le Luxembourg et Simon il y avait désormais trop de vols-au-vent pour que le pacte pût se rompre. Lorsque Malvina fut convaincue de ce fait, elle se prit à réfléchir et eut des scrupules. Simon était son œuvre; elle en répondait devant le pays. Il ne pouvait pas dévier du droit chemin sans qu'il en rejaillît sur elle une sorte de complicité. Cette situation l'effraya; elle se dit qu'elle en sortirait, fût-ce au prix d'un esclandre.

Il n'était pas facile de rejoindre Simon. S'armant, comme prétexte, de la question des distances, il avait quitté l'hôtel et s'était ainsi soustrait à notre contrôle. Il occupait depuis lors, dans le faubourg Saint-Germain, une chambre modeste, louée en garni. Dans les premiers jours de sa défection, il se

faisait un devoir de nous rejoindre à l'heure du dîner, et quand l'Assemblée ne le réclamait pas, nous passions la soirée ensemble. Plus tard, et à mesure que sa conscience se chargea d'un poids plus lourd, il se montra moins assidu, et peu à peu finit par nous vouer au délaissement le plus complet. Pour rejoindre le volage, il fallut perdre bien des pas ; ce fut presqu'un voyage de découvertes. Vingt fois nous frappâmes à sa porte, Malvina et moi, sans pouvoir le rencontrer. C'était trop tôt ou trop tard ; des consignes étaient données. A l'Assemblée, mêmes mécomptes, mêmes échecs : Simon devenait inaccessible. Ma femme ne savait plus à quel expédient recourir. Elle avait fourni au meunier la recette pour écarter les importuns ; il en abusait contre elle.

Le hasard vint à notre secours. Un jour que nous traversions les Tuileries, nous aperçûmes de fort loin, sous l'ombre des grands marronniers, une poitrine d'Hercule que recouvraient deux panneaux d'une blancheur éclatante. On eût dit une muraille crépie à neuf. Cette muraille marchait vers nous, et en se rapprochant prenait un caractère plus distinct :

— Dieu du ciel ! c'est notre homme, s'écria Malvina.

— Qui cela? répondis-je, trompé par le clair-obscur de la perspective.

— Simon!

— En effet, c'est lui; quel air méditatif!

— Et quel costume! reprit ma femme. Et quel couvre-chef!... Voilà du nouveau! Où a-t-il pris cet équipement?

— Il vient droit à nous.

— Vite, Jérôme, à l'abri de cet arbre, pour qu'il ne nous aperçoive pas! Autrement, il serait capable de tourner court et de nous échapper.

La manœuvre eut un plein succès. Cachés derrière le tronc d'un marronnier, nous pûmes voir Simon s'avancer majestueusement et sans défiance. Ce n'était plus le même homme; il avait subi une complète transformation. Au lieu du costume que je lui avais fait confectionner, il portait l'habit à queue de morue, le chapeau en cône, et le gilet à revers épanouis qui caractérisaient les membres de la nouvelle Montagne. Bref, il avait suivi à la lettre un décret ridicule dont les autres représentants avaient eu le bon esprit de s'affranchir. Rien au monde ne saurait donner une idée de Simon dans cet accoutrement. Ces immenses revers blancs s'agitaient à droite et à gauche de sa poitrine comme

les ailes d'un moulin ; le feutre dont il était coiffé le rattachait aux époques les plus orageuses du moyen âge. Avec une fraise et une plume, on l'eût pris pour un maillotin. Puis il avait su se donner des airs assortis au costume. Dans toute sa démarche respirait le sentiment de sa souveraineté. Il avait une manière de poser le pied et de balancer sa tête sur ses épaules. Ce fut sous cette allure qu'il arriva près de l'arbre où nous l'attendions :

— Vous voilà donc, beau fugitif ! dit Malvina en se démasquant.

Simon ne pouvait prévoir l'embuscade ; aussi éprouva-t-il un moment de trouble et d'embarras.

— Ah ! c'est vous, madame Paturot ? répondit-il machinalement.

— Et qui voulez-vous que ce soit, Simon ? A moins que ce ne soit mon ombre ! Suis-je si changée en quelques jours ?

— Je ne dis pas cela, madame ; bien au contraire, répliqua le représentant confus.

— A la bonne heure ; mais c'est vous, mon garçon, qu'on aurait peine à reconnaître. Où diable avez-vous pris ce pain de sucre qui vous décore le chef ? Et ces battants de gilet, et tout cet étalage ? Sortez-vous de chez Babin, par hasard ?

— Je ne fréquente pas ce représentant du peuple, madame Paturot.

— Babin? un représentant! s'écria ma femme avec un éclat de rire! Le quiproquo est ingénieux! Babin est un costumier, Simon. Il vous reste à apprendre bien des choses en politique. Vous êtes moins avancé que votre vêtement.

Malvina n'épargnait pas son disciple; évidemment elle poursuivait contre lui une revanche, et voulait lui faire expier les mécomptes dont nous avions à nous plaindre.

— Elu du peuple, ajouta-t-elle avec gravité, je vois que vous donnez dans les paillettes et le galon. Vous aimez l'habit à caractère. Votre pain de sucre m'en est témoin.

— J'obéis à la loi, madame.

— Raison de plus pour vous en faire compliment. C'est un peu Courtille; mais l'intention sauve tout. Il n'y a que le gilet qui m'offusque; on dirait l'étendage d'un blanchisseur.

— Conforme au décret!

— En vérité! Eh bien! ce décret est l'œuvre d'un marchand d'amidon. Je ne le comprends que comme cela. Cet homme aura voulu sauver son industrie. C'est comme votre pain de sucre, Si-

mon. Cherchez-en l'auteur ; vous trouverez un marchand de peau de lapins.

— Le décret, madame!

— Je le sais, mon Dieu! je le sais, tout le monde vit de son commerce. Et puis, les goûts sont libres. Dès le moment que vous avez voulu vous procurer cette satisfaction!... Elle en vaut une autre. C'est une façon de manifester vos sentiments.

— Comme vous le dites, c'est un drapeau.

— Tu l'entends, Jérôme, un drapeau! Il en convient! Cet excès de linge, un drapeau! Ce feutre ballonné, un drapeau! Et, sans vous commander, Simon, peut-on savoir quel est ce drapeau?

— Le drapeau des amis du peuple!

— Bah! Tant de choses dans un gilet?

— Oui, madame, dans un gilet.

— Voyez comme on se trompe! Et moi qui le prenais pour l'enseigne d'un magasin de blanc!

— C'est ainsi qu'on se distingue entre purs, entre solides. Nous sommes bien quarante comme cela.

— Des solides et des purs?

— Oui, madame, et choisis un à un! Vous verrez à l'occasion! Aussi le peuple nous connaît-il?

Ma femme se contenait mal ; je le voyais au jeu

de sa physionomie. Derrière cette ironie se cachait une tempête; elle éclata.

— Assez, Simon! s'écria-t-elle. Brisons là, s'il vous-plaît. Jérôme, ajouta-t-elle en se retournant vers moi, je te défends désormais de le voir. C'est un garçon perdu; tu l'abandonneras à son sort. Ah! vous endossez le gilet extravasé! Ah! vous donnez dans les queues de morue et les chapeaux en ballon! Eh bien, Simon, notez sur vos papiers ce que je vais vous dire.

— Mon Dieu, madame Paturot, comme vous le prenez!

— A dater de ce jour ma main se retire de vous, poursuivit solennellement ma femme. Je vous abandonne à vos liaisons. Mais entendons-nous bien. J'acquiers le droit de vous désavouer à la face du ciel, et j'en userai pleinement.

— Faites-en à votre gré, madame, répliqua le représentant, qui commençait à se piquer.

— Je vous désavouerai de toutes les manières, Simon, à pied, à cheval, et jusque sur les toits. Un gilet comme le vôtre, fi donc! Pour qui me prenez-vous? Est-ce que je puis compter de ces revers-là parmi mes connaissances?

— Madame, c'est trop!

— Trop ou trop peu, vous m'écouterez jusqu'au bout. Ma responsabilité est en jeu ; il faut que je la dégage. A l'avenir, représentant, je vous défends de vous prévaloir de mon nom. Entre vous et moi, il y a un abîme.

— N'est-ce que cela?

— Vous verrez ce que c'est, Simon. Vraiment, j'admire vos airs dégagés ; ils vont bien avec votre gilet. Vous avez puisé le tout à la même source. Fi, monsieur ! vous devriez en rougir ! Si vite oublier et se pervertir si vite ! Simon, je vous renie à tout jamais.

— Voyez le beau malheur !

— Vous n'êtes qu'un factieux, Simon.

— Et vous, madame, une réactionnaire.

Ce fut sur ces gros mots que l'on se quitta. J'eus beau intervenir ; les esprits étaient trop montés. Malvina frémissait de colère, et Simon commençait à prendre les choses au vif.

Ainsi le Directoire n'avait conquis une âme que pour la livrer aux ravages de l'opinion la plus exaltée. Des séductions du Luxembourg, Simon en était arrivé, le plus naturellement du monde, aux enivrements de la Montagne. Tous les partis tenaient à s'attacher un organe si puissant. Il faut dire, à la

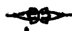
louange du meunier, que les sauces du gouvernement n'avaient pas tout fait. Un sentiment plus élevé venait s'y mêler. Simon était du peuple, et il allait vers ceux qui parlaient du peuple avec le plus d'emphase, avec le plus de fracas. Volontiers il se payait de mots et se ralliait aux plus sonores. Ce n'est pas qu'il manquât de bon sens; mais il avait été transporté d'une façon si brusque au milieu d'un monde nouveau pour lui, il s'y était vu en butte à des assauts si divers et si nombreux, qu'il avait perdu en partie la conscience de son état. C'était le vertige de la première heure. Avec l'habitude et le temps cet éblouissement devait cesser. Plus tard, rendu à ses bons instincts, Simon allait reprendre possession de lui-même, se mieux défendre de l'entraînement, et se livrer à des actes plus réfléchis. Il n'était pas acquis sans retour au parti des gilets à revers et des chapeaux en cône.

En attendant, il était perdu pour nous, et, comme le disait Malvina, nous avions rompu la paille. L'essentiel, c'était que l'on sût bien et partout que désormais il agissait de son chef et relevait de ses inspirations. Il fallait que la province pût démêler, dans la conduite de son élu, la part qui revenait à ses conseillers et celle qui lui était propre. Voilà pour-

quoi nous avions voulu le rejoindre à tout prix ; voilà pourquoi Malvina avait eu avec lui une explication catégorique. Son but se trouvait atteint ; elle n'en répondait plus devant l'univers.



CHAPITRE XXIII.



La constitution d'Alfred.

Au nombre des joies que procurait à ma femme le séjour de Paris, la plus vive, la plus pure était celle d'y voir et d'y suivre son Alfred. On sait que le cœur des mères a des faiblesses ; Malvina n'avait pu s'en garantir. Alfred était son préféré. Une longue séparation avait donné à ce sentiment une énergie de plus, et elle s'efforçait de payer la dette du passé par un surcroît de complaisances et de tendresses.

Il était cependant un point sur lequel Alfred et elle ne s'entendaient pas. L'enfant avait pris goût à la politique ; il n'en voulait pas démordre. La mère s'en fâchait beaucoup, grondait, menaçait ; puis, à

la première caresse, elle se laissait fléchir. A chaque entrevue, le débat recommençait, et toujours avec le même dénoûment. Alfred connaissait sa force; il en abusait. Il avait, pour séduire sa mère, des mots, des gestes auxquels celle-ci ne résistait pas. Vingt fois elle entra au pensionnat avec la pensée de garder jusqu'au bout des airs rébarbatifs; vingt fois elle désarma devant une saillie d'écolier en révolte. Sa gravité n'y tenait pas; elle s'avouait vaincue.

C'est surtout à propos de la constitution d'Alfred que se livrèrent ces assauts. L'enfant tenait décidément de sa mère; ce qu'il avait mis dans son cerveau, on ne l'en délogeait pas facilement. L'autorité de ses professeurs y avait échoué; celle de Malvina fut également impuissante. En vain lui fit-elle observer que ce n'étaient pas là des questions de son ressort, et qu'il fallait attendre, pour s'en mêler, que l'âge eût donné quelque maturité à son esprit. L'enfant ne se rendit pas à ce motif; il répliqua que les temps agités sont féconds en prodiges, et que le soleil des révolutions mûrit rapidement les hommes et les idées. A l'appui de son opinion, il cita des noms propres, Saint-Just et Napoléon, si bien que sa mère, éblouie de tant de science, finit par se dire

que la vocation l'emportait et qu'il y avait en lui, pour la guerre ou pour la politique, l'étoffe d'un Napoléon ou d'un Saint-Just. La tendresse aboutit si naturellement à la crédulité!

La pensée d'une constitution agitait d'ailleurs tous les esprits. Il n'était personne qui ne se la proposât pour thème, et ne prétendît doter la France d'une définition des droits et des devoirs, accommodée en un français de sa façon. Des grimauds même s'en mêlaient; c'était le vertige du moment. Les journaux lui payaient tribut; les murs de la ville en étaient couverts. Dans une sphère élevée on y songeait également. Des plumes célèbres s'étaient mises à l'œuvre, avec le désir et l'espoir de doter la France d'un ensemble d'institutions. Heureux qui inscrirait son nom sur le frontispice de ce temple! L'honneur était grand; aussi fut-il vivement disputé. Deux champions surtout s'y distinguèrent; l'intérêt du tournoi se partagea entre eux. Ils s'étaient mesurés plus d'une fois et connaissaient leurs forces. L'un avait plus de souplesse, l'autre plus de vigueur; celui-ci portait un cimier sévère, celui-là un cimier pittoresque et chargé d'ornements. Tous deux avaient leur constitution au poing et en faisaient célébrer les mérites par leurs hérauts d'armes.

Ce fut le champion de l'enluminure qui débuta. Depuis longtemps il éprouvait le besoin de produire sa création, enrichie d'accessoires administratifs. Il l'avait conçue dans le silence et mûrie dans le recueillement; il l'avait décorée d'autant de paillettes que la matière en comportait. Le chef-d'œuvre était au complet; il n'y manquait plus que l'épreuve des faits. Par ce côté, notre inventeur se rattachait au maître du genre, à celui qui poussa si loin, il y a un demi-siècle, l'industrie des constitutions. Ici pourtant les choses allaient se passer d'une manière plus décente. Il ne s'agissait pas d'avoir en poche une somme de combinaisons, et de l'offrir, avec quelques pièces de rechange, à tous les régimes victorieux : il fallait pourvoir aux nécessités d'une situation imprévue, et devant la grandeur du but, réduire au silence les vanités d'auteur. Surtout il convenait d'adopter des formes nettes et simples, et de ne pas se jeter dans les abus de la couleur et les nouveautés de l'expression.

C'est ce que fit le champion aux lignes sévères. Sa constitution résonnait comme du métal; toutes les parties en étaient jointes avec un art savant et une justesse irréprochable. Point de sacrifices à l'enluminure; point de mots hasardés. Les prin-

cipes s'y déduisaient méthodiquement dans une langue claire et précise. Malheureusement c'était un travail tout d'une pièce, un cadre de fer dans lequel la société n'aurait pu entrer sans voler en éclats. Les esprits absolus viennent tous se heurter devant cet écueil; le sentiment des réalités leur échappe. Ainsi, la France n'aurait eu à choisir qu'entre une constitution sans élasticité et une constitution entourée d'arabesques administratives. Elle ne choisit pas; elle délaissa les deux combinaisons. De là bien des froissements et bien des colères. L'orgueil des gens de plume n'a d'égal que celui des anges déchus. Quand on le blesse, il en découle un fiel qui ne tarit pas et ne laisse rien à l'abri de ses souillures.

Près de ces compilateurs de premier ordre, s'agitait la foule des petits compilateurs. Chacun voulait dire son mot; et quoi de plus aisé! Tant de constitutions ont passé sur le pays depuis soixante ans, que les modèles ne manquent guère. Il y en a pour toutes les nuances et pour tous les goûts. Que de pactes solennellement jurés et violés cavalièrement! On les croit éternels, et au premier ouragan, le flot d'oubli les emporte. A recueillir, çà et là, dans ces institutions évanouies, ce qu'elles ont de

meilleur, de plus sensé, de plus essentiel, on peut composer une sorte d'idéal à l'usage des associations humaines. C'est ce que je voyais faire de divers côtés, et il ne fallait pour cela ni des frais d'imagination ni des efforts de style. Mon Alfred avait dû employer les mêmes moyens et s'inspirer des mêmes éléments. Pourquoi n'eût-il pas achevé son œuvre comme un autre et enfanté sa constitution?

Un jour que ma femme s'était rendue de bonne heure au pensionnat, elle le trouva plus radieux que de coutume. Une satisfaction visible animait ses traits et le sourire ne quittait pas ses lèvres épanouies. D'où venait ce contentement? rien ne le laissait deviner. Les professeurs se plaignaient de son travail ; les maîtres d'étude le chargeaient de mauvaises notes et de rapports fâcheux. On l'avait surpris la nuit hors de son dortoir ; on lui reprochait de s'isoler dans les cours. Ses devoirs n'étaient pas faits à temps et portaient l'empreinte de la plus complète négligence. Bref, il s'élevait contre lui un concert de plaintes marquées au coin d'une formidable unanimité. Et cependant Alfred portait le poids de ces griefs avec une aisance extrême; il n'en paraissait ni confus ni troublé :

— C'est-il donc vrai que tu te gâtes? lui dit sa mère. Que de sottises en rien de temps! Tu as jeté ton bonnet par-dessus les moulins, à ce qu'il semble!

— Bah! pour quelques chiens de cour qui se plaignent!...

— Les professeurs aussi, Alfred! Et tout le monde! Et le père Roustignac lui-même! C'est un chorus universel. Il faut que tu sois devenu un très-grand vaurien. Ecoute, mon minet, ajouta-t-elle en prenant la tête de son fils entre ses deux mains, ne soyons pas si boutonné. Qu'as-tu fait à tes maîtres? conte-moi cela? si c'est drôle, nous en rirons.

Au lieu de répondre à une interpellation si formelle, l'enfant cherchait à entraîner sa mère :

— Viens, lui disait-il.

— Où cela, mon poulet? où me conduis-tu?

— Viens, te dis-je!

— Mais encore faut-il savoir où? Veux-tu que je me laisse mener comme un toutou?

— Oui, mère.

— Tu le veux? eh bien, de quel côté?

— Par ici, viens.

— Le père Roustignac ne se fâchera pas, au moins?

— Avec toi, non. Viens, tu seras contente.

Ils firent quelques pas, au bout desquels Malvina s'arrêta de nouveau :

— Ça n'a pas de bon sens de se laisser conduire ainsi par un enfant, s'écria-t-elle. Voyons, Alfred, où allons-nous ?

— Tiens, ici, mère, dit-il en lui montrant la porte de la salle d'études. Encore un peu de bonne volonté, et nous y sommes !

— Eh bien, après? reprit-elle en cédant. Il faut toujours en passer par ce qu'il veut, ce marmouset. T'expliqueras-tu à la fin?

— Par ici, et au fond de la salle, dit-il, pour qu'on ne nous entende pas.

— Que de catimini! Eh bien, après?

— Chut, mère; plus bas! on pourrait nous entendre!

— Voyez le malheur! C'est donc un grand secret, mon chéri?

— Un secret d'état, mère, répondit-il en étouffant de plus en plus sa voix. Je l'ai faite, je l'ai achevée! Elle est là.

En même temps il glissait la main dans son pupitre et en retirait un cahier. Malvina attendait toujours l'explication de l'énigme!

— Mais, quoi encore? dit-elle.

— Ma constitution !

L'enfant prononça ce mot en appuyant sur chaque syllabe, afin de lui donner plus de poids.

— Enfin, nous accouchons ! s'écria ma femme; voilà le grand mot lâché.

— Oui, mère, ma constitution !

— Et c'est pour cela, monsieur, que vous manquiez à tous vos devoirs ? c'est pour cela qu'on vous a criblé de mauvaises notes ?

— Qu'est-ce que ça me fait ?

— Vraiment ! c'est ainsi que vous le prenez ! Si j'étais vos professeurs, un peu que je vous flanquerais au pain sec ! Ah ! qu'est-ce que ça me fait ?

— Sans doute, puisque ma constitution est achevée ! Tu vas voir, mère, comme c'est bien ! Écoute, seulement.

— Non, monsieur, non ! Par exemple, elle est aimable la proposition !

— Tu verras comme c'est fait, comme c'est touché. Allons, mère, je t'en prie.

— Jamais ! je me boucherai plutôt les oreilles ! Ah ! vous croyez, monsieur, qu'on se prêtera à vos caprices ! Vous avez fait votre constitution ! eh bien ! gardez-la pour vous !

— Mère, quelques chapitres seulement?

— Non, monsieur.

— Le préambule?

— Non.

— Alors, un paragraphe, un tout petit paragraphe; tu ne peux pas me refuser cela. L'œuvre de ton fils?

— Non! non!

L'accent de Malvina était déjà moins résolu; elle mollissait, elle n'avait plus de force pour la résistance.

— Quelques lignes seulement, mère! Tu vas voir comme c'est traité! Et puis, si c'est mal, tu me donneras des conseils.

— Au fait, il a raison, s'écria ma femme s'emparant de cette excuse; je puis lui donner des conseils. Voyons, mon minet, lis-moi cela. Tu dis que c'est toi qui l'as fait, vrai? bien toi?

— Et qui serait-ce?

— Les enfants, tu sais, il y a toujours les maîtres derrière eux.

— Pour une constitution, y songes-tu? C'est du fruit défendu, petite mère!

— Tiens, c'est vrai! Et moi qui n'y pensais pas! Du fruit défendu! L'eau m'en vient à la bouche; lis-moi ça bien vite, mon minet.

— Laisse-moi d'abord guetter si personne ne vient. Bon, personne. Écoute maintenant.

Et il lut :

DÉCLARATION DES DROITS DE L'HOMME
ET DU CITOYEN.

« Le peuple français, convaincu que l'oubli et le mépris des droits de l'homme sont les seules causes des malheurs du monde, a résolu d'exposer dans une déclaration solennelle ces droits sacrés et inaliénables, afin que tous les citoyens pouvant comparer sans cesse les actes du gouvernement avec le but de toute institution sociale, ne se laissent jamais opprimer ; afin que le peuple ait toujours devant les yeux les bases de sa liberté et de son bonheur, le magistrat la règle de ses devoirs, le législateur l'objet de sa mission.

» En conséquence, il proclame en présence de l'Être suprême les droits de l'homme et du citoyen. »

— Peste ! s'écria Malvina en interrompant son fils ; voilà qui est ronflant, mon poulet. Et c'est toi qui as fait cela ?

— Je m'y suis un peu aidé, mère ! Mais passons aux articles.

Il ne voulait pas avouer que son préambule était l'œuvre de Maximilien Robespierre.

— J'aime assez ce début, reprit Malvina. Ça vous marche carrément. On voit que tu es ferré !

— Ne fais pas attention, mère ; voici l'essentiel.

« Art. 1er. Le premier droit de l'homme est le droit de vivre. »

— Comment dis-tu cela, mon minet?

— « Le premier droit de l'homme est le droit de vivre. » C'est assez clair.

— Et la femme donc, qu'en fais-tu? Est-ce qu'elle n'aurait que le droit de mourir?

— La femme, ça va tout seul !

— Du tout, mon minet ; tu vas me la rétablir. Mets l'homme avant si tu veux ; et encore, encore ! Maintenant relis-moi le passage?

— « Le premier droit de l'homme et de la femme est le droit de vivre. »

— A la bonne heure ! Et puis?

— C'est tout.

— Comment, c'est tout? Il est joli le tout ! Il est nourrissant ! Tu leur donnes le droit de vivre : et de quoi? De l'air du temps, à ce qu'il paraît. Voilà un beau régime ! Voyons, prends la plume et ajoute-moi ceci : A déjeûner, deux plats au choix

et dessert ; à dîner, trois plats avec dessert et demi-bouteille de Mâcon. As-tu écrit ?

— Oui, mère.

— A présent, je comprends ton droit de vivre. Quand tu y mettrais une demi-tasse pour les dimanches, tu ne ferais rien de trop. Continue, Alfred.

— « Art. 2. Le second droit de l'homme est le droit au travail. »

— Et de la femme ? C'est comme un fait exprès ; toujours on nous oublie.

— Tu as raison, mère. « Et de la femme. »

— A présent, voyons ton droit au travail, mon minet. Voici longtemps qu'on m'en rabat les oreilles de ce droit au travail. Je n'ai qu'un petit mot à y ajouter. Prends la plume ; y es-tu ?

— J'y suis.

— « Le droit au travail, c'est-à-dire le droit de quitter les ateliers particuliers où l'on trime pour entrer dans les ateliers de l'état, où l'on aura les côtes au long. » C'est toute l'histoire. A bas les patrons ! Vive l'état ! Si ton droit au travail pouvait être ailleurs que dans les brouillards des culotteurs de pipes, tu entendrais ce cri résonner sur toute la ligne, mon minet. L'état ne manquerait pas de

clients, et il lui faudrait une furieuse marmite pour les nourrir.

— Sans compter, mère, qu'il leur doit un minimum de salaire. Lis plutôt : « ART. 3. Le troisième droit de l'homme, etc. »

— C'est cela, sept livres dix sous par jour et huit heures d'atelier. Des cailles rôties pour tout le monde et des fontaines où l'on boira à même le Châblis et le Beaujolais. Ah ça, quelle idée se font-ils de nous, ceux qui nous débitent ces sornettes ? Croiraient-ils que nous sommes confits au vinaigre, par hasard ? On n'humilie pas les gens à ce point.

— Ma mère, ma mère !

— Je vois, mon minet, que tu es de ceux qui peuplent le bocal ! Ton bon sens, Alfred ! Voyons, réfléchis ; juge un peu mieux les gens. Qui est-ce qui lance dans le public ces calembredaines ? Des écornifleurs. Écoute-les ! C'est pour le peuple qu'ils travaillent ; ils le feront rouler sur l'or. En attendant, que font-ils ? Ils le bourrent de journaux, de livres, d'imprimés, pour lui arracher jusqu'à sa dernière pièce de monnaie. Avec ces imprimés, ils le chauffent à blanc, et quand il éclate, quand il prend le fusil, où les voit-on ? Sur les coussins de l'estaminet, à déguster leurs calumets dans l'attente

de l'événement. S'il est vainqueur, ils vont vers lui et s'écrient : O grand peuple! me voici. S'il est vaincu, ils disent : Pauvre peuple, tire-toi d'affaire. Je fumerai une pipe de plus en ton honneur. Voilà l'exercice auquel ils se livrent, mon minet ; il pourrait être plus varié.

— Comment osez-vous dire cela, ma mère? Des gens qui ont tant d'entrailles et tant de cœur!

— Bah! tout est commerce à la longue, mon chéri. Celui-ci en est un comme un autre. Ils font les dévoués, et, en attendant, ils vivent de la chose et sur la chose. C'est clair comme le jour.

— Mon Dieu ! mère, que vous êtes cruelle! Voilà que vous me gâtez ma constitution! un si beau travail!

— Tu en feras une autre, Alfred ; le malheur n'est pas grand. Tâche que ce soit la constitution des gens sensés. Qu'elle soit simple et ne dise que ce qu'il faut dire. Point de pompeux mensonges, point de lâchetés surtout. Ne promets pas au peuple des cascades de lait, si tu ne peux lui donner que de l'eau de Seine. Règle générale, avec lui il vaut mieux rester en deçà qu'aller au delà. La plus grande des finesses, c'est la franchise. Surtout, n'imagine pas un gouvernement qui supplée ici-bas la

Providence ; c'est un métier trop dispendieux, aucun n'y résisterait. Il n'y a guère que le pélican qui soit propre à cet exercice, et la nature y a pourvu. Quant aux gouvernements, s'ils se déchirent le flanc, ils y restent. C'est comme ça depuis le déluge ; les hommes n'y peuvent rien.

Ces paroles, prononcées avec autorité, eurent sur Alfred une certaine influence. Pour la première fois, il ne garda pas le dernier mot. Un peu confus, il rejeta au fond de ses tiroirs cette constitution qui avait été si longtemps l'orgueil et le charme de sa pensée. Désormais devant sa mère il n'en dit plus rien. Seulement, il me la confia, et je pus, dans une étude superficielle, remonter aux sources où il avait puisé. C'était un amalgame incohérent d'utopies modernes et de traditions révolutionnaires. De telles compilations couraient les rues ; c'était sans danger. Mais dans le sein de l'Université ce symptôme était autrement grave ; il fournissait une preuve de plus du désordre des esprits. Aux yeux de mon Alfred, ces excursions sur un terrain brûlant touchaient le cœur du Grand Maître, et répondaient à ses vœux secrets. Il aimait à voir ses nourrissons mordre de bonne heure au pain des forts et approcher de leurs lèvres cette coupe pleine d'émotions. Ainsi préparés,

ils devaient entrer dans la vie avec des sentiments plus précis et plus virils. Cette conviction était si entière chez mon fils, et il croyait obéir si bien à la pensée de ses chefs, que, plus d'une fois, en parlant de ses études politiques, je l'entendis s'écrier :

— Dieu ! si mon ministre le savait !



CHAPITRE XXIV.



Une séance grasse.

Quoique nous eussions rompu avec Simon, il tranchait du chevalier à notre égard. Tous les billets de tribune dont il pouvait disposer, il nous les envoyait. Ce procédé ressemblait à un aveu de ses torts, et ma femme s'y montrait sensible. Elle aimait les spectacles ; l'assemblée lui en offrait un des plus curieux. Aussi ne manquait-elle pas une occasion d'y montrer son chapeau grenat et sa robe la mieux assortie. Assise sur le premier banc, elle y recevait de loin le salut de notre ancien ami, et le lui rendait dans un geste empreint à la fois de bienveillance et de dignité.

Ce qui frappait surtout en pénétrant dans cette salle, c'étaient l'étendue et la longueur du vaisseau. Le nombre des représentants n'avait pas permis d'employer la forme circulaire, et il avait fallu disposer les banquettes dans un fer à cheval irrégulier. L'enceinte d'ailleurs avait un aspect riant et gai. Sur toute la longueur de la frise, régnait de chaque côté une suite de fenêtres contiguës assez semblables à celles qui éclairaient, à Versailles, la salle du Jeu de Paume. Était-ce de la part de l'architecte une imitation systématique ou une réminiscence involontaire ? Je l'ignore. Toujours est-il que ces croisées, avec leurs rideaux agités par le vent, rappelaient Bailly, debout sur sa table, et les cinq cents bras du tiers-état ou du clergé, confondus dans le même serment.

L'un des grands défauts de cette construction consistait dans son étendue même. Les sons s'y perdaient, et, au delà d'une certaine zone, mouraient sans répercussion. De là deux sortes de siéges dans la salle : les siéges d'où l'on entendait, et ceux d'où l'on n'entendait pas. A la limite où commençait l'évasement des murs, se déclarait pour les membres assis une surdité artificielle qui s'accroissait avec la distance. A diverses fois on avait

essayé d'y porter remède, et ce fut ainsi que s'éleva un baldaquin gigantesque, à l'ombre duquel la tribune et le bureau prirent l'aspect d'un théâtre forain. On espérait que la voix, frappant sur ces parois ligneuses, s'y briserait avec éclat et se répandrait ensuite vers les parties les plus éloignées de la salle. Vain espoir! La sonorité ne s'en accrut qu'imparfaitement, et quelques organes favorisés, comme celui de Simon, eurent seuls le privilége de remplir en entier ce vaste et malencontreux espace.

J'ai appuyé sur cette circonstance, car elle exerça sur les mœurs et le maintien de l'Assemblée une influence plus décisive qu'on ne le croit. Les membres égarés, pour ainsi dire, sur des bancs lointains, prirent l'habitude de se regarder comme un monde à part, un monde de déshérités. Volontiers ils se vengeaient de leur disgrâce par la turbulence. Quand ils voyaient qu'au prix de la plus scrupuleuse attention, ils ne pouvaient saisir au vol que des mots sans signification et des phrases incomplètes, ils se livraient à la revanche des entretiens particuliers et à la justice des couteaux de bois. Ils associaient ainsi l'Assemblée entière aux désavantages de leur position. A peine se résignaient-ils au

silence quand un timbre plus net ou mieux nourri portait à leurs oreilles quelques éléments confus d'un débat inintelligible.

Nous assistâmes un jour au spectacle de ce schisme, issu de l'éloignement. Un intérêt assez vif s'attachait aux paroles prononcées à la tribune : ces paroles demeuraient à mi-chemin. « Plus haut ! plus haut ! » s'écriait-on des bancs disgraciés. L'orateur essaya d'élever la voix ; sa force le trahit. Il ne resta plus dès lors aux membres assis vers les confins de l'enceinte qu'à suivre la pensée de l'orateur sur le jeu des lèvres. Tous ne s'y résignèrent pas, et il s'ensuivit un orage égal en violence à ceux qui agitent l'océan Indien. De notre tribune, nous pouvions suivre les ondulations des bancs, comme de la dunette on suit le choc désordonné des vagues qui se brisent contre le vaisseau. Qu'on ajoute à cela les apostrophes qui s'échangeaient, les piétinements, les clameurs, le jeu des corps durs contre les pupitres, et l'on aura une idée incomplète de ce tumultueux épisode, vingt fois renouvelé.

Évidemment l'Assemblée, dans ces désordres sans motif, obéissait à ses instincts révolutionnaires. Même aux heures les plus calmes, il y régnait une émotion qui n'attendait qu'un prétexte pour aller

jusqu'à l'effervescence. De la discipline, il ne fallait pas lui en demander : elle échappait au frein juste au moment où on croyait l'y avoir assujétie. Un geste, un rien suffisaient pour la rejeter vers le bruit, et ni le président ni son bourdon n'avaient la puissance de le réprimer. En de telles occasions l'Assemblée ne connaissait qu'un maître, un seul, la lassitude ; elle se calmait par épuisement.

La séance où ce grand orage éclata fut remplie d'incidents d'un autre caractère. On aurait pu la nommer une séance grasse, comme on dit au palais une cause grasse, ou autrement une cause de carnaval. L'ordre du jour appelait des rapports de pétitions : les vœux les plus burlesques, les demandes les plus bouffonnes semblaient s'être donné rendez-vous sur le feuilleton officiel. C'était la journée aux extravagances. Jamais on n'en avaient tant vu et de meilleure qualité. Les éclats de rire se succédaient et remplissaient l'enceinte. On ne voyait que bouches souriantes et visages épanouis. Les fronts se déridaient, et les hypocondres que la politique chargeait de noires humeurs pouvaient enfin se désopiler tout à leur aise.

Les rapports de pétitions sont ordinairement la pâture des orateurs de second rang. Ce jour-là, on

ne dérogeait pas à la coutume, et il en résultait un spectacle bien gai et bien varié. Le hasard nous servait à souhait; nous vîmes défiler à la tribune les voix les plus accentuées de nos provinces. Sur chaque tribun ont eût pu mettre sans hésitation l'étiquette de la provenance; ici, l'Alsace; là, le Languedoc; ensuite le Béarn, et jusqu'à l'Auvergne. La Provence et le comtat Venaissin eurent les honneurs de la journée et la palme de l'intonation. On sait quel rhythme puissant les enfants de ce pays aimé du ciel impriment à notre langue, et quelle valeur les syllabes finales empruntent à cette libre interprétation. Ils ne démentirent pas leur vieux renom, et déployèrent en notre honneur les ressoures brillantes de leur mélopée. Mais un détail plus rare, et que je n'avais pas remarqué jusqu'alors, c'était, à l'égard de l'accent aigu, une guerre d'extermination, ou plutôt de déplacement. Ils le déportaient violemment d'un point sur un autre, sans qu'on pût attribuer à cet acte de rigueur d'autre motif que la fantaisie.

Ainsi, j'entendais le même individu dire à un moment donné :

« J'ai pris une bonne *re*solution; je ne m'en » *de*fends pas et je le *re*pète. »

Et dans un autre moment il ajoutait :

« Je vous dois du *ré*toûr, et je saurai vous prouver » ma *ré*connaissance. J'y ai pris mes sû*ré*tés. »

Certes, en tout temps la langue a eu ses bizarreries ; mais comment expliquer cet abus de confiance exercé sur l'accent aigu et sa déportation systématique d'une lettre à une autre? A moins qu'il n'y ait là un de ces mystérieux problèmes qui se rattachent au langage roman et touchent à des questions d'origine :

« Je vous dois du *ré*tour ; je ne m'en *dé*fends pas. »

Ce fut surtout le comtat Venaissin qui nous offrit, dans cette mémorable séance, des modèles achevés. Terre de Pétrarque et de Laure, pouvait-on moins attendre de toi ?

Le Languedoc ne voulut pas être en reste ; il dépêcha à la tribune ses régnicoles les plus accentués. On parle depuis quelques mois du respect dû à la propriété. Il est un autre respect que professent au plus haut point les riverains de l'Hérault et de la Garonne, c'est le respect des lettres de l'alphabet. Pendant que nous les condamnons partiellement à un oubli fatal, le Languedoc et la Gascogne n'en excluent, n'en omettent aucune. Ils croiraient manquer au plus strict, au plus impérieux de leurs

devoirs, s'ils ne les prononçaient pas toutes sans réserve, sans exception. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, mais un grand et noble exemple, quand ils ont à invoquer un nom cher à leurs cœurs, celui de l'Hérault, croyez-vous qu'ils nous imitent et qu'ils laissent de côté, en fils ingrats, les deux consonnes finales? Pas le moins du monde. Et non-seulement ils sont venus à bout d'en articuler une, mais par un de ces prodiges que le patriotisme seul peut enfanter, ils en prononcent deux, oui, deux, l'*l* et le *t*. Essayez donc, barbares du Nord! on met vos langues au défi! Le Midi est là qui vous contemple!

Chose étrange! Ce contraste que le pays roman vient de nous offrir, nous le retrouvons dans la patrie d'Isaure, et sur toute cette ligne fluviale qui descend vers le golfe de Gascogne et va porter ses eaux dans l'Océan. Les tribuns foisonnent sur ces rives célèbres; entre mille on les reconnaîtrait. Le culte des lettres est encore là très-vif, très-général; les finales surtout y retentissent avec un bonheur d'intonation qu'on chercherait vainement dans une contrée moins favorisée. Quant au contraste, le voici : *eu* se prononce *u*; *u* se prononce *eu*.

Ainsi il n'était pas rare d'entendre dire éloquemment :

« J'ai eu le bonh*ur* de voir l'aut*ur* de la propo-
» sition manquer de *cur* et se rendre à l'argument
» de la *pur*. »

A quoi une voix non moins éloquente répondait :

« Ces gens sortent de la b*reu*me (brume) des ré-
» volutions, et ils en sont l'*équeu*me (l'écume) ! »

Voilà, sans contredit, de grandes violences exercées sur le vocabulaire. Faut-il croire, quand on les a pénétrées, qu'il s'y attache une pensée de fédéralisme, peut-être même de séparation ? On ne peut pas dire obstinément *bonhur* pour bonheur, sans nourrir de mystérieux desseins et cacher de profondes combinaisons derrière cet artifice de langage.

Rien ne manqua à ce défilé des provinces. La bonne, l'industrieuse Alsace dépêcha à la tribune un de ses plus curieux échantillons. C'était un homme d'un haut mérite, et qui, de génération en génération, avait vu se perpétuer dans sa famille les grandes traditions de notre langue. Voici en quels termes il s'exprima :

» Ché fiens témanter à l'Assemplé guelgues mo-
» ments d'adenzion, avin té lui zoumédre un brochet
» té loi té la plis crante imbordance. »

L'Auvergne fournit aussi un type, mais fugitif et d'une empreinte un peu effacée. La Bretagne

eut son contingent, la Normandie aussi. C'était un véritable congrès. Parmi ces fleurs de terroir, les unes avaient un parfum très-prononcé, les autres ne répandaient que des exhalaisons plus modestes. Chacune d'ailleurs avait son caractère, son rang, ses qualités. Les uns s'abandonnaient à cette pétulance qui sied au Midi, les autres se renfermaient dans cette vigilante impassibilité qui distingue le Nord et le Centre. Le geste même, à défaut de la voix, eût trahi cette diversité de climats et de zones. Le Picard ne remuait pas l'avant-bras comme le Béarnais, et le nez pourpre du Bourguignon n'avait rien de commun avec le goître du Dauphiné. Chaque province apportait là ses disgrâces et ses beautés, ses forces et ses faiblesses, et, par-dessus tout, son accent qui, en plus d'un cas, avait le caractère d'une étiquette mise sur le front de ses élus.

Pendant que cette revue s'accomplissait sous nos yeux, l'Assemblée épuisait son ordre du jour, et poursuivait le cours de ses travaux. J'ai dit que la séance devait s'écouler en rapports de pétitions. Cette besogne ingrate venait de commencer, et à peine y portait-on une attention distraite. Les bancs étaient déserts, et partout des entretiens particuliers s'engageaient. De loin en loin, une communication

bouffonne piquait seule la curiosité et obtenait un succès de rires. On dirait vraiment qu'il se trame du dehors contre le droit de pétition une conspiration du ridicule. L'imagination n'atteindrait pas, à l'aide du plus grand effort, à la somme des folies dont le papier reçoit la confidence, et qui viennent ensuite s'étaler audacieusement à la tribune nationale.

On en jugera par quelques souvenirs qui me sont restés. Le rapporteur du comité de l'intérieur porte son travail à la barre, et voici ce qu'il lit :

« Le citoyen Brisemiche, décoré de plusieurs ordres étrangers et de médailles de sauvetage, expose à l'Assemblée nationale :

» Que la propriété ne peut pas subsister encore sur le pied abusif où elle se trouve ;

» Que tous les grands penseurs s'accordent à en présager, dans un avenir très-prochain, la métamorphose complète ;

» Que, la propriété se transformant, il faut qu'à l'instant même l'État se charge du mouvement général de la richesse publique ;

» Que, chargé de cette richesse, l'État est mis en demeure de pourvoir immédiatement aux besoins de toutes les classes de citoyens ;

» Que rien n'est organisé en France pour cette

éventualité ; d'où il résulterait qu'à la veille même de jouir d'une félicité sans limites, les Français pourraient, faute d'un jour ou deux de vivres, mourir littéralement de faim.

» Dans cette prévision, le citoyen Brisemiche, décoré de plusieurs ordres étrangers et de médailles de sauvetage, demande à l'Assemblée nationale l'autorisation d'établir aux frais de la nation :

» 1° Un moulin à farines et une boulangerie situés au centre de la France et organisés de manière à opérer la mouture et cuire le pain des quatre-vingt-six départements ;

» 2° Un grand abattoir où se prépareraient en grand les gigots, les filets, les culottes, les côtelettes, les gîtes à la noix, destinés à l'alimentation générale de la France.

» Dans ces divers établissements, il serait ménagé des tuyaux conducteurs, qui, dirigés vers les chefs-lieux, y verseraient à toute heure les objets alimentaires dont ceux-ci auraient besoin.

» A chacun de ces tuyaux serait adapté un télégraphe électrique, à l'aide duquel un département au dépourvu pourrait demander quelques côtelettes à la minute et des pains de quatre livres supplémentaires. Quelques formules très simple suffiraient

pour manifester les désirs des chefs-lieux. Ainsi le télégraphe dirait, par exemple : *Pain pour trente mille bouches !* Sur ces mots la ration serait enfournée dans le tuyau conducteur avec cette simple réponse : « Voilà. »

» Pour compléter ce système d'approvisionnements, il est évident qu'il faudrait établir entre les différents points du département quelque chose d'analogue au service organisé entre le chef-lieu et la boulangerie et la boucherie universelles. Le chef-lieu du département verserait donc ses vivres sur le chef-lieu d'arrondissement à l'aide du même système de tuyaux conducteurs. Le chef-lieu d'arrondissement rendrait au chef-lieu de canton le même service, et à son tour le chef-lieu de canton se démunirait en faveur de la commune. Ainsi, à une heure, à une minute données, tous les points du territoire français seraient avitaillés comme par enchantement, et d'une manière méthodique. Combien un tel spectacle sera préférable à celui qu'offre le régime actuel, où rien ne se fait d'ensemble, où chacun prend sa provision à l'aventure aux lieux et heures qui lui conviennent, sans précision, sans plan arrêté !

» Le citoyen Brisemiche demande au gouvernement et à l'Assemblée la faveur d'intituler son

établissement : *Manutention nationale des pains et viande de la République*. Il offre contre l'altération, la sophistication et la falsification que flétrissent à si juste titre les organes de la presse, des garanties qu'on demanderait vainement à des boulangers et à des bouchers épars sur toute la surface du pays. Il s'engage d'ailleurs à marquer tous ses produits d'une estampille qui en garantirait la sincérité. Les citoyens pourraient dès lors mettre en toute sûreté sous la dent le pain qu'il aurait fourni et les côtelettes dont il aurait le monopole.

» Pour frais de premier établissement et à titre d'avance, le citoyen Brisemiche, décoré de plusieurs ordres étrangers et de médailles de sauvetage, ne demande à l'Assemblée et au gouvernement que la modique somme de vingt millions. Si on pouvait lui faire compter cinquante francs dans les vingt-quatre heures, il en saurait un gré infini à l'autorité.

» Les cartes et plans de la *Manutention nationale* sont annexés à la pétition. Le citoyen Brisemiche y a déboursé cinq francs cinquante centimes de papier, dans lesquels il lui serait urgent de rentrer sans aucune espèce de délai.

» Il met aux pieds du gouvernement et de l'As-

semblée une adhésion solennelle à la République. Salut et fraternité. »

Cette pétition émanait évidemment de la secte qui veut réduire l'humanité à une seule marmite et à une seule gamelle. L'hilarité qu'elle souleva sur les bancs et dans les tribunes put fournir la preuve que ce genre d'industrie ne convenait guère à la généralité et qu'elle contrariait les habitudes et les goûts de beaucoup de gens. Aussi, le citoyen Brisemiche dut-il se contenter du triomphe qui lui était échu, celui d'un épanouissement universel. Il en fut de même du citoyen Cascaret, dont les vœux furent portés à la tribune dans les termes suivants :

« Le citoyen Cascaret, instituteur de jeunes personnes, et célèbre par plusieurs brevets de perfectionnement, a l'honneur de soumettre à l'Assemblée les idées qui suivent, idées d'un moraliste et d'un homme de bien.

» En étudiant le problème social, comme il convient à un homme qui se respecte, il a cru apercevoir dans les rapports des sexes une situation irrégulière, et qui doit répugner souverainement à la divinité.

» Certainement, à ceux qui négligent le problème

social, l'état respectif de l'homme et de la femme peut paraître soumis à des lois régulières; mais il suffit d'étudier un instant les choses pour s'apercevoir que nous sommes hors de la nature et de la vérité.

» Que dit, en effet, le problème social, ce grand et beau problème? Il dit que tout se détermine ici-bas par les lois de l'analogie universelle, et que l'on ne saurait s'y dérober sans manquer aux intentions réelles et définitives du Créateur. Voilà ce que dit le problème social.

» La question une fois posée sur ce terrain, le citoyen Cascaret a dû descendre dans la nature et dans la vérité, afin de vérifier à cette pierre de touche la loi du rapport des sexes et s'assurer qu'elle fut conforme à la destination de la créature et aux fins mystérieuses de la création. C'était un abîme; il n'a pas craint d'y pénétrer, armé de la torche du moraliste et de l'homme de bien.

» Il s'agissait d'une enquête, il la fit sur la base solide de la grande analogie. Une basse-cour s'offrit à lui : qu'y vit-il? Un sultan ailé, entouré d'un cortége de favorites. Ce spectacle le frappa. Comme tout y était à sa place! et quel beau rôle y jouait le mâle dans cet entourage complaisant! Quelle dignité d'une part! quelle soumission de

l'autre ! N'était-ce pas là le sort naturel de l'homme? et n'avait-il pas manqué aux conditions de sa grandeur en y dérogeant?

» Le citoyen Cascaret poussa cette étude bien au delà des simples limites d'une basse-cour. Il voulait éclairer cette partie du problème social de manière à n'y laisser régner aucune ombre. Il songea au Grand-Turc; ce fut une révélation. A ses yeux, le Grand-Turc représente l'homme de l'univers qui a le mieux compris la loi des rapports entre les sexes. S'il a été vaincu sur ce terrain, c'est par le roi Salomon, qui se rattache à des temps évidemment plus reculés. D'ailleurs, le roi Salomon nous échappe, tandis que nous avons le Grand-Turc sous la main.

» Il a semblé au citoyen Cascaret qu'un si grand exemple ne devait pas être perdu pour la République. Il serait digne d'elle d'étudier le Grand-Turc au point de vue de la loi du rapport entre les sexes, et d'envoyer sur les lieux mêmes une commission d'enquête, afin de décider une fois pour toutes qui, du Grand-Turc ou du reste de l'univers, se trouve plus particulièrement dans les lois de la nature et de la vérité.

» Le citoyen Cascaret est convaincu d'avance

que les résultats de cette étude seraient tous en faveur du Grand-Turc, et prouveraient que, partout ailleurs que sur le Bosphore, l'homme a manqué au soin de sa dignité et aux conditions impérieuses de son origine.

» Cette partie du problème social est donc à résoudre. Le citoyen Cascaret l'a entrepris. Dans un travail étendu qu'il soumet à l'Assemblée, il prouve que l'adultère, l'inceste, la prostitution et les plaies honteuses que ces vices engendrent ne sont autre chose que la conséquence naturelle d'une déviation à des principes éternels.

» En conséquence :

» Le citoyen Cascaret, instituteur de jeunes personnes, et célèbre par plusieurs brevets de perfectionnement, invite l'Assemblée nationale à vouloir bien donner un beau spectacle au monde, rétablir les sexes dans leurs droits respectifs, rentrer dans les voies de la nature et de la vérité, en déclarant de la manière la plus solennelle que la pluralité des femmes est désormais le droit civil de la France, et que la République fonde sur cette base impérissable l'avenir des générations. »

On devine quelles impressions fit naître dans l'enceinte la lecture de ce singulier placet.

Par un mouvement simultané, tous les yeux se portèrent vers les dames qui occupaient les tribunes; elles ne savaient quelle contenance garder, et cachaient derrière leurs mouchoirs leur confusion et leurs rires. Malvina seule ne broncha pas; c'était une âme au-dessus de telles épreuves.

—Ah! Cascaret! dit-elle assez haut pour être entendue; on le nomme Cascaret. Eh bien! qu'il me tombe sous la main, et je lui montrerai les voies de la nature et de la vérité. Je parie vingt francs qu'il est borgne.

A cette série de pétitions en succéda une nouvelle qu'exposèrent les rapporteurs de divers comités. C'était un concours de folies : on prenait l'Assemblée nationale pour une succursale de Charenton.

Exemple :

« Le citoyen Matador exprime le désir que l'on prenne un parti au sujet des célibataires. Il estime qu'ils constituent, dans la société, un corps parasite, qui peut se comparer à la loupe et à la verrue. Ils y perpétuent l'égoïsme et les mauvaises mœurs. Toute mesure rigoureuse serait donc justifiée à leur égard. Cependant le pétitionnaire ne veut pas que la société épuise son droit. Il ne demande pas les têtes des coupables : il se borne à réclamer les me-

sures qui peuvent réprimer et prévenir le mal, et entre autres les deux suivantes : 1° La confiscation des biens de leur vivant ; 2° après la mort, le refus de sépulture. On ne se délivrera des célibataires qu'à ce prix. »

— Ce monsieur doit avoir beaucoup de filles à marier, dit judicieusement Malvina.

Autre exemple :

« Le citoyen Maltravers voit avec peine que les plantations des arbres de la liberté se fassent sans ordre, sans symétrie, sans unité. Il veut qu'on applique à cette institution toute la rigueur des lois forestières. On pourrait, par exemple, y attacher un garde général, et assujétir ce nouveau domaine au régime des coupes réglées. »

— Monsieur est bûcheron, fit observer ma femme.

Toisième et dernier exemple :

« Le club des Maillotins se plaint amèrement de la manière dont la garde bourgeoise comprend ses devoirs. Il trouve qu'elle fait un usage déplorable de ses armes. Ainsi, il n'est point sans exemple qu'elle ait rendu coup de fusil pour coup de fusil. Le club ne craint pas de dire que c'est là une conduite intolérable. Les armes à feu que possède la

garde bourgeoise, elle les tient du peuple, et ne saurait en user contre le peuple sans manquer à tous les procédés. On dirait vraiment que la garde bourgeoise tient à s'attirer et à justifier un reproche bien connu des naturalistes :

« Cet animal est très-méchant;
» Quand on l'attaque, il se défend. »

— Monsieur est membre honoraire du bataillon des barricades, dit Malvina en forme de conclusion.

La séance finissait; elle avait été bien remplie. Mais là encore on pouvait acquérir la preuve des progrès que l'esprit de vertige faisait au dehors. La tribune était la proie des empiriques et des insensés; ils associaient l'Assemblée au débit de leur vulnéraire et aux mystères de leurs lubies. Elle leur fournissait l'orchestre et le tréteau. Pour l'honneur même du droit, cette situation devait cesser; l'abus aurait tué l'usage.



CHAPITRE XXV.



Malvina au club des femmes.

Depuis quelques jours une idée fixe s'était emparée de Malvina. Elle avait appris, par la voix publique, qu'un club des femmes venait de se fonder et qu'il répandait un certain éclat. Il faut le dire, cette institution réveillait le souvenir le plus glorieux de sa jeunesse. Elle ne pouvait oublier le jour de ses débuts et le moment solennel où elle avait occupé, avec un rare bonheur, la tribune de la salle Taitbout. Le temps, qui emporte si vite nos illusions, avait respecté celle-là. Ma femme ne croyait plus aux dieux qu'elle adorait alors ; mais l'enivrement du succès, les incidents de cette joute

oratoire, avaient laissé dans son âme des vestiges profonds.

On ne pouvait donc parler du club des femmes sans exciter chez elle un vif désir d'y aller, d'y assister. Elle y résistait pourtant de toutes ses forces. Sa crainte était de ne pouvoir se contenir et d'échanger le rôle de témoin qu'elle voulait garder contre celui d'acteur dont elle entendait se défendre. Quoique Malvina fût prompte et prît volontiers des airs délibérés, elle avait le sentiment vrai et juste des choses. Ce club des femmes lui répugnait; elle y voyait l'indice d'un désordre moral. Aussi n'épargnait-elle pas les personnes qui avaient fondé l'établissement. Cette disposition d'esprit l'obligeait encore à plus de réserve; mieux valait s'abstenir dès le moment qu'elle ne pouvait pas répondre d'elle.

Cependant Oscar, qui venait nous voir de loin en loin, ne tarissait pas sur ce club et sur les prouesses dont il était le théâtre. C'était la fable de Paris et le sujet de tous les entretiens. On racontait là-dessus les scènes les plus curieuses et les incidents les plus bouffons. La faveur publique s'en mêlait. Au début, l'entrée était gratuite, et la société un peu mêlée. En vue d'une épuration, une redevance fut frappée sur les

curieux : cinquante centimes d'abord. L'affluence ne cessant pas, on porta les places à un franc. Cette hausse mit les billets au feu ; on se les arracha. La grande société voulut voir de près ces jupons qui levaient l'étendard de la révolte. Il y eut des reventes et des spéculations sur les coupons d'entrée. Si le club des femmes avait vécu huit jours de plus, on l'eût coté à la Bourse.

Ces détails arrivaient à l'oreille de Malvina et livraient à sa raison des assauts terribles. Laisserait-elle un pareil spectacle s'évanouir sans en avoir joui une fois? L'établissement rencontrait une vogue qui allait jusqu'au scandale. Raison de plus pour croire qu'il ne durerait pas longtemps. Toute séance pouvait être la dernière. Cette perspective agissait sur Malvina comme un aiguillon :

— J'en ferais une maladie! s'écria-t-elle. Nous irons au club, Jérôme, nous irons ce soir !

— Et si tu te laisses entraîner?

— Non, mon ami, je saurai bien me faire une raison. Deux heures, c'est vite passé.

— Tu te montes si aisément !

— C'est selon, Jérôme! Et puis, vois-tu, je me tiendrai à quatre. Nous irons, c'est dit.

— Puisque tu le veux.

Cette comédie bourgeoise se jouait sur les boulevards, dans une salle louée à la séance. L'industrie des clubs avait mis en honneur ce genre de locations ; les entrepreneurs malheureux y trouvaient une ressource. Après un dîner rapide, nous nous dirigeâmes de ce côté. Les abords étaient garnis de monde ; on n'y arrivait pas sans efforts. Une double haie de curieux s'était formée, et avant de pénétrer jusqu'au sanctuaire, il fallait courir les chances et subir l'outrage d'une sorte d'inspection. Les femmes étaient ainsi passées par les armes. Loin d'intimider Malvina, cette épreuve ne fit que l'enhardir : elle aimait les aventures. Nous nous engageâmes donc au milieu de cette garde d'honneur, composée d'étourdis et de mauvais plaisants. Les quolibets, les allusions voltigeaient de toutes parts ; on y allait jusqu'aux propos obscènes. Malvina ne sourcillait pas. Quand les choses allaient trop loin, elle se retournait du côté du coupable, et d'un seul mot savait l'écraser.

— Le malhonnête ! disait-elle.

Il faut que, sur un point, l'insulte ait été plus grave encore, car il me sembla, au milieu de cette foule qui nous comprimait, entendre un bruit sec, suivi de rires universels :

— Bien touché, s'écria une voix.

Je regardai Malvina ; sa joue était écarlate, sa narine frémissante, son œil chargé d'éclairs. Elle venait de se faire justice.

L'espace s'ouvrit enfin devant nous, et après avoir gravi l'escalier, nous pénétrâmes dans la salle. Elle était nue ; à peines quelques chaises et dans le fond une estrade pour le bureau. En général les clubs ne brillaient pas par le mobilier ; celui-ci ne faisait point exception. Malvina parvint à se procurer un siége ; moi, je m'adossai à la muraille, afin d'être prêt, en cas d'événement. Les séances passaient pour être orageuses ; un protecteur n'était pas de trop. Malvina en eut deux ; Oscar se trouvait là. Il était l'un des clients les plus assidus du club des femmes ; il prétendait qu'elles n'avaient jamais posé aussi bien que dans cet établissement, trop heureux, ajoutait-il, d'avoir à si peu de frais le modèle vivant, et de poursuivre cette étude d'après nature.

La salle se remplissait peu à peu ; les femmes arrivaient toutes avec leurs chaperons. Les pécheresses se groupaient à part et semblaient moins jalouses de s'instruire que de s'apparier. Aussi, tant que dura la séance, la présidente promena-t-elle sur

ce troupeau déchu ses lunettes indignées. Faute de mieux, elle protestait par le geste et par le regard. Il faut dire que la fleur des visages se trouvait plutôt de ce côté. On y rencontrait du moins les sourires gracieux et les dents pures de la jeunesse. Sur les autres points, les matrones abondaient et formaient des ombres peu favorables au tableau. Les toilettes n'atteignaient pas un niveau élevé : beaucoup de cabas, et trop de chapeaux issus des champignons du Temple. Quant aux physionomies, on pouvait les caractériser en deux mots : des yeux garnis de verres de couleur, et des nez acquis de temps immémorial aux préparations de la Régie. Sans les pécheresses, bon Dieu, qui donc eût osé affronter de tels périls? Et ne fût-ce que dans l'intérêt de la recette, la présidente aurait dû prendre, vis-à-vis d'elles, des airs moins courroucés.

J'ai nommé la présidente; il est temps d'en parler. Ses lunettes étaient dignes de respect; c'est tout ce qu'on pouvait dire d'elle. Par l'état de ses formes, elle se dérobait à toute autre appréciation. L'âge et peut-être le malheur lui avaient enlevé les caractères extérieurs de son sexe. Il est vrai qu'elle faisait siéger à ses côtés une vice-présidente, vouée à un embonpoint monstrueux. Ce contraste ne ré-

parait rien. L'œil ne fait point de moyennes ; il ne transporte pas les excédants du côté des manquants afin de rétablir cette loi d'équilibre, qui gouverne les mondes. Il voit ici du trop peu, là du trop, et condamne sans retour ces déplorables excès. Ces dispositions dominaient l'assemblée, composée en grande partie de connaisseurs. La critique s'exprimait sur le personnel du bureau avec une liberté qu'il serait difficile de traduire ; elle signalait d'une part une insuffisance notoire, de l'autre une profusion intolérable. Ces opinions ne s'échangeaient pas à demi-voix ; elles éclataient tout haut, et venaient forcer la présidente jusque dans ses lunettes ternies par la confusion.

Il fallait résister néanmoins, tenir tête à l'orage, sous peine d'en être emporté. La présidente l'essaya ; elle agita l'airain, expression de son pouvoir, et d'une voix légèrement émue, elle déclara que la séance était ouverte. Ces mots, où respirait une certaine dignité, furent suivis d'un silence. Le programme allait suivre son cours, la partie était gagnée, si un mauvais plaisant ne fût intervenu.

— Ne sommes-nous pas au club des femmes ? dit-il avec l'accent d'un doute.

— Oui ! oui, s'écria-t-on de toutes parts.

La présidente voulut couper court à l'incident, en ajoutant d'un ton doctoral :

— Oui, monsieur, vous êtes au club des femmes.

On crut l'interrupteur démonté, et la réunion allait en faire justice, quand il reprit la parole :

— Si c'est un club de femmes, dit-il, qu'on mette donc des femmes au bureau.

Le coup était rude ; les deux dignitaires en furent profondément atteintes. Mise en veine par cette saillie, la réunion fut implacable :

— Des femmes au bureau ! nous voulons des femmes !

La présidente se leva, secoua vingt fois sa sonnette, offrit héroïquement sa poitrine à la tempête des quolibets ; ce fut en vain :

— Des femmes au bureau ! criait-on toujours ; nous voulons des femmes !

—Mais il me semble... citoyens, dit la présidente émue.

— Ma foi, non ! répliqua un mécontent ; il ne nous semble guère !

Ce fut au tour de la vice-présidente d'opposer à la révolte une surface plus compacte.

— Mais, messieurs, il me semble... dit-elle en répétant une expression malheureuse.

— Oh! cette fois, s'écria le mauvais plaisant, il ne nous semble que trop.

Le tumulte était à son comble; aucune force humaine n'aurait pu l'apaiser. La liberté des propos avait atteint sa dernière limite, et la liberté du geste s'y joignait déjà. Les jeunes gens parlaient d'éteindre les quinquets, les pécheresses riaient comme des folles. Il y avait là un danger réel; je me rapprochai de Malvina. Au début elle avait pris cette scène par le côté plaisant; mais quand les choses eurent dégénéré, elle fronça le sourcil et promena sur les cabaleurs des regards dignes du souverain de l'Olympe. On voyait qu'elle cherchait à les contenir en se domptant elle-même. C'était à la fois une lutte au dehors et un combat intérieur. Enfin, au moment le plus critique, elle m'échappa, pour ainsi dire, des mains, fendit cette foule en désarroi et gravit comme un trait les marches de l'estrade. Ce mouvement impétueux, cette apparition, amenèrent un retour soudain dans l'état des esprits.

— Vous voulez des femmes au bureau? s'écria Malvina avec un geste victorieux; en voici une!

Un murmure d'assentiment accueillit cette dé-

claration ; l'assemblée s'avouait vaincue. Malvina ne portait pas la tête comme tout le monde, et il y avait dans son air et dans sa voix de quoi en imposer aux plus turbulents. On se tut donc, on écouta :

— Et maintenant, ajouta-t-elle, que pas un ne bouge ! c'est moi qui fais la police du local.

Grâce à cette diversion imprévue, le club put retrouver un peu de calme et reprendre le cours régulier de ses travaux. La présidente, sauvée par un prodige, se confondait en remercîments auprès de Malvina. Elle crut que l'ange de ses théories venait de descendre du ciel.

— Ma sœur, lui dit-elle, que ne vous dois-je pas?

— C'est bien, lui répondit ma femme ; faites votre commerce avec ces messieurs ; plus tard nous réglerons nos comptes.

Le programme eut son libre cours ; on divagua sur les femmes et sur leur condition dans les sociétés modernes. La présidente avait une homélie soigneusement préparée ; elle la versa à longs flots sur le club réduit à merci. Plus d'une fois il se révolta ; il demanda grâce. Malvina maintint le droit de l'orateur, envers et contre tous. Seule, elle pouvait l'amener à une condescendance si grande. Elle

le sentait frémir sous sa main, et ce n'était pas sans un secret orgueil qu'elle lui imposait sa volonté. Mieux qu'une autre, elle jugeait ce que pouvaient valoir ces discours que ne relevaient ni le débit, ni l'expression. Elle sentait quel ennui profond, quel vide affreux s'attachaient à ces pauvretés, et comprenait les impatiences de l'auditoire. Mais plus l'entreprise était difficile, plus elle avait à cœur de la conduire jusqu'au bout. Bon gré, mal gré, le club fut forcé de tout entendre ; il connut à fond l'existence des chambrières, le sort des brodeuses, et la destinée des modistes. On ne lui fit grâce de rien, ni d'une récrimination, ni d'un chiffre, et il put même goûter les charmes d'un projet de colonisation, applicable aux fileuses des provinces de l'Ouest. Dompter une assemblée jusqu'à la limite de cette résignation, c'était le comble : Carter n'eût pas mieux fait.

Quand la présidente eut ainsi abusé du public, l'ordre du programme appela d'autres orateurs. C'étaient des femmes; hors d'âge pour la plupart. La tribune les intimida, et aucune d'elles ne retrouva la liberté d'esprit nécessaire pour fatiguer longtemps le club. La séance allait donc finir faute d'orateurs, quand un jeune homme se détacha de

l'enceinte et se dirigea vers l'estrade avec une lenteur étudiée. Il était blond ; ses joues se paraient encore du duvet de l'adolescence. Dans l'expression de ses yeux bleus, dans ses gestes arrondis, perçait on ne sait quoi d'efféminé qui semblait justifier sa présence à cette tribune. Il ne s'y maintint pas néanmoins sans opposition :

— Des femmes! nous voulons des femmes! répétèrent les voix turbulentes.

— Je suis le chevalier des femmes, dit l'orateur avec un sourire assorti à la déclaration.

Un éclat de rire général accueillit ce commentaire ; il se prolongea si irrésistiblement que la cabale en fut désarmée :

—Je suis le chevalier des femmes, ajouta l'orateur, et à ce titre je demande qu'on m'écoute. Je viens parler des femmes aux femmes, Par la même occasion, j'en parlerai aussi aux hommes. La femme, Dieu ! la femme! C'est un sujet sur lequel on ne saurait trop s'étendre !

— A l'ordre! dit une voix.

— Silence! s'écria Malvina d'un ton sévère.

— J'accepte l'interruption, poursuivit le blondin, et je sais ce qu'elle m'impose. Je parlerai donc des femmes aux femmes et aussi aux hommes. Je dirai

aux hommes ce qui touche les femmes, et aux femmes ce qui touche les hommes. Je les révélerai les uns aux autres, car ils s'ignorent, car ils n'ont pas assez de points de contact.

— Joli, dit la même voix.

— Silence donc! reprit Malvina avec un regard foudroyant.

— Ces critiques ne me troublent pas, reprit l'orateur; je les ai prévues et je les accepte. En me déclarant le chevalier des femmes, je savais bien que la persécution m'attendait. Cette persécution, je la brave; j'irai jusqu'au martyre, s'il le faut. Pour les femmes, que ne ferais-je pas! N'est-ce pas dans leurs rangs qu'il faut aller chercher nos épouses et nos mères, nos cousines et nos tantes? Défendre les femmes, vanter les femmes, célébrer les femmes, c'est pour moi un culte, une tradition, un devoir; c'est mon titre, mon héritage. O femmes! femmes! que ne puis-je mettre votre sort à la hauteur de mes vœux! vous seriez les reines de l'univers comme vous en êtes les anges!

Ce dithyrambe aurait pu durer longtemps; la lyre du blondin était montée. On l'avait vu, en d'autres séances, prolonger indéfiniment cet hymne cheva-

leresque en l'honneur de la merveille de la création. Il avait pris la femme à son origine même, au moment où elle entre nue et innocente au sein de son paradis, pour en sortir vêtue et coupable; puis il l'avait montrée, dans le cours des siècles, rachetant une première faute par un dévouement sans limites et sans fin, préservant l'homme de lui-même, heureuse de sa gloire et secourable à sa douleur, s'effaçant devant lui comme une esclave, et bénissant jusqu'à la main égarée qui payait tant de bienfaits par la violence. Tel était le thème habituel du jeune blond; à peine en variait-il la forme d'une séance à l'autre. Il y revint encore cette fois et insista sur la dernière image, en y déployant tout son art.

Ma femme s'était résignée jusque-là; elle gardait son sérieux et observait son rôle. Je voyais toutefois aux mouvements de ses pieds que sa patience était à bout, et, rapproché de l'estrade, je pouvais l'entendre dire :

— Dieu que cet homme me porte sur les nerfs!

Le vase était plein; à la première goutte il déborda. A travers les brouillards de sa poésie, l'orateur venait de parler des mauvais traitements

infligés à la plus belle moitié du genre humain. Malvina n'entendait pas raillerie là-dessus ; elle ne souffrait pas que l'on dît d'une femme qu'elle baisait la main qui la frappait. C'était d'un mauvais exemple. Aussi en prit-elle occasion pour rompre ouvertement avec l'orateur et avec le bureau.

— Assez, dit-elle en se levant ; à mon tour de parler.

Le blondin protesta, essaya de maintenir son droit; mais d'un cri unanime le club l'obligea à quitter l'estrade. Un discours de Malvina était de bien plus haut goût; elle plaisait déjà, elle tenait son monde dans la main. Quand elle eut promené sur l'auditoire un regard profond et sûr, elle commença.

— Je n'en ai pas pour longtemps, dit-elle ; il faut seulement que j'explique pourquoi je suis ici. C'est l'occasion qui l'a fait. Je ne connais point ces dames, ajouta-t-elle en se tournant vers les deux dignitaires ; je ne connais point monsieur, et elle désignait le blondin. J'ajoute que je ne tiens en aucune manière à prolonger nos relations. On se prenait aux cheveux ici ; j'y ai fait un brin de police. J'ai eu les honneurs de la séance ; on m'a rendu cela en procédés. Partant quittes.

— Eh bien, alors, dit le blondin essayant de reprendre sa position à la tribune.

— Attendez, muguet; quand j'aurai fini, vous vous dédommagerez. Pour l'instant, c'est moi qui ai le dé; laissez-m'en découdre. Patience, ça ne sera pas long, et je ne vous mâcherai pas les mots. Vous jouez ici une pitoyable comédie. Comment! ce n'est pas assez que les hommes aient la cervelle sens dessus dessous, il faut encore que les femmes s'en mêlent!

— Voilà de singuliers propos, s'écria le blondin en se révoltant.

— Taisez-vous, muguet! c'est aux femmes que je parle. Oui, il est honteux qu'on en soit venu jusqu'à nous embaucher. Comment! vous, ajouta Malvina en se retournant vers les dignitaires du bureau, vous, des personnes d'âge et qui avez l'expérience de la vie, vous donnez dans ces coupes-là! Un club! voyez la belle avance! Donner des femmes en spectacle, les faire monter sur les planches, comme si elles descendaient en ligne directe des mémorables tricoteuses du club des Jacobins! Mais, malheureuses que vous êtes, si vous aviez des filles de quinze ans, les amèneriez-vous ici pour se prostituer aux yeux du public? Et ce que vous ne laisseriez

pas faire à vos filles, vous voudriez que d'autres le laissassent faire aux leurs, et le fissent elles-mêmes? Songez-y donc!

— Mais, citoyenne, vous ne pouvez pas dire ces choses-là ici, s'écria le chevalier des femmes; vous allez contre le but de l'institution.

— A la porte le blondin! s'écria l'assemblée d'une seule voix.

Les sympathies de l'auditoire étaient évidemment pour Malvina; les lunettes irritées de la présidente n'y pouvaient rien. Elle continua.

— Voyons, dit-elle, écoutez un bon conseil. Fermez les portes de ce club; que cette séance soit la dernière. Il y a ici une occasion de scandale, ne la prolongez pas. Laissez ce rôle aux dévergondées. Si les hommes aiment à bavarder entre eux, à briser des vitres en enfants qu'ils sont, à se parler l'écume à la bouche, que les femmes soient plus sages; qu'elles leur donnent l'exemple du bon sens et de la modération. Sommes-nous donc ici-bas pour nous dévorer les uns les autres? Vos droits? on vous parle de vos droits? Un beau venez-y voir! N'en avez-vous point assez, de droits? Vous avez celui de faire faire à un homme tout ce qui vous passe par la tête, et vous ne trouvez pas que ce soit déjà

joli? Vous avez celui de tenir en ordre votre maison, de raccommoder les chausses de vos maris, de surveiller et d'élever les enfants, de commander aux bonnes et de veiller à ce que le dîner soit cuit à point! N'est-ce pas là des droits suffisants? Et qu'aurez-vous gagné lorsque vous serez venues ici exercer vos langues pendant trois heures consécutives? Vous aurez gagné que la maison ira à vau-l'eau, que les enfants seront mal tenus, les nippes en mauvais état, et les bonnes maîtresses chez vous. Voilà votre compte clair et net; demandez la monnaie, maintenant.

— Bravo! dit l'assemblée en guise d'assentiment; c'est bien cela.

— Ainsi, c'est convenu, nous allons fermer ce club, et les honnêtes gens nous applaudiront. Si vous ne le faites, voulez-vous savoir ce qui vous arrivera? Aujourd'hui on vous hue sur votre passage, on vous insulte, et j'en ai eu ma part; on vous déshonore par des propos. Si vous persistez, on ira plus loin; on vous fouettera au coin des rues. En avez-vous le goût? Continuez! sinon, fermez cet antre. J'ai dit.

Ce dernier trait enleva l'auditoire; Malvina descendit de la tribune au milieu d'acclamations

sans fin. On voulait la porter en triomphe ; elle se refusa à cet honneur. Du reste, elle obtint celui dont elle était le plus jalouse : le club fut fermé.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.



Typ. Dondey-Dupré, r. St-Louis, 46.

BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE.

JÉROME PATUROT

A LA RECHERCHE DE

LA MEILLEURE DES RÉPUBLIQUES

PAR

LOUIS REYBAUD

II



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
DES OEUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS,
de la Bibliothèque dramatique et du Théâtre de Victor Hugo,

Rue Vivienne, 1.

1848



Paris. — Imp. Lacrampe fils et Comp., rue Damiette, 2.



